
U d'/of OTTAWA
39003001281442



H. M. Stuart
1st Jan. 1861

LE

# LIVRE DES PEUPLES

ET DES ROIS.

IMPRIMERIE DE E.-J. BAILLY,
Place Sorbonne, 2.

MAR 1 9 1973

# LE LIVRE DES PEUPLES ET DES ROIS;

**PAR CHARLES SAINTE-FOI.**

SECONDE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

Omnia et in omnibus Christus.

(*Ep. de S. Paul aux Coloss.*, ch. III, v. 11.)

**PARIS.**

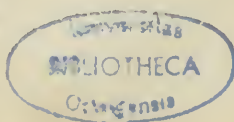
DEBÉCOURT, LIBRAIRE ÉDITEUR,

Rue des Saints-Pères, 69.

—

1839.





BX
2350
.S2
1839

# PRÉFACE

## DE LA SECONDE ÉDITION.

Cet ouvrage entrepris sous l'influence d'une impression particulière, n'a pas tardé, presque à notre insu, à prendre une direction plus large; et nous nous sommes trouvé entraîné, comme malgré nous, vers les questions les plus hautes, et vers les mystères les plus profonds. Nous allions toujours où l'esprit nous poussait, peu soucieux de ce qui pourrait advenir, parce que nous ne destinions point à la publicité ces pages dans lesquelles nous avions uniquement cherché quelque soulagement à nos peines, et quelque diversion pour nos tristes pensées. Lorsque, plus tard, les désirs de quelques amis nous engagèrent à les publier, surpris par leurs instances, et n'ayant que peu de temps à notre disposition, à cause

d'un long voyage que nous préparions alors, nous ne pûmes consulter les hommes dont l'avis eût été, en toute autre occasion, une loi pour nous; et abandonné à nous-même, nous n'eûmes pour nous guider que les inspirations de notre conscience. Nous comprîmes dès lors que bien des imperfections seraient signalées dans notre ouvrage, et aucun des reproches que certains chapitres ont suscités ne nous a surpris. Nous ne l'avons été que par les éloges qu'on a bien voulu nous adresser, et par la faveur inattendue qui nous a accueilli à notre début. C'était chose téméraire que de se présenter pour la première fois au public à la hâte et sans préparation, et de le traiter en quelque sorte comme un ami, à qui l'on confie ses pensées, telles qu'elles vous sont venues, sans chercher à leur donner cette touche qui en achève l'expression, en la rendant plus parfaite.

Mais dès que nous avons pu juger qu'une seconde édition était nécessaire, nous avons résolu de profiter de toutes les observations qui présenteraient un caractère plus ou moins frappant de généralité; et nous nous sommes imposé la loi de retrancher ou de modifier tout ce qu'une critique bienveillante et consciencieuse trouverait de faux dans l'idée ou d'exagéré dans l'expression; et nous croyons avoir été fidèle à cette résolution de manière à ne craindre qu'un reproche, celui d'avoir porté trop loin la docilité aux avis qui nous ont été donnés. Ce livre étant dans son fond un livre religieux et de haute morale chrétienne, nous avons cru que nous devions avant tout consulter, pour les changemens que nous voulions y faire, ceux qui sont dans l'Église les gardiens de

la doctrine; et nous avons eu le bonheur de pouvoir profiter des conseils d'un évêque renommé par sa science et par sa piété, dont l'approbation et les encouragemens ont singulièrement ranimé notre confiance. Plusieurs prêtres aussi sages qu'éclairés, dont l'opinion était d'autant plus précieuse pour nous qu'elle était comme l'écho du public chrétien et religieux, ont bien voulu nous communiquer leurs observations; et nous ne pouvons que les remercier ici pour l'intérêt qu'ils ont pris à une œuvre conçue dans une bonne intention, et qui devra en grande partie à leurs conseils le bien qu'elle est destinée à produire. Après eux, venaient naturellement nos amis, dont l'autorité devait nous être chère à tous égards. Cependant, sur la plupart des points contestés, il s'est manifesté entre eux une telle divergence d'opinions que nous nous serions trouvé, pour la décision, abandonné à nous-même, si nous n'avions pris d'avance la résolution, lorsqu'il y aurait partage, de suivre l'opinion qui nous serait défavorable, et d'exécuter la sentence qui nous condamnerait.

C'est d'après ce principe que nous avons retranché dans les chapitres : aux Prêtres, aux Époux et aux Instituteurs, tous les passages qui semblaient décrire et représenter par la vérité des images les vices que nous voulions révéler et flétrir. Et il nous a fallu presque du courage pour nous écarter sur ce point des avis qui nous avaient été donnés par des hommes dont l'opinion aurait fait autorité pour nous si elle nous eût été défavorable. Plusieurs trouveront peut-être que nous avons rendu notre pensée incomplète en retranchant ou modifiant ces passages; mais tous, nous en avons la confiance, reconnai-

tront la pureté des motifs qui nous ont guidé, et nous sauront gré de notre docilité. Si, par suite de ces retranchemens, l'ouvrage perd quelque chose de l'utilité spéciale qu'il pouvait avoir pour ceux à qui s'adressait notre parole, il aura du moins gagné ceci, qu'il peut désormais être mis entre les mains de tout le monde. Or, dans un livre de ce genre, qui touche toutes les questions, et qui parle aux hommes de tous les pays, de toutes les conditions et de tous les états, nous avons cru qu'il fallait avant tout tenir compte du bien général qu'il peut produire.

C'est dans ce sens et pour ce but que nous avons retranché dans les chapitres au Pape et aux Évêques plusieurs choses incomplètes, inexactes ou exagérées : et ici le travail nous a été d'autant plus facile que nous avons trouvé plus d'accord et d'harmonie dans les observations qui nous ont été faites, et que nous n'avons pas tardé à en apprécier nous-même toute la justesse. Il est des choses qu'il ne faut dire, que quand on peut les expliquer de manière à ne laisser aucun doute sur le sens qu'on a eu dans l'esprit : il en est qu'il faut taire à cause de l'interprétation qu'on pourrait leur donner; et comme, après tout, un auteur ne doit se proposer dans ses ouvrages que le bien de ceux qui les liront, il manquerait son but, si, par un amour mal entendu de la vérité, il se croyait obligé à tout dire, au risque de blesser ou d'être mal compris; car alors il rechercherait, sans le savoir, dans ce qu'il écrit, une misérable satisfaction d'amour-propre et de vanité. Ce que nous disons ici peut s'appliquer pour les mêmes raisons aux deux chapitres que nous avons adressés aux Ambassadeurs et aux Nobles. On nous a fait

remarquer avec vérité que le ton hautain et dédaigneux qui dominait dans ces deux chapitres, et qui leur donnait en quelque sorte la couleur, contrastait singulièrement avec l'esprit de douceur et de charité dont nous avons essayé d'empreindre tout notre ouvrage. Et comme nous n'avons jamais voulu dire la vérité pour blesser ceux à qui nous parlions, mais que notre but a toujours été au contraire de la leur rendre accessible et profitable, nous avons effacé sans peine tout ce qui aurait pu trahir en nous un fonds d'amertume ou de haine que nous n'avons pas, ni nous ne voulons avoir. Nous avons remplacé dans le chapitre aux Nobles les passages retranchés par des conseils où ils verront que nous n'avons aucune prévention contre la noblesse, et que, si nous avons cru devoir signaler les abus et les fautes des personnes, nous comprenons tout ce qu'il y a de grand dans l'institution elle-même considérée sous le point de vue chrétien. Autant la noblesse conçue comme privilége est contraire à l'esprit du Christianisme et au développement social d'un peuple, autant elle est sainte et auguste quand elle se produit comme fonction, comme devoir et sacrifice. C'est de cette manière qu'elle est née; c'est ainsi qu'elle s'est conservée; et du moment où elle veut sortir de sa nature, et réclamer des priviléges, au lieu de réclamer des fonctions et des sacrifices, il est juste qu'elle périsse, car elle s'anéantit elle-même.

Notre chapitre aux Soldats a été blâmé par plusieurs militaires dont le jugement nous inspire toute confiance, comme reposant sur un principe faux et dangereux, et tendant à persuader aux peuples que l'armée est une force

aveugle et brutale, tandis que, dans son institution primitive et chrétienne, elle n'est que la force au service de la justice et du droit. Nous avions voulu d'abord y substituer un autre chapitre conçu dans un sens plus large et plus vrai; mais craignant d'allonger outre mesure un ouvrage dont le genre ne permet pas de grands développemens, nous nous sommes réservé de produire et d'expliquer notre pensée sur l'armée et sur la guerre dans un ouvrage destiné au peuple, que nous nous proposons de publier, sous le titre de *Livre des Pauvres*.

Quelques remarques nous ont été faites sur les fonctions que nous attribuons au médecin, et sur le rapport que nous établissons entre sa mission et celle du prêtre. Nous n'avons voulu dire qu'une chose : c'est que les premiers prêtres institués par Jésus-Christ, les apôtres et les disciples, reçurent le pouvoir de remettre les péchés et de guérir les maux du corps, et que la faculté de guérir les maladies n'étant point un élément essentiel de leur ministère, ne fut point transmise à leurs successeurs, de sorte qu'aujourd'hui l'âme et le corps ont chacun leur médecin. On ne peut donc pas conclure de nos paroles que la puissance spirituelle des apôtres a été diminuée après eux par ce partage, puisque le pouvoir de guérir les corps ne tenait point nécessairement à celui qu'ils avaient reçu sur les âmes. Le lecteur ne doit point oublier, en lisant notre livre, que sa forme rendait impossible cette précision et cette exactitude qui caractérisent les ouvrages philosophiques, et que nous serions sorti du genre que nous avions adopté si nous avions voulu discuter et définir. Il trouvera sans doute plusieurs expressions qui,

prises dans un sens rigoureux et logique, paraîtraient inexactes. Mais pour bien juger les propositions particulières d'un livre, il faut toujours les comparer au principe qui en domine l'ensemble, à l'esprit général qui le caractérise, au but qu'il se propose, et à la forme qui le constitue. Ceux qui voudront bien se placer à ce point de vue, avant de nous juger, comprendront sans peine qu'en assimilant la fonction du médecin à celle du prêtre, nous n'avons point voulu insinuer que le médecin guérit les maladies de la même manière que le prêtre absout l'âme du péché. Quand nous avons dit que la lutte serait désormais entre l'esprit et l'esprit, nous n'avons point prétendu que le combat entre l'esprit et la chair touchait à son terme, mais seulement que l'orgueil deviendrait probablement la forme principale des péchés de l'homme. Nous prions aussi le lecteur de ne pas perdre de vue le titre de notre ouvrage. S'il a l'inconvénient d'être un peu ambitieux, surtout pour un homme qui débute, il a l'inappréciable avantage d'être tellement général, qu'aucun peuple ni aucun roi ne peut s'offenser des paroles quelquefois sévères que nous avons cru devoir adresser aux diverses classes de la société. Si un Français voulait regarder ce livre comme fait exclusivement pour la France, nous concevons qu'il aurait beaucoup de peine à s'y retrouver; car il y a des choses qui ne peuvent évidemment convenir à la France, tandis qu'il en est d'autres qui ne peuvent convenir qu'à elle. Or, nous sommes obligé par la nature même de l'ouvrage de laisser notre pensée dans sa généralité, et d'abandonner le lecteur au jugement et aux inspirations de son esprit. Nous savons bien ce que

nous avons voulu appliquer à la nation française et ce que nous avons adressé aux autres peuples; mais c'est là notre secret, et nous le garderons.

Plusieurs ont cru trouver dans notre livre une tendance politique. Les uns nous ont reproché d'avoir trop flatté les peuples, et d'avoir été injuste envers les rois. D'autres, au contraire, ont prétendu que nous ne nous étions pas déclaré assez franchement pour les peuples et pour les efforts qu'ils ont tentés à diverses reprises afin de changer leurs institutions et leur histoire. De cette opposition dans les reproches, nous avons cru pouvoir conclure que nous sommes resté fidèle à la loi que nous nous étions imposée de ne jamais toucher les questions que par leur côté social, moral, philosophique et religieux.

Nous avons voulu nous tenir assez élevé au-dessus des partis, pour les comprendre tous dans ce qu'ils ont de vrai et de bon; et nous n'avons point séparé dans notre pensée les deux élémens dont l'union constitue la vigueur et la force des sociétés, le pouvoir et la liberté. Nous nous sommes mis entre les rois et les peuples, et nous avons dit aux premiers : Prenez garde, les abus amènent les révolutions; et aux seconds : Prenez garde, les révolutions amènent les abus. Nous nous félicitons d'avoir été compris sous ce rapport par la plupart des journaux qui se sont occupés de notre ouvrage. Presque tous ont reconnu que nous étions assez indifférent pour toutes les formes politiques, et que nous n'attachions une importance réelle qu'à ces institutions vraiment sociales qui pénètrent la société jusque dans son fond, et qui en sont comme l'esprit et la vie. Presque tous ont reconnu dans

notre livre un livre de haute morale sociale et chrétienne; et c'est, en effet, le caractère que nous avons voulu lui donner.

S'il y avait dans notre livre quelques paroles d'où l'on pût conclure que nous excitons les peuples à la révolte, nous les désavouerions, et nous suivrions en cela les inspirations de notre conscience et de notre raison à la fois. Car nous regardons le précepte que le pape a fait aux peuples chrétiens, dans son Encyclique, de souffrir plutôt que d'avoir recours à la force, comme obligatoire pour tous ceux qui reconnaissent l'autorité de l'Église : et nous croyons que, considéré du point de vue de la sagesse humaine, il annonce dans celui qui l'a donné une intelligence vraie et complète de l'état actuel de la société. Avoir recours à la force pour détruire ce qui est, sans rien avoir à lui substituer, ou afin de le remplacer par quelque chose de plus mauvais encore, c'est tout à la fois folie et péché. Les choses étant ce qu'elles sont, la religion et l'Église ne gagneraient rien par un changement brusque et violent. La patience vaut mieux pour ceux qui souffrent que la vengeance, et toute révolution ne ferait que substituer une force à une autre. Or, mal pour mal, ce n'est assurément pas la peine de changer.

Voici la pensée qui nous a guidé, et qui domine tout l'ensemble de notre livre. En jetant les regards autour de nous, nous avons vu avec effroi la société se décomposer dans l'égoïsme, et la corruption la plus profonde en attaquer toutes les parties. Lorsque nous avons voulu chercher la cause de ce mal qui semble la menacer d'une dissolution universelle, nous avons cru la trouver dans l'af-

faiblissement de l'esprit chrétien, de cet esprit de sacrifice et de charité qui fait que tous les hommes se regardent comme frères, comme membres d'un même corps, comme solidaires les uns des autres, et que chacun peut dire avec saint Paul : « Qui est faible sans que je m'affaiblisse? » de cet esprit chrétien qui fait que toutes les fonctions dans un état sont des charges et des services et non des privilèges, que ceux qui sont les premiers se regardent comme les serviteurs des autres, que les grands vivent pour les petits, les riches pour les pauvres, et que tous vivent pour Dieu. Nous avons voulu ranimer, autant qu'il nous était possible, cet esprit dans le cœur de nos frères; et pour cela, nous avons ramené toutes les institutions, toutes les fonctions, tous les droits, tous les devoirs, toutes les professions, au Christ, comme à leur source, à leur principe, à leur exemplaire et à leur fin. Nous avons considéré le Christ comme étant tout en tous et en toutes choses; gouvernant dans ceux qui commandent, obéissant dans ceux qui sont gouvernés, sanctifiant dans les prêtres, dirigeant dans ceux qui font les lois, guérissant dans les médecins, implorant dans les avocats, donnant dans les riches, recevant dans les pauvres, glorifié dans les nobles, régnant dans le pape et les évêques, souffrant dans ceux qui souffrent, mourant dans ceux qui meurent, aimant dans ceux qui aiment. Nous avons considéré sa rédemption comme l'exemplaire de la vie des hommes et des peuples; son sacrifice, comme le moyen universel du bien que les uns et les autres doivent opérer, et sa croix, comme la forme du monde. Si nous avons été sévère pour ceux qui ont le pouvoir et la fortune, et plus indul-

gent pour les petits et les pauvres, ce n'est pas que nous nous soyons abusé sur l'état moral de ceux-ci. Mais il y a cette différence entre les premiers et les seconds, que ceux-là se sont faits ce qu'ils sont, et ont abusé des dons de Dieu, tandis que ceux-ci sont ce qu'on les a faits, et n'ont pu abuser de rien, si ce n'est de leur impuissance et de leur dénuement. Peut-être ne sont-ils pas meilleurs que les autres; mais du moins ils ne sont pour rien dans l'injustice de nos lois, dans les vices de nos institutions, et dans la corruption de nos gouvernemens, puisqu'ils n'ont fait jusqu'ici qu'accepter ce qu'on leur a donné, et souffrir ce qu'on leur a imposé. Lorsque Jésus-Christ est venu sur la terre, il a parlé sévèrement aux puissans et aux riches; mais il n'a eu que des paroles de miséricorde et de charité pour les pauvres. Et ceux-ci cependant n'étaient pas des hommes parfaits. Or, nous n'avons pas voulu être plus sévère pour eux que Notre-Seigneur Jésus-Christ. La pensée qui nous a dirigé a été une pensée chrétienne; et nous espérons lui donner prochainement tout son développement dans un livre de prières que nous avons préparé depuis long-temps, et dans lequel nous avons cherché à vivifier et à consacrer par la foi tous les devoirs qu'imposent aux hommes et aux peuples la mission qu'ils ont à remplir ici-bas, et les fonctions qui en résultent.

Nous avons ajouté dans cette seconde édition plusieurs chapitres. Celui que nous avons adressé aux jeunes gens nous a paru d'autant plus important que toutes les espérances de l'avenir sont en quelque sorte confiées à la jeunesse; et nous nous proposons de publier dans le courant

de l'année prochaine un livre qui lui sera spécialement destiné, sous le titre de : *Livre des Jeunes gens,* ou *Conseils à quelques amis.* Nous avons la confiance qu'on apercevra dans tout ce que nous publierons plus tard le développement de la même pensée chrétienne qui a donné sa forme et son caractère au livre que le lecteur a en ce moment sous les yeux.

# PROLOGUE.

Lecteur, ne cherchez point dans cet ouvrage un livre de politique ou de parti ; et que son titre ne soit point un appât pour la curiosité de votre esprit ou pour les passions de votre cœur.

N'y cherchez point non plus un livre fait avec art, où les pensées sont enchaînées les unes aux autres par le fil solide et serré d'une logique rigoureuse, et où l'éclat du style ajoute à celui de l'idée qu'il exprime.

Ce livre n'est point un ouvrage de l'esprit. Un sentiment l'a commencé ; d'autres sont venus en-

suite, et l'ouvrage s'est trouvé achevé comme de lui-même.

La douleur était entrée dans mon âme, parce qu'un ami allait manquer à mes yeux, et qu'un long espace allait nous séparer.

C'est alors que je pris ma plume, afin de lui confier les angoisses de mon cœur; et ma plume allait vite, car le vent de la douleur soufflait avec violence; et après quelques instans j'avais écrit ce qui devait composer les premiers chapitres de cet ouvrage.

Puis je portai mon esprit sur d'autres objets, espérant qu'il en serait consolé; et je mis sous ma plume d'autres pensées, afin de voir si elle ne s'en inspirerait point : et ma plume prenait tout ce que je lui donnais, et elle allait avec docilité du côté où mon cœur la poussait.

Et l'ouvrage s'augmentait toujours, parce que mon cœur était toujours plein; et enfin j'arrêtai ma plume, de peur que la longueur du livre ne lassât la patience du lecteur.

Et cet ouvrage, qui ne devait être d'abord qu'une effusion de l'âme, est devenu le *Livre des Peuples et des Rois*.

Car je parle aux uns et aux autres de leurs de-

voirs et de leurs droits; et je ne leur parle de leurs droits qu'après les avoir rappelés à leurs devoirs, parce que le droit séparé du devoir mène à l'orgueil.

Je n'ai point voulu enseigner les rois comme un maître, ni instruire les peuples comme un prophète ; mais je ne suis que l'écho de la pensée de plusieurs : et je n'ai point retenu ma voix au dedans de moi, afin que ceux qui partagent les mêmes pensées puissent en reconnaître l'expression dans mes paroles, et se consoler en les lisant.

Et j'ai dû retrancher les premiers chapitres de cet ouvrage, parce qu'il ne m'est point permis, à moi, homme inconnu, d'entretenir le public de ce qui se passe au fond le plus intime de ma vie, et que le titre du livre m'interdit de mêler l'expression de mes sentimens particuliers aux vérités générales que j'ai essayé d'y exposer et d'y développer.

Cependant, les impressions qui ont commencé cet ouvrage lui ont donné sa forme et sa couleur ; et le lecteur s'apercevra facilement que c'est un sentiment qui m'a porté à écrire, et que la plupart des pensées qui sont venues sous ma plume ont jailli du cœur.

Ne lisez point ce livre pour amuser votre esprit,

ou pour tromper l'ennui de vos heures ; car il vous fatiguerait, et vous ne le comprendriez point : mais si vous sentez le désir du bien se remuer en vous, ou si la pensée se lève dans votre esprit comme pour saisir quelque objet placé au-dessus d'elle, ouvrez ce livre, et peut-être y trouverez-vous des choses qui iront à votre cœur, et quelques traces de lumières pour votre âme.

Et si, après l'avoir lu, vous le fermez en disant : Ce livre m'a fait du bien, j'aurai atteint mon but bien mieux que si vous aviez trouvé du talent dans la forme et de l'éclat dans le style.

La lecture d'un bon livre devrait toujours former entre celui qui l'a fait et celui qui le lit une sorte d'affinité spirituelle ; car l'intelligence, aussi bien que la chair et le sang, a ses liens et sa fraternité : et il serait triste pour l'homme que la partie la plus élevée de son être eût moins de force et de puissance pour l'attacher aux autres hommes que cette partie inférieure qui le rapproche des animaux sans intelligence.

Le père donne au fils qui naît de lui son sang ; celui qui écrit donne à celui qui le lit sa pensée ; le premier donne ce qu'il y a de plus précieux dans son corps, le second ce que son âme a de plus intime : comment se fait-il donc que, presque toujours, le

lecteur reste indifférent et étranger à l'écrivain dont la pensée a causé des heures entières avec la sienne; et que la lecture d'un livre, qui n'est après tout que l'entretien familier de deux âmes, ne puisse produire les mêmes effets qu'une simple conversation, souvent assez frivole, de quelques heures?

C'est que l'écrivain n'aime point ceux pour qui il écrit : son cœur leur est étranger ; il ne leur donne que sa pensée, et ne leur demande en retour que le témoignage de leur esprit en faveur de son talent. C'est assez pour lui, si le lecteur, en fermant le livre, peut dire : Ceci est un bel ouvrage; car lorsque beaucoup disent la même chose, il résulte de ce concert un bruit flatteur qu'on appelle la réputation ou la gloire.

Ce n'est point ainsi que ce livre a été écrit : mon cœur ne s'est jamais séparé de ma pensée; et, s'il pouvait faire du bien à un seul homme, consoler une seule douleur, inspirer une seule bonne action, élever au-dessus de la terre et des intérêts matériels une seule âme, j'en serais plus heureux et plus fier que de tous les éloges qui pourraient m'être donnés.

Si ceux qui me connaissent et qui m'aiment déjà se sentent, après avoir lu ce livre, plus d'amitié

pour moi ; et si ceux qui ne me connaissent point se sentent disposés à m'aimer sans me connaître, je pourrai croire avoir atteint mon but : car c'est mon cœur qui a parlé, et c'est au cœur que j'ai voulu aller.

# A TOUS LES HOMMES.

## I

Aimez Dieu, parce qu'il est votre principe ; allez à lui, parce qu'il est votre fin ; vivez en lui, parce qu'il est grand ; appuyez-vous sur lui, parce qu'il est fort ; espérez en lui, parce qu'il est fidèle.

Donnez votre volonté à Dieu, votre esprit à la science, votre cœur à vos parens, votre mémoire à vos bienfaiteurs, vos secrets à votre ami, votre tendresse à votre femme, votre miséricorde à vos ennemis.

Donnez votre santé aux malades, vos forces au faible, vos yeux à l'aveugle, votre bras à l'infirme, votre main à l'enfant, vos lèvres à celui qui ignore ou qui se trompe, et votre sang à la patrie.

Aimez votre mère, parce que vous êtes sa substance; honorez votre père, parce que vous êtes un rayon de sa joie et de son amour.

Aimez votre femme, parce qu'elle est la moitié de votre corps; et vos enfans, parce qu'ils sont l'image et le reflet de votre vie.

Attachez-vous à votre ami, parce qu'il est la moitié de votre âme; et à vos frères, parce que vous avez fleuri sur la même tige.

Croyez à l'Église, parce qu'elle a la vérité; tenez à elle, parce qu'elle a la vie.

Honorez votre pasteur, à cause de l'unité; et respectez le prêtre, parce qu'il porte vos péchés dans son cœur.

Gardez le silence dans l'Église, parce que le Christ y parle de vous à Dieu et aux anges; et inclinez-vous devant l'autel, parce que de grands mystères s'y accomplissent.

Ne troublez point la prière de l'Église, mais

priez avec elle ; ou laissez-la bercer votre âme, comme une mère qui verse ses chants sur le repos de son enfant au berceau.

Malheur à celui qui tourne en dérision la foi de ceux qui croient et prient ! car la prière et la foi ne trouveront point le chemin de son cœur.

Malheur à celui qui ne prie point ! sa vie sera comme un arbre qui n'a point de sève, et ses actions tomberont à terre comme des feuilles jaunies et desséchées.

La prière est lumière pour l'esprit, repos pour le cœur, force pour la volonté ; elle apaise le sang, rafraîchit les os et prolonge la vie.

L'humilité de la foi est sa racine, l'espérance est sa tige, et sa fleur est la charité.

Prier, c'est croire qu'on ne peut rien sans vous, ô mon Dieu ! et qu'en vous est la vérité, le bien, la force et la vie.

Prier, c'est avouer qu'on a besoin de votre secours, et espérer que vous ne le refuserez point à celui qui vous le demande.

La prière est la parole du cœur, et celui qui vous aime, ô Dieu ! comprend qu'on peut vous prier sans cesse.

J'ai vu des hommes tendres dans leurs affections, calmes dans la pensée, patiens et forts dans l'action, confians et courageux dans le danger; et j'ai dit : Ils vous ont prié beaucoup, ô mon Dieu !

J'ai vu des hommes à la pensée ardente, au cœur froid, pressés d'agir, timides dans la tentation; et j'ai dit : Ce sont des âmes maigres et débiles, qui ont jeûné long-temps de prière et d'amour.

J'ai vu des hommes prompts à parler, indiscrets et abondans dans leurs discours, et ne pouvant souffrir la contradiction; et j'ai dit : Celui qui parle beaucoup avec les hommes parle peu avec vous dans la prière, ô mon Dieu !

J'ai vu des hommes pauvres en œuvres, dissipés dans leur vie, frivoles dans leurs goûts, aimant le luxe et la parure; ils avaient oublié ce que c'est que prier.

Celui qui prie beaucoup est sérieux dans ses goûts, grave dans son maintien, sévère pour soi et indulgent pour les autres.

Il sait merveilleusement et ce qu'il doit et ce qu'il peut, ce qui est nécessaire ou utile; et il a l'instinct de ce qui est convenable.

Heureux celui qui prie beaucoup, parce qu'il sera rarement tenté; et la tentation le trouvera préparé et ne le renversera point.

Dieu le prendra sous son aile et le réchauffera de son amour, et il ne cèdera point aux séductions du monde et des sens.

## II

J'ai scruté mon propre cœur et celui des autres, et j'ai vu qu'il n'est rien de si difficile pour l'homme que de savoir les vrais motifs de ses actions.

J'ai vu que, si l'homme se trompe souvent quand il juge les autres, il se trompe plus souvent encore quand il se juge lui-même.

Et j'ai compris que le jugement n'appartient pas à l'homme, parce qu'il s'aime et se recherche soi-même; et que le mensonge habite dans ses os, parce qu'il est double.

L'esprit lutte contre la chair, la chair contre l'esprit; et dès qu'ils cessent de combattre, ils se trompent mutuellement.

A vous le jugement, ô mon Dieu! parce que

vous êtes le principe et la fin de toutes choses; à vous la vérité, parce que vous êtes un, et qu'il n'y a rien autre chose en vous que vous-même.

Vous avez fait passer bien des hommes sous mes yeux, ô Seigneur ! vous en avez mis plusieurs sur mon cœur; parmi ceux que j'ai connus ou aimés, plusieurs mentaient aux autres, presque tous à eux-mêmes.

Et c'est une grande misère pour l'homme d'être aveugle sur les autres, et de ne rien voir en soi-même.

Mais il n'était pas ainsi au commencement, ô mon Dieu ! parce que vous êtes bon, et l'ouvrage qui sort de vos mains est parfait.

Le péché a fait un vide dans l'homme, et l'erreur s'y est jetée; et l'homme s'aime, parce qu'il ne se voit pas; et il se recherche, parce qu'il s'est perdu.

Et il ne cesse de s'aimer que quand il vous aime, ô mon Dieu ! et il ne cesse de se chercher que quand il vous a trouvé.

Les pensées et les affections de l'homme sont inconstantes, parce que le mensonge habite dans son esprit et dans son cœur.

Et il y a souvent beaucoup de mensonges dans ses pensées et ses amours ; mais il ne s'en aperçoit pas, parce qu'il est aveugle.

Il y a des choses bien rares et bien précieuses dans le monde, mais rien n'est plus rare qu'un homme sincère dans ses pensées et fidèle dans ses affections.

Tous disent et répètent qu'ils aiment ; et ceci est un mensonge ; car il n'y a que dissensions dans les familles, inconstance dans les amitiés, discordes et guerres dans le monde.

Où est l'homme sincère dans ses convictions, vrai dans ses paroles, franc dans ses actions, de bonne foi dans ses amitiés?

Où est l'homme chez qui la tête, la langue, le cœur et la main ont toujours été d'accord? Où est-il? pour que j'aille me prosterner devant lui comme devant votre image, ô mon Dieu ! car vous êtes vrai dans vos pensées et dans vos œuvres.

Où est l'homme qui n'a point caché sa pensée sous sa parole comme sous un masque, et qui n'a point enveloppé son cœur dans ses actions comme dans un manteau?

J'ai vu des hommes dont l'esprit et le cœur

étaient tournés vers le passé ; et le monde les admirait, et disait : Voyez comme ils sont constans et fidèles. Mais le passé leur avait été propice, le présent leur était hostile, et l'avenir contraire ; et ils se jetaient sur le passé comme sur un lit, parce qu'ils étaient paresseux et n'aimaient qu'eux-mêmes.

J'en ai vu d'autres qui s'étendaient vers l'avenir comme des hommes qui veulent saisir un objet ; et le monde les applaudissait en disant : Ce sont des hommes de progrès et d'action. Mais ils n'avaient rien derrière eux : le passé les humiliait ; l'avenir les flattait, et ils s'aimaient eux-mêmes comme les autres.

J'ai rencontré sur ma route des hommes qui avaient besoin de moi : je leur ai tendu la main ; plus tard ils se sont détachés de moi, parce que je ne leur étais plus nécessaire ; ils avaient cru m'aimer. C'est eux-mêmes qu'ils aimaient.

Heureux celui qui ne se mire point dans ses pensées et dans ses actions, et qui ne se regarde point dans ceux qu'il aime.

III

J'ai encore aperçu une grande misère sous le ciel, et j'ai compris quel grand néant c'est que le cœur humain.

J'ai vu des peuples également châtiés par la Providence, et qui se criaient les uns aux autres : Je suis meilleur que toi ; et leurs malheurs ne m'ont point étonné, parce qu'ils ne se sont point humiliés sous votre justice, ô mon Dieu !

J'ai vu des peuples que votre main avait protégés et élevés, et qui disaient aux autres : Je vaux plus que toi, parce que je suis plus heureux ; et j'ai tremblé pour eux, car l'orgueil des nations monte jusqu'à votre trône et provoque votre justice.

Trois maux dévastent les nations, et le quatrième les détruit ; ce sont le luxe des femmes, la lâcheté des juges, l'orgueil des rois, et l'impiété des peuples.

Le monde repose sur quatre bases ; le lit des époux, le siége du juge, le trône du souverain, et l'autel du prêtre. Malheur au monde quand l'une

de ces bases est ébranlée! Cent fois malheur quand toutes chancellent à la fois!

Quatre choses sont abominables aux yeux du Seigneur; le lit de la femme adultère, le siége du juge qui vend la justice, le trône du souverain qui opprime le peuple, et l'autel du prêtre sacrilége.

Malheur au riche qui pille le pauvre, au fort qui pèse sur le faible, au juge qui condamne l'innocent, au prêtre qui repousse le coupable, au roi qui aime plus sa famille que son peuple!

Deux choses déplaisent à Dieu, et la troisième est abominable à ses yeux: c'est le prêtre qui craint la science, le roi qui redoute la liberté, et le peuple qui a peur de la piété.

Quand le roi s'appuie sur la force, le prêtre sur l'ignorance, et le peuple sur la violence, Dieu retire sa main, et le monde chancelle.

Malheur au prince qui ne s'appuie que sur la force! car elle lui tombera des mains, et le peuple la ramassera et la tournera contre lui.

La terre travaillée par des mains esclaves sera asservie, et la nation dont les lois violent la justice sera humiliée.

Car l'injustice déplaît à Dieu, et la servitude élude sa rédemption.

La première richesse d'une nation consiste dans la valeur des hommes qui la composent, et l'homme vaut plus par les forces de son intelligence et de sa volonté que par celles de son corps.

La foi affranchit l'intelligence du doute et de l'erreur, et la charité affranchit la volonté du joug des passions et de l'amour de soi-même.

La foi est le chemin qui mène à la science; et la charité conduit les hommes à la liberté, après les en avoir rendus dignes.

La science sans la foi engendre le doute, l'erreur et la folie; la liberté sans la vertu enfante le libertinage et le crime.

Sans la foi, la science, c'est l'orgueil; et sans la vertu, la liberté n'est que la licence.

Si vous voyez un peuple jeter sa foi comme un vêtement usé, et s'exposer nu à l'âpre froid de la science, tremblez pour lui, car la science habite des hauteurs où règne un froid éternel.

Si vous voyez un peuple impie ou corrompu crier : liberté! liberté! écartez-vous de sa route, car c'est un animal furieux qu'aucun frein ne peut retenir.

Le peuple endure beaucoup, parce qu'il est bon; il est patient, parce qu'il a la force.

Le lion se repose fièrement dans sa force et dans sa majesté, et les insultes ne l'irritent point : prenez garde de le pousser à bout; car son réveil est terrible, et ses colères sont redoutables.

## IV

Celui qui refuse de se soumettre à la nécessité est comme un homme qui regrette les traces que forme sur la mer le sillage du vaisseau, et celui qui demande à l'avenir des choses impossibles ressemble à un enfant qui veut saisir son image dans un ruisseau.

Celui qui arrange ses pensées et sa vie d'après des événemens éloignés et incertains est comme un homme qui court après le vent; et celui qui néglige le bien qu'il peut faire actuellement, pour se ménager l'occasion de le faire plus tard, est comme un homme qui joue à des jeux de hasard, et qui tente Dieu.

Aujourd'hui est à vous, parce que Dieu vous le

donne ; l'avenir est dans sa main, et il le garde pour lui seul.

Celui qui lutte contre la nécessité est comme un homme qui veut renverser une montagne qu'il trouve sur son chemin. L'homme sensé se détourne, et prend le sentier qui la côtoie.

Soumettez-vous à la nécessité, à cause de la Providence ; ne vous irritez point contre les événemens, parce que Dieu les gouverne.

Ne regrettez point immodérément les hommes qui passent et les choses qui s'en vont ; car Dieu seul est éternel, et sa parole seule est immuable.

Ne dites point, parce que les hommes disparaissent : Tout est perdu ; car Dieu n'attache point aux hommes les institutions qui doivent durer, parce qu'il sait que les hommes passent.

Soyez pourtant fidèle aux souvenirs de votre cœur ; et ne mentez point à vos affections, comme des hommes légers et inconstans.

Mais que votre douleur soit toujours accompagnée de résignation, et que vos regrets ne diminuent point votre confiance en Dieu.

Car Dieu tient les hommes et les choses dans sa main, et il les gouverne avec sagesse et amour.

V

Si quelqu'un vous dit : Venez à moi et faites-vous mon disciple, et je vous ferai comprendre ce que c'est que Dieu et comment le monde est sorti de ses mains, ne l'écoutez point : mais détournez votre oreille et votre cœur; car c'est un insensé qui vous trompe et qui ment à soi-même.

L'esprit ne sait que ce qu'il a fait; il ne comprend que ce qu'il a pris en soi; ce qu'il trouve hors de soi lui est plus ou moins étranger.

Dieu sait tout, parce qu'il est la cause première; et il se comprend, parce qu'il est son propre principe.

Lui seul sait comment le monde est sorti de ses mains, parce que c'est lui qui l'a fait; lui seul comprend l'homme, parce qu'il est son créateur.

Et l'homme ne peut comprendre Dieu, parce qu'il est sa créature; et il ne comprend point l'origine du monde, parce que ce n'est point lui qui l'a fait.

L'origine et la fin de toutes choses sont cachées

dans un mystère, parce que Dieu est leur principe et leur fin; et l'homme n'en voit que le milieu, parce que son esprit est borné.

Et celui qui veut voir le principe des choses est comme un homme qui veut regarder le soleil, et celui qui veut en connaître la fin ressemble à un homme qui regarde dans un abîme sans fond.

Si vous rencontrez de ces hommes sur votre route, détournez-vous; car ils ont l'orgueil dans l'esprit et la vanité dans le cœur.

Prenez-les en grande pitié; car ils sont aliénés de la vérité : et Dieu, pour punir leur orgueil, les a livrés au délire de leur esprit.

Et ils ne savent rien, pas même la première chose que l'homme doit savoir : c'est-à-dire qu'il y a des choses que l'esprit de l'homme ne peut comprendre; et qu'il en est d'autres qu'il doit croire.

Dans leur folie, ils se sont jetés sur leurs propres pensées, et ils les ont étreintes dans des embrassemens incestueux.

Ils ont dit à l'erreur : Tu es ma fiancée, et ils se sont prostitués à elle; et ils ont dit au mensonge : Tu es mon père, et ils lui ont obéi.

Ils se sont regardés dans leur nudité, et ils sont devenus amoureux d'eux-mêmes.

Dieu les a attelés à l'erreur comme des bœufs à une charrue, et ils bouleversent la terre ; mais aucune main ne jette la semence dans leurs sillons.

Il les a enchaînés à leur propre esprit comme des forçats à leur boulet, et les malheureux ne peuvent plus se détacher d'eux-mêmes.

Et ils meurent d'inanition dans le vain labeur de leur pensée, car la vérité ne sustente point leur vie et ne nourrit point leur cœur.

## VI

Dieu a fait l'homme libre ; et il a voulu que tous les actes par lesquels il tend vers lui soient des actes de volonté : et dans cette vie souvent longue et difficile qui mène à Dieu, et dont le ciel est le terme, chaque pas que l'homme fait est un mouvement libre de sa volonté, pour lequel Dieu l'assiste sans jamais le contraindre.

Et la foi est le premier pas que l'homme fait dans cette voie : et le principe de la vie chrétienne,

c'est la foi : et depuis le moment où l'homme commence à connaître Dieu jusqu'à celui où il le voit face à face, il vit et se nourrit de foi ; et la foi ne cesse que lorsque, n'ayant plus rien à mériter, la liberté ne lui est plus nécessaire.

Et Dieu n'a pas voulu que la science fût le principe de la vie surnaturelle de l'homme, parce que l'acte de la science n'est pas libre. L'homme qui sait, de même que celui qui voit, chercherait vainement à se débattre contre l'évidence qui le frappe et le subjugue : il est entraîné ; il est vaincu ; il faut qu'il cède.

Et la sagesse des nations a merveilleusement compris et exprimé cette vérité ; car, pour nommer l'acte de la science, elle a été chercher un mot qui rappelle l'idée d'une défaite ; et elle appelle convaincus, c'est-à-dire vaincus, ceux dont la science a subjugué l'esprit.

Ne vous étonnez donc plus si la raison qui n'a que la science est si courte dans ses vues, si faible dans ses moyens, si inconstante et si variable dans ses mouvemens, si impuissante dans ses résultats : elle est là sous le coup de l'évidence qui l'a frappée, tranquille et comme morte ; mais dès que cette évidence devient plus faible, la raison se relève et s'agite dans le doute, jusqu'à ce qu'elle

retombe vaincue et humiliée sous le joug d'une évidence plus forte et plus impérieuse.

Il n'en est point ainsi de la foi. Croire, c'est aimer, vouloir et choisir ; et parmi tous les actes de la volonté humaine, il n'en est pas un qui soit aussi libre, aussi puissant et aussi solennel que celui de la foi.

Dès que mes yeux ont aperçu la lumière du jour, vous avez voulu donner à mon âme, ô Seigneur, une lumière bien plus précieuse. Un homme qui croyait déjà m'a présenté à votre Église. Elle m'a demandé si je croyais à votre doctrine ; et comme je ne pouvais répondre, cet homme a répondu pour moi. Il m'a prêté sa foi ; il m'en a comme enveloppé ; et alors votre ministre a versé de l'eau sur ma tête, en prononçant de mystérieuses paroles. A ce moment, vous avez versé la foi dans mon âme ; elle y est devenue comme une habitude ; et dès que ma raison s'est éveillée, je me suis aperçu que je croyais déjà, et que j'avais en moi quelque chose qui m'inclinait doucement vers vous.

Et quand ma mère, me prenant sur ses genoux, prononçait votre nom, ce nom ne m'était pas étranger ; et quand elle me parlait de vos bienfaits et de votre amour, elle ne faisait qu'éveiller en

mon esprit des pensées qui y étaient assoupies, et toutes les prières et tous les amours de mon cœur se levaient à la fois au moindre rayon de votre lumière.

Et ma mère me parlait si doucement de vous, que je vous aimais en l'aimant, et que je croyais en vous, parce que j'avais confiance en elle. Les mêmes lèvres qui me nourrissaient chaque jour de baisers et de caresses me nourrissaient de foi et d'amour ; et encore aujourd'hui il me semble, ô mon Dieu ! que ma foi serait plus vive, que je vous aimerais davantage, et que votre nom me serait plus doux si je vous entendais nommer par la bouche de ma mère.

Devenu plus grand, j'entendais dire autour de moi qu'il y a des hommes qui ne croient point à votre doctrine ni à votre Église. Bientôt les raisonnemens par lesquels ils cherchaient à justifier leurs doutes retentirent à mes oreilles. Plus d'une fois je sentis mon âme chanceler ; et si je n'avais eu que la science pour me guider, je me serais tôt ou tard égaré dans les voies du doute et de l'erreur.

Et je comprends aujourd'hui que la foi n'est pas seulement un acte de l'esprit, mais qu'elle est encore un acte de la volonté ; que pour croire il faut vouloir, que pour vouloir il faut lutter, et que,

si dans la science la volonté est vaincue et humiliée, elle est, au contraire, victorieuse et triomphante dans la foi.

Je crois en vous, ô Dieu! parce que je le veux; et si je ne le voulais pas, de quelque lumière que je fusse ébloui, je ne croirais point. Et vous ne sauriez jamais me forcer à croire; car vous vous êtes engagé à respecter notre liberté, et vous nous traitez avec une souveraine révérence.

Vous avez voulu que le premier acte de la vie chrétienne fût un acte de sacrifice, de liberté, de force et de puissance: et c'est pour cela que la volonté de ceux qui sont fermes dans la foi est si stable et si persistante; c'est pour cela que les hommes et les peuples de foi font de si grandes choses; c'est pour cela que le sentiment de la liberté est si profondément empreint dans le cœur de vos fidèles, et que leur vie est si riche de sacrifices et de dévouement; tandis que nous voyons l'égoïsme et la tyrannie s'établir si facilement parmi les nations qui ne sont point soumises à l'autorité de votre Église.

L'intelligence n'est pas la même chez tous les hommes; et si la science devait leur servir de flambeau dans la voie qui mène à vous, le salut serait plus facile pour les uns que pour les autres,

et il n'y aurait plus d'égalité parmi nous à vos yeux. Le joug de l'homme s'établirait nécessairement dans le monde, car ceux qui savent davantage seraient naturellement les maîtres de ceux qui savent moins. Votre autorité serait affaiblie, et votre Église ne serait plus une société; mais une école sans lien ni fixité, où la doctrine changerait perpétuellement selon le caprice de quelques uns.

Mais il n'en est point ainsi, grâce à vous, ô mon Dieu! Chez nous, il n'y a point de maîtres. Nous sommes tous, depuis le premier jusqu'au dernier, vos disciples. Chez nous, il n'y a point d'inventeurs; mais tous apprennent et connaissent la vérité de la même manière, par la foi. Tous croient, tous doivent croire; et celui-là doit avoir plus de foi, plus d'humilité et plus de docilité, qui est plus élevé que les autres.

Et ceux que vous avez établis juges de la foi n'inventent pas la vérité, comme les philosophes; ils l'apprennent, ils l'écoutent, ils la reçoivent; ils approchent leurs oreilles de cette voix puissante de la tradition qui, partie de vous, se prolonge de siècle en siècle comme un écho majestueux, et ils ne font que nous rapporter les divines paroles qu'ils ont entendues. Ils ne nous disent pas : Voici ce que nous avons vu et découvert,

mais : Voici ce que nous croyons et ce qu'on nous a dit. Et s'ils voulaient nous donner pour règle leurs propres pensées, toute votre Église se soulèverait contre eux, et leur dirait : Vous mentez.

C'est ainsi que la foi est en même temps un acte de souveraine liberté et d'égalité parfaite, et qu'elle pose comme base de toute la vie chrétienne ces deux principes de liberté et d'égalité qui travaillent si puissamment aujourd'hui toutes les nations catholiques, et qu'elles ont si malheureusement exagérés plus d'une fois. Le sentiment de ces deux choses est si profondément gravé dans leur cœur, que tout joug les blesse, que tout privilége injuste les irrite. Et tandis que nous voyons les peuples séparés de l'Église se courber comme naturellement sous le joug qui les opprime, et accepter avec résignation les priviléges les plus exorbitans ; il a fallu que la voix du Père commun des fidèles vînt donner aux peuples soumis à son autorité de graves avertissemens, et les prémunir contre l'excès ou l'abus des sentimens que la foi leur inspire ; car les premiers pèchent en exagérant l'obéissance, et les seconds pèchent en abusant de la liberté.

Bienheureux les peuples qui vivent de foi ! ils voudront et feront de grandes choses. L'avenir est à eux. Dieu les contemple avec amour, et ils

feront refleurir la justice et la charité sur la terre.

Mais l'humiliation et la tyrannie sont réservées aux nations qui ne croient pas. Tout se fera contre elles ou sans elles, et elles sont condamnées à combattre partout pour la cause de l'injustice et de l'iniquité.

## VII

Tout est orgueil, égoïsme et vanité sur la terre; et le monde ne marche point, parce que chacun s'arrête en soi-même.

Il n'en est pas un seul qui ne soit esclave de ses pensées ou qui ne soit captif de ses propres désirs.

Or, le plus triste esclavage, c'est celui de soi-même; et il n'est point de prison plus étroite que celle d'une volonté dominée par l'amour-propre.

Dieu s'est retiré des pensées des hommes, parce que leurs cœurs se sont retirés de lui; et sa lumière n'est point entrée dans leur esprit, parce qu'ils ne se sont point humiliés.

Les hommes ont méconnu la Providence, et ils ont dit : Nous nous suffisons à nous-mêmes, et

notre providence est en nous; et Dieu s'est vengé en les laissant agir seuls.

Et on a vu qu'il n'y a plus dans le monde que des hommes; car ce que les hommes ont élevé aujourd'hui tombera demain, et ce qu'ils ont abattu hier se relève aujourd'hui.

Et plusieurs, en voyant ces choses, se sont demandé : Où sommes-nous? et où allons-nous? Mais personne ne pouvait leur répondre, parce que les voies de l'homme abandonné à lui-même sont plus inscrutables encore que celles de Dieu.

Et les hommes ont cru qu'ils agissaient librement, parce que Dieu n'agissait plus avec eux ; et ils ne se sont pas aperçus qu'ils étaient emportés par une force aveugle qui les dominait.

Car il n'y a plus de liberté pour l'homme dont l'action n'est pas soutenue par la main de Dieu, et il se forme dans son propre cœur un destin qui le pousse et le gouverne.

Et ce destin, ce sont les appétits de sa chair, les passions de son cœur, les folies de sa pensée et l'impuissance de sa volonté.

Et le destin qu'adoraient les peuples d'autrefois n'était ni plus honteux ni plus oppresseur que celui

qui se forme dans une âme qui s'est vidée de Dieu et qui a secoué sa providence.

Les hommes ont abusé de vos dons, ô mon Dieu ! et ils ont blasphémé votre sagesse et votre amour.

Ils ont invoqué la liberté de mal faire et de vous offenser, et ils ont mis partout des entraves au bien, parce qu'ils se défient de vous, et qu'ils sont pleins de confiance en eux-mêmes.

C'est l'orgueil qui enfle les esprits et endurcit les cœurs, et c'est la vanité qui déprave le jugement et affaiblit les volontés.

La vanité se préfère aux autres ; l'orgueil s'égale à Dieu.

L'homme vain s'aime et se recherche dans les autres ; l'orgueilleux n'aime rien, et se repose en lui-même.

L'homme vain a besoin des autres ; la louange le touche, la flatterie le séduit ; l'orgueilleux se suffit, et il n'est sensible qu'aux louanges qu'il se donne.

L'homme vain sent qu'il lui manque quelque chose qu'il ne peut trouver que hors de lui ; l'orgueilleux n'a point besoin de sortir de lui-même,

car rien ne lui manque ; il trouve tout dans son esprit et dans son cœur.

L'homme vain plaît souvent aux hommes, parce qu'ayant besoin d'eux, il les recherche ; l'orgueilleux est maudit des hommes et de Dieu.

La vanité vit de flatterie, l'orgueil se nourrit de soi-même.

La vanité corrompt le cœur et affaiblit le caractère, l'orgueil ravage l'intelligence et dévaste la volonté.

L'homme vain peut encore prier, parce qu'il n'a point perdu le sentiment de son impuissance ; l'orgueilleux n'a plus le secret de la prière, parce qu'il s'est appuyé sur lui-même.

La vanité rend esclave du monde, l'orgueil asservit au démon et imprime son image dans l'âme.

L'homme vain se recherche dans les petites choses, parce que les grandes lui coûtent, et qu'avant tout il s'aime ; l'orgueilleux se cherche dans les grandes choses, et il ne recule point devant les sacrifices, parce qu'avant tout il a une haute idée de lui-même.

La vanité est une faiblesse, l'orgueil une folie. La première conduit au péché, le second mène à

l'impénitence finale. Celle-là est l'impureté de l'esprit, celui-ci en est le sacrilége et le blasphème.

A vous appartient l'honneur et la gloire, ô mon Dieu ! et il n'est point permis à l'homme de se glorifier devant vous.

## VIII

Le sage exprime avec humilité et douceur les pensées fortes et élevées, et il ne rend point désagréables aux autres les sentimens énergiques de son âme par des paroles âpres ou emphatiques.

L'insensé parle comme s'il était seul, mais le sage parle pour les autres.

Le premier dit ce qu'il sait ou ce qu'il croit savoir ; le second dit ce que les autres peuvent comprendre, ou ce qui peut leur être utile.

L'imprudent s'imagine que la sincérité consiste à dire tout ce que l'on pense ; mais le sage sait que l'homme franc ne dit que ce qu'il pense, et qu'il ne doit toute sa pensée qu'à ceux qui ont son cœur.

La meule qui tourne sans moudre fait plus de bruit que celle sous laquelle il y a du grain. La

langue sur laquelle il n'y a point de pensées donne plus de paroles que celle du sage.

Les paroles de l'homme qui se vante sont comme le bruit d'une scie qu'on aiguise, elles agacent l'esprit de ceux qui l'écoutent.

Ne vous asseyez point près de l'homme qui aime à semer la désunion parmi ses frères; car ses paroles sont aigres comme le verjus sous la dent, et elles feront frissonner votre âme.

L'homme vain dit : Je ferai ; le sage ne dit rien, mais il fait; et après qu'il a agi, les autres disent : Voyez ce qu'il a fait.

Celui qui parle beaucoup est comme ces petits moulins qu'on place dans les champs ensemencés pour effrayer les oiseaux par leur bruit, et les âmes qui ont des ailes s'éloigneront de lui.

Celui qui est pressé de dire le bien qu'il a fait ressemble à une poule qui crie après avoir pondu, et le bien qu'il a fait ne viendra point à maturité.

Le secret que vous lâchez est comme un ennemi à qui vous donnez la liberté. A peine échappé, il se tournera contre vous.

L'indiscret manque de discernement. L'homme sensé discerne ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire.

Ne donnez point votre confiance à celui qui parle beaucoup ; car il vous trahira, et vous attirera la haine de plusieurs.

N'admettez point dans votre intimité celui qui dit beaucoup de choses inutiles ; car sa conversation affadit l'âme, émousse l'intelligence, et rend la volonté paresseuse.

N'approchez point de l'homme qui aime à prononcer des paroles déshonnêtes ; car son cœur est un fumier, et ses paroles sont comme l'odeur qui s'exhale d'un marais stagnant.

Ne vous liez point avec l'homme qui blasphème ; car son âme est dévastée, et son cœur est revêtu des malédictions de Dieu.

L'impatience rend la langue imprudente ; la vanité la rend indiscrète ; l'orgueil, arrogante ; et la colère pousse le blasphème et l'injure sur les lèvres, comme le vent chasse la poussière devant lui.

C'est par la bouche que l'homme mange et qu'il parle ; c'est par elle qu'il nourrit son corps d'alimens matériels, et qu'il nourrit de sa pensée le cœur des hommes ses frères.

Le sens du goût a été attaché à la langue et au palais, et les saintes paroles ont aussi une saveur agréable pour celui qui les dit.

Un bon conseil ou une parole de consolation est comme un baiser de l'âme au cœur, et c'est par les lèvres que l'homme envoie à l'homme les baisers de son âme et de son corps.

La bouche est comme le palais de la pensée. C'est là qu'elle vient comme une reine donner ses audiences à ceux qui veulent l'écouter.

Celui qui parle domine celui qui écoute ; et celui qui écoute est sujet de celui qui parle, et relève de lui.

Et la sagesse des nations a compris cette vérité, car elle est empreinte dans la langue de la plupart des peuples.

Mais dans la prière, celui qui parle s'humilie devant celui qui écoute et qui l'exauce ; et c'est pour cela que la prière est si puissante auprès de Dieu et des hommes.

Ne parlez pas trop, de peur que vous ne paraissiez vouloir vous élever au-dessus des autres ; mais écoutez à votre tour, de peur que les autres ne soient humiliés.

Celui qui écoute tient à celui qui parle ; et lorsque chacun écoute et parle à son tour, tous se tiennent entre eux.

N'élevez pas trop votre voix, afin que les autres ne croient point que vous les méprisez ; ne l'abaissez pas trop non plus, de peur qu'ils ne viennent à penser que vous craignez autre chose que Dieu.

L'homme parle haut aux animaux qui le servent ; et il parle bas à Dieu, aux anges et aux saints dans la prière, et au prêtre devant qui il s'humilie dans la confession.

Le verbe est le fils de la puissance, et de lui procède l'amour ; et Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance.

Une pensée forte et puissante produit une parole claire et lumineuse ; et des paroles de vérité procèdent toujours la paix, la charité, la concorde et l'amour.

La parole qui désunit et divise n'a point les splendeurs de la vérité, elle est le fruit d'une intelligence faible et impuissante.

Heureux celui dont la bouche n'a jamais laissé passer un mensonge, et dont les lèvres ont été souvent effleurées par la prière !

Son intelligence habitera dans le calme et la force, et son cœur se reposera dans la paix et l'amour.

## IX

Ne tenez point trop au passé vieilli qui chancelle, de peur qu'il ne s'écroule sur vous et ne vous ensevelisse sous ses ruines.

Lorsque la main de Dieu lance le monde sur une pente rapide, et le pousse impétueusement vers un lointain avenir, ne regardez point les objets qui fuient, de peur que vous n'ayez des vertiges.

Mais ne détachez point vos yeux du but vers lequel vous marchez; car c'est là qu'habitent le repos, la confiance, la paix et la sécurité.

Ne donnez point trop de regrets au passé, comme ceux qui n'ont point d'espérance; et ne craignez point trop l'avenir, comme un homme qui se défie de Dieu.

Et lorsque tout est obscur autour de vous, ne tremblez point comme un enfant qui pleure quand il marche dans les ténèbres; car les voies de Dieu sont lumière et amour, et sa providence veille toujours.

Ne craignez point trop le passé, comme ceux qui

ont peur des revenans ; car sa voix est puissante et ses avertissemens sont salutaires.

Ne maudissez point ce qui n'est plus ; car ce qui fut a préparé ou produit ce qui est, et tous les événemens sont sortis de la main de Dieu.

Ne méprisez point les institutions, les lois et les mœurs de vos pères ; car chaque siècle vit et agit d'après la mesure de lumière et d'expérience qui lui a été départie : et le midi ne méprise point l'aurore, et la fleur ne dédaigne point la racine qui l'a produite.

Quand les révolutions agitent le monde, ne désespérez point du salut des peuples que Dieu précipite au milieu des événemens ; car il y a moins de danger dans la tempête pour le vaisseau qui vogue en pleine mer que pour celui qui navigue le long des côtes.

Le chant de la vague qui porte jusqu'au ciel le vaisseau qu'elle bat de ses fureurs est mélodieux ; la voix du vent qui dépouille en automne les arbres de leurs feuilles jaunes et desséchées est pleine d'harmonie : celui qui s'applique à pénétrer les desseins de Dieu, et qui s'abandonne à sa providence, trouve du rhythme et des accords jusque dans le bruit confus des tempêtes qui bouleversent le monde.

Le flot qui monte du fond de l'abîme s'élève ambitieux et fier, comme s'il voulait menacer le ciel : la main de Dieu le touche ; et soudain il redescend dans les profondeurs de la mer, comme un voyageur épuisé. L'orgueil qui s'élève du fond du cœur de l'homme est bientôt à bout, et s'abaisse sous le doigt de Dieu de toute la hauteur dont il est monté.

Voulez-vous plaire à Dieu et aux hommes? humiliez-vous devant l'un, et ne méprisez jamais les autres : car ce que Dieu hait le plus, c'est l'orgueil ; et le mépris est ce que les hommes pardonnent le moins.

Ne vous enorgueillissez point devant Dieu : ne vous abaissez point devant les hommes qui sont au-dessus de vous ; et ne méprisez point celui qui est pauvre, faible et malheureux.

Si vous méprisez le pauvre et le malheureux, il se détournera et murmurera contre vous quelque imprécation dans son cœur.

Et ce murmure que vous entendrez à peine montera jusqu'au ciel, et il y fera un grand bruit ; et les saints le rediront aux saints, et les anges le rediront aux anges ; et les colères de Dieu se réveilleront de leur sommeil, et elles éclateront sur vous comme un tonnerre.

Et vous vous écrierez éperdu : Qu'ai-je fait, mon Dieu ! pour que vous armiez contre moi votre bras ? et vous oublierez que vous avez méprisé le pauvre, et que Dieu a juré de le venger.

Malheur au peuple qui néglige ses devoirs ou qui oublie ses droits ! car les uns et les autres viennent de Dieu, et il ne les donne point inutilement.

Un homme sans devoirs est un fléau pour la société, et l'homme sans droits est un fardeau pour elle.

L'esprit curieux et indiscret ressemble au papillon. Comme lui, il vole d'un objet à l'autre, sans jamais s'arrêter : la lumière même de la vérité lui devient funeste ; et au lieu de s'éclairer à ses bienfaisantes clartés, il se brûle à ses feux.

La lumière n'éclaire qu'à une certaine distance et dans une certaine mesure. Si vous vous approchez trop près d'elle, ou si ses rayons vous arrivent concentrés dans un foyer trop plein, elle vous consumera.

Que d'âmes faites pour voler bien haut ont laissé à ses feux leurs ailes, pour avoir voulu en approcher de trop près !

Celui qui attaque dans l'ombre la réputation du

prochain ressemble à ces sales insectes qui sucent le sang de l'homme dans l'obscurité de la nuit, et pendant qu'il est enseveli dans le sommeil.

Ne dormez point dans une chambre pleine de fleurs, de peur que leur parfum ne vous enivre : ne laissez point votre âme s'endormir près des plaisirs et des voluptés de la vie, de peur qu'elle ne se laisse séduire, et qu'elle ne s'alanguisse dans les jouissances.

## X

Je croirai en vous, ô mon Dieu ! parce que vous êtes la vérité : je vous aimerai, parce que vous êtes la beauté par essence; et je vous chercherai de toutes les forces de mon âme, parce que vous êtes l'unique bien.

Et c'est parce que vous êtes la vérité même que le besoin du vrai nous tourmente ; c'est parce que vous êtes la beauté que tout ce qui est beau nous attire ou nous subjugue, et c'est parce que vous êtes le bien que tout ce qui est bon incline notre cœur.

Vous avez abandonné notre esprit comme une proie à la vérité ; vous avez livré notre âme au

bien comme une victime, et vous avez enchaîné nos yeux au beau comme des captifs.

Et notre esprit a tellement faim de vous, ô vérité sainte ! que tout ce qui n'a même que l'apparence du vrai nous soumet et nous captive ; et notre cœur a tellement soif de vous, ô souverain bien ! que tout ce qui n'a que la semblance du bon nous séduit et nous gagne ; et nos yeux sont tellement épris de votre beauté, ô mon Dieu ! que le simple extérieur du beau nous enchante.

Dieu a gravé son empreinte jusqu'au fond de notre nature, et c'est pour cela que le divin seul peut en assouvir les nobles désirs.

Nous avons été faits sur le modèle de Dieu ; il a jeté notre nature dans sa pensée comme dans un moule, et le sentiment de notre origine ne périt jamais au fond de notre cœur.

Le principe de l'homme n'est point en lui, et sa fin est hors de lui ; et l'homme ne peut agir conformément à sa nature qu'en sortant de soi-même, pour tendre vers autre chose que soi.

Malheur à l'homme qui a laissé ses yeux s'obscurcir, et qui, perdu dans les voies de l'erreur ou du péché, ne connaît plus ni son principe ni sa fin !

Car il s'en va chancelant et incertain, heurtant contre tout ce qu'il rencontre, saisissant avidement chaque objet, et lui criant avec anxiété : Es-tu mon principe ? Es-tu ma fin ?

Mais chaque objet lui répond : Non ; et dans l'indigence de son cœur, il ne sait plus où poser ses pensées ni où arrêter ses désirs.

Son âme se tourne et se retourne dans son corps comme un malade dans son lit, pour y trouver une place où elle puisse être à son aise ; mais de quelque côté qu'elle se tourne, elle se blesse et saigne.

C'est en vain que l'homme veut échapper à Dieu : Dieu ne le lâche jamais ; il le tient toujours par quelque endroit, et c'est par là qu'il l'attire sans lui donner de repos.

Et le pécheur, suspendu entre le ciel et la terre, tiré en haut et en bas, ne pouvant être tout-à-fait, ni à Dieu qu'il abandonne, ni au péché qui l'entraîne, souffre d'incroyables douleurs dans son esprit et dans son cœur.

Ses pensées sont des cris d'angoisse, ses désirs sont des rugissemens ; et il en vient à ne plus connaître, ni l'espérance, ni la prière, qui en est la forme la plus douce et la plus belle.

Heureux l'homme dont le cœur est tout à Dieu ! car ses pensées reposent dans l'unité, et ses affections ne sont point divisées.

XI

Dieu a versé l'âme dans le corps ; et le corps s'imprègne des pensées et des affections de l'âme, comme un vase des parfums qu'il contient.

Heureux l'homme aux hautes pensées et aux saints désirs ! son corps lui sera docile ; ses sens ne lui seront point rebelles, et son sang ne submergera point son âme.

Heureux celui qui n'a point été engendré dans l'ivresse, et qui n'a point été conçu dans les convulsions du plaisir !

Heureux celui dont le père n'a point épuisé ses flancs dans la débauche, et dont la mère n'a point rétréci sa poitrine par les tortures du luxe et les supplices de la mode !

Bienheureux celui qui a vécu les neuf premiers mois de sa vie sous un cœur chaste comme sous un toit, et dont le premier repos n'a point été troublé par les fatigues du plaisir ou par les abattemens de la tristesse !

Bienheureux celui que sa mère a porté dans la prière et l'amour, et que les anges de Dieu ont vu souvent à l'autel avant qu'elle l'ait mis au monde !

Heureux celui qui n'a point reçu de son père un sang pauvre et décoloré, et à qui sa mère n'a point donné des sens plus forts que l'âme et des nerfs plus prompts que la volonté !

Un cœur chaste donne une chair souple et ferme, et la pureté de l'esprit éclaircit le regard.

L'innocence et la candeur de l'âme dilatent la paupière ; la finesse et la ruse rétrécissent l'œil, et lui laissent arriver moins de lumière.

La prière épanouit les traits du visage et dispose les lèvres au sourire, l'impiété contracte la face et endurcit l'expression.

La patience et l'humilité aplanissent les traits du visage, et les rendent clairs et limpides comme l'eau d'une source ; la colère les enfle, et l'orgueil creuse des rides profondes comme les vagues d'une mer agitée.

L'habitude des hautes pensées élève le front et en dilate les os, mais l'esprit qui se traîne sur la terre comprime le cerveau et en abaisse la hauteur.

La sobriété rend le bras plus fort et le pied plus

agile, l'intempérance appesantit la marche et rend la main tremblante.

La miséricorde et la charité étendent la poitrine, et donnent aux battemens du cœur plus de rhythme et d'accord ; l'égoïsme et la haine rétrécissent le sanctuaire de la vie ; et le cœur enfermé dans sa prison bat plus fort et plus vite, comme un captif qui se débat dans ses liens.

L'air que Dieu a répandu autour de nous, comme un fleuve de vie, aime ceux qui vivent dans la pureté et l'innocence ; il entre plus abondant dans leur poitrine, et se verse plus volontiers dans leur sang.

La mollesse bleuit les veines, et l'oisiveté relâche le tissu de la peau ; le courage grossit les artères, et le travail brunit et endurcit l'épiderme.

L'orgueil ébranle le cerveau et y fait affluer le sang, et le sang inonde la pensée, et la raison périt dans ce déluge de la vie corporelle.

L'âme se réfléchit dans le corps comme le soleil dans un lac. Nos passions deviennent des souffrances, nos vices des douleurs, et les maux de notre âme produisent les maladies de notre corps.

Et le péché porte toujours la mort avec soi ; et dès qu'il entre dans l'âme, il se fait jour dans quel-

qu'un de nos organes, et y dépose le germe de mort qu'il contient.

A chacun de nos vices, Dieu a donné un organe pour proie; et les péchés de notre âme usent et rongent notre corps, comme le ver dévore le dedans du fruit dans lequel il s'est logé.

Quelquefois le péché monte au cerveau, et les illusions de l'orgueil produisent les hallucinations de la folie.

D'autres fois il se glisse dans le sang; il le décompose ou l'altère; il en précipite ou en retarde le cours: ou se mettant en embuscade, comme un ennemi, dans quelque coin de notre corps, il l'arrête subitement au passage, et lui barre le chemin.

Tantôt le péché se jette sur le cœur; il le dilate ou le rappetisse outre mesure; il le secoue comme s'il voulait le briser, ou il en diminue les mouvemens comme s'il voulait éteindre en lui la vie.

Tantôt il pénètre dans les os; il en dessèche la moelle, ou il les courbe comme un arc; ou il les rend mous et flexibles comme ceux d'un enfant, ou fragiles et cassans comme du verre.

Ici, c'est aux nerfs qu'il s'attaque; il leur ôte leur vigueur et leur énergie, et les rend sourds à

la voix de l'homme intérieur : ou bien il les irrite, et les arrache à l'empire de la volonté.

Là, il se retire dans quelque viscère, et il y amasse des humeurs qui disposent le corps aux fièvres, aux maladies et à la mort.

Quelquefois la contagion du péché produit la contagion de la maladie; et l'homme qui n'a pas voulu se mettre en garde contre l'âme du pécheur est obligé de se prémunir contre son corps, et d'éviter tout contact avec lui.

Car c'est dans le temps des grands scandales que les pestes désolent le monde, et que le contact de l'homme devient un scandale corporel pour ses amis et ses frères.

Des pestes fréquentes annoncent une société désorganisée, et des épidémies nombreuses sont les signes d'une grande contagion morale.

Ce sont les péchés du monde qui infectent l'air, et ce sont nos crimes qui scandalisent la nature, et qui la rendent vicieuse et corrompue comme nous.

XII

Heureux celui qui meurt dans l'amour du Seigneur, et qui s'endort doucement dans la prière de l'Église !

Il se réveillera dans la lumière de Dieu, et il ressuscitera dans les splendeurs de la gloire du ciel.

Le trépas du juste est une bénédiction pour le monde, et une consolation pour l'Église ; car en augmentant le nombre des élus, il accroît la masse des prières, et grossit la somme des mérites qui enrichissent l'épouse du Christ.

Le calme habite dans les traits de l'homme juste qui vient de mourir ; et son âme semble avoir laissé sur son visage un reflet de sa justice et de son innocence.

Son corps sanctifiera la terre, et déposera dans son sein de nouveaux germes de vie, parce qu'il a servi d'instrument à la grâce du Christ, et que Dieu y a habité comme dans un temple.

Car le sang du Christ rafraîchit les os, et les sacremens de l'Église déposent dans la chair un germe de gloire.

Les vertus de l'âme disposent le corps à la résurrection des élus, et les saintes pensées de l'esprit embaument la chair d'un parfum de sainteté.

Ne passez point devant le cercueil que la croix couvre ou surmonte sans donner à celui qu'il renferme une pensée ou une prière ; et ne troublez point les prières que l'Église prie pour lui par votre irrévérence et votre légèreté :

De peur que vous ne prépariez des injures à votre cercueil, et que vous n'appeliez l'ignominie sur votre tombeau.

Ne troublez point les cendres des morts par des entretiens curieux et indiscrets, et n'entrez point dans le lieu de leur repos pour satisfaire vos yeux par le vain spectacle du luxe qui le profane.

Car l'asile des morts est consacré aux regrets, à l'espérance et à la prière : les ris et les jeux y offensent à la fois, et ceux qui ne sont plus, et ceux qui les pleurent.

Que votre pied ne foule point irrespectueusement la terre qui s'élève, car là toute élévation recouvre les cendres d'un homme.

Ne jouez point dans le champ de la mort, car la place que vous foulez aux pieds sera peut-être un jour votre dernière demeure.

Les hommes se pressent à ce rendez-vous commun des enfans d'Adam, et partout la terre qui doit recevoir leurs cadavres a plus de prix et de valeur que le sol sur lequel ils bâtissent leurs palais.

Les tombes touchent aux tombes ; les croix s'appuient sur les croix : vous diriez un champ labouré par la mort, creusé de sillons où la main de Dieu sème avec profusion les corps des hommes pour le grand jour de la résurrection.

C'est là que notre chair est déposée comme une graine féconde. C'est là qu'elle se décompose en s'imprégnant des sucs de la terre, qu'elle germe et qu'elle mûrit pour les gloires de l'éternité.

Et quand le jour de la moisson sera arrivé, le moissonneur prendra sa faux, et il coupera les épis qu'a mûris le temps, et il les ramassera dans ses greniers.

Et il jettera au feu les mauvaises herbes et les épis qui n'ont point mûri ; et il n'y aura plus alors que des joies éternelles, et d'éternelles douleurs.

## XIII

Dieu a créé la nature pour l'homme; et il a créé l'homme pour sa gloire, afin qu'il élève la nature jusqu'à Dieu.

Dieu a créé la nature en la tirant du néant : mais ce n'est point ainsi qu'il a créé l'homme; car il a tiré son corps de la terre qui existait déjà; et avant de mettre la main à l'œuvre, il s'est entretenu avec lui-même.

Il a donné le corps à l'âme comme un instrument pour le bien; et il a donné à l'homme la nature, comme son bras extérieur, et comme un ami qui l'aide dans son travail.

Et depuis que le péché, en entrant dans le monde, a altéré l'œuvre de Dieu, le travail pénible de l'homme est devenu la condition nécessaire du monde.

Et le monde a été posé dans le travail, parce qu'il avait été posé dans le péché; et le travail est une rédemption et une prière.

Et la pensée est un travail pour l'esprit; et le devoir est un travail pour la volonté; et le mou-

vement est un travail pour le corps; et le plus grand travail pour l'homme est encore l'ennui de l'oisiveté.

Et l'homme oisif ne peut se porter, parce qu'il repose tout entier sur lui-même; au lieu que l'homme actif repose sur l'objet qu'il travaille, et se laisse porter par lui.

Et ce qui ne travaille point périt plus vite que ce qui travaille, parce que le travail est la vie du monde; et ce qui n'est point travaillé se détériore promptement, parce que c'est le travail qui rachette et conserve.

Rien n'échappe à la loi du travail, ni l'esprit qui est immortel, ni la volonté qui est souveraine dans ses actes, ni le cœur qui est infini dans ses besoins, infini dans ses amours.

Et le bien est un travail pour l'homme, parce que sa nature est corrompue; et le mal est un travail pour lui, parce qu'il ressemble à Dieu.

Et l'action est un travail, parce que son esprit se lasse et son corps s'affaisse; et le repos est un travail, parce que sa nature le poursuit, et que son but l'attire sans cesse.

Et le sommeil lui-même est souvent un travail pour son âme, et toujours pour son corps; car

c'est pendant le sommeil que ses forces se rétablissent, et que ses organes se réparent.

Et tout travaille dans le corps pendant le sommeil, parce que l'âme se tait; et la vie descend plus bas, parce qu'il faut que le haut de l'homme se repose.

Et l'homme naît dans les travaux de l'enfantement, et il croît dans les travaux de la vie; et c'est dans le travail de l'agonie qu'il meurt; et il travaille également pour naître, pour vivre et pour mourir.

Et celui-là est à la fois un lâche et un insensé, qui veut soustraire son âme et son corps à la loi du travail : car il livre son corps au travail de la douleur, et il voue son âme aux travaux bien plus pénibles encore de l'ennui du péché.

Prenez donc le travail dans vos mains, ô vous qui êtes les enfans d'Adam! et ne laissez point votre âme s'user dans l'oisiveté, ô vous qui êtes les fils de la rédemption et de la lumière!

Car c'est le travail qui élève l'intelligence, qui élargit le cœur, qui fortifie la volonté, qui conserve le corps et rajeunit les sens; c'est lui qui sanctifie l'âme et qui bénit la nature.

La nature aime le travail de l'homme, parce

qu'il la cultive ; elle aime son bras, parce qu'elle s'appuie sur lui.

Elle se place sous sa main, pour qu'il la travaille, comme la femme se place sous le regard de l'homme, pour qu'il la voie et l'aime.

Car la nature est perdue d'amour pour l'homme, parce que c'est lui qui la rend féconde; elle le chérit comme son maître, parce que c'est lui qui l'élève.

Et le travail de l'homme est l'éducation de la nature : et la nature qui n'est point cultivée par l'homme devient barbare et se révolte contre lui ; et ce n'est qu'avec grande peine, et après de longs efforts, qu'il peut ensuite s'en rendre maître.

Et la culture de la terre est une science ; et la nature ne se révèle qu'à ceux qui s'appliquent à la connaître, et elle garde pour les autres ses voiles et ses mystères.

Et dans le travail, la nature et l'homme s'embrassent ; et l'homme s'incline vers la nature, et la nature s'élève vers l'homme : et l'homme lui donne son travail et ses sueurs ; et la nature donne à l'homme ses pierres, ses métaux, ses fleurs et ses fruits.

Et tout ce que l'homme produit avec le travail

de ses mains naît de son mariage avec la nature, et tout retourne à Dieu, parce que tout vient de lui.

Et le travail est le fruit du péché : et si l'homme n'avait pas péché, il n'aurait pas travaillé, mais il aurait seulement agi ; et son action aurait été toute-puissante, parce que sa volonté aurait été unie à Dieu.

Et parce que l'homme a péché, Dieu a attaché la peine à son action ; et la peine dans l'action, c'est le travail.

Mais la rédemption a passé par le monde ; et le travail de l'homme a été racheté comme tout le reste : et depuis ce temps, l'homme se fatigue l'esprit et le corps à trouver le moyen de diminuer la peine qui accompagne le travail.

Et à mesure que la rédemption se développe dans le temps, l'action de l'homme devient plus facile, et la nature lui est plus soumise.

Chaque siècle mûrit les germes que lui a confiés le siècle dont il est le fils, et laisse au siècle qui le suit d'autres germes que celui-ci mûrit à son tour.

Et les générations nouvelles ajoutent à la science des générations qui les ont précédées ; et Dieu dans

le Christ est toujours présent dans le monde, et tout ce qui est bon pour l'homme vient de lui.

Et les fils savent plus que leurs pères, et les petits-fils sont plus puissans que leurs aïeux ; et les pères ne sont point jaloux de la science de leurs fils, et les fils ne méprisent point l'expérience de leurs pères.

Et la science, à mesure qu'elle s'illumine de plus de lumières, ôte à l'action de l'homme quelque chose de sa peine ; elle aide la rédemption, en diminuant le travail.

Et à mesure que le travail diminue, l'action de l'homme augmente, parce qu'ayant moins à travailler, il a plus de temps pour agir.

Car la science ne diminue point l'action de l'homme, mais seulement la peine qui l'accompagne : et ce qui amoindrit l'action de l'homme ne vient point de Dieu, et n'est point utile au monde ; car c'est l'action de l'homme unie à celle de Dieu qui glorifie Dieu et sanctifie le monde.

Mais l'action de l'homme se concentre, et monte des bras au cœur, et du cœur à la tête ; et de grandes choses sont réservées à l'avenir, parce que toute l'activité humaine se porte dans les hautes régions de l'homme.

Et ces grandes choses seront de grands biens ou de grands maux ; car tout ce qui descend de la tête de l'homme, ou jaillit de son cœur, est grand et profond.

Et tous les péchés remonteront vers leur source, qui est l'orgueil, et se concentreront dans leur principe, qui est l'amour de soi.

Et toutes les vertus accourront vers leur fin, qui est la charité, et s'envoleront dans leur nid, qui est l'humilité.

Et là, elles se ramasseront sous l'aile de Dieu et des anges, et se réchaufferont de leur chaleur et de leur amour.

Et elles diront à Dieu : Seigneur, cachez-nous aux yeux des hommes, de peur que les hommes ne nous voient et ne nous flattent.

Et elles diront aux anges : Cachez-nous à nos propres yeux, de peur que l'orgueil ne nous séduise, et que nous ne périssions dans la lumière.

Et le combat sera entre l'orgueil et l'humilité, et il n'y aura plus que des cœurs humbles et des esprits orgueilleux.

Et le bien se rapprochera du ciel, et Dieu descendra plus près de l'homme ; et le mal se rappro-

chera de l'enfer, et Satan montera plus près du cœur des enfans d'Adam.

Et le ciel et l'enfer se rencontreront, et Michel et Satan lutteront de nouveau, et l'étendard des enfans de Dieu portera encore écrits ces mots : Qui est comme Dieu ? Et le mot d'ordre des fils de Satan sera encore : Vous serez comme des dieux.

Et tous les méchans voudront être dieux, et aucun ne voudra être homme ; et le Christ sera blasphémé parce qu'il est homme, et on ne croira point à sa rédemption.

Et sa croix sera un scandale pour les pécheurs ; sa passion sera un objet de mépris, et sa mort un sujet de scandale.

Et pendant que les yeux des pécheurs seront fixés en haut vers les mystères inaccessibles de la foi, leurs pieds heurteront contre le sépulcre du Christ, et leur tête se brisera contre sa tombe.

Et la vie du Christ scandalisera ceux qu'elle ne sanctifiera point ; et sa mort perdra ceux qu'elle ne purifiera pas, et son sang noiera ceux qu'il ne lavera point.

Et les méchans prendront en haine l'obéissance, et ils secoueront le devoir de leur volonté, et ils

videront leur intelligence de foi, et ils laisseront s'évaporer de leur cœur le divin parfum de l'amour.

Et les bons au contraire ouvriront leurs âmes à Dieu dans toute sa largeur, et Dieu y entrera ; et sa grâce et son action les rempliront, et il agira en eux dans toute la force de sa puissance.

Et le commencement de ces choses est déjà arrivé. Dieu et le démon se préparent ; le monde attend dans l'anxiété ; l'Eglise attend dans la confiance ; les anges regardent dans la prière, et le Christ tient sa croix suspendue sur le monde.

Humiliez-vous donc, ô vous qui espérez le salut ! et ne laissez ni la prière se taire sur vos lèvres, ni la foi s'éteindre dans votre cœur ;

Car c'est l'humilité de la foi qui sauve les élus, et c'est la prière de l'amour qui les préservera de la contagion.

## XIV

L'homme vit dans le temps, parce que sa nature est bornée ; et il est circonscrit par l'espace, parce qu'il a un corps.

Et le temps et l'espace limitent son action ; et

ce sont eux qui augmentent son travail, et qui le rendent si pénible et si continu.

Le temps sépare l'homme de ceux qui l'ont précédé ; l'espace le sépare de ceux qui vivent en même temps que lui ; mais l'esprit est plus puissant que le temps et l'espace, et Dieu lui a donné le pouvoir de reculer leurs limites.

Et l'homme ne cesse de demander à la science le secret de vaincre le temps, et son esprit fait effort pour dominer l'espace.

Et une lutte violente s'est engagée de nos jours entre l'homme et les limites qui circonscrivent sa nature ; car l'homme s'est souvenu de son origine. Les gloires d'Eden ont apparu à son âme, et il semble vouloir arracher des mains du chérubin qui en garde l'entrée son épée de flamme.

L'infini le travaille, l'infini l'attire, l'infini le tourmente : il s'étend, il s'élève, il se dilate ; et les proportions de son être s'agrandissent outre mesure.

Tout devient grand en lui : ses vertus deviennent hautes comme le ciel ; et sa malice, fruit de l'orgueil, devient profonde comme l'enfer.

L'homme a déjà gagné bien du terrain, et son

génie fait tous les jours de nouveaux pas ; et personne ne peut savoir où il s'arrêtera.

Déjà, fier du chemin qu'il a fait, il a dit qu'il ne s'arrêtera jamais ; et il a inventé un mot nouveau, afin d'exprimer l'immensité de ses désirs et l'infini de ses espérances.

Le temps effrayé a craint de périr sous ses coups ; et l'espace, resserré par ses infatigables efforts, a cru que l'homme allait devenir plus grand que lui.

Et les conditions de la vie humaine ont changé ; car l'âme est devenue plus forte que le corps ; et le corps, usé de bonne heure par les élancemens de la pensée et les dilatations du cœur, se flétrit bientôt et s'épuise.

Et l'âme ne tient point compte des défaillances du corps : elle le traîne après elle comme un esclave ; jusqu'à ce que, harassé de travail, et ne pouvant plus sentir le fouet de la pensée, il tombe sans mouvement et sans vie.

Et le corps vieillit bien avant l'esprit ; et souvent les membres meurent pendant que l'âme est encore jeune et pleine de vigueur ; et les maladies du corps ont changé, parce que les pensées de l'homme ont pris d'autres voies.

Et les maladies du corps ont monté vers le cœur

et la tête, parce que les péchés de l'âme ont monté vers l'orgueil et l'égoïsme.

La pensée bout dans la tête ; et la tendre pulpe du cerveau, cuite et consumée par les efforts de l'esprit, s'enflamme comme une fournaise, ou se dessèche comme un fruit précoce exposé à un soleil trop ardent.

Il n'y a plus d'enfance pour l'esprit, plus d'adolescence pour le cœur, plus de jeunesse pour le corps ; car la vieillesse descend de la tête au cœur, et du cœur elle se répand dans les membres.

La pensée précoce éveille de bonne heure les désirs du cœur, et mûrit le corps avant le temps. Le sang monte à la poitrine de l'enfant, et demande à son cœur des choses que son esprit ne comprend point ; et il répand sur le front de la jeune fille un voile de pudeur avant qu'elle sache qu'il y a des choses qui font rougir.

Les générations se rapprochent, parce que le temps est abrégé ; et les diverses familles des hommes sont plus près les unes des autres, parce que l'espace est raccourci.

L'homme vit plus en moins d'années, parce qu'il sait condenser le temps ; et il fait plus de

chemin en moins d'heures, parce qu'il a su concentrer l'espace.

Et les événemens marchent plus vite, parce que l'homme est pressé; et les peuples voient plus de choses, parce que l'homme est agile.

Et chaque homme vit son siècle ; car une année d'aujourd'hui est un siècle d'autrefois; et la mesure du temps a changé : ce n'est plus le soleil, cet œil de la nature, qui le règle; mais c'est l'action de l'homme qui en détermine le cours.

L'homme a tout concentré : son action condense le temps; ses routes de fer condensent l'espace; son bras condense la vapeur; ses machines condensent le travail, et ses méthodes ont condensé la science elle-même.

Le fer, qui divisait les hommes, les porte et les unit aujourd'hui : encore un peu de temps, et le soldat cédera son épée, et en fera une tige de fer pour quelque grande route; et quand la terre sera ourlée de fer, la guerre et la discorde n'apparaîtront plus parmi les hommes.

Encore un peu de temps, et le fer deviendra l'or du monde; il sera le signe de l'union et de la force; et les peuples rapprochés se reconnaîtront pour frères; et ils se diront en se regardant : Pour-

quoi avons-nous été ennemis? Qui donc nous a divisés?

Et la pensée de l'homme marchera aussi vite que l'aile de l'ange, et l'unité de la pensée préparera l'unité du monde.

L'homme sait que la surface de la terre renferme moins de richesses que ses abîmes, et la science lui a appris que la terre porte dans ses flancs l'avenir du monde.

Il sait que les forêts qui ornent le penchant de ses collines, et qui entretiennent la fraîcheur de ses sources, sont moins abondantes que celles que les siècles ont amassées dans son sein.

Il sait que le charbon est le diamant du monde nouveau, et que les siècles qui ne sont plus ont laissé dans la terre de quoi éclairer et échauffer les siècles qui ne sont pas encore.

Il a pris à la chaleur son élément le plus fluide et le plus insaisissable, et il l'a emprisonné dans les machines que sa main a construites; et le plus indocile des agens, soumis au pouvoir de l'homme, est devenu son esclave le plus obéissant et son manœuvre dans le monde.

Et la nature, dans son principal élément, remplace le travail de l'homme; et l'homme dirige le

travail de la nature : celle-ci est le bras de l'homme, et l'homme est la tête qui gouverne le bras : la nature est l'artisan, et l'homme est l'artiste.

Et la colonne de fumée qui s'échappe des merveilleuses machines que l'homme a construites est devenue pour le monde ce qu'était pour les enfans d'Israël la colonne de fumée qui les guidait dans le désert ; et les hommes marchent après elle, comme après le nouvel étendard de la civilisation.

Et l'Océan a humilié l'orgueil de ses tempêtes sous la main et le génie de l'homme ; et la vapeur, qui, abandonnée à elle-même, se dissipe sans laisser de traces, gouvernée par l'homme, modère les fureurs de la mer.

Qu'ils sont beaux les élancemens du navire que la vapeur fait marcher ! Que ses mouvemens sont souples et gracieux, quand il danse sur la vague, au son des tempêtes qui grondent !

Qu'elle est belle dans son uniforme simplicité, la voix du balancier qui s'élève et s'abaisse tour à tour ! Quel rhythme et quelle cadence dans le cri de la roue qui fouette la vague et dans le sifflement aigu de la vapeur qui tournoie, et se replie sur elle-même, comme un serpent irrité.

Gloire à Dieu ! à cause de la puissance de l'homme;

car c'est de Dieu qu'il la tient. Gloire à l'homme ! s'il ne s'enorgueillit point de sa science, et s'il s'humilie sous le poids des bienfaits de Dieu.

Mais malheur au monde ! si l'homme tourne contre Dieu les dons qu'il a reçus de lui ; car il est aussi puissant pour le mal que pour le bien, et ses péchés seront aussi grands que ses vertus.

## XV

Si vous voulez bien juger les actions d'un homme, placez-vous au même point de vue que lui, et vous ne serez point exposé à les voir sous un faux jour.

L'esprit comprend l'esprit ; l'intelligence voit l'intelligence ; la volonté juge la volonté ; l'imagination devine l'imagination, et le cœur n'est bien jugé que par le cœur.

Quand l'esprit veut comprendre l'intelligence, il se trouve trop petit : l'intelligence est placée trop haut pour apercevoir tous les ressorts qui mettent la volonté en mouvement : la volonté qui veut juger l'imagination est injuste envers elle ; et quand l'imagination veut deviner les affections du cœur, elle se trompe étrangement.

Il y a des hommes incomplets qui n'ont qu'une faculté, et qui avec elle veulent juger toutes les autres : ces hommes sont dangereux, et donnent cours à bien de faux jugemens; car, comme ils excellent ordinairement dans l'unique faculté qu'ils possèdent, et qu'ils sont dans tout ce qui la concerne de fort bons juges et des hommes très remarquables, leur jugement a un grand poids et inspire une grande confiance.

Celui dont l'intelligence est étroite est sévère pour les autres, parce qu'il a peine à comprendre tout ce qui sort de sa sphère; celui qui n'a rien d'arrêté dans l'esprit ni de fixe dans le cœur excuse tout, parce qu'il ne voit le fond de rien.

Le calvaire est le lieu d'où on peut le mieux voir les hommes, et le mieux juger leurs actions : nulle part l'esprit ne trouve un point de vue plus élevé, et le cœur un horizon plus large : c'est de là que le chrétien aime à contempler ce que les hommes font et disent à ses pieds; car de là il peut voir leurs fautes sans s'aigrir contre elles, parce que qu'il les sait lavées dans le sang du Christ; et admirer leurs vertus sans se laisser éblouir par elles, parce qu'il sait que tout leur éclat leur vient des mérites du Rédempteur.

Eden et Golgotha sont les deux sommets de l'his-

toire, ceux d'où l'œil peut le mieux embrasser son cours : du premier, vous voyez toutes les passions des hommes s'agiter dans leurs vains tourmens, leurs vices ramper sur la terre ; et votre regard peut suivre la trace de leurs crimes jusqu'à l'enfer où ils mènent.

Du second, vous voyez les saints désirs du cœur monter vers Dieu, les espérances de l'homme vertueux s'élever radieuses vers leur but ; et en attachant votre regard au sillon de lumière qu'elles tracent dans leur vol, vous pouvez découvrir les premiers rayons de la gloire du ciel.

Le plus souvent, ce sont les hommes qui font l'histoire avec leurs passions et leurs lumières, avec leurs vertus et leurs vices : elle marche au milieu d'eux, appuyée sur leurs bras, ou elle se laisse porter dans leurs mains. Cependant, quand elle doit passer d'une époque à une autre, ou quand elle rencontre un abîme sur sa route, Dieu la prend quelquefois lui-même et l'enlève : alors elle se fait sans les hommes ou malgré eux ; elle marche au-dessus d'eux, ou plutôt c'est Dieu qui marche en elle et qui courbe leur tête sous ses pas.

Alors les intelligences s'étonnent, les âmes sont consternées, les volontés s'abattent, les espérances ne peuvent plus se tenir droites sur leurs tiges, et

s'inclinent comme des fleurs que le soleil ne regarde plus. Mais le chrétien adore Dieu dont il reconnaît les pas ; la confiance ne se tait pas dans son cœur, et il dit à ceux qui l'entourent : Ne soyez pas effrayés, c'est Dieu qui passe ; sa justice le précède, mais sa grâce et son amour le suivent.

Quelquefois les hommes marchent, et les choses restent : leurs passions s'agitent, et le monde est comme immobile ; les peuples remplissent la terre de leurs cris, et Dieu se tait ; les nations se lèvent et courent sans savoir où, et l'histoire paraît comme clouée à la même place.

D'autres fois, au contraire, les hommes ne font rien, et de grandes choses s'accomplissent ; les peuples sont comme endormis d'un sommeil profond, et l'œil seul de Dieu veille sur le monde : c'est que les hommes ne font que creuser un lit au fleuve de l'histoire, mais c'est Dieu qui en conduit les eaux et en dirige le cours.

Dieu fait le bien ; il laisse faire le mal ; et quand il est fait, il le ramène au bien par mille circuits, et par des sentiers quelquefois si obscurs et si détournés, que les hommes n'y peuvent suivre sa providence, et n'en aperçoivent point l'issue.

Et c'est là ce qui retarde tant le mouvement de

l'histoire ; car quand les passions de l'homme l'ont détournée de sa route, il faut quelquefois bien du temps avant que Dieu l'ait ramenée au point où elle a commencé de s'égarer, et ait rattaché à des fins dignes de lui le mal que les hommes ont fait.

Les peuples vertueux marchent vite, parce qu'ils vont droit, et que Dieu les pousse ; mais les nations corrompues n'avancent que lentement, parce qu'elles ne marchent point dans le sens de la Providence, et qu'elles sont obligées à chaque instant de rebrousser chemin pour revenir où Dieu veut les mener.

Les péchés des hommes retardent Dieu, parce que, du moment que les hommes s'égarent, Dieu s'arrête ; puis l'action de Dieu, pour refaire ce que les hommes ont défait, retarde les peuples, et leur fait perdre du temps ; et c'est pour cela que le monde fait si peu de chemin.

Et celui qui comprend ces choses comprend le mouvement de l'histoire, et n'est point étonné de ses vicissitudes : il suit l'action de Dieu et celle de l'homme, le flux des passions humaines et le reflux de la Providence ; il a la clef des événemens et prévoit leurs résultats.

XVI

L'orgueil des rois humilie les nations, et la fausse grandeur des princes rapetisse les peuples.

J'ai vu des rois traîner leur orgueil à travers la misère des peuples dans des chars dorés. J'ai vu leurs sourires jeter un triste reflet sur les larmes du pauvre et de l'opprimé.

J'ai vu les populations se presser autour d'eux, et des hommes venus de loin pour voir si la majesté qui entoure les rois les laisse semblables aux autres hommes.

J'ai entendu leurs acclamations monter jusqu'au ciel, comme pour y éveiller la jalousie de Dieu, et des voix s'étonner de trouver en eux des hommes.

J'ai vu l'œil bassement curieux du courtisan adorer avec anxiété leur regard ; j'ai vu le flatteur retenir son souffle, de peur de paraître vivre devant eux, et se prosterner comme un esclave devant leur parole.

J'ai vu des mères exposer le sein de leurs filles aux sourires libertins d'un roi, et des maris s'enor-

gueillir des flétrissures que ses baisers avaient imprimées aux lèvres de leurs femmes.

J'ai vu ces choses, et j'ai frémi dans mon cœur; et je me suis écrié : Mon Dieu, mon Dieu! que les hommes sont vains dans leur culte! et qu'ils se courbent bas quand ils s'humilient!

Ils s'abaissent comme des esclaves sous les pieds des rois, et ils s'étonnent que l'orgueil monte à leurs têtes, et que l'oppression descende de leurs bras.

Ceux qui sont petits se lèvent et se dressent sur leurs pieds pour voir passer l'orgueil des grands, et ils reprochent à ceux-ci de se laisser enivrer par le faste de la grandeur!

Les pauvres aiment à repaître leurs yeux du vain spectacle de la richesse, et ils s'étonnent que les riches se laissent éblouir par le faux éclat de leurs trésors!

Ceux qui sont opprimés étourdissent de leurs acclamations ceux au nom de qui on les opprime, et ils s'étonnent que la voix de la vérité ne parvienne point à leurs oreilles!

Tous semblent oublier qu'ils sont hommes, rien qu'à voir la puissance, la richesse et la grandeur des

autres; et ils ne veulent pas que le vertige prenne à ceux qui les possèdent, et à qui ils les envient!

Comment voulez-vous que le prince voie l'injustice qu'on commet en son nom, si vous obscurcissez son regard par les fumées épaisses et nauséabondes de l'encens?

Comment pourra-t-il distinguer le bien du mal, et la justice de l'iniquité, si vos aveugles applaudissemens ne distinguent point les bons rois des méchans, et ceux qui aiment leurs peuples de ceux qui les oppriment?

Le courage et l'indépendance du caractère ont disparu dans les cours des rois, parce que la vanité est entrée dans le cœur de l'homme, et que l'ambition ronge ses os.

Les proportions de la nature humaine y sont amoindries, parce que l'égoïsme a rapetissé les âmes; et bientôt on n'y trouvera plus d'hommes, mais seulement des enfans.

C'est là que la valeur de l'homme a baissé: son prix diminue tous les jours; et l'homme qui a coûté la croix du Calvaire se vend à un homme pour un regard, à une femme pour une caresse, à un roi pour un sourire.

Depuis que la foi diminue, il n'y a plus de con-

victions qui appuient l'esprit, mais seulement des opinions qui l'amusent : il n'y a plus de sentimens qui élèvent le cœur, mais seulement des passions qui l'entraînent ; et les caprices de l'humeur et du goût ont remplacé les actes solennels et augustes de la volonté.

Les peuples ont oublié ce qu'ils sont et ce qu'ils peuvent ; et les rois ne se sont plus souvenus que le premier trône, ce furent les bras du peuple.

Et les peuples aiment mieux réprimer par la force et la violence les abus et les excès dont ils souffrent, que de les prévenir par la vigilance et par un sage emploi de leurs droits.

Et comme la violence n'édifie rien, à peine se sont-ils levés dans leur force, qu'ils retombent dans leur faiblesse et s'endorment dans leur apathie : et les choses reprennent leur train accoutumé ; et de nouveaux abus provoquent de nouvelles violences.

Et la puissance des peuples est devenue avec raison suspecte à tous ceux qui aiment l'ordre et qui cherchent la paix et la justice, parce qu'ils ne se lèvent jamais que le glaive à la main, la fureur dans l'âme et la vengeance dans le cœur.

L'orgueil des rois et la vanité des peuples se sont

donné la main, et les palais des grands sont devenus des piéges où toutes les mauvaises passions du cœur trouvent un appât.

Et les cours sont devenues les mauvais lieux du monde, parce que la justice en est exilée, et que l'orgueil y a établi sa demeure.

C'est là que l'homme apprend le vil métier de courtisan, et qu'il revêt et son âme et son corps de la livrée du maître dont il ambitionne la faveur.

C'est là qu'il prostitue sa parole dans l'adulation, son regard dans l'idolâtrie, et son corps dans de basses inflexions.

C'est là que les mauvais germes du cœur humain se développent dans une atmosphère chaude et corrompue, et que les coupables pensées pullulent sous la tiède haleine et sous le regard brûlant des puissans du siècle.

C'est là que tous les regards sont levés vers un seul regard, que toutes les oreilles sont dressées vers une seule voix, que tous les désirs et toutes les espérances sont tendues vers un même but, et qu'un homme devient un dieu pour d'autres hommes.

C'est là qu'est la source du luxe qui ruine les peuples, du plaisir qui les amollit, du faux éclat

qui les éblouit, de la vanité qui les abaisse, et de l'orgueil qui les corrompt.

Tous sont pris du même vertige, et ceux-là mêmes qui le reprennent dans les autres en ressentent parfois les mortelles atteintes.

Ceux à qui est confié le sacerdoce de la pensée n'en sont pas exempts; car ils adulent les princes, même en les blâmant, et ils flattent leur orgueil par l'importance qu'ils attachent à tout ce qu'ils font ou disent.

Et les feuilles de cette puissante sibylle qui gouverne le monde aujourd'hui, et dont les oracles quotidiens rendent sensible aux yeux la pensée des nations, avant qu'elle soit manifestée par les événemens, portent partout le poison de la flatterie, et empoisonnent l'avide curiosité de ceux qui les lisent.

Malheur à vous dont la main est pleine de pensées, et aux doigts de qui Dieu a attaché la vérité comme un anneau, parce que vous ne l'avez point donnée aux hommes telle que Dieu l'a mise dans vos cœurs !

Voici ce que dit le Seigneur : Vous n'êtes point à moi, parce que vous avez vendu vos pensées

pour de l'or. Vous ne m'appartenez point, parce que vous avez mis mes dons à l'encan.

Vous n'êtes point les hommes du peuple, parce que vous êtes des hommes de parti ; et vous ne lui donnez point la lumière, parce que vous vous recherchez vous-mêmes.

Les yeux vous lisent, parce qu'ils sont curieux ; mais l'esprit et le cœur ne vous lisent plus, parce que vous êtes des mercenaires.

Vous écrivez à la lumière de l'or qui vous paie, et vous prenez sur ceux qui vous lisent la mesure de vos opinions et de vos pensées.

Ceux qui ont la lumière n'ont point foi en elle, parce qu'ils ont éteint votre esprit dans leurs cœurs, ô Dieu de vérité ! et ils n'ont plus la force de soulever les nations de leurs abaissemens, parce qu'ils s'inclinent eux-mêmes devant l'or et le pouvoir.

Ils parlent au peuple comme si vous n'étiez pour rien dans les événemens qui agitent le monde, et comme si vous aviez emprisonné votre Providence dans les cabinets où s'inquiète l'étroite sagesse des princes.

Ils transforment en oracles les paroles qui échappent aux lèvres d'un roi, et ils regardent de quel

côté se tournent ses craintes ou ses espérances, avant de craindre ou d'espérer eux-mêmes.

Les passions qui allument le regard des rois sont-elles donc la lumière qui dirige les événemens dans leur marche, et l'avenir du monde est-il suspendu aux cils de leurs paupières?

Les nations doivent-elles trembler quand leurs pieds frappent la terre, et les espérances des peuples sont-elles attachées à leurs sourires?

J'ai vu des rois se couronner d'audace et d'orgueil; je les ai vus prendre les nations dans leur main comme une poignée d'argile, et les pétrir à leur gré.

J'ai voulu les maudire et réveiller le bras de Dieu. Mais ma malédiction n'a plus trouvé qu'un trône vide et un palais désert.

La vengeance de Dieu avait soufflé; et le vain éclat qui les éblouissait s'était dissipé; et toute leur fausse force s'était fondue en leurs mains, comme la grêle qui fond avant de tomber sur la terre.

L'homme n'est grand et fort que quand il s'unit à Dieu et combat avec lui; s'en détache-t-il, il retombe dans ses néans et ses impuissances.

Qu'allez-vous faire, ô vains enfans des hommes! sur le passage des rois ? Pourquoi détourner votre tête quand les pieds rapides de leurs coursiers soulèvent la poussière devant la porte de vos maisons ?

S'ils sont méchans, laissez-les passer en silence, et qu'ils trouvent partout sous leurs pas un désert sans écho de voix humaines : s'ils sont bons, glorifiez Dieu, et craignez que l'orgueil ne les enivre; car ils ne sont bons que parce qu'ils sont humbles, et l'orgueil les perdrait.

C'est la bassesse des peuples qui fait l'orgueil des rois; et l'orgueil des rois humilie les peuples à son tour.

## XVII

Le temps apporte et emporte toujours quelque chose avec soi, et Dieu a revêtu l'espace de mille formes différentes.

Et le jour qui commence ne ressemble point à celui qui finit, et le soleil ne regarde pas de la même manière tous les habitans du globe.

Et c'est pour cela que l'histoire d'un siècle ne

ressemble pas à celle d'un autre, et que le même fleuve voit deux peuples différens s'agiter sur ses deux rives, et que la même montagne sert d'écho à deux langues diverses.

L'homme change toujours, parce que le temps ne s'arrête jamais; et les peuples n'ont point les mêmes lois, parce que Dieu les a placés sous des climats différens.

Car le temps berce le monde dans l'espace, et tout ce qui est humain porte l'empreinte de l'espace et du temps.

Mais Dieu, du haut de son éternité, et dans son immensité infinie, réunit toutes ces diversités; et dans sa profonde unité s'harmonisent toutes ces différences.

Il voit tous les hommes dans son Fils, qui est leur chef, et il a ramassé tous les siècles dans les divines années de sa vie.

Il y a des peuples qui sont plus avancés que les autres, parce qu'ils ont commencé plus tôt leur carrière; et il y a des nations qui ont plus de gloire et de lumières, parce qu'elles se sont abritées de meilleure heure sous la croix du Christ, et qu'elles ont vécu plus près des sources de la foi.

Mais les peuples qui sont moins avancés ne doi-

vent point porter envie à ceux qui le sont davantage, parce que les peuples sont frères, et que la gloire de l'un tourne au profit de tous les autres.

Et ceux qui ont plus de puissance et de libertés ne doivent point mépriser ou asservir ceux qui en ont moins, mais ils doivent leur tendre la main; car l'alliance des peuples réjouit le cœur de Dieu et augmente le bonheur des anges.

Il n'est pas avantageux pour un peuple de chercher à conquérir par la violence ce que d'autres ont acquis avec le temps; car l'œuvre du temps est solide, parce que le temps est dans la main de Dieu; mais l'œuvre de la violence ne l'est guère, parce qu'elle est le fruit des passions ou de la volonté de l'homme.

Dieu ne protège point les nations qui veulent s'élever par l'orgueil, et il n'aime point les peuples qui appellent la liberté au secours de leurs passions ou de leurs vices.

La liberté n'est un droit que pour les peuples qui la comprennent comme un devoir; car elle n'est pour l'homme que le devoir de faire tout le bien qu'il peut, et d'aider les autres dans celui qu'ils veulent faire.

Les peuples, ô Christ, ne se sont plus souvenus

de votre rédemption ; ils ont oublié que vous êtes le libérateur des nations, et qu'il n'est point sous le ciel d'autre nom dans lequel ils puissent être sauvés.

Et dans leurs maux, ils ne se sont point tournés vers vous ; et quand un joug trop pesant les accable, ce n'est point vers vous qu'ils lèvent leurs mains et leurs cœurs, ce n'est point dans votre secours qu'ils mettent leur confiance.

Ils veulent être libres, non pour vous glorifier en se développant dans le bien dont vous êtes le principe, mais pour se complaire dans l'orgueil de leurs pensées, et dans la licencieuse multitude de leurs paroles.

Ils invoquent la liberté, non comme un moyen d'agir et de marcher dans les voies de votre Providence, mais comme la fin de leurs désirs et le terme de leurs espérances.

Ils en ont fait une idole qu'ils aiment et cherchent pour elle-même, et c'est pour cela que vous l'avez tournée contre eux dans votre colère, et que vous les avez livrés à eux-mêmes dans votre indignation.

Qui vous a donc, ô peuples de la terre, plongés dans un si profond aveuglement ? quel vertige fait

ainsi chanceler les pensées de votre intelligence et les résolutions de votre volonté?

Avant d'avoir la liberté, vous vous plaignez de ne pouvoir agir ; et une fois que vous l'avez, vous vous reposez, comme s'il ne vous restait plus rien à faire ; et vous vous endormez dans une coupable indolence.

Celui qui a les mains et les pieds chargés de chaînes demande-t-il qu'on le délie pour rester attaché à la même place, et pour regarder avec complaisance les liens dont on l'a délivré?

A quoi lui sert-il d'avoir les pieds sans entraves, s'il ne veut pas marcher? Et qu'a-t-il besoin qu'on lui délie les mains, s'il veut les garder croisées sur sa poitrine?

Conquérir par la force est chose facile à l'homme : il ne faut que des bras et du fer ; mais conserver le bien qu'on a reçu ou acquis est plus difficile, parce qu'il faut pour cela toute l'action de l'intelligence et tous les efforts de la volonté.

Là, vous n'avez affaire qu'à des hommes qui peuvent être plus faibles que vous ; ici, vous devez lutter contre le temps, et lui disputer chacun des instans qu'il apporte.

Or, le temps est presque toujours plus fort que

l'homme, parce qu'il est patient dans son action, constant et réglé dans sa marche.

La vie d'un peuple est un combat perpétuel ; chaque victoire est le signal d'une nouvelle lutte ; et la conservation des biens qu'il a acquis est une conquête de tous les instans sur le plus terrible de ses adversaires.

Quand Dieu guérissait les paralytiques, il leur disait : Levez-vous et marchez ; et vous, après avoir rompu vos liens, vous dites en vous-même : Asseyons-nous, et oublions dans le sommeil les fatigues du combat.

Si vous êtes vraiment libres, marchez donc sous l'œil de Dieu et des anges ; car aux peuples, comme aux hommes, il reste toujours quelque chose à faire, et le repos est une défaite.

La liberté, ce n'est pas la fin, mais c'est le moyen ; ce n'est pas la fin, mais le commencement ; ce n'est pas le repos dans la jouissance, mais c'est le travail, le sacrifice et la lutte.

Hélas ! hélas ! les nations de la terre sont devenues petites comme des enfans ; leur vanité se prend à des bagatelles, et s'aheurte à des misères.

L'orgueil a rétréci leurs yeux et leur cœur ; et dans les plus grandes choses, ils ne voient que de

minutieux détails, sans en saisir le principe et l'ensemble.

C'est Dieu qui donne aux peuples la constitution qui les distingue ; le temps la développe ; les événemens la manifestent, et les hommes l'écrivent sous la dictée de Dieu.

Il est des nations où le pouvoir est remis aux mains d'un seul ; il en est d'autres où il est partagé entre plusieurs : quelquefois il est transmis par le sang : d'autres fois il est communiqué par l'élection ; mais quelle que soit sa forme, c'est toujours Dieu qui le donne, et c'est la loi qui en règle et en fixe les limites.

Mais le pouvoir qui n'a ni bornes ni règles est abominable aux yeux de Dieu, parce qu'il est une usurpation de sa puissance ; il maudit ceux qui l'exercent, comme des tyrans, et ceux qui s'y soumettent, comme des lâches.

De grands maux ont désolé la terre, et d'immenses malheurs l'ont ravagée, parce que les hommes n'ont point compris la nature sacrée du pouvoir.

La vanité a corrompu leur cœur et perverti leur jugement ; c'est pour cela qu'ils ne voient point les

choses du côté qui est tourné vers Dieu, mais seulement du côté qui est tourné vers eux-mêmes.

Ils regardent le pouvoir comme le droit de rapporter tous les autres à soi-même, tandis qu'il n'est que le devoir de se rapporter soi-même aux autres.

C'est, ô mon Dieu! un rejaillissement de votre puissance, un reflet de votre sagesse, un écoulement de votre amour; c'est l'accomplissement de la passion de votre Fils, une parcelle de sa croix, la continuation de son auguste sacrifice.

Le pouvoir fait sortir l'homme de lui-même; il multiplie son être, et il y a dans celui qui l'exerce autant de personnes qu'il y en a qui lui obéissent.

Aussi, plus le pouvoir est étendu, plus celui qui le possède se rapproche de vous, ô mon Dieu! qui avez créé tous les êtres par votre puissance, qui les distinguez et les pensez dans votre Verbe, et qui les embrassez tous dans votre charité infinie.

Le langage humain s'assouplit et se dilate, pour recevoir dans toute leur largeur les pensées et les sentimens de celui que vous élevez au-dessus des autres; et le *nous*, ce mot d'origine divine, annonce qu'il n'est plus seul, mais qu'il porte dans sa pensée et dans son amour tous ceux que vous avez soumis à son autorité.

Mais parmi ceux qui commandent, combien pour qui cette parole est un mensonge, et qui ont le *moi* dans l'esprit et dans le cœur, pendant que le *nous* est sur leurs lèvres!

Rois et peuples, pères et enfans, maîtres et serviteurs, tous ignorent ce que c'est que le pouvoir, parce qu'ils ne vous connaissent point, ô mon Dieu! ni celui que vous avez envoyé.

Que c'est une chose haute et large, difficile et pesante que le pouvoir! et qu'il faut de force dans l'intelligence et de grandeur dans la volonté pour en supporter le poids!

Il est bon dans une nation que le pouvoir se répande sur plusieurs; et le peuple chez qui ce divin reflet s'étend par degrés, depuis le sommet jusqu'à la base, est plus près de Dieu que les autres.

Car ce qui rend l'homme meilleur, c'est l'importance et la quantité des devoirs qui lui sont imposés; et ce qui le rend plus semblable au Christ, c'est le nombre et la grandeur des sacrifices qu'il doit accomplir.

Heureux le peuple chez qui tous méritent de participer au pouvoir, et où chacun peut dire: Nous; parce que chacun pense, sent et parle au nom de tous.

Mais le pouvoir est dangereux pour ceux qui n'ont point appris à sortir d'eux-mêmes ; car il développe en eux l'égoïsme, l'orgueil, l'arrogance et la vanité, et toutes les passions qui ont leur racine dans l'amour-propre.

## XVIII

### L'ASSOCIATION.

L'homme n'est pas fait pour vivre seul ; la société est nécessaire à son corps aussi bien qu'à son âme ; l'association développe et multiplie ses forces et sa puissance : seul, il s'alanguit, s'étiole comme une fleur qui n'a point de soleil, et devient un fardeau pour les autres et pour lui-même.

Il naît dans la famille, il se développe dans l'État, il se perfectionne dans l'Église ; et après sa mort, s'il s'est endormi dans la justice, il retrouve encore au ciel l'Église qui l'a sanctifié sur la terre.

L'hirondelle n'a besoin de personne pour apprendre à construire le nid où elle doit déposer ses œufs ; les suaves mélodies que le rossignol verse à grands flots sur les doux sommeils de sa compagne naissent d'elles-mêmes dans son gosier ; l'agneau,

à peine sorti du ventre de sa mère, bondit en bêlant autour d'elle : chaque animal apporte en naissant ce qu'il lui faut de science pour se développer et pour vivre.

L'homme seul naît faible, parce que d'autres doivent lui prêter leurs forces : il ne sait rien en venant au monde, parce que d'autres doivent lui apprendre ce qu'il lui importe de savoir ; il ne pourrait pas même trouver le sein qui doit le nourrir, si sa mère ne l'attirait doucement sur son cœur : s'il veut marcher, il faut que sa main s'attache à celle de son père ; s'il veut parler, il faut que sa bouche étudie long-temps les lèvres de sa mère ; s'il veut être saint, il faut que l'Église lui donne sa foi, et qu'elle ombrage sa vie sous ses prières et son amour.

Et pourtant l'homme, méconnaissant sa nature et la volonté de son Créateur, redoute la société comme un joug ; il aspire à l'isolement, comme si l'isolement était le but de son être : et tandis que les besoins de son âme et de son corps le poussent invinciblement vers la société, l'orgueil de son esprit et les passions mauvaises de son cœur l'en détournent, et le repoussent sur lui-même.

La fourmi s'associe à d'autres fourmis pour construire les magasins où elle doit déposer son butin ;

l'abeille s'unit à d'autres abeilles pour bâtir ces palais de cire dont nous admirons l'ordre et la distribution ; le castor, centuplant ses forces par l'association, parvient à couper les arbres, et peut jeter à traver les fleuves ces digues épaisses dont l'homme ne peut atteindre la solidité ; l'éléphant vit en société, afin de résister plus sûrement aux ennemis qui l'attaquent : et l'homme, créé pour la société, s'isole de ses semblables par orgueil ou par égoïsme ; et il ne sait pas même surmonter les paresses de son âme et les répugnances de son cœur, pour conjurer un danger qui le menace, ou pour se délivrer d'un mal qui l'accable.

Malheur au monde ! à cause de la paresse de l'homme. Malheur ! malheur à la terre ! à cause de l'égoïsme. Malheur ! cent fois malheur aux nations ! à cause de l'orgueil qui dévaste la société. Car il n'y a de repos pour les peuples et de salut pour le monde que dans l'association.

O vous qui êtes riches et puissans, associez-vous ; et votre puissance et vos richesses se multiplieront, et vous pourrez ouvrir votre main plus large devant les pauvres, et vous pourrez étendre votre protection sur un plus grand nombre de malheureux, et consoler plus de misères.

O vous à qui Dieu a donné la science, associez-

vous, et rattachez à un foyer commun les rayons de lumière que projettent vos intelligences : et bientôt tous les côtés encore obscurs de la vie seront éclairés ; et l'homme vivra dans la lumière et dans la vérité.

O vous qui avez peu, associez-vous, et le peu que vous avez, ajouté au peu qu'ont les autres, se multipliera outre mesure ; et ce qui suffisait à peine à l'entretien de votre vie pourra vous procurer les bienfaits d'une honnête aisance.

O vous surtout qui êtes pauvres et délaissés, associez-vous. Le malheur est un lien puissant, et la souffrance est un ciment bien fort pour les hommes. Celui qui a froid se réchauffe en se pressant contre son frère ; celui qui est trop faible pour soulever un fardeau va trouver son ami, et lui dit : Viens ; prête-moi pour un moment ton bras et tes forces : et tous deux font ensemble ce que ni l'un ni l'autre n'aurait pu faire seul.

Si la vie est trop pesante pour vous, portez-la en commun avec d'autres, et son poids vous deviendra léger. Pourquoi ne continueriez-vous pas de faire toujours ce que vous faites dans les circonstances où vous croyez être trop faible pour agir seul ?

Le fil léger que le doigt d'un enfant brise sans

effort, ajouté à d'autres fils, forme un câble dur et fort qui peut soulever les poids les plus lourds.

Le toit qui vous abrite contre les intempéries de l'air pourrait abriter en même temps d'autres pauvres comme vous; le feu qui cuit vos alimens ou qui réchauffe vos membres engourdis, pourrait réchauffer à la fois plusieurs de vos frères : chacun jouirait à moins de frais des mêmes avantages, et vous auriez de plus le bonheur que donne la vie commune.

Le soir, assis ensemble autour du même foyer, vos enfans sur vos genoux, vous rafraîchiriez votre âme par quelques souvenirs doux et calmans; ou, dans de suaves entretiens, vous laisseriez votre esprit s'élancer dans les vastes champs de l'avenir, et semer sa route de pieux désirs et de légitimes espérances.

Vous prieriez Dieu ensemble, et Dieu vous exaucerait; car la prière aussi s'augmente et se multiplie par l'association : et les vagues de la mer battent avec moins de force le rivage qui les contient que la prière commune de ceux qui sont unis dans la même foi ne frappe le trône de Dieu.

Si vous étiez malades, vous ne seriez point forcés, pour obtenir la guérison de votre corps, de renoncer aux douces joies de la famille, et d'aller

chercher dans un hôpital des soins précieux sans doute, mais qui le seraient davantage s'ils vous étaient donnés par ceux que vous aimez et qui vous aiment.

Vos frères, qui partagent avec vous le même toit, pourraient, sans quitter leur travail, veiller près de votre lit ; leur travail accompagnerait vos douleurs ; leur courage s'unirait à votre patience, comme deux voix qui s'unissent dans une douce harmonie.

Pourquoi dites-vous que vous êtes pauvres? N'avez-vous pas une intelligence qui peut s'enrichir de vérité? un cœur qui peut s'enrichir d'amour? des mains qui peuvent s'enrichir de travail?

Pourquoi négligez-vous la science, même lorsqu'elle vient frapper à votre porte? Pourquoi n'envoyez-vous pas vos enfans aux écoles que le zèle et la charité multiplient, afin que leur travail puisse avoir un jour plus de valeur, et qu'ils soient moins pauvres que vous?

Si vous êtes pauvres, allez trouver d'autres pauvres comme vous, et dites-leur : Nous sommes dans l'indigence; mettons en commun notre vie; habitons sous le même toit; aidons-nous mutuellement à supporter notre malheur : l'isolement augmente

la pauvreté; unissons-nous, afin d'adoucir un peu notre sort.

Mais vous n'agissez point ainsi, parce que vous êtes véritablement pauvres. Vous êtes pauvres d'humilité, de patience et de charité; et c'est pour cela que la vie commune vous effraie, et que l'association est sans charmes pour vous. Les défauts de vos frères, au lieu de glisser sur les vôtres, se prendraient aux aspérités de votre caractère, et vous condamneraient à une lutte perpétuelle.

Celui qui est humble, patient et plein d'amour pour ses frères, n'est point vraiment pauvre; il s'associe volontiers avec eux, et trouve dans la communauté des services que produit l'association des richesses qu'elle seule peut donner.

Associez-vous, ô vous tous qui êtes petits et faibles! et vous deviendrez grands, forts et puissans; car l'association est la richesse du pauvre, la force du faible et la puissance de celui qui ne peut rien.

Souvenez-vous que vous êtes tous les enfans du même Dieu et de la même Église, rachetés du même sang, régénérés par le même baptême, destinés à la même gloire.

Que le boiteux prête son œil à l'aveugle, et que l'aveugle prête en échange son bras au boiteux. Que

l'infirme prête sa parole au muet, et que le muet prête sa vigueur à l'infirme. Que le jeune homme prête sa force au vieillard, et que le vieillard donne au jeune homme son expérience et ses conseils. Que chacun donne à son frère ce qu'il a de plus que lui, et en reçoive en échange ce qu'il a de moins lui-même.

## XIX

### LES FÊTES PUBLIQUES.

Lorsqu'un sentiment religieux vit au cœur de l'homme, la joie fleurit comme d'elle-même sur ses traits : une sainte allégresse étincelle à ses yeux et dilate sa paupière : les chants accourent en foule sur ses lèvres ; car la simple parole ne suffit plus à exprimer le bonheur qui remplit son âme : il lui faut du chant dans la voix, du rhythme dans la parole et de la poésie dans les mots auxquels il dit sa pensée ; son corps lui-même participe aux fêtes de son cœur ; ses pieds s'agitent spontanément, la marche n'est plus assez pour eux ; il faut à son corps comme à son âme du rhythme et de l'harmonie dans les mouvemens. Car plus l'homme est entraîné par quelque passion profonde et sainte, plus il sent le besoin d'en régler les élans par le nombre ; et plus

les mouvemens de son âme et de son corps sont vifs et rapides, plus il aime à les compter pour s'y complaire. Il compte ses pensées dans la poésie; il compte sa parole dans le chant; il compte ses mouvemens dans la danse : et s'il n'avait pas le nombre quand son cœur est plein, vous verriez ses passions s'échapper sans ordre ; ses pensées n'auraient point de suite ni de liaison ; et sa voix serait brusque, sa parole entrecoupée , et ses mouvemens seraient violens et tumultueux comme ceux d'un homme agité par la colère. Et la passion sans le nombre et l'harmonie, c'est le désordre et le péché, parce que l'homme emporté par elle n'est plus maître de lui-même; et c'est par le nombre et le rhythme qu'il trouve le moyen de se posséder jusque dans l'emportement des passions les plus impétueuses, et de les retenir sous l'empire de la volonté.

Et il y a des fêtes qui se célèbrent dans l'intelligence ou dans le cœur de l'homme, et dont Dieu seul est le témoin : une sainte pensée qui vous tombe du ciel, une main d'ami qui s'étend vers vous, une bonne action qui fleurit dans votre main, c'est une fête pour le cœur. Et il y a des fêtes de famille qui se fêtent dans les bras d'un père, ou sur le cœur d'une mère, et qui réunissent autour d'une même affection tous ceux qui peuvent s'appeler par quelque doux nom sur la terre. Et il y a des fêtes na-

tionales qui attirent autour du même souvenir ou de la même espérance les pensées, les amours et les joies de tout un peuple, et qui en font comme une seule famille liée par un même sentiment, et perdue dans une commune allégresse. Et il y a des fêtes qui groupent dans le même jour autour d'une même idée, et qui enchaînent à une seule espérance l'esprit et le cœur de tous les peuples de la terre : alors tous les temples s'emplissent de la même foi et de la même prière ; et le vaisseau de l'Église, soulevé par tous ces flots de prières et de foi, marche plus vite et monte plus près du ciel, comme on voit dans une tempête les vagues agitées de la mer porter jusqu'aux nues le navire qui flotte sur leurs flancs et dont elles accélèrent la marche.

Elles étaient belles et riches de poésie, ces fêtes antiques des peuples, où les espérances de la terre et celles du ciel s'accordaient dans la même joie et dans les mêmes chants, où l'homme pouvait s'incliner vers la terre sans s'abaisser, où son cœur pouvait toucher aux joies de ce monde sans se souiller, où tout, jusqu'au plaisir, était patriotique et religieux, et où les élans de l'allégresse ne diminuaient point la dignité du caractère, et n'ôtaient rien à la sainte majesté de la vie.

Toute fête qui se rattache à un souvenir bien compris, à une idée profondément sentie, à une

espérance qui est devenue comme la vie d'un peuple; toute fête qui a un sens pour l'esprit, et qui ne se produit à l'extérieur qu'après avoir passé par l'âme, est sainte, auguste et digne d'une nation. Mais il n'est rien qui avilisse et dégrade autant un peuple que des fêtes qu'il ne comprend point, ou qui n'ont aucun intérêt pour lui. Le plaisir, quand il prend sa source dans les joies du cœur, récrée la vie et fait du bien à l'homme; mais le plaisir tout seul n'est qu'un amusement, et loin de récréer, il fatigue l'âme, retarde la volonté et épuise les sens.

Où allez-vous, ô vains enfans des hommes? où précipitez-vous vos pas? Quelle fête allez-vous célébrer? A quel souvenir allez-vous réchauffer vos cœurs? Quel événement vous pousse comme des flots débordés, et vous répand ainsi sur les places des villes et des cités? C'est le mariage ou la naissance d'un prince, c'est le souvenir d'une victoire ou la commémoration d'un mort. Mais ce mariage est-il un événement national? donne-t-il à votre patrie de nouvelles alliances, ou rend-il plus solides et plus fermes celles qui existent déjà? Mais savez-vous ce que sera ce prince dont le berceau vous attire? Et s'il devient un jour le tyran de votre patrie et l'oppresseur de vos enfans, vous aurez donc dépensé inutilement ce que

le cœur de l'homme a de plus précieux, votre joie, votre amour et vos espérances ! Cette victoire augmente-t-elle la gloire ou les libertés de votre pays, et ne doit-elle point avoir pour résultat l'asservissement d'un peuple ou les malheurs d'une nation? Ce mort dont vous allez voir passer le cercueil a-t-il honoré son pays pendant sa vie? a-t-il aimé le peuple, secouru le pauvre, protégé l'orphelin? a-t-il ouvert sa main et son cœur à l'indigent? Est-ce un sentiment qui vous entraîne, ou n'est-ce que la curiosité qui vous pousse? Laissez, laissez l'homme naître, se marier et vivre comme il l'entend; et si sa vie a été pleine, faites-lui cortége après sa mort : que les rues par lesquelles doit passer son corps soient trop étroites pour contenir les flots de la multitude; pressez-vous autour de son cercueil; faites éclater sans contrainte votre douleur, votre reconnaissance et votre amour; dites tout haut le bien qu'il a fait, les vertus de son âme, les admirables sacrifices de sa vie. Mais s'il a vécu pour lui, laissez-le mourir comme il a vécu, seul; que son corps ne rencontre pas une larme, pas une douleur, pas un regard sur sa route, et que la solitude du tombeau commence pour lui à l'instant même de la mort.

Pourquoi portez-vous vos pas, vos yeux et vos cris là où vous ne pouvez porter ni vos joies, ni

vos douleurs, ni vos espérances ? Vous vous plaignez des impôts qui pèsent sur vous, et vous contribuez vous-mêmes à les augmenter, en participant à des fêtes qu'il vous faudra payer ! Vous criez contre le luxe et les dépenses inutiles de ceux qui vous gouvernent, et vous demandez qu'ils étalent dans les fêtes qu'ils vous donnent un luxe effréné ! Où sont donc, dites-le-moi, les dépenses plus futiles et plus déraisonnables que celles qui sont consacrées à vos amusemens ? Ne devriez-vous pas avoir honte de livrer ainsi vos yeux au spectacle de ces feux artificiels qui brillent un instant dans l'air, et qui ne laissent aucune trace après eux, pas même dans la mémoire ? Savez-vous qu'avec l'argent qui a payé ce plaisir sans but, on aurait pu chauffer pendant un hiver tous les pauvres d'une ville, ou augmenter le nombre des lits qui doivent recueillir les maladies et les infirmités de ceux qui ne peuvent pas même trouver sous leur toit une main pour panser leurs plaies et des soins pour guérir leurs maux ?

Savez-vous que c'est dans ces fêtes qu'on vous corrompt, qu'on vous abrutit, qu'on refroidit les saintes ardeurs de vos âmes, qu'on émousse l'âpre courage de vos volontés, qu'on affaiblit en vous le sentiment de la dignité humaine, et toutes les vertus qui peuvent le développer ? Vous vous plaignez,

on vous jette une fête pour appât : votre curiosité se prend au piége ; vous oubliez un instant vos peines et vos plaintes dans les orgies du plaisir : il y a là des hommes qui vous épient, et qui disent ensuite : Voyez comme le peuple est heureux, et comme il s'amuse à nos fêtes !

O vous qui aimez le peuple, n'assistez point aux fêtes qu'on lui donne, de peur que votre âme ne soit contristée, et que le désespoir ne s'empare de votre cœur. N'allez point voir le pauvre dans ces lieux où on lui distribue le plaisir pour rien ; où une libéralité impie présente à ses lèvres la coupe qui empoisonne son âme ; où son corps chancelle dans les mouvemens déréglés et confus de l'ivresse ; où ses membres se déforment dans les attitudes libertines de ces danses qui font oublier à l'homme qu'il est l'image de Dieu ; où ses yeux, ses oreilles, ses lèvres, ses mains et ses pieds se livrent au péché sans frein ni mesure ; et d'où il revient bien avant dans la nuit, le cœur riche de blasphèmes et de coupables désirs, et le corps épuisé par le libertinage et l'ivresse.

Qui dira, qui pourra comprendre tout ce qui se dépense de trésors, tout ce qui se perd dans une seule de ces fêtes par lesquelles on amuse les loisirs du peuple? La moindre dépense, c'est celle de l'argent qu'on y jette : mais le temps, le travail

7

qui s'y consomme, les vertus qui s'y perdent, les germes qui s'y détruisent, hélas! ce sont toutes choses dont vous seul connaissez le prix, ô mon Dieu! et s'il fallait réduire en argent toutes ces pertes, comme elles finissent toujours par s'y réduire, l'esprit serait étonné de voir jusqu'à quel point le moindre vice dans la société contribue à l'appauvrissement d'une nation.

Cessez, cessez donc enfin de corrompre les peuples en les amusant, vous qui les gouvernez! Gardez vos fêtes qui ne durent qu'un instant, et donnez-nous des institutions qui restent : donnez-nous de la gloire; et toutes les joies de notre âme se jetteront dessus, et s'en nourriront avidement. L'histoire d'une nation bien gouvernée est une fête perpétuelle : et rien n'est auguste et solennel comme le développement social d'un peuple; comme son progrès dans la lumière, dans la gloire, dans le bien, dans l'ordre et dans la liberté.

## XX

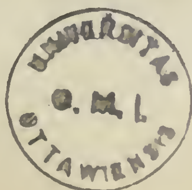
### LES PAPES.

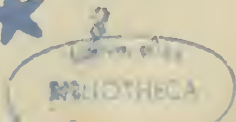
Lorsque le Christ voulut fonder son Église, il choisit douze hommes qu'il revêtit de son esprit et

de sa puissance : et ces hommes s'appellent Apôtres, parce qu'ils sont les envoyés de Jésus ; et ce sont les douze signes de ce Zodiaque céleste que parcourt dans sa route le divin soleil de justice qui est venu éclairer le monde.

Et parmi ces hommes, il y en avait un que Jésus aimait plus que les autres : et son nom était Jean qui signifie gracieux ; et jamais le cœur de l'homme n'avait exhalé de plus suaves parfums d'amour que celui de Jean, et jamais nature d'homme n'avait été plus douce et plus gracieuse ; et toute sa personne était un reflet de cette grâce que signifiait son nom ; mais Jésus ne choisit point Jean pour chef des autres apôtres.

Et il y avait parmi eux un autre homme qui s'appelait Simon : et le caractère de cet homme était impétueux et brusque comme la foudre, et ses résolutions étaient rapides et subites comme l'éclair : elles donnaient tout leur éclat dans un moment, et leur lumière pâlissait devant le regard d'une servante ; et cet homme aimait Jésus plus que les autres ; et Jésus lui confia les agneaux et les brebis du bercail dont il est le pasteur ; et il changea son nom en celui de Pierre, afin que l'idée qu'il voulait attacher à sa puissance fût mieux exprimée par ce nom, et s'y trouvât plus à l'aise.





Et le caractère de Pierre devint solide et constant comme la pierre : et comme il faut que la corruption de la nature humaine s'écoule par quelque endroit, Pierre péchait par trop d'ardeur et de confiance ; mais un regard de son maître suffisait pour le convertir.

C'était un de ces hommes qui, quand ils tombent, tombent au-delà du but, mais jamais en deçà; qui outrent le devoir plutôt qu'ils ne l'affaiblissent, et qui croient que quand on aime, on peut compter sur son cœur et se jeter en avant.

Et lorsqu'il fallait confesser la divinité de Jésus, Pierre était le premier ; et lorsqu'il fallait défendre son humanité contre les attaques de ses ennemis, Pierre prenait le glaive ; et la charité de Jésus devait guérir les blessures que Pierre avait faites, entraîné par son ardeur et son amour.

Et plus tard un homme fut renversé sur le chemin de Damas, au moment où son cœur était plein de haine et de rage contre l'Église du Christ : et cet homme s'appelait Saul ; mais il changea son nom en celui de Paul, qui veut dire *petit ;* car, comme tous les hommes qui sont grands devant Dieu, il se croyait peu de chose.

Et cet homme fut ardent dans sa haine contre l'Église avant sa conversion ; et il ne fut pas moins



ardent dans son amour pour elle après qu'il eut connu la vérité, et il travailla pour elle avec la même ardeur qu'il l'avait persécutée ; car jamais l'âme humaine n'avait brûlé de plus de feux que l'âme de Paul.

Et Jésus unit Pierre et Paul dans une même mission ; et Rome, après avoir été illustrée par leur apostolat, fut illustrée par leur mort et consacrée par leur sang ; et, depuis ce temps, l'Église ne sépare point dans son culte ceux que Dieu a si merveilleusement unis.

Et l'intelligence de Paul était haute comme sa foi, et son cœur était large comme sa charité ; et il ne voyait les choses et il n'aimait les hommes que d'en haut ; et c'est pour cela qu'il pouvait voir tant de choses et aimer tant d'hommes à la fois.

Et Paul ne trouvait point de langue humaine qui pût s'accommoder aux proportions démesurées de sa foi et de son amour : les mots étaient trop petits pour contenir toute cette plénitude de sens qui était dans chacune de ses pensées ; et les phrases n'avaient point assez d'haleine pour suivre sans s'arrêter les rapides mouvemens de sa charité infinie ; et la syntaxe n'avait point de formes assez larges pour exprimer la construction de sa pensée ; mais vainement la phrase indocile se cabrait sous cette

intelligence audacieuse; éperonnée par son infatigable charité, elle s'élançait jusqu'où il voulait la mener, et arrivait au but tout essoufflée et n'en pouvant plus; et l'on sent à l'irrégularité de sa marche qu'elle n'a pu aller si vite et si loin qu'à force de coups. Vainement les règles de la syntaxe se raidissaient devant lui; le souffle brûlant de sa charité les dissolvait et les faisait fondre, et elles prenaient comme d'elles-mêmes les formes de son âme.

Paul demeurait dans le Christ, comme on demeure dans une maison; il ne sortait pas de là; et, comme il le dit lui-même, le Christ pour lui, c'était vivre. Aussi, de cette hauteur, Paul ne voyait les choses que par grandes masses : où notre esprit aperçoit une idée, Paul voyait tout un monde; sur ce monde, il jetait une parole simple et sans apprêt; et cette parole, ne pouvant contenir tant de choses, laissait l'idée déborder de toutes parts, comme l'eau des fleuves déborde de leur lit trop plein.

Et Pierre et Paul vivent toujours dans les vicaires de Jésus-Christ. Et tout ce qui s'est fait de grand dans le monde a été commencé ou achevé par eux.

Et quand les peuples souffraient, ils se tournaient vers Rome, et confessaient à son évêque leurs dou-

leurs, et ils lui disaient : Vous êtes notre père, ayez pitié de vos enfans ; et l'évêque de Rome parlait, et l'univers écoutait, et sa voix remplissait le monde ; et l'orgueil des rois s'abaissait devant elle, et les peuples se relevaient de leur humiliation.

Rome, après avoir été par la force la capitale du monde, en devint le centre par la foi et par l'amour ; et la victoire avait toujours à Rome son aire, mais il n'y avait plus de sang sur ses ailes ; ses armes, c'était la foi et la charité ; ses conquêtes, c'était le cœur et la volonté des hommes.

C'est à Rome, c'est dans le cœur de ses pontifes que naquit la pensée la plus haute et la plus large qui jamais ait essayé de gouverner le monde ; et cette pensée, c'était de jeter la société temporelle dans la société éternelle du Christ comme dans un moule, afin de donner au monde la forme de l'Église ; c'était de substituer, partout où la chose était possible et avantageuse aux peuples, le principe spirituel de l'élection au principe naturel de l'hérédité ; c'était d'associer tous les peuples dans un même intérêt, comme ils l'étaient déjà dans la même foi, et d'en former une seule nation, comme ils ne faisaient qu'une seule Église ; c'était de préparer la fraternité universelle des hommes et des nations ; c'était de donner aux peuples la foi et la

charité pour constitution, et de rapprocher la terre du ciel, et les hommes des anges.

Déjà, tous leurs préparatifs étaient faits : ils avaient ramassé dans leur esprit tout ce qu'une grande pensée peut donner de courage et d'audace; ils avaient allumé dans leur âme un immense foyer d'amour, afin de faire fondre sous le feu de leur charité les cœurs endurcis par l'égoïsme, et de dissoudre à force d'amour tout ce qu'il y avait d'individuel dans l'homme. Ils avaient déjà construit dans plusieurs ordres religieux les formes qui devaient servir de modèle à la société future qu'ils méditaient : et, semblable à ces larges bancs de coraux qui forment par leur agrégation des îles sur l'Océan, et semblent vouloir faire un continent de la mer, l'ordre de Saint-François tout seul allait associer les hommes dans une même règle et dans un même amour; et faire disparaître dans son unité toutes les inégalités qui mettaient alors tant de distance entre eux.

Pour attacher l'esprit, le cœur et le bras de tous les hommes au même but; pour détruire tout ce qui séparait les peuples et s'opposait à l'unité qu'ils voulaient fonder, ils prirent les nations de l'Europe dans leurs mains et les jetèrent sur l'Orient; et tous les peuples se trouvèrent tout-à-coup sous l'influence d'une même pensée, entraînés par le

même sentiment, poussés par le même instinct, réunis dans une même entreprise, arrachés à leur patrie, à leur famille, à leurs habitudes, à tout ce qui pouvait distraire leur pensée et affaiblir en eux l'amour de l'unité.

Les papes mouraient; mais la pensée qu'ils avaient conçue ne mourait point avec eux, et elle passait de l'âme du défunt à celui qui lui succédait, comme le sang du père passe à celui du fils qu'il a engendré; et il y avait là une hérédité toute spirituelle, bien supérieure à celle qui vient de la chair et du sang: et les vieillards qui s'asseyaient sur le siége de Pierre devenaient jeunes tout-à-coup; car la pensée qui s'emparait de leur âme faisait refleurir la jeunesse dans leur corps, et ceux qui étaient faibles devenaient forts, et tous mouraient à force de penser, de vouloir et d'aimer.

Et jamais on ne vit une aussi longue succession de grands hommes et de grands caractères; et ces hommes étaient toujours plus hauts que tous les autres, et ils étaient toujours en avant de leur siècle, et ils attiraient après eux les nations, et quelquefois ils traînaient seuls le char de l'histoire, luttant contre les hommes et les choses à la fois, et ayant pour adversaires toutes les passions et tous les intérêts.

Ils mettaient leur pied sur l'orgueil des rois; ils mettaient leur charité sur les blessures des peuples; leur oreille attentive épiait toutes les plaintes, et il n'y avait pas un opprimé qui gémît sur la terre sans que le père des chrétiens entendît ses gémissemens; leurs yeux toujours ouverts se remplissaient de larmes à la vue de toutes les misères; tout, hommes et choses, peuples et rois, était tourné du côté de Rome.

C'est de là que partaient toutes les idées qui gouvernaient et remuaient le monde; c'est là que se rendaient de toutes parts les événemens qui avaient parcouru la terre. Tout ce qui voulait penser, tout ce qui voulait agir, regardait Rome; car c'est là qu'était la lumière; c'est là qu'était allumé le fanal qui devait diriger les nations et les préserver du naufrage.

Mais les papes avaient entrepris une œuvre trop difficile; leur pensée était trop haute pour que les hommes pussent l'atteindre; leur charité était trop large; ils marchaient trop vite; et à la fin, ils se trouvèrent si loin en avant, que les peuples n'entendirent plus leur voix. Et alors, on vit ces hommes découragés, abattus, retourner en arrière pour rejoindre les nations qu'ils avaient laissées derrière eux: mais, hélas! plusieurs s'étaient égarées pendant ce temps, et ils trouvèrent l'Europe di-

visée en deux peuples, dont l'un ne reconnaissait plus leur autorité, et dont l'autre n'y tenait plus que faiblement.

Ils trouvèrent les libertés des peuples renversées, leurs constitutions abolies, leurs droits anéantis, et le pouvoir des rois s'élevant sur ces ruines et dominant la société tout entière.

Et les peuples sont injustes envers Rome ; car ce n'est point Rome qui les a abandonnés, mais ce sont eux qui l'ont abandonnée ; et Rome est toujours la mère des peuples, le soutien de tous les droits, l'appui de toutes les libertés et le foyer de toutes les gloires.

Que reprochez-vous à Rome, ô peuples de la terre ? N'a-t-elle pas été le berceau de votre histoire ? Pouvez-vous regarder en arrière sans que vos souvenirs rencontrent sa charité ? Quand vos constitutions se sont-elles formées ? quand ont-elles disparu ? qui les a protégées ? qui les a détruites ? Lorsque vous étiez esclaves, qui vous a rendus serfs ? Lorsque vous étiez serfs, qui a poussé les rois et les seigneurs à vous affranchir ?

Rome, dites-vous, a refusé de vous bénir ! Fallait-il, lorsque vous vous leviez dans votre colère, et qu'il n'y avait plus une seule étincelle d'amour dans votre cœur ; lorsque vous ne respi-

riez que la haine et la vengeance, et que vous vouliez tout renverser et tout détruire autour de vous; fallait-il que celui qui est le père commun de tous les fidèles mît des sourires sur ses lèvres et des bénédictions dans ses mains ? Lorsque vous paraissiez devant lui, la fureur dans le regard, les mains souillées du sang des rois et des prêtres, fallait-il que le chef de l'Église maudît ceux qui étaient victimes de votre violence, et qu'il bénît votre épée tachée de sang humain ?

Fallait-il qu'il applaudît à votre force, lorsque votre force n'était que de la violence ? Fallait-il qu'il protégeât vos libertés, lorsqu'elles dégénéraient en licence ? Fallait-il qu'il défendît vos droits, lorsqu'ils étaient appuyés sur l'injustice ? qu'il se réjouît de vos richesses, lorsqu'elles étaient le fruit du pillage, et que le bien des pauvres était dans vos mains ? Fallait-il, lorsque vos désirs étaient tournés vers le crime, et que vos espérances regardaient l'enfer, fallait-il qu'il les prît sur son cœur et qu'il les berçât de sa prière ?

Reprenez votre antique foi, rallumez la charité dans vos cœurs, secouez la violence de vos mains, et lavez les taches de sang dont vous les avez souillées; et Pierre lèvera les yeux vers le ciel comme pour en faire descendre la charité; il étendra ses bras au-dessus de vos têtes, comme pour interposer

son amour entre vos péchés et la justice divine, et il vous bénira ; car la bénédiction s'échappe de ses mains comme la lumière jaillit du soleil où Dieu l'a ramassée.

Regardez les événemens qui passent sous vos yeux et ceux qui sont suspendus à la main de Dieu, prêts à tomber sur la terre, et vous saurez quels hommes et quels prophètes c'étaient que les papes. Après sept siècles de progrès, le monde se retourne vers la grande pensée qui les occupa pendant deux siècles. Tous les yeux, aujourd'hui comme autrefois, sont fixés sur les contrées où naît l'aurore. Les rois crient : l'Orient ! l'Orient ! et les peuples répondent : l'Orient ! l'Orient ! C'est là que la diplomatie noue et dénoue ses intrigues : c'est là que les rois ont la main ; c'est là que les uns ont leurs craintes, et les autres leurs espérances.

Et ce Fils de la victoire dont le soleil rencontrait partout la gloire et le nom, Napoléon se prenait aussi quelquefois à regarder l'Orient. Cet homme, dont le génie perçant a entrevu ou deviné toutes les questions que son épée n'a pu dénouer, et dont la pensée prophétique a saisi tous les faits que son bras ne pouvait atteindre, cet homme se sentait attiré comme par une force invincible vers l'Orient : et lorsqu'un monarque puissant lui disait : Partageons-nous le monde, je prendrai l'Orient, et l'Occident

sera pour vous ; l'homme-roi ne voulait point consentir à ce partage ; il ne voulait céder l'Orient à personne ; car il savait que là est la clef de l'avenir, et que celui qui l'aura gouvernera le monde.

Les papes aussi ont crié pendant deux siècles aux nations de l'Europe : l'Orient ! l'Orient ! c'est là qu'ont habité pendant deux siècles toutes leurs pensées ; c'est là qu'ils poussaient l'Europe avec ses armées de peuples, de princes et de rois : leur politique était celle qu'on suit aujourd'hui ; les formes et le but en étaient différens, mais les résultats devaient être les mêmes. Une idée les entraînait vers l'Orient, un intérêt nous y pousse : nous voulons aller y chercher de l'or et en faire comme un canal par lequel puissent s'écouler les produits de notre industrie ; les peuples qui s'étaient croisés à la voix des papes allaient y chercher de la foi et de l'amour : ils demandaient au saint tombeau des souvenirs, il leur donna des espérances ; ils allaient y chercher le passé, ils en rapportèrent l'avenir, la science, les arts et la liberté.

Toutes les institutions vraiment grandes et sociales que vous demandez aujourd'hui, les papes les demandaient avant vous et pour vous. Vous vous tendez la main par-dessus les frontières qui vous séparent ; vous voudriez former entre vous une sainte alliance, et comme une seule nation, gouvernée

par une autorité suprême dont l'arbitrage empêcherait ces malheureux procès qui vous divisent, et préserverait le monde des horreurs de la guerre.

Or, ce que vous voulez maintenant, il y a longtemps que les papes le voulaient comme vous; ils ont tout sacrifié à cette idée. C'est pour cela qu'à côté des langues particulières qui servaient à exprimer les pensées, les besoins, les affections et les espérances de la terre, ils avaient imposé à tous les peuples de l'Europe une langue commune qui devait leur servir à exprimer les pensées, les désirs, les sentimens et les espérances du ciel; afin qu'ils s'entendissent dans les temples où ils priaient, en attendant qu'ils pussent se comprendre dans les assemblées où ils devaient délibérer sur leurs intérêts communs.

C'est pour cela qu'ils empêchaient de toutes leurs forces le pouvoir de se ramasser dans de grands centres qui auraient pu rendre impossible l'association qu'ils méditaient : c'est pour cela qu'ils harcelaient continuellement les rois, qu'ils favorisaient partout le développement des institutions démocratiques, et que toujours ils étaient pour les peuples contre les princes; et c'est cette tactique des papes qui sauva la liberté en Europe. Car, si le pouvoir s'était constitué à cette époque, où la force matérielle avait une si grande valeur dans l'État, et où

l'idée était comme ensevelie dans la nature et étouffée par elle, il se serait constitué dans le despotisme; et s'appuyant sur la force dont il pouvait disposer à son gré, il aurait effacé jusqu'aux derniers vestiges de cette liberté dont le Christianisme avait déposé partout les germes.

Car alors l'Église et l'État formaient deux mondes à part : l'Église était le royaume des idées ; l'État était le royaume de la force ; là l'esprit, ici la nature ; tout ce qu'il y avait d'idées dans le monde venait de l'Église ou par l'Église : là était l'unique foyer de lumière qui pût éclairer les peuples et guider leur histoire dans la route bordée d'abîmes qu'elle avait à parcourir.

Vous accusez les papes d'avoir changé, et de s'être détachés de vous, pour s'attacher aux princes : n'est-ce pas vous plutôt qui avez changé et qui vous êtes unis aux princes contre eux? Et, à cette époque de calamité, où l'Europe, en perdant l'unité religieuse, a perdu le germe et le gage de l'unité sociale qui devait en sortir plus tard, qui s'est allié aux princes si ce n'est vous? Et lorsqu'ils se sont tournés contre Rome, et qu'ils ont mis la main sur cet asile où toutes les libertés des peuples reposaient depuis tant de siècles sous l'aile de ses pontifes ; lorsqu'ils ont brisé ces saintes et antiques institutions dans lesquelles le pouvoir était si mer-

veilleusement disséminé, afin de le concentrer tout entier dans leurs mains, qui les a aidés, si ce n'est vous? Qui ont-ils eu pour adversaires, si ce n'est les papes?

De même que la main du vendangeur interroge avec curiosité chaque cep, et va chercher sous le feuillage épais qui les cache les grappes que le soleil a noircies, afin de les fouler sous le pressoir; ainsi les rois ont coupé toutes les libertés des tiges sur lesquelles elles avaient mûri; ils ont détaché tous les droits des institutions auxquelles Dieu les avait attachés; puis ils les ont mis sous le pressoir de la force; ils en ont exprimé tout ce qu'ils renfermaient de pouvoir, et alors ils ont bu le pouvoir à longs traits; ils s'en sont enivrés, et dans leur ivresse ils ont dit des choses insensées d'orgueil et de vanité; ils ont prononcé des paroles qui n'avaient point de sens; et ils ont agi comme un homme ivre dont l'action n'a plus pour se guider la lumière de la pensée.

Mais les rois n'auraient pu faire seuls toutes ces choses. Qui ont-ils appelé à leur aide? Ils se sont dressés sur leurs trônes, et de là ils ont crié aux peuples : Venez, travaillez avec nous, et nous partagerons ensemble les fruits du travail; nous nous assiérons ensemble à la même table, et nous nous enivrerons ensemble de pouvoir et d'orgueil; et les

rois et les peuples ont été pris du même vertige, parce qu'ils se sont détachés également de Dieu, et qu'ils ont fait défleurir la foi dans leurs cœurs.

Et maintenant que Dieu et l'Église ne sont plus pour rien dans votre vie, maintenant que vos espérances ne sont plus tournées du côté du ciel, et que votre histoire est fixée à la terre, comme la plante au sol, vous voulez que le père commun des fidèles se mêle à vos débats et à vos conseils? Le Christ ne lui a point donné les clefs du royaume de ce monde, et il ne lui appartient point d'ouvrir par son jugement et ses décisions les questions humaines que le doute tient encore fermées. Il a reçu les clefs du royaume des cieux, et tout ce qui vient du ciel ou qui y va est de son ressort; et s'il se mêlait si activement autrefois à votre histoire, c'est que Dieu en était le principe, et que le ciel en était le but.

O vous que Dieu a placé à la tête de son Église, souvenez-vous que votre nom signifie père, et que, du lieu élevé d'où vous dominez l'univers, vos yeux, de quelque côté qu'ils se tournent, ne peuvent apercevoir que des enfans. Les nations qui s'agitent à vos pieds sont votre famille; les rois qui les gouvernent sont vos fils; les évêques qui les dirigent sont vos frères; et il n'est pas un homme que vous ne puissiez appeler d'un nom doux au cœur, et

qui ne puisse vous appeler vous-même par le nom qui exprime ses premières et ses plus tendres affections.

Ceux qui croient à votre autorité l'aiment et la respectent ; ceux qui n'y croient pas la craignent : ils voudraient la mépriser, mais ils ne peuvent y réussir ; et les paroles de dédain qui sont sur leurs lèvres ne sont que des mensonges, par lesquels ils cherchent à se faire illusion et à tromper les autres.

Voyez comme, au moindre signe de votre puissance, ils tremblent et pâlissent, quels cris d'alarme ils jettent, quelles mesures de rigueur ils invoquent, par quels obstacles ils cherchent à l'entraver et de quelle haine ils s'arment contre elle. Vos ennemis, rois ou peuples, ont la force et le glaive à la main, vous n'avez que votre parole ; et pourtant ils ont peur : voyez donc ce que c'est encore que votre puissance !

Ils ne craignent pas d'avouer que sans la force ils ne pourraient rien contre elle ; que la force est leur seul appui contre vous ; et que, s'ils vous laissaient seul en présence des peuples, les peuples seraient bientôt à vos pieds. Ils reconnaissent donc que votre autorité repose sur une idée ; et que cette idée, si on la laissait libre, irait droit au cœur des peuples. N'est-ce pas là le plus bel hommage rendu à

la divinité de votre puissance et à la sainteté de votre mission ?

Ne craignez donc point, à cause de vos ennemis, la liberté que vos ennemis craignent à cause de vous ; mais cherchez plutôt à la sanctifier et à la préserver de ses propres excès en la rattachant à vous ; car l'Église bénit tout ce qu'elle touche, et livre en quelque sorte au mal tout ce qu'elle rejette. Tout autrefois tenait à elle dans la vie de l'homme, dans celle de la famille et dans la vie des nations ; et c'est pour cela que tout était bon ou tendait à le devenir.

Si la liberté des peuples se forme dans la foi ; si leur nationalité se constitue dans l'Église ; si leur unité s'établit dans l'union avec Rome, Dieu seul peut savoir tout ce qu'il en reviendra de joie pour l'Église, de prospérités pour les peuples, de sécurité pour le monde et de gloire pour lui-même.

Mais s'il en arrive autrement ; si les peuples s'associent en dehors de l'unité dont le siége est à Rome ; si l'État se développe contre l'Église ; si les droits se forment en dehors des devoirs ; si la liberté se sépare de l'ordre ; si la science s'arrache de la foi ; si l'amour se détache de la charité ; si les hommes deviennent moins bons à mesure qu'ils deviennent plus heureux ; si les peuples s'éloignent

de Dieu à mesure que Dieu leur donne plus de liberté et de gloire ; si la terre s'enfuit loin du ciel à mesure que le ciel s'incline vers la terre, Dieu seul aussi peut connaître tous les malheurs et tous les crimes qui sont réservés à l'avenir ; car le monde, à force de s'éloigner de Dieu et du ciel, rencontrera l'enfer, et s'inspirera de son orgueil et de son endurcissement.

## XXI

### AUX ROIS ET AUX PEUPLES.

Lorsque tous les droits et tous les devoirs avaient leur racine dans le sol ; lorsque le sol portait la société tout entière, et était le fondement et la base de la puissance, de la richesse, des honneurs et de la gloire, la royauté y était attachée comme toutes les autres institutions ; et comme elles, elle avait pris dans le sol ce caractère de fixité et d'immobilité qui le caractérise et qu'il communique à tout ce qui tient à lui.

La nature avait imprimé son cachet jusqu'au fond le plus intime de la société humaine ; elle avait imposé ses lois et sa forme à l'esprit lui-même ;

et tous les droits s'acquéraient, se transmettaient ou se perdaient d'après des lois prises dans l'ordre qui la détermine et la gouverne.

La possession du sol entraînait celle de tous les droits qui y étaient attachés; et l'homme, fixé une fois sur le sol comme le chêne qui enfonce profondément ses fortes racines dans la terre, ne pouvait plus en être arraché que par la violence; car toutes les lois étaient pour lui, parce que toutes avaient comme lui leurs racines dans la terre, et que la possession ou la propriété était au-dessus de toutes les lois.

Et le roi, comme possesseur du sol, possédait en même temps tout ce que le sol portait; et les peuples étaient sujets des rois par lesquels ils étaient gouvernés, et changeaient de maîtres comme le sol et avec lui.

Cependant l'esprit, dominé par la nature dans la plupart des institutions, s'était réfugié au sommet de la société, et il s'y était créé une forme et un symbole dans l'élection; et au-dessus de tous les rois auxquels le pouvoir était transmis avec le sol, était l'empereur qui recevait le sien par l'élection; et parmi les princes et au-dessus d'eux, étaient les prêtres, les évêques et le pape, dont la puissance spirituelle et temporelle à la fois était

communiquée par le choix conçu sous sa forme la plus élevée et la plus sainte, qui est l'ordination.

Et l'élection et l'hérédité marchaient l'une à côté de l'autre dans la vie et dans l'histoire, de même que l'esprit et la nature s'unissent dans l'homme sans se confondre.

Et bientôt une lutte active s'engagea entre les deux principes qui gouvernaient le monde, et chacun des deux voulait dominer l'autre ; et l'élection tendait à détruire l'hérédité, et l'hérédité voulait se substituer à l'élection ; et l'Église cherchait à absorber l'État, et l'État voulait absorber l'Église ; et partout où l'Église est restée triomphante, le principe de l'élection a poussé de profondes racines ; et partout où elle a succombé, le principe de l'hérédité s'est établi et fortifié.

Et partout aujourd'hui les peuples catholiques sont mal à l'aise ; ils se tournent et se retournent de tous les côtés sans pouvoir trouver le repos, agités qu'ils sont par cet esprit que l'Église a déposé dans leur histoire, et qui les travaille incessamment.

Et l'Europe est divisée aujourd'hui en deux moitiés ; et parmi les peuples qui la composent, les uns sont sous l'empire de l'hérédité, les autres sous

celui de l'élection ; car chez les premiers, la loi descend de la volonté de celui qui gouverne le sol, tandis que chez les seconds elle est faite par des hommes que l'élection a distingués des autres.

Et comme l'élection et l'hérédité sont des institutions humaines, qui ne peuvent fonctionner que par le moyen des hommes, il y a dans chacune d'elles des avantages et des inconvéniens ; et il n'y a rien d'absolu, ni dans le bien qu'elles peuvent produire, ni dans le mal dont elles peuvent être le principe ; et, comme toutes les choses humaines, leur bonté ou leur imperfection est relative au temps où elles apparaissent et à l'espace sur lequel elles fleurissent, parce que le temps et l'espace déterminent tout ce qui est humain.

Et les hommes choisissent parmi ces deux principes celui qui va le mieux à leur esprit et à leur cœur ; et ils en font ressortir avec soin tous les avantages, tandis qu'ils s'exagèrent souvent les désavantages du principe opposé.

Et les hommes ont su si bien mettre partout leurs passions et leurs vices, qu'il est difficile de juger d'une manière complète l'une ou l'autre de ces institutions ; et il serait injuste de condamner le principe de l'hérédité à cause de l'abus qu'en font les tyrans, comme il le serait aussi d'imputer au

principe de l'élection les malheurs que les révolutions entraînent après elles.

Et au-dessus de ces choses, qui ne sont que des moyens pour le bien, il y a le bien lui-même, qui reste toujours ce qu'il est, de quelque manière qu'il arrive ; et ce bien, c'est la gloire de Dieu, le développement de l'humanité par la foi et la science, par les lumières de l'esprit et les vertus du cœur ; le repos de la société dans l'ordre et son progrès par la liberté ; une juste répartition des droits et des devoirs ; l'amélioration de l'état moral et social du pauvre, et la diffusion des lumières qui purifient le cœur en éclairant l'esprit.

Et dans ces derniers temps, la lutte entre les deux principes a été terrible ; et les rois, pour arrêter les révolutions qui menaçaient leurs trônes, ont eu recours au despotisme et à la violence ; et les peuples, pour briser le despotisme qui menaçait leurs libertés, se sont lancés sur la pente rapide des révolutions ; et les peuples se sont armés contre les rois, et les rois se sont armés contre les peuples ; et tous ont mis également de côté le droit et la justice, et ont invoqué la force qui soumet les animaux, mais qui n'a point de prise sur l'homme fait à l'image de Dieu.

Et comme la force est changeante et capricieuse,

elle a passé tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; se déclarant un jour pour les peuples contre les rois, et combattant le lendemain avec les rois contre les peuples, de sorte qu'encore aujourd'hui tous les deux se croient également les plus forts.

Et les rois et les peuples travaillent toujours avec une grande activité à se fortifier par des alliances; ils se cachent les uns des autres; ils agissent sous main; les premiers se concertent ensemble par le moyen de la diplomatie, qui est comme la société secrète des rois; et les seconds s'entendent par le moyen des sociétés secrètes, qui sont comme la diplomatie des peuples; et tous les deux cherchent également à se tromper les uns les autres.

Et un abîme les sépare; et ni les rois ni les peuples ne veulent franchir cet abîme et faire les premiers pas pour une réconciliation. C'est que cet abîme est plein de sang; car les peuples ont versé le sang des rois, des nobles et des prêtres, et les rois ont versé le sang des peuples; et au moment même où les rois violaient la majesté des peuples en arrachant son indépendance à l'une des plus anciennes et des plus illustres nations de l'Europe, les peuples violaient la majesté des rois dans le représentant de la plus ancienne monarchie; et pour se venger des rois, les peuples faisaient mourir un roi sur l'échafaud; et pour se venger des

peuples, les rois assassinaient un peuple; et les peuples jetaient à la face des rois la tête sanglante d'un roi; et les rois jetaient à la face des peuples la tête sanglante d'un peuple; et les crimes des rois répondaient aux crimes des peuples; et la violence des premiers appelait la violence des seconds; et l'abîme de l'injustice de ceux-là invoquait l'abîme de l'injustice de ceux-ci : crime pour crime, vengeance pour vengeance, sang pour sang; telle était la loi du talion que les rois et les peuples avaient prise pour règle.

Et Dieu suscita du milieu du peuple un homme qu'il fit grand entre tous les autres hommes; et cet homme avait ses racines dans le peuple; et il avait un monde de pensées dans la tête; et son cœur était un abîme de puissance et de volonté; et son bras était un levier qui devait soulever la terre, et la replacer sur une autre base; et son œil savait comment il faut regarder l'homme pour le fasciner; et ses lèvres savaient comment il faut projeter la parole, pour la rendre puissante et victorieuse; et les moindres attitudes de son corps semblaient des actes de volonté et de puissance; et quand il marchait, il marchait comme un homme qui d'un pas va d'un monde à un autre; et quand il se reposait, la majesté de son repos donnait à toute sa personne quelque chose de grand et d'auguste; et quand il

paraissait sur le champ de bataille, le cœur du soldat battait contre sa poitrine comme celui de la femme qui revoit son amant, et tous devenaient amoureux de leur épée et sûrs de la victoire, rien qu'à le regarder.

Et les drapeaux qu'il avait conquis s'inclinèrent d'eux-mêmes au-dessus de sa tête et lui formèrent un trône; et l'auréole de gloire qui ceignait son front lui devint une couronne; et son épée rassasiée de combats se changea en sceptre; et de victoire en victoire, le héros monta jusqu'au premier trône de l'univers.

Et cet homme s'appelait Napoléon; et ce soldat, c'était le peuple sur le champ de bataille; et cet empereur, c'était le peuple assis sur le trône; et plus tard, dans son exil, Napoléon, c'était encore le peuple, humilié, vaincu et relégué sur un rocher aride battu de tous les côtés par les flots et la tempête. Car c'est là le propre de cet homme, que toujours les destinées du peuple se sont retracées dans les destinées de sa vie, comme dans un symbole : et peut-être les générations futures trouveront-elles les dimensions de son être trop grandes pour un homme, et le prendront-elles pour un de ces personnages symboliques dont le nom et la vie sont l'expression et l'image d'un peuple ou d'une époque de l'histoire.

Et les nations qu'il a conquises adorent encore son souvenir ; parce qu'elles voient en lui plutôt l'image du peuple que celle du conquérant ; et sa vie sera l'épopée des temps futurs ; et les élégies des poètes qui illustreront les siècles à venir pleureront autour de sa tombe ; et la représentation de ses actions attirera les peuples dans les théâtres où l'homme va voir revivre ceux dont la gloire a rejailli sur la nature humaine, et qui ont laissé dans l'histoire une longue trace de lumière.

Et pendant que cet homme fut assis sur le trône, les rois crurent que c'en était fait d'eux. Les peuples espérèrent que la victoire leur appartenait sans retour ; et les rois suivaient avec anxiété les mouvemens de son épée ; et quand il la tirait du fourreau, la pâleur couvrait leurs fronts ; et quand il l'y remettait, ils espéraient ; et quand son épée se tournait vers le Nord, le Nord tremblait ; et quand elle se tournait vers l'Orient, l'Orient était consterné ; et partout où cet homme posait le pied, il s'y formait un abîme ; et partout où il paraissait, le passé s'enfuyait devant lui avec ses mœurs, ses institutions et ses usages ; et l'avenir lui ouvrait ses portes dans toute leur largeur, afin de lui donner passage.

Il soufflait, et son souffle dispersait les trônes et les empires comme la poussière que soulève l'ou-

ragan ; il parlait, et de nouveaux peuples surgissaient à sa voix, et répondaient : Me voilà. Mais il crut que c'était assez pour lui de donner aux peuples de la gloire, et qu'ils pouvaient se passer de liberté ; il voulut mettre la main sur l'épouse du Christ ; Dieu lui retira la sienne ; et l'empereur n'eut plus pour trône qu'un rocher ; et sa mort fut extraordinaire comme sa vie ; et pour que la grandeur de son nom ne fût point diminuée par ceux qui le porteraient après lui, Dieu effaça jusqu'aux dernières traces de ce nom ; et l'unique fleur qui s'était épanouie de cette tige si forte et si puissante se flétrit sous le souffle de la mort ; et tout le parfum de gloire qui s'exhalait du nom de Napoléon s'évanouit pour toujours.

Et depuis que la couronne est tombée de son front, la lutte entre les rois et les peuples, un instant assoupie, s'est ravivée ; et les peuples se défient de tout ce qui vient des rois, même du bien qu'ils veulent faire ; et les rois s'effraient dès qu'ils voient les peuples faire un mouvement, parce qu'ils savent que les peuples en veulent à leur puissance.

Et la société est déchirée intérieurement ; et tous les rapports sont forcés et gênés, parce que ceux qui obéissent n'ont point foi en ceux qui comman-

dent, et que ceux qui commandent n'aiment point ceux qui obéissent.

Les rois se sont aliéné les peuples, parce qu'ils ont séparé leurs intérêts de ceux des nations dont ils étaient les chefs ; et au lieu de se poser à la face du monde comme les représentans et le symbole de la nationalité des peuples qu'ils gouvernaient, ils se sont fait représenter par eux ; et les peuples n'ont paru dans l'histoire que comme l'image et le reflet de la majesté des rois.

Et depuis ce temps, l'histoire est pleine des noms des rois et vide de ceux des peuples : et l'histoire d'une nation n'y apparaît plus que comme le reflet de la vie d'un roi ; et les plus grands événemens sont rapetissés jusqu'aux étroites dimensions d'une affaire de famille ; et plus d'une fois, en effet, l'intérêt particulier d'un prince a soulevé les nations les unes contre les autres, et inondé la terre de sang ; et l'on a vu des peuples se combattre pendant de longues années et sacrifier leur repos, leur fortune ou leur vie, pour venger l'orgueil blessé d'un roi, ou pour assurer à ses enfans une riche succession.

Et c'est à peine si les générations futures voudront croire à un tel excès d'orgueil dans les rois et à un tel excès de servitude et de folie dans les peuples ;

et il ne faut plus s'étonner que Dieu, irrité contre l'égoïsme des premiers et contre la lâcheté des seconds, ait abandonné les uns et les autres aux terribles conséquences de leur faute, et qu'il ait brisé dans sa colère et les idoles qui s'étaient mises à sa place et leurs adorateurs.

Car depuis que Dieu est entré dans l'humanité, il n'est rien qui lui tienne plus au cœur, après les intérêts de sa propre gloire, que la dignité humaine, et il s'indigne également contre ceux qui la foulent aux pieds dans les autres, et contre ceux qui la méconnaissent en eux-mêmes.

Tenez vos pensées en haut, ô vous que Dieu a élevés sur un trône, et dilatez votre cœur selon la mesure du pouvoir qui vous a été confié, afin que, dans le cercle de votre puissance, rien n'échappe au regard de votre esprit, et que personne ne puisse se soustraire à votre amour. Semblables à ces astres qui sont d'autant plus grands qu'ils sont plus éloignés de la terre, ayez une charité d'autant plus grande que Dieu vous a élevés davantage au-dessus des autres hommes.

Malheur à vous si votre cœur ne va pas plus loin que votre sang, et si vos enfans ou vos frères sont autre chose que les aînés de cette grande fa-

mille que Dieu a confiée à votre tendresse et à vos soins !

Tout ce que vous aimerez sera pour vous ; tout ce que vous négligerez échappera à votre influence; tout ce que vous craindrez se tournera contre vous, et ce que vous mépriserez s'acharnera à votre perte. Aimez et respectez tous les droits ; et tous les droits seront pour vous : ne négligez rien de ce qui s'élève autour de vous ; et tout ce qui s'élève reconnaîtra votre puissance : aimez la liberté et la gloire ; et la gloire et la liberté vous aimeront ; et surtout prenez garde de mépriser le peuple , car il vous renverserait.

On irrite ceux qu'on méprise ; on comprime ceux que l'on craint ; on éloigne ceux qu'on néglige ; mais on ne gouverne que ceux qu'on aime.

Si quelque nouveau droit mûri par le temps cherche à éclore du devoir qui le tenait renfermé, comme le germe qui essaie de percer son enveloppe ; au lieu de le comprimer et d'en retarder la naissance, aidez-le au contraire , et employez pour cela tous les moyens qui sont à votre disposition. Si quelque liberté encore jeune et frêle a fleuri au pied de votre trône , prenez bien garde que votre pied ne la foule et ne l'écrase : mais offrez-lui plutôt votre sceptre pour appui ; afin que, s'y atta-

chant, elle puisse croître et se fortifier plus vite, comme la vigne qui enlace ses rameaux supplians autour de l'ormeau qui soutient sa faiblesse.

Si quelque idée grande et sainte se produit dans le peuple, comme ces diamans qui se forment dans les entrailles de la terre, séparez-la de tout alliage qui pourrait en altérer l'éclat; et, après l'avoir polie, ornez-en votre couronne; et qu'elle resplendisse à votre front, comme une pierre d'une belle eau et d'un prix inestimable. Car les idées qui se forment dans les entrailles d'un peuple, et comme dans les abîmes de sa nationalité, sont les vrais diamans des grands rois; et ceux-là, loin de coûter aux peuples, ajoutent au contraire à sa gloire et à sa prospérité.

Tenez votre sceptre droit dans votre main, afin qu'il ne s'incline ni à droite ni à gauche; mais qu'il puisse au contraire redresser tous les torts, appuyer tous les droits et commander à tous les devoirs. Que votre épée aime la gloire; mais ne l'accoutumez point au sang; car l'épée qui a goûté du sang en redemande toujours ensuite : qu'elle ne soit point l'esclave de vos intérêts ou de ceux de votre famille; mais que les dangers qui menacent la patrie et les outrages qui humilient sa gloire la fassent frémir dans vos mains, et en inclinent la pointe vers l'ennemi qui l'a bravée.

Que votre luxe soit dans la valeur morale des hommes qui vous entourent; que votre magnificence soit dans le prix et la grandeur des institutions qui fleurissent à l'abri de votre trône; que votre cour se compose de tous les heureux que vous avez faits, des pauvres que vous avez soulagés, des orphelins dont vous êtes devenus les pères, des malades à qui vous avez offert un asile, et de tous ceux à qui votre gouvernement a épargné quelque malheur ou quelque faute.

Ne laissez point la flatterie ramper à vos pieds, semblable à ces plantes parasites qui dévorent la sève des arbres qu'elles étreignent de leurs embrassemens; que vos courtisans soient tous ceux qui vous disent la vérité; et vivez de manière qu'il suffise pour vous louer de raconter ce que vous avez fait. Car la louange qui s'adresse aux intentions des rois est toujours suspecte, et ils ne doivent avoir de flatteurs que leurs propres actions.

Ne laissez point l'intrigue ourdir près de vous ses trames secrètes, de peur que vos résolutions ne s'embarrassent dans ses filets; car le bien, quand il sort de l'intrigue, prend la couleur du mal, et indispose contre lui l'esprit et le cœur des hommes; parce qu'ils savent que tout ce qui est lumière aime la lumière, et que tout ce qui se cache a l'instinct de son imperfection.

Gardez long-temps votre parole au dedans de vous-mêmes avant de l'engager par une promesse ; mais quand une fois vous l'avez mariée au nom de Dieu par le serment, que l'union qui lie vos deux noms soit indissoluble, de peur que vous ne scandalisiez les peuples et que vous ne les portiez à la révolte.

Que votre trône ait ses racines dans le peuple, afin que la sève vous vienne de là ; posez vos pieds sur l'histoire des nations dont vous êtes les chefs ; car, si vous les appuyez ailleurs, le sol manquera sous vos pas. Les faits en s'ajoutant les uns aux autres forment une masse si compacte qu'aucune force humaine ne peut la briser ; et les révolutions qui bouleversent la société et qui en déplacent les couches sont comme ces grandes révolutions du globe qui font surgir des montagnes là où il y avait des abîmes, et qui creusent des abîmes là où de hautes montagnes s'élevaient autrefois ; et les couches nouvelles sous lesquelles elles enfouissent celles qui formaient auparavant la surface de la société s'unissent si parfaitement aux anciennes, qu'il est impossible de les en séparer. La lave du volcan, une fois refroidie, donne au pied un appui solide et sûr ; et si les plantes qui aiment la fraîcheur et la rosée ne peuvent croître sur le terrain qu'elle a formé, la vigne aime à lui confier ses ra-

cines, et à puiser en elle cette sève de feu qui donne au vin plus de force et de saveur.

Enfoncez vos pieds dans le passé de votre patrie; étendez vos bras dans le présent, afin de le contenir et de le diriger; et que votre cœur et votre tête vivent par l'espérance et la pensée dans l'atmosphère de son avenir. N'oubliez pas ce qui a été; considérez ce qui est, étendez-vous vers ce qui sera. Que votre intelligence s'attache aux causes, que votre jugement dispose les moyens; mais que votre cœur soit toujours au but.

Ne cherchez point à faire le bien que les circonstances ou les dispositions des hommes rendent impossible; car la première condition du bien, c'est qu'il puisse se faire sans produire un mal plus grand que lui. Or, le mal le plus grand, c'est d'exaspérer une nation contre le bien; car la haine du bien est plus funeste encore que l'amour du mal.

Les peuples n'acceptent et ne s'assimilent que ce qui leur va. Connaissez donc bien l'histoire, la constitution sociale, les habitudes morales et politiques, les besoins, les instincts et les espérances de celui que Dieu vous a confié; autrement vous serez maladroits dans vos entreprises, imprudens,

dans vos résolutions, malheureux dans vos projets; vous ferez mal le bien, ce qui est le pire de tous les maux : vous dépenserez inutilement votre autorité, et il ne vous en restera plus assez pour opérer le bien que vous pourriez faire plus tard. Il n'est rien dont vous deviez être plus avares que de votre puissance; car rien ne se dépense aussi vite, et ne s'use aussi promptement.

Si la constitution vous impose le devoir de confier à d'autres hommes l'exécution de votre pensée, ne cherchez point à soulever le voile auguste dont elle protège votre majesté; et ne la découvrez point comme une chose profane aux regards curieux des peuples : laissez agir ceux qui sont responsables de leurs actes; afin qu'il n'y ait rien dans le gouvernement que l'œil de l'opinion publique ne puisse voir, rien que le bras de la justice ne puisse atteindre. Restez renfermés dans le sanctuaire inviolable où la constitution vous a placés; et que les peuples, pour vous voir, soient toujours obligés de regarder en haut.

Souvenez-vous toujours que vous êtes la tête, et non le bras; que vous devez regarder les causes, et non disposer les moyens; que vous devez choisir les hommes, et non les choses; que votre pensée doit prendre la forme des événemens, et non leur donner la sienne; et que votre âme soit comme un

vase précieux dans lequel se versent les pensées et les sentimens des peuples, et qui recueille avec soin toutes les saintes idées que la lumière de Dieu fait éclore dans le monde.

Votre mission est grande, vos fonctions sont sublimes; vous êtes des dieux sur la terre, car les peuples ne peuvent vous demander compte de rien. Vous êtes comme le cœur des nations : c'est vers vous qu'affluent leurs pensées, leurs sentimens, leurs passions et leurs espérances : c'est là que leur vie se transforme, que leur sang se colore par le contact de votre majesté; c'est vous qui donnez à leur histoire quelque chose de divin, en la rapprochant de Dieu, dont vous aspirez la puissance, la sagesse et l'amour.

L'idée d'où doit surgir un jour la gloire d'une nation naît quelquefois, comme le Verbe fait chair, dont elle est un reflet, dans l'étable du pauvre; plus tard on la trouve, quoique jeune encore, enseignant les docteurs dans les temples de la science; puis, elle attire après elle la multitude, elle fait des apôtres et des disciples; les méchans la persécutent et la crucifient, ils la mettent dans un tombeau, et la croient ensevelie dans un éternel oubli; mais elle ressuscite plus glorieuse et plus puissante; et, à la vue des peuples étonnés, elle monte vers vous pour s'asseoir à la droite de votre cœur; et c'est de là

qu'elle envoie sur les nations ces langues de feu qui éveillent leur ardeur et inspirent leur génie.

C'est vous qui choisissez et attelez au char de l'histoire les hommes qui doivent le traîner ; et quand, épuisés par une course trop longue, ou arrêtés par des obstacles plus forts qu'eux, ils ne peuvent plus marcher, c'est encore vous qui attelez à leur place des hommes plus frais et plus vigoureux.

Ne descendez donc point de votre trône pour vous mêler aux hommes et aux événemens; de peur que vos pieds ne glissent sur ses degrés, et que vous ne tombiez. Choisissez les hommes que la confiance et l'amour des peuples recommandent à votre choix et posent sous votre main, et couronnez en eux la pensée nationale dont ils sont les représentans ; afin que, devenue reine, et assise sur le trône à côté de vous, elle gouverne ceux sur qui elle régnait auparavant, jusqu'à ce qu'une autre ait pris sa place dans l'esprit et le cœur de la nation.

Les peuples aiment un roi qui s'associe à leurs espérances, et ils retirent leur cœur à celui qui n'aime que leurs souvenirs ; mais les rois les meilleurs sont ceux qui marient dans une sainte union les souvenirs et les espérances des nations; car l'es-

pérance est une fleur qui doit toujours avoir pour tige un souvenir.

Que si la constitution ou la coutume remet en vos mains le gouvernement, tremblez; car un pesant fardeau est mis sur votre conscience : vous êtes responsables devant Dieu du mal qui se commet en votre nom; et vous êtes exposés à le devenir devant les peuples, si la colère vient à s'emparer d'eux.

Empereurs, rois et princes, qui que vous soyez, sous quelque forme que s'exerce votre puissance, regardez le Christ et faites comme lui. La vie d'un roi, c'est le sacrifice; son trône, c'est la croix. Clouez vos mains et vos pieds à votre devoir; étendez vos bras vers les peuples, comme pour les embrasser : que leurs maux et leurs douleurs percent incessamment votre cœur, et que de votre cœur ouvert et transpercé l'amour et la miséricorde coulent sur les nations assemblées à vos pieds.

Peuples, si Dieu vous a donné de bons rois, bénissez-les et aimez-les; ayez confiance en eux, et ne jugez pas leurs pensées avant que vous n'en ayez vu les résultats. Si Dieu, pour vous punir d'avoir omis un devoir ou négligé un droit, vous soumet à des princes injustes ou capricieux, attendez, je vous le dis, attendez : la patience des peuples use la vo-

lonté des mauvais rois ; et la force ne fait souvent que substituer une injustice à une autre, et remplacer le despotisme d'un homme par la tyrannie de plusieurs.

Ne vous attachez point aux hommes, mais aux choses ; ne jugez point des choses par les hommes, mais jugez plutôt les hommes par les choses qu'ils font. Ne mettez point votre confiance dans les partis ; car avant tout ils se recherchent eux-mêmes : et le bien, pour être tel à leurs yeux, doit être fait par eux.

Regardez autour de vous, et voyez : tous les partis ont eu tour à tour la puissance ; en avez-vous eu plus de bonheur et de gloire ? Y a-t-il eu un seul instant où Dieu n'ait point trouvé de plaintes sur vos lèvres, ni d'amertume dans votre cœur ?

Ne vous attachez point outre mesure aux formes qui ne tiennent point au fond des choses, et que le temps use en passant sur elles. Regardez encore autour de vous. Il n'est pas une forme de gouvernement que Dieu n'ait mise sous vos yeux et sous votre main. Ici c'est un roi qui gouverne, là c'est une constitution ; ici c'est une assemblée héréditaire, là c'est une assemblée choisie par le peuple ; à votre droite est une monarchie, à votre gauche s'élève une république. Vous avez vu des monarchies s'a-

bîmer par l'excès du despotisme, vous avez vu des républiques se dissoudre par l'excès de la licence ; vous avez vu des peuples se fatiguer de l'autorité, vous en avez vu d'autres se fatiguer de la liberté ; vous avez vu du sang sur les marches des trônes, vous en avez vu sur les mains des peuples ; vous vous avez vu des rois violer leurs sermens, vous avez vu des peuples trahir leurs promesses ; mais il y a une chose que vous n'avez jamais vue : c'est qu'une nation ait mis sa confiance en Dieu et ait été trompée ; c'est qu'un peuple ait été riche de vertus et pauvre de libertés et de gloire ; c'est que des peuples unis dans le bien et pour le bien aient perdu leurs droits et soient devenus esclaves.

Vous êtes faibles parce que vous êtes divisés ; vous êtes divisés parce que vous n'avez point de lien commun qui vous unisse ; et vous n'avez point de lien commun, parce que vous n'avez que des intérêts et point d'amour ; et vous n'avez point d'amour, parce que vous n'avez point de foi. Croyez, et vous aimerez ; aimez, et vous serez unis ; soyez unis, et vous serez forts.

Où que vous jetiez vos regards, vous n'apercevez que des peuples malades et affaiblis, que des nations humiliées qui se traînent languissamment le long des voies douloureuses qu'elles se sont frayées elles-mêmes ; des royaumes dont l'histoire reste en-

foncée dans une ornière, sans qu'aucun effort humain puisse les en tirer; des républiques qui sautent d'un bond de la liberté au despotisme, et du despotisme à la liberté; des peuples asservis qui se soulèvent avec grande peine vers l'avenir pour y saisir une espérance qu'ils croyaient voir luire dans le lointain, et qui retombent plus fatigués dans leur immense misère; d'autres qui se sont tués de leurs propres mains; et qui, au moindre bruit, croient entendre sonner la trompette qui les appelle à la résurrection; mais la main de Dieu les repousse dans leur sépulcre, et les recouvre de leur triste linceul.

Les peuples sont punis parce qu'ils ont abandonné la justice; les nations sont humiliées parce qu'elles se sont élevées dans l'orgueil, et le monde est posé dans l'angoisse parce qu'il s'est ôté de Dieu.

Ne demandez donc point à ceux qui vous gouvernent des formes qui passent, mais des choses qui restent; demandez-leur de la lumière pour votre esprit, de la chaleur pour votre âme, de la foi pour votre cœur, de la liberté pour faire le bien, des droits pour garantir votre liberté, des devoirs pour appuyer vos droits; demandez-leur des temples où vos prières puissent habiter ensemble, des

écoles pour vos enfans, des salles d'asile et des hospices pour vos pauvres, des hôpitaux pour vos malades, du pain pour ceux qui n'en ont point, du travail pour les bras qui ont encore de la jeunesse et de la force, du feu pour ceux que le froid transit, des routes pour votre commerce, des encouragemens pour votre industrie, des inspirations pour vos artistes, de bonnes lois et une égale justice pour tout le monde.

Demandez ces choses, non le glaive à la main, mais l'amour dans le cœur; demandez-les en commun; car la voix qui sort de la poitrine de tout un peuple est toujours entendue: et si les hommes ne l'écoutent pas, elle ira frapper le cœur de Dieu; et les peuples n'ont rien à craindre quand leur cause est en ses mains.

## XXII

Les rois se sont détachés de vous, ô mon Dieu! parce que votre loi les gênait; et les peuples se sont détachés d'eux, parce que leur joug les fatiguait.

Les princes se sont révoltés contre votre Christ et votre Église, parce que la vanité est entrée dans

leur cœur ; et les peuples se sont révoltés contre eux, parce que l'orgueil les a enflés.

Les rois ont jeté le droit comme une arme inutile, parce que le droit ne fait qu'obliger ; et ils ont préféré la force, parce qu'elle contraint.

Et ils ont dit à la force : Tu es mon sceptre ; et à la violence : Tu es mon glaive ; et c'est par vous que je régnerai, parce que nul ne vous résiste.

Et les peuples les ont entendus, et ils ont appelé la force, en lui disant : Sois notre épée et notre bouclier ; et la force les a écoutés, et elle s'est alliée avec eux contre les rois.

Et la lutte entre les peuples et les rois n'est plus dans les régions de la justice et du droit ; mais elle est descendue bien plus bas, dans l'arène de la force et de la violence.

Les rois ont abjuré votre loi, parce qu'elle leur était supérieure ; et les peuples leur ont imposé une loi plus dure, afin que leur puissance ne soit pas sans bornes, et qu'ils se souviennent qu'ils sont hommes.

Les rois ont refusé de régner par vous, ô Seigneur ! et les peuples leur ont dit : Vous régnerez par nous, car c'est à nous qu'est la force.

Et de grands maux se sont jetés sur le monde, parce que les peuples et les rois ont perdu l'unité.

Et les rois ont dit aux peuples : C'est vous qui êtes coupables ; et les peuples ont dit aux princes : C'est de vous que vient le mal.

Les peuples et les rois sont également coupables devant vous, ô Dieu ! parce que l'orgueil les a également aliénés de votre loi.

Les rois, en séparant de vous leur pouvoir, l'ont humilié ; et les peuples, ne reconnaissant plus en eux votre image, ont refusé de leur obéir.

Car l'homme sait qu'il ne doit obéir qu'à vous, et que nul n'a le droit de lui commander qu'en votre nom.

Et le joug de l'homme lui pèse et l'humilie, parce que vous êtes son maître ; et il se révolte contre la force, parce qu'il a une âme immortelle créée à votre image.

Donnez votre crainte aux rois, ô Seigneur ! afin qu'ils règnent selon la justice ; et donnez aux peuples votre amour, afin qu'ils observent votre loi.

## XXIII

### LE SUICIDE.

Les hommes qui n'ont point l'intelligence s'imaginent que le plaisir et les richesses rendent la vie douce et facile à porter, et que le devoir, au contraire, l'assombrit et l'attriste.

Mais c'est une erreur ; car de même qu'un vin trop fumeux s'enfle sans la remplir dans la coupe qui le contient, et coule par-dessus ses bords ; ainsi l'abondance et les plaisirs qu'elle procure soulèvent la vie, et la font déborder du corps avant qu'elle ait rempli le temps qui lui avait été fixé.

L'artisan dont le travail occupe les heures ; le laboureur dont il tient le corps incliné vers la terre, ne connaissent point l'ennui : le pauvre dont le lendemain est confié à la Providence, et qui n'a de richesses que les bontés de Dieu, ne trouve point la vie trop pesante.

Mais celui qui nage dans les délices et l'abondance déplore la triste uniformité de ses jours ; il envie à l'artisan qui travaille pour lui les privations qui seules font sentir les douceurs du bien-

être ; il envie au pauvre ces peines qui rendent plus vif et plus doux le plaisir qui leur succède, et ces inégalités qui charment la vie en la diversifiant.

Il dit aux richesses : Vous m'avez trompé; aux plaisirs : Vous m'avez enivré ; à la vie : Vous m'avez menti ; il se prend d'amour pour la mort; il l'appelle par les plus doux noms ; et ses mains, à qui il n'a jamais demandé de travail pendant sa vie, il les arme contre lui-même, et leur demande comme une grâce le coup qui doit terminer ses jours et ses ennuis.

Malheureux ! comment oses-tu paraître devant Dieu avant que sa voix t'appelle ? Ne crains-tu pas de rencontrer sa colère, et de l'entendre te dire : Que viens-tu faire ici ?

La vie que tu veux rejeter loin de toi comme un fruit dont tu as exprimé tout le suc ne t'appartient pas; elle est à Dieu qui te l'a donnée, à tes parens qui te l'ont conservée, à l'Église qui l'a bénie, à tes amis qui te l'ont rendue douce aux jours de ta jeunesse, à ta patrie à qui elle peut être utile encore.

Aime le bien, et tu te reprendras à la vie ; aime les hommes, et tu te réconcilieras avec elle ; car

le bien remplit la vie sans peser sur elle, et l'amour des hommes satisfait le cœur sans l'affaiblir.

Si l'opulence t'a rendu la vie insipide, regarde autour de toi : il y a mille pauvres que tu peux rendre heureux, et à qui ton superflu peut fournir le nécessaire : il y a de jeunes vierges belles d'innocence et de candeur dont un homme corrompu convoite les charmes, et que la misère va livrer à ses infâmes caresses : il y a des petits enfans qui n'ont de vêtemens que les embrassemens de leur mère, et qui n'ont pour se réchauffer que les baisers ardens de ses lèvres.

Si tes affections concentrées dans ton âme la tourmentent et la dévorent, verse-les dans le cœur d'un ami. Un homme trouve toujours ici-bas un homme qui l'aime, et la vie que tu ne peux porter seul te paraîtra légère, quand un autre en partagera le fardeau avec toi.

Mais, hélas ! beaucoup d'hommes redoutent et fuient l'amitié, parce que l'amitié, c'est l'amour sans le plaisir et la jouissance ; c'est le dévouement sans retour sur soi ; c'est le sacrifice et le don de soi-même à un autre.

Le suicide est devenu la maladie de notre siècle, parce que l'orgueil est monté à son comble, et que l'égoïsme a énervé toutes les volontés. Les hommes

se tuent, parce qu'ils sont lâches; et ils sont lâches, parce qu'ils sont orgueilleux et qu'ils ne croient plus.

La satiété des plaisirs produit le dégoût; et la plénitude des biens de la terre écrase l'homme qui les a amassés : sa vie molle et sensuelle plie sous le faix, et succombe aux ennuis qu'elle ne peut supporter.

C'est que le cœur ne vit point de ce qui est au dehors, et il ne se nourrit point de ce qu'il convoite; mais il ne vit que de ce qu'il aime, et il ne peut aimer long-temps que la vérité et le bien.

Les désirs et les espérances de l'homme peuvent se tromper de route; ils ne restent jamais long-temps égarés; mais tôt ou tard ils retournent sur leurs pas, et reviennent au cœur, fatigués de leur course inutile et épuisés d'inanition : pour assouvir la faim qui les tourmente, ils se jettent sur lui et le dévorent; car il n'y a rien de cruel comme des désirs affamés et des espérances trompées.

Il faut être fort pour porter l'infortune; il faut être plus fort pour supporter long-temps le plaisir et l'opulence; mais pour se porter soi-même avec tout ce poids de désirs, de passions et d'espérances qui encombrent et chargent le cœur, il faut être plus fort que soi-même.

Car le poids le plus lourd que l'homme ait à porter, c'est celui de son propre cœur ; et les hommes faibles succombent sous le fardeau ; et c'est pour cela que la vie les fatigue, et que la mort leur est un bienfait.

Ils ne voient point de bien à faire autour d'eux en ce monde, parce qu'ils sont sans amour ; et ils ne voient point de maux à craindre dans l'autre, parce que leur intelligence est sans foi.

Il y a des hommes qui dans une extase d'orgueil ont cru voir la gloire ; mais elle leur a échappé dès qu'ils ont voulu la saisir, et ils ne veulent point survivre à leurs illusions et à leurs rêves. Ne pouvant se faire admirer des hommes pendant leur vie, ils espèrent les étonner et les frapper par la singularité de leur mort, et se donner aux yeux de la postérité l'apparence du martyre.

Il en est d'autres qui se tuent parce qu'ils aiment; car l'amour, qui rattache à la vie quand il est chaste et pur, en donne le dégoût et l'ennui quand il prend sa source dans les basses régions de l'âme.

Et le récit de ces crimes vient tous les jours épouvanter notre âme, et nous glacer d'horreur ; et nous ne pouvons refuser notre compassion et nos larmes aux victimes d'un aussi funeste égarement.

Et nous nous écrions : O mon Dieu ! jusqu'où seraient allées dans le bien des âmes qui se sont avancées si loin dans le mal? Quels trésors d'amour, de dévouement et de sacrifices devait-il y avoir dans ces pauvres cœurs qui ont pu sacrifier et leur vie et leur éternité à un coupable amour !

Il y a des hommes qui renoncent à la vie parce qu'ils sont méconnus et persécutés ; le monde est pour eux un désert où ils ne trouvent pas une source d'eau vive à laquelle ils puissent rafraîchir leurs désirs, et calmer la soif qui brûle leur âme.

C'est que peu d'hommes cherchent le bonheur où il est ; et le repos où Dieu l'a placé : c'est l'humilité chrétienne qui fait que nous nous accommodons avec les hommes tels que nous les trouvons, parce qu'elle nous rend indulgens envers eux et sévères pour nous-mêmes ; et c'est la confiance en Dieu qui fait que nous acceptons avec résignation les événemens tels que sa main nous les envoie, parce que nous sommes sûrs qu'il n'agit jamais que pour des fins dignes de lui.

## XXIV

### LE DUEL.

Lorsque Dieu ouvrit aux peuples barbares les portes de l'empire romain, afin d'enchaîner à la croix leur fougue impétueuse, et de rafraîchir avec leur sang plus jeune la vieillesse flétrie des nations que Rome avait conquises, l'ordre et la justice disparurent pour quelque temps de dessus la terre ; il y eut comme un moment de doute et d'incertitude ; ce n'était plus la barbarie ; ce n'était pas encore la civilisation du christianisme, mais quelque chose qui ressemblait à ce demi-jour qui n'est plus la nuit et qui n'est pas encore l'aurore.

Ces peuples ne formaient point une seule nation unie par les liens d'une loi et d'une autorité communes : l'idée de l'État leur était étrangère ; ils reconnaissaient autant d'États que de tribus, et comptaient autant de lois différentes que de chefs de famille.

Leur loi suprême était la force ; c'était elle qui décidait en dernier ressort leurs différends : leurs querelles se terminaient par la guerre, et leurs

guerres étaient des duels entre deux familles ennemies qui attiraient à leur cause tous ceux qui tenaient à elles par les liens de l'amitié ou du sang.

Lorsqu'ils eurent pénétré dans l'empire romain, ils n'y trouvèrent que des lois impuissantes et vieillies ; et comme leurs mœurs étaient plus fortes, au lieu d'être réprimées par ces lois, elles les renversèrent et se mirent à leur place ; et c'est ainsi que le duel fut introduit parmi les peuples chrétiens.

Car Rome, ce sanctuaire de l'autorité, cette cité de la loi, ne l'avait point connu aux jours de sa puissance ; et l'homme qui aurait confié à la force le soin de venger une injure, et qui aurait tué un homme libre comme lui en exposant sa vie dans une lutte, aurait été flétri du nom d'assassin et puni comme tel.

Tant que la loi flotta vague et incertaine, l'Église n'inquiéta point ces peuples dans leurs mœurs et leurs habitudes guerrières ; elle laissa la force terminer leurs querelles et fixer leurs droits, jusqu'à ce qu'elle pût mettre quelque chose à sa place ; et elle toléra leurs duels, parce qu'elle ne pouvait les empêcher, et que leurs mœurs les rendaient nécessaires.

Il valait mieux en effet laisser à des peuples barbares la force comme un frein, et la crainte comme

une bride, que de les abandonner à la licence de leurs désirs et à la fougue de leurs passions.

Mais l'Église, qui ne voulait point exiger ce qu'elle ne pouvait obtenir, faisait du moins tout ce qu'elle pouvait pour adoucir les lois par les mœurs, et pour corriger les mœurs par les lois ; elle interdit aux peuples leurs combats et leurs guerres pendant plusieurs jours de la semaine ; et les peuples s'arrêtèrent devant sa défense, et la vengeance de l'homme respecta la trêve de Dieu.

Quelquefois même l'Église ne dédaigna pas d'assister à leurs luttes, et d'être témoin de leurs duels, afin d'en adoucir la barbarie, en faisant paraître le signe de la paix et de la rédemption là même où les hommes se livraient aux fureurs de la discorde et de la guerre.

Quand la société fut assise sur des bases plus solides, et que l'unité de la famille se fut élargie pour faire place à l'unité plus grande de l'État, les lois humaines et celles de l'Église s'accordèrent pour interdire ensemble aux chefs des familles leurs duels et leurs combats, et elles transportèrent à l'État le droit de déclarer et de faire la guerre.

Et les guerres de familles ont été remplacées par les guerres entre les peuples, et ces guerres sont des duels que l'Église tolère en les déplorant ; et

elle attend avec de grands désirs le temps où elle pourra les interdire aux peuples comme elle les a interdits aux familles, et bannir la force de la société des hommes, afin de la rendre semblable à celle des anges.

Mais il faut pour cela que l'unité de l'État se dilate et s'épanouisse dans l'unité plus large de l'Église; il faut que tous les peuples se tendent la main, et ne forment qu'un seul peuple dans la foi et dans la charité du Christ.

Cependant, il est encore des hommes que la lumière n'a point éclairés, et qui tournent volontiers leurs regrets et leurs désirs vers ces temps où la force tenait lieu de loi, et où l'homme pouvait venger avec son bras l'injure faite à sa personne ou à son honneur.

Ces hommes indociles et d'une époque vieillie se trouvent surtout parmi ceux qui tiennent au passé et qui se cabrent devant l'avenir parce qu'ils en ont peur, parmi ces hommes qui ont conservé avec respect les vices de leurs pères, que leurs aïeux reconnaîtraient rien qu'à les voir, et qui seraient moins étrangers parmi les barbares que le Nord a versés sur l'Occident qu'ils ne le sont parmi nous.

Ils ne comprennent que la force, parce qu'ils n'ont que des sens que la force peut frapper; mais

ils ne comprennent point la loi, parce qu'ils n'ont point l'intelligence.

Leur vie a peu de prix à leurs yeux, parce qu'elle est vide de hautes pensées et de bonnes actions ; et ils prodiguent leur sang pour une bagatelle, parce qu'ils ne se souviennent point qu'ils ont été rachetés par celui de Jésus-Christ.

Ils mettent leur honneur si bas, qu'ils se croient engagés dans des bagatelles qui mériteraient à peine que l'homme y engage sa vanité ; et pour obéir à un préjugé que souvent leur conscience et leur raison condamnent, ils font ce qu'ils n'auraient pas le courage de faire pour accomplir un devoir.

Si quelqu'un méprise la femme qui leur a vendu ses caresses, ou ose suspecter sa vertu, ils se croient obligés à le punir pour avoir pensé ce qu'ils pensent eux-mêmes, et pour avoir parlé comme ils parleraient si les passions de leur cœur ne mettaient le mensonge sur leurs lèvres.

Ils estiment l'amitié si peu de chose, que souvent un mot échappé à un ami sans le consentement de son cœur, suffit pour rompre tous les liens qui l'attachaient à lui ; et dans leur fureur, ils cherchent avec le glaive le cœur où ils versaient leurs pensées, et contre lequel ils appuyaient leur vie.

Souvent même ils se croient obligés à soutenir avec l'épée, contre celui qu'elles ont offensé, des paroles dont leur raison, obscurcie par les fumées du vin, n'a point compris le sens, et qu'ils ne veulent point démentir par orgueil, quand le nuage qui la voilait est dissipé.

Et quand ils ont recours à la force pour venger une injure, ils appellent cela demander ou rendre raison à celui qui les a offensés, comme si Dieu avait attaché la raison à la force, et livré la justice à l'arbitrage du glaive.

La force est la raison de la brute, parce que la brute n'a que des ongles ou des dents, et que ses armes tiennent à son corps et lui ont été données par la nature ; mais la force de l'homme est dans sa raison, parce qu'il ne vient point au monde armé comme la brute, et que, pour être plus fort qu'elle, il faut que sa raison ajoute à sa force, et lui invente des armes qui puissent remplacer celles que la nature lui a refusées.

L'homme n'a point besoin d'être fort, parce qu'il est intelligent : le glaive lui est inutile, parce qu'il vit en société : toutes ses actions doivent être faites sous le regard de la loi ; et ce n'est pas au glaive, mais au jugement de la société, qu'il doit

confier les ressentimens de son cœur et la vengeance des injures qui sont faites à sa personne.

Si un mot peut vous enlever votre honneur, comment le glaive pourra-t-il vous le rendre? Et si la parole d'un homme a pu faire une tache sur votre vie, comment son sang pourra-t-il l'effacer?

Il n'y a rien qui salisse autant que le sang humain : rien ne peut laver aux yeux des hommes la souillure qu'il imprime sur la main qui l'a répandu : on regarde avec horreur celui qui verse par état le sang du criminel, et tous disent quand il passe : C'est le bourreau.

Malheur à celui qui a du sang sur ses mains et un meurtre sur son cœur! car ses mains ne seront point pures et son cœur ne sera plus léger.

Qu'il est malheureux celui qui ne peut retourner sa pensée vers les jours de sa jeunesse sans y rencontrer un cadavre, et dont les souvenirs heurtent et se brisent à chaque instant contre un tombeau!

Qu'il est à plaindre celui qui n'ose regarder en arrière, de peur d'apercevoir un fantôme qui l'effraie, et dont l'âme ne peut se reposer sur les années passées de sa vie, de peur de s'y piquer contre un remords!

Celui qui a versé le sang humain aura des visions sanglantes dans son esprit et dans son cœur ; il verra du sang dans ses rêves , et ses veilles seront tourmentées par d'affreux souvenirs.

Dans le sommeil agité de ses nuits , il verra la paupière de celui qui est tombé sous ses coups se dilater comme celle d'un homme en colère : il entendra sa voix rauque et sépulcrale l'appeler assassin ; et il se réveillera en sursaut en criant : Où suis-je? et qui m'appelle?

O vous que la faiblesse enchaîne à un préjugé que votre raison désapprouve , considérez ce que vous allez faire, et à quels remords vous allez clouer votre vie si la victoire vous rend homicides.

Que direz-vous à la mère de celui que vous aurez tué , quand elle viendra vous demander tout éplorée : Qu'as-tu fait de mon fils? Que répondrez-vous à sa femme quand , égarée par la douleur , elle vous criera : Rends-moi mon époux ? et à ses enfans, quand ils vous demanderont d'une voix plaintive : Où est notre père ?

Que se passera-t-il dans votre cœur, quand vous verrez plongée dans la misère , ou réduite à une triste médiocrité , une famille qui a perdu dans son chef celui dont le travail faisait toute sa richesse ?

C'est Dieu qui punit les crimes que les préjugés et les passions des hommes excusent ; or souvent il punit celui de l'homicide par la vue des malheurs qui pèsent sur la famille de sa victime.

Car ces malheurs sont un reproche pour son âme et un tourment pour sa conscience ; en les voyant, il se dit avec désespoir : Voilà donc mon ouvrage ; je serai donc tourmenté toute ma vie par la vue des malheureux que j'ai faits !

Et si vous succombez vous-même, qui réchauffera de son amour et de ses soins la vieillesse de votre mère? qui appuiera le bras sans force de votre vieux père? qui gardera dans la vie ces pauvres petits enfans qui ont fleuri de votre sang, et qui n'auront plus pour affermir leur jeunesse l'expérience et l'amour de leur père ? Que deviendra la femme que vous enrichissiez des trésors de votre cœur, quand sa vie sera veuve de ses joies, et son âme vide d'espérance ?

Ne craignez point de paraître lâche en vous affranchissant d'un préjugé barbare : il y a toujours du courage dans l'accomplissement d'un devoir ; et il en faut moins pour jouer sa vie contre un hasard incertain que pour l'exposer au blâme ou au mépris des hommes.

## XXV

Honorez le médecin, parce qu'en guérissant le corps, il allège le poids de l'âme.

Car le corps malade appesantit l'esprit, et la pensée ne jette qu'une lueur faible et incertaine dans des organes mal disposés.

Dans le commencement, les médecins étaient prêtres, et la médecine était renfermée tout entière dans les mystères de la théologie.

Les hôpitaux étaient des temples, et on apportait les malades sous les portiques, ou dans les bois, ou près des sources, ou sur les collines consacrées aux dieux.

Et les vieillards qui passaient examinaient les malades; et ils donnaient leur avis sur la nature de la maladie, et sur les remèdes à employer; et l'art de guérir n'avait point d'autre guide que les traditions des prêtres et l'expérience des vieillards.

Depuis ce temps, bien des siècles se sont écoulés; de grandes lumières ont été données au monde; la rédemption a apporté aux hommes le principe

du salut et la santé de l'âme : et pourtant l'art de guérir en est encore à ses premiers pas.

Le Verbe de Dieu a illuminé toutes les sciences dont il est la source, et il a dévoilé à l'homme les mystères du corps humain ; il a aplani devant les médecins les voies de la science, et cependant ils sont peu avancés encore.

C'est que, jusqu'ici, ils n'ont étudié que des cadavres ; ils ont demandé à la mort les secrets de la vie, et ont cherché dans les ténèbres du tombeau la lumière dont ils avaient besoin.

Mais les cadavres n'ont plus ni voix ni regard ; la mort ne répond point, et ne peut découvrir les secrets de la vie ; et dans le tombeau il n'y a point de lumière pour conduire la main, ou pour guider le regard.

Et les hommes de la science n'ont vu dans le corps qu'un cadavre ; ils n'ont point distingué la vie de la mort, et ils n'ont point mis de différence entre le lit du malade et le tombeau qui l'attend.

Et ils se sont faits les disciples de la mort ; ils se sont épris de passion pour elle ; elle est devenue leur livre, leur maître et leur Dieu ; et leur œil n'a plus vu autre chose que la mort ; et leur main n'a plus touché autre chose, et leur esprit n'a plus

compris, et leur cœur n'a plus aimé autre chose qu'elle.

Et de cet enthousiasme pour la mort, sont venues des doctrines de mort ; et la mort a régné dans le monde, malgré la rédemption : elle s'est assise au chevet du lit du malade, le guettant comme une proie, le réclamant comme une victime.

Et les médecins sont devenus les docteurs de la mort ; et ils n'ont rien compris dans l'art de la vie, ni dans l'art de la conserver et de la guérir.

Les uns n'ont vu dans le corps qu'une machine, dont l'équilibre constitue la santé ; et ils ont appliqué à la guérison de l'homme les lois de la mécanique.

Les autres n'ont aperçu dans les organes qu'un composé chimique, et ils ont agi avec le noble corps de l'homme comme avec les excrémens d'un animal.

Ceux-ci ne considèrent le corps que comme un vase plein de sang, et ils ont rapproché l'art et la profession du médecin du vil métier de bourreau.

Ils ont conspiré contre la vie des hommes ; ils ont voulu en épuiser les forces, et en diminuer la nature, en lui ôtant le principe de sa vigueur et de sa vie.

Et leurs malades sont sortis de leurs mains moins épuisés par la maladie que par les remèdes qu'ils leur ont donnés pour la guérir, et portant dans leur sein le germe de futures douleurs.

Mais si la mort fait une victime, leur scalpel curieux ne laissera inobservée aucune partie du corps: ce que la vie n'a pu leur dire, ils le demanderont à la mort; et ils croiront découvrir dans le cadavre les causes et la nature des maladies qu'ils n'ont pu guérir dans le corps.

Les médecins ont corrompu la science de guérir, parce qu'ils l'ont séparée de Dieu; et ils ne comprennent rien à la nature du corps, parce qu'ils ne tiennent point compte de l'âme qui le gouverne.

Et les causes des maladies leur échappent, parce qu'ils ne les cherchent point dans l'âme, où elles sont si souvent; et ils ignorent les remèdes qui les guérissent, parce qu'ils ne croient ni à la grâce de Dieu, ni à la volonté de l'homme.

Malheur à la terre! à cause de l'incrédulité des médecins. Malheur au monde! à cause de leur corruption et de leur amour de l'argent.

Malheur aux époux! à cause de l'immoralité des docteurs; car ceux-ci favorisent l'adultère, et rendent le vice facile et léger à porter.

Malheur à l'Église ! à cause de leur impiété et de leur irréligion ; car ils détruisent l'œuvre du Christ, et diminuent le nombre des élus.

Et ils prêtent aux péchés des hommes l'aide et l'appui de la science de la nature, et ils appellent l'enfer au secours des crimes de la terre.

Et ils continuent aujourd'hui l'œuvre des magiciens d'autrefois ; et leur vie est abominable aux yeux de Dieu, et maudite des hommes, parce que leur cœur est corrompu, et leur conscience obscurcie.

## XXVI

### AUX MÉDECINS ET AUX PRÊTRES.

Au commencement, Dieu forma l'homme en âme vivante, et il donna à l'esprit la direction des sens et le gouvernement du corps.

Et tant que l'esprit de l'homme fut docile à Dieu, le corps fut soumis à l'esprit, et la nature se laissa gouverner par l'homme.

Mais dès que l'homme se révolta contre Dieu, il sentit un grand combat dans son être ; car les liens

qui unissaient son corps et son âme se relâchèrent, et là où régnaient l'harmonie et l'unité, la discorde et la division s'établirent.

Et la nature, voyant l'homme rebelle à Dieu, secoua le joug de l'homme : et tout était disjoint et confus; car l'esprit allait de son côté, le corps allait du sien; et la nature suivait l'un et l'autre contre Dieu, et était un piége pour le corps et pour l'esprit, parce qu'elle n'était plus gouvernée par l'homme.

Et Dieu descendit sur la terre; et il prit la nature humaine, et en lui Dieu était homme, et l'homme était Dieu; et de cette tige divine, refleurirent la paix, l'unité et la concorde.

Cependant, la douleur était entrée dans le monde avec le mal; et le péché avait amené la mort à sa suite; car la douleur, c'est la discorde de l'âme et du corps; et la mort en est la séparation.

Et Dieu abandonna son âme à la douleur, et livra son corps à la mort; et il sanctifia la douleur, et glorifia la mort; et la douleur, qui était l'ennemie de l'homme, purifie son corps; et la mort, qui devait arracher son âme, pour la séparer de Dieu, la détache du corps, comme le vent détache les fleurs de l'arbre, et la porte dans le sein de Dieu.

Et la douleur fut vaincue dans l'âme de Jésus ; et la mort fut domptée dans son corps ; et le péché, qui est cause de la douleur et de la mort, fut détruit par sa justice et par sa sainteté.

Et l'homme-Dieu réconcilia ensemble Dieu, l'homme et la nature ; et tout fut racheté par sa mort ; et tout fut glorifié par sa résurrection.

Et dans l'homme, l'âme fut rachetée du péché ; et le corps fut racheté des suites du péché, à cause de l'âme dont il est l'instrument ; et le parfum de justice que Dieu avait répandu dans l'âme, imprégna le corps avec tous ses sens et ses organes.

Et Dieu remit à ses premiers apôtres le pouvoir de détruire dans l'âme le péché, et dans le corps les suites du péché ; et ils eurent pouvoir sur les maux de l'âme et sur ceux du corps.

Et les prêtres sont les médecins de l'âme ; et les médecins sont les prêtres du corps ; et entre les médecins et les prêtres doit exister le même lien qui unit l'âme et le corps.

Et la science de l'âme et celle du corps doivent se donner la main ; et le prêtre ne peut bien sonder toutes les profondeurs de l'âme humaine, s'il ne connaît le corps dans lequel et par lequel elle agit.

Et le médecin ne connaît qu'imparfaitement les mystères de la vie, s'il n'a point étudié les passions du cœur humain, et les merveilleux mouvemens de la volonté.

Le Christ avait les clefs de la vie : aux prêtres, il a donné celles de la vie spirituelle : aux médecins, il a remis celles de la vie du corps.

Et ceux-là ont reçu la puissance d'absoudre l'âme des péchés qui l'enchaînent ; et ceux-ci ont reçu la puissance d'absoudre le corps des maux qui le lient, et des douleurs qui le tourmentent.

Et les uns et les autres sont les héritiers du même sacerdoce, et les continuateurs de la même rédemption : car le sacerdoce de l'âme et celui du corps, et la rédemption de l'âme et celle du corps étaient unis dans le Christ.

Et ce qui a été une fois uni tend sans cesse à se rapprocher ; et le sacerdoce du corps cherche sans cesse à s'élever vers celui de l'âme, et le sacerdoce de l'âme se penche invinciblement vers celui du corps.

Et la rédemption de l'âme appelle celle du corps ; et la rédemption du corps invoque celle de l'âme, car ce sont deux abîmes de grâce et de miséricorde qui se cherchent et s'appellent mutuellement.

Et le prêtre et le médecin marchent ensemble dans la vie à côté de l'homme, et ils le portent tous deux dans leurs bras.

Et l'enfant les voit autour de son berceau ; et ils reçoivent sur leurs mains ses premières larmes, et sur leurs cœurs ses premiers sourires ; et le vieillard qui se détache de la vie les voit autour de son lit de douleur.

Or, ceux qui se rencontrent au berceau de l'enfant qui naît, et au lit du vieillard qui meurt, ne doivent plus se quitter ; car la communauté de fonctions et de ministère forme un lien puissant entre les hommes.

Que les prêtres du corps et les rédempteurs de ses maux n'oublient donc point que leur sacerdoce a commencé sur le Calvaire, et que la rédemption qui leur a été confiée s'est répandue sur le monde, des plaies du corps de Jésus.

Attachez-vous à Dieu, ô vous qui guérissez les hommes ! étudiez les merveilles de sa rédemption, ô vous qui devez racheter leurs douleurs !

Que le livre dans lequel Dieu parle aux hommes soit toujours ouvert à côté de ceux dans lesquels vous parlent les maîtres de la science, et que l'in-

strument du salut du monde s'élève au milieu des instrumens avec lesquels vous guérissez le corps.

Quand le malade vous appelle, allez chercher le prêtre qui purifie : et quand vos pieds cheminent vers l'asile de la douleur, que votre bras soit appuyé sur le bras du prêtre qui bénit ;

Afin que l'âme et le corps soient rachetés à la fois, et que les remèdes de l'âme rendent ceux du corps plus puissans et plus efficaces.

Appelez la prière de la foi au secours des tentatives de la science, et les sacremens qui sanctifient, au secours des médicamens qui guérissent.

Et Dieu bénira votre ministère, parce que vous aurez eu recours à lui ; et le succès couronnera vos efforts, parce que vous n'aurez point mis votre confiance en vous-mêmes.

## XXVII

### AUX MALADES.

Si vous êtes malade, appelez auprès de vous un médecin qui craigne Dieu, et dont le cœur ne soit point endurci par l'impiété.

Confessez-lui les maux de votre corps, et les péchés de votre âme qui en ont été la source; et il absoudra votre corps des maladies qui le retiennent, et il ouvrira à votre âme les portes de la joie et de l'espérance.

Car la présence du médecin qui vit de foi est pour le malade ce qu'un chaud rayon de soleil est pour la plante flétrie par la fraîcheur de la nuit, et ses pieds laissent une trace d'espérance et de sainteté.

Son regard bénit et console celui qui souffre, et le pouls du malade que la fièvre dévore tressaille de joie sous la pression de ses doigts.

La confiance habite sur ses lèvres et dans son regard, et une atmosphère de paix et de santé l'environne.

Il est le ministre des miséricordes de Dieu envers le corps de l'homme; et Dieu bénira son sacerdoce, parce qu'il vit dans la prière et la foi.

N'appelez point près de vos douleurs celui qui ne croit pas à la rédemption, et qui se moque de la croix; car sa science est vaine, et il n'a point le secret de la souffrance.

Rejetez loin de votre lit de douleur le médecin

qui blasphème, et celui qui est dur envers le pauvre ; car il fera des expériences sur votre corps, et la prudence ne dirigera point ses actions.

Défiez-vous du docteur qui ne se défie point de lui-même, et de celui qui a asservi sa pensée à un système, au lieu de la soumettre à l'expérience ; car il marchera au hasard, et s'inquiétera moins de votre santé que du succès de sa doctrine.

Ne tardez point à appeler le prêtre, et ne méprisez point les sacremens qui guérissent l'âme ; car l'âme est dans le corps, et c'est elle qui l'anime et le gouverne.

Confessez en même temps vos douleurs au médecin, et vos péchés au prêtre ; et appliquez sur votre âme la grâce du Christ et les sacremens qui la confèrent.

Et le prêtre montera vers l'autel qui a réjoui votre jeunesse, et il ouvrira le tabernacle où habite celui qui est le médecin de l'âme et du corps, et il en tirera la grande victime de l'amour.

Il la posera sur son cœur, et, précédé de la voix de la cloche qui annonce le passage de Dieu, et de la lumière qui signifie sa présence, il dirigera ses pas vers votre maison.

Et plusieurs fidèles le suivront, et sèmeront la route de prières : et les chrétiens avertis de loin par la voix priante de la cloche ouvriront la porte de leurs demeures, et ils mettront leurs genoux sur le seuil, et ils abaisseront leur front en priant.

Et tous se demanderont : Qui souffre donc pour que notre Dieu le visite ? Car ils savent que Dieu ne quitte ses temples que pour aller dans le temple de la douleur, dans les maisons où se continuent sa passion et sa croix.

Et on leur dira que c'est chez vous qu'il va ; et leur esprit vous donnera une pensée ; et leur cœur vous enverra un souvenir et un mouvement de compassion ; et leur âme vous portera une prière, et leurs yeux auront pour vous une larme.

Et les anges se rangeront en cercle autour de votre lit, et le ciel s'inclinera vers votre demeure, et tout sera dans le silence, l'attente et la prière.

Et quand le prêtre mettra le pied sur votre seuil, votre âme s'épanouira, et, soulevant le poids des douleurs qui l'oppriment, elle saluera d'un salut d'espérance et d'amour son Seigneur et son roi.

Et ceux qui vous aiment seront à genoux autour de vous, et ceux que vous avez le plus aimés mettront leurs mains sous votre tête, et ils la soulève-

ront, et pendant que vous vous appuierez sur leur cœur, Jésus entrera dans le vôtre.

Et il se passera entre vous et lui d'ineffables choses ; et de merveilleux entretiens auront lieu, et de saintes paroles seront échangées entre son âme et la vôtre.

Vous lui offrirez vos douleurs, il vous donnera les siennes ; vous lui parlerez de votre mort, il vous parlera de la sienne ; vous vous embrasserez sur la même croix ; sa passion deviendra votre passion, et ses mérites deviendront votre force.

Et le prêtre plongera ses doigts dans l'huile, et il en oindra vos sens, comme on oint les membres d'un athlète ; et vous serez plus fort contre la mort ; et vous deviendrez plus courageux pour combattre le dernier combat, et pour remporter la dernière victoire.

N'attendez point trop tard pour faire venir le prêtre, de peur que vous ne puissiez plus comprendre sa parole, et unir votre prière à la sienne.

N'attendez point que la mort ait fait taire la parole dans votre bouche, ou que l'agonie ait terni la prunelle de votre œil.

Car Dieu aime ceux qui le cherchent de bonne

heure, et les prières de l'Église aiment à s'entretenir avec l'esprit qui les comprend et le cœur qui les goûte.

## XXVIII

### AUX AVOCATS.

L'homme, par le péché, s'était aliéné de Dieu, et il ne pouvait lui-même défendre sa cause, parce que la vérité n'étant plus dans son cœur, sa parole était impuissante, et ne pouvait plus monter jusqu'à Dieu.

Il lui fallait un avocat qui plaidât pour lui; qui entrât à la fois et dans l'abîme de son péché, afin de le combler de son sang et de ses larmes, et dans l'abîme de la justice de Dieu, afin d'y jeter ses prières et ses mérites infinis.

Et celui qui est la parole intérieure de Dieu se fit l'avocat de l'homme; et pour cela il se revêtit de chair : il prit la parole de l'homme sur ses lèvres, afin de parler à Dieu en son nom; il prit ses douleurs et ses faiblesses dans son corps, afin de souffrir et de se sacrifier pour lui; et, sans prendre le péché qu'il venait détruire, il prit tout ce qui te-

nait au péché, afin de le dissoudre dans son âme et dans son corps.

Il se fit coupable pour rendre l'homme innocent; il se fit péché pour redonner à l'homme la grâce qu'il avait perdue; il se fit faible pour le rendre fort; et, afin de mieux plaider sa cause, il la prit en lui et sur lui, et s'en revêtit tout entier.

Et il étendit ses bras vers Dieu, et il inclina sa tête vers les hommes, et il poussa entre la terre et le ciel un grand cri qui réveilla les miséricordes de Dieu et les repentirs de l'homme; et l'homme fut absous, parce qu'un amour infini avait plaidé sa cause.

Et Jésus est toujours l'avocat de l'homme auprès de Dieu : toujours il prend sur son cœur les larmes que le repentir amène sous la paupière du pécheur, afin de les présenter à Dieu; et le coupable ne lui confie jamais en vain sa cause, et n'élève jamais sa prière vers lui sans rencontrer son amour.

Mais il y a des fautes que Dieu seul punit; il en est d'autres que la justice des hommes seule poursuit; il en est aussi qui offensent à la fois Dieu et la société, et qu'ils vengent également tous les deux.

Et le Christ a gardé pour lui la divine mission d'intercéder pour le pécheur auprès de la justice

de Dieu, et il a confié à d'autres hommes qu'il choisit entre mille la sainte mission d'intercéder auprès de la justice humaine pour le coupable qu'elle poursuit.

Et il pénètre ces hommes de son esprit ; il allume leurs pensées à la sienne et leur cœur à sa charité ; il embaume leurs lèvres du parfum de sa prière, et répand dans leur âme ses divines invocations.

Et ils s'appellent avocats, parce que celui qui est accusé les invoque dans sa détresse, et qu'ils invoquent eux-mêmes pour lui les juges devant lesquels il comparaît ; et ce nom est beau entre tous les noms du langage humain, parce qu'il exprime tout à la fois un sentiment et une idée.

Et les avocats prennent dans leurs mains la cause de l'accusé, et ils en font leur propre cause ; ils enveloppent leur client de leur amour, et ils l'introduisent dans leur personnalité ; et ils disent : Nous, quand ils parlent en son nom, parce qu'ils ne font qu'une personne avec lui.

Et s'ils croient que l'accusé est innocent, ils font ressortir son innocence de tous les faits qui la démontrent ; et ils appellent la vérité au secours de la charité et de la justice, et la puissance de leur parole s'augmente encore des forces qu'elle puise dans les intimes convictions de leur cœur.

Que si, au contraire, leur client est coupable, mais repentant, pourvu toutefois que sa justification ne compromette ni les intérêts d'un autre, ni le repos de la société, ils prennent son repentir dans leur cœur, et l'exhalent dans des paroles qui vont remuer jusqu'au fond l'âme du juge, et qui font succéder en lui la compassion et la miséricorde à la sévérité et à la justice.

Ils mettent la charité comme un bandeau sur leurs yeux ; et s'aveuglant volontairement eux-mêmes, ils ne voient plus rien devant eux que le coupable avec ses repentirs, et plus rien au-dessus d'eux que le Christ avec ses dévouemens infinis.

Ils se placent dans un monde à part où la vérité morale des faits n'est rien sans leur vérité légale : là, enchaînés aux intérêts de leur client, perdus et abîmés dans sa cause, ils n'aperçoivent plus que ce qui lui est favorable : la vérité pour eux est renfermée tout entière dans la charité ; la justice se dilate et se dissout dans la miséricorde ; il n'y a plus pour eux dans la langue humaine que deux mots : amour et pardon.

Suspendus à la cause de leur client, comme le Christ à sa croix, ils se fatiguent à l'aimer, ils s'épuisent à le trouver innocent et à le faire paraître tel aux autres : ils affirment ce qui n'est pas, quand

des témoignages clairs et précis donnent au fait un caractère de vérité aux yeux de la loi ; et ils nient avec une sainte audace ce qui est, lorsqu'aucune preuve évidente n'en confirme légalement la vérité.

Et le monde ne les méprise point à cause de leurs mensonges, et Dieu ne les punit point à cause de leurs artifices; parce que le juge ne devant juger le fait soumis à son appréciation que sur des preuves légales, l'avocat peut, sans trahir sa conscience, grouper autour de la cause de son client toutes celles qui lui sont favorables, et en écarter, au contraire, celles qui pourraient en compromettre le succès.

Et c'est ainsi que le Christ se faisait péché et malédiction pour les hommes, et qu'il les excusait devant la justice de son Père, en disant : Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.

Mais, hélas! combien peu, parmi les avocats, comprennent la grandeur et la sainteté de leur mission, et le rapport intime qui la lie à la mission du Christ comme à son principe et à son exemplaire! Combien peu élèvent leur pensée vers la croix pour se rappeler qu'eux aussi rachettent le coupable par leurs invocations, et que leur minis-

tère est une continuation et une forme de la rédemption du Christ.

L'amour de l'or est entré dans leur cœur et l'a desséché : ils pensent pour de l'or, ils aiment pour de l'or, ils parlent pour de l'or : la charité, la compassion, l'humanité, l'amour, toutes ces larges passions qui agrandissent la tête et le cœur de l'homme ne sont plus pour rien dans les causes dont ils se chargent ; la meilleure pour eux est celle qui leur rapporte le plus d'argent : et l'amour de la gloire lui-même, ce sentiment qui empêche les passions de l'homme de s'affaisser vers la terre, et qui les attire sans cesse par en haut, n'a plus de prise sur eux ; car ils n'aiment la gloire et la réputation que parce que l'or accourt de lui-même à elles.

Leur âme n'est point sur leur langue, leur conscience n'est point sur leurs lèvres ; leur cœur est étranger à leur esprit, et leurs pensées ne se rencontrent avec leurs paroles que par hasard.

Les intérêts des autres, le repos ou la gloire de la société, la sainteté de la morale, l'honneur de la religion, l'amour de la vérité, les devoirs du citoyen et de l'honnête homme, rien de tout cela ne les occupe, rien de tout cela ne leur est sacré ; ils font paraître vrai ce qui est faux; ils revêtent le

mal des apparences du bien ; ils épuisent toutes les ressources de l'éloquence pour embellir et rendre agréables à l'esprit ou supportables au cœur les actions les plus criminelles ; et la langue d'une nation, en passant par leurs lèvres, acquiert une malheureuse souplesse qui lui ôte toute sa force et toute son énergie ; elle perd les caractères tranchés qui la distinguent, et ce parfum si odorant de vérité qu'exhalent les langues qui n'ont point perdu leur innocence et leur vigueur.

Malheur aux peuples ! quand leurs destinées sont mises entre les mains d'avocats sans conscience, et lorsqu'ils comptent parmi leurs législateurs beaucoup de ces hommes qui ont joué avec la vérité, et pour qui la parole humaine a été ce que sont pour les enfans ces bulles de savon que leur souffle produit, et qui se dissipent aussitôt dans l'air.

Car le mensonge pénètre bientôt jusque dans la moelle de la société et en altère tous les rapports ; les fortes convictions, qui produisent les hautes pensées et les nobles dévouemens, s'affaiblissent et s'effacent, comme un tableau perd dans un lieu humide et mal éclairé les belles couleurs dont le revêtit la main du génie ; la pensée se décolore, la parole s'énerve, les sentimens se flétrissent, la vie s'affaisse, la constitution se vide de l'esprit qui l'animait, et se jette tout entière dans des formes ex-

térieures qui n'ont plus ni valeur ni signification; semblable à ces vieux chênes dont le temps a desséché la sève, et dont l'écorce épaissit outre mesure.

Accoutumés à ne voir dans les choses que leur vérité légale, les avocats finissent par perdre le goût de cette vérité absolue qui est la base de tous les devoirs et le fondement de tous les droits. Leur langue, usée en quelque sorte par la parole, s'émousse, et le vrai n'a plus de saveur pour elle. La loi perd dans leurs mains cette auguste dignité, cette solennelle grandeur qui caractérisent les anciennes lois des peuples chrétiens; elle devient subtile, étroite et pointilleuse comme leur esprit. Ce n'est plus cette colonne de feu qui marche devant les peuples, et qui les dirige dans les voies de la justice et de la gloire; mais c'est une faible et pâle lumière placée devant des cas particuliers, comme ces flambeaux qu'on pose devant une fondrière, afin d'avertir ceux qui passent de se tenir sur leurs gardes.

Souvent même la loi est un piége tendu à la simplicité, un filet que la ruse et la mauvaise foi savent bien éviter, mais auquel la candeur toujours confiante se prend facilement.

Il n'y a plus d'ensemble ni d'harmonie dans les

lois, parce qu'elles ont été faites pour des circonstances particulières qui n'ont aucun rapport entre elles. Il n'y a point d'unité qui les lie, parce qu'elles ne sont point fondées sur la vérité. Elles se combattent et se heurtent mutuellement : leur confusion augmente à mesure qu'elles se multiplient; le livre qui les contient n'est plus qu'une vaine nomenclature, et comme un dictionnaire d'articles sans rapports les uns aux autres. Celui qui veut les étudier n'a pas un fil qui puisse le guider dans ce dédale infini; et il est forcé d'enchaîner son intelligence à sa mémoire, et de traîner sa pensée sur des choses qui n'ont de raison et de principe qu'elles-mêmes.

C'est que les légistes ne sont pas toujours législateurs : la jurisprudence d'un pays n'est pas la même chose que sa législation; et pour bien faire de nouvelles lois, il ne suffit pas d'avoir appris par cœur les anciennes.

## XXVIII

### A LA FRANCE.

Lorsque l'esprit de la foi animait les peuples de l'Europe, et que leurs constitutions et leurs usages n'étaient qu'un reflet de la doctrine du Christ, le

temple où ils honoraient Dieu était un asile pour le malheureux : et le coupable, une fois qu'il avait touché l'autel où s'accomplit le sacrifice, devenait lui-même une chose sainte ; et l'homme qui mettait la main sur lui, pour le livrer à la justice, était regardé et puni comme sacrilége.

Et l'Église qui comprend si merveilleusement la miséricorde, et qui a un instinct si profond de tous les mystères de la charité du Christ, était fière et orgueilleuse de ce privilége ; et dès qu'on essayait de le violer ou de le lui enlever, elle devenait terrible comme une lionne à qui on veut arracher ses lionceaux : elle prenait le coupable dans ses bras ; et le pressant avec étreinte sur son cœur, elle défiait la puissance et la force des rois de la terre, et combattait avec un incroyable acharnement, pour le droit qu'elle avait de protéger le coupable qui se réfugiait dans son amour.

Réjouis-toi, ô ma belle et douce patrie! et que tous tes enfans se glorifient avec toi. Car Dieu a fait de ton sol un temple, où le malheureux est sûr de trouver un asile ; et quiconque met le pied sur la terre de France est quitte à l'instant envers la justice des hommes, si souvent injuste dans ses arrêts.

Si quelque loi barbare arrache à leur patrie des

hommes dont tout le crime est de l'avoir trop aimée, ils tournent aussitôt les regards vers la France; et prenant le bâton du voyageur à la main, ils viennent lui demander un lieu où ils puissent reposer leurs têtes, et s'entretenir librement de leurs communes espérances.

Un peuple tout entier se lève comme un seul homme, pour défendre sa foi, et reconquérir sa gloire humiliée : mais la victoire lui est infidèle; et il retombe plus humilié et plus malheureux qu'auparavant sous un joug exécré. Vous voyez aussitôt ces nobles guerriers, vaincus, mais non découragés, s'acheminer vers la France, attirés comme invinciblement par sa compassion pour le malheur, et par son enthousiasme pour la gloire.

Si les factions enivrées d'orgueil et d'ambition déchirent un pays par leurs divisions funestes, et le plongent dans les horreurs de l'anarchie, vous voyez tous ces partis accourir vers la France, à mesure que le malheur les frappe, ou que l'injustice les poursuit; comme on voit accourir les uns après les autres vers le rivage les flots que le souffle de la tempête chasse devant lui.

France, élargis ton amour, et dilate tes entrailles, car voici qu'il t'arrive des malheureux et des opprimés de toutes les parties de la terre. L'homme

du Nord et celui du Midi viennent te demander à la fois un asile : et tous les peuples de l'Europe se reconnaissent pour frères sur ton sol ; et ne forment plus qu'une seule et même famille, sous la puissante protection de tes lois et de ta gloire.

Je me réjouirai, ô Dieu des nations ! de ce que vous avez choisi la nation française entre toutes les autres, afin d'y établir un lieu de refuge pour tous ceux que le malheur poursuit ; et je me glorifierai d'appartenir à ce peuple que vous avez fait comme le Samaritain des autres peuples, et que vous avez chargé de panser toutes les plaies, et de verser l'huile et le baume sur toutes les blessures.

Vous n'avez pas voulu que sa compassion se bornât à un peuple ou à un parti, de peur que le monde n'y vît qu'un calcul d'égoïsme ou d'intérêt ; mais vous lui avez amené des hommes de tous les partis et de toutes les contrées, afin de désintéresser sa miséricorde, et de l'accoutumer à faire le bien pour les autres, et non pour lui-même.

Soyez donc fidèles, ô mes frères ! à la mission que Dieu vous impose. Quand l'exilé vient frapper à votre porte, ne lui demandez point pour quelle cause il souffre ; qu'il vous suffise de savoir qu'il est malheureux. Mesurez votre compassion, votre respect et vos bienfaits à la grandeur de ses infor-

tunes. Que le plus pauvre et le plus abandonné soit toujours préféré par vous. Consolez par votre respect et votre bienveillance les infortunes que vous ne pouvez secourir. L'homme n'a pas toujours de l'argent à donner au malheureux, parce qu'il est quelquefois pauvre lui-même; mais il est toujours riche, s'il le veut, de miséricorde et d'amour; et il peut toujours donner à celui qui souffre l'aumône de sa compassion et de ses larmes.

Malheur à l'homme qui, égaré par l'esprit de parti, refuse à l'exilé les secours ou les consolations qu'il lui peut donner! Dieu ne l'aime pas; et au jour de l'adversité, il trouvera dans les autres le même égoïsme qui rétrécit son âme.

Malheur à celui qui contriste par un refus humiliant ou par une pitié hautaine le cœur de ces nobles réfugiés qui ont tout sacrifié à leur patrie, et qui n'ont plus d'autre richesse que le glorieux souvenir de leur dévouement et de leur vie! Malheur à lui! car il outrage la France, et fait maudire son pays par ceux qui sont venus y chercher un asile.

Entourez de soins, de respect et d'amour, ces admirables victimes d'une injuste oppression. Ouvrez à ces hommes de cœur et de courage vos maisons et vos familles. Honorez en eux la cause qu'ils ont si noblement défendue, et faites-leur ou-

blier par vos hommages et votre charité qu'ils ont perdu les biens les plus précieux que Dieu ait donnés à l'homme sur cette terre, l'amour d'une famille, et la gloire d'une patrie florissante.

Souvenez-vous que le vent des révolutions a dispersé, il n'y a pas bien long-temps encore, vos pères sur toute la face de la terre ; et qu'en accueillant avec bienveillance les malheureux que l'exil a poussés vers vous, vous ne faites que rendre aux autres ce qu'ils vous ont donné, et attirer sur votre patrie les bénédictions de Dieu, et celles de tous les peuples du monde. Car les nations sont glorieuses par le bien qu'elles font, et par la confiance et l'amour qu'elles inspirent. L'égoïsme frappe les peuples d'impuissance et de stérilité, et la gloire ne prend point parmi ceux qui n'aiment et ne recherchent qu'eux-mêmes.

## XXIX

### AUX COMMUNES.

La commune qui est dirigée par des conseils sages et dévoués prospérera, et celle qui est administrée par des hommes vertueux et qui ne se recherchent point eux-mêmes sera riche en bons citoyens.

Si la loi vous appelle à élire ceux qui doivent diriger ou administrer les affaires de votre commune, ne gardez point votre vote, mais donnez-le en conscience et en honneur à ceux que vous en jugez les plus dignes.

Le devoir que vous accomplissez, quelque petit qu'il vous paraisse, est bien plus important que vous ne pensez ; car l'esprit public, qui est comme l'âme d'une nation, a sa source dans la commune, et son terme dans l'État.

Et des communes bien administrées formeront un État bien gouverné, tandis que souvent le mauvais gouvernement d'un État vient de la mauvaise administration des communes.

Ce mot de *commune* est chrétien dans son origine et profond dans sa signification, car il signifie que tous les citoyens qui font partie d'une commune doivent se considérer comme un seul corps.

Et d'autres peuples chrétiens comme nous l'appellent *gemeinde :* et ce mot n'est pas moins profond ; car il signifie que la commune n'est en quelque sorte, pour ceux qui la composent, qu'une extension du moi, et que les biens qui lui appartiennent ne sont pour chacun d'eux qu'un prolongement du mien.

*Mein* exprime ce qui m'appartient exclusivement; *gemein* signifie ce qui est à moi sans cesser pour cela d'être aux autres ; et *gemeinde* exprime ce moi multiple par le nombre, mais un par le rapport que nous appelons commune.

D'autres appellent la commune *corporation ;* et ceci veut dire que tous les citoyens d'une même commune sont comme les membres d'un même corps.

C'est dans la commune qu'une nation trouve le principe de son unité. Si la commune est divisée, l'État sera bientôt déchiré par des factions.

Ne donnez point inconsidérément votre vote ; car les intérêts que vous confiez sont ceux qui vous touchent de plus près, et les hommes qui doivent les représenter seront toujours près de vous.

Si les conseillers de votre commune ne sont pas dirigés par l'amour du bien public, vous souffrirez une persécution de tous les instans ; et si vous êtes administrés par des hommes sans conscience, un joug intolérable pèsera sur vous.

Vous serez froissés dans vos affections les plus saintes, contrariés dans vos désirs les plus légitimes, blessés dans vos intérêts les plus chers, gênés dans l'administration de vos affaires, dans l'édu-

cation de vos enfans, dans la pratique de votre religion et dans le gouvernement de votre famille.

L'argent de la commune, qui devait être employé pour l'avantage de tous, sera détourné au profit de quelques uns, prodigué dans des dépenses inutiles ou qui ne servent qu'aux riches sans être utiles aux pauvres; il récompensera les services particuliers rendus à ceux qui en disposent; il enrichira leur libertinage et les complaisances de ceux qui favorisent ou servent leurs passions.

Vos rues seront négligées, vos routes mal entretenues ou impraticables; vos écoles ne prospéreront point; votre commerce languira, et vous verrez décroître de jour en jour votre prospérité.

Ayez toujours les yeux sur ceux à qui vous avez confié les intérêts de votre commune; car quoique leurs fonctions soient gratuites, la cupidité est habile et féconde en ressources; et celui qui n'est point payé publiquement sait bien quelquefois se payer de ses propres mains, tout en conservant aux yeux des autres la réputation et les apparences d'un homme désintéressé et dévoué à son pays.

Ne souffrez pas que les intérêts de la commune se traitent secrètement, et que les marchés contractés en son nom se fassent de gré à gré entre

ceux qui lui vendent leurs services et ceux qui l'administrent.

Car ces sortes de marchés, dans lesquels le public ne voit rien, paient souvent d'une manière peu honorable des services qui devraient être gratuits; et c'est pour cela que la loi les défend, parce qu'ils donnent toujours le droit de soupçonner le désintéressement et la probité de ceux qui les font.

Le conseil qui dirige les affaires d'une commune doit en représenter spécialement les principaux intérêts. Il doit exprimer fidèlement ce qui constitue l'élément particulier de sa richesse et de sa prospérité.

Là où le commerce et l'industrie forment la principale richesse du pays, ils doivent être principalement représentés dans le conseil de la commune; là où l'agriculture occupe le premier rang, elle doit l'avoir aussi dans la représentation des intérêts du pays.

La commune le mieux administrée est celle où le travail, les lumières et les vertus sont le plus parfaitement représentés; mais malheur à celle qui ne voit siéger dans son conseil que l'opulence et l'oisiveté!

Car il n'y a rien d'aussi corrompu, d'aussi igno-

rant et d'aussi égoïste que l'oisiveté ; elle est la source des ténèbres et la mère des vices. Le travail, au contraire, est fils des lumières et de la vertu ; et il produit à son tour la vertu et les lumières.

Souvent ceux qui ne font rien représentent dans la commune ceux qui travaillent, et ceux-ci ne siégent dans ses conseils que lorsqu'il n'y a point d'oisifs opulens pour s'y asseoir à leur place.

Aussi, dans ces communes, tout souffre, tout dépérit. Le travail languit, l'industrie se plaint, le pauvre gémit, le faible est opprimé, et le riche orgueilleux et oisif jouit de tous les avantages et insulte à la misère de l'indigent.

Le pauvre, dénué de tout, privé de droits et de garanties, est dans une entière dépendance du riche ; le riche exerce un patronage honteux sur le pauvre : comme il administre tous les intérêts, il protège qui il lui plaît, il opprime qui il veut.

Il pousse et favorise le serviteur complaisant qui a flatté sa vanité ou aidé ses passions, la femme qui lui a vendu la pureté de son corps et l'innocence de son âme : les avantages publics deviennent ainsi le privilége exclusif de quelques uns : les aumônes de la charité publique, le lit que la miséricorde et la piété ont préparé pour le malade

réduit à l'indigence, la place qu'un zèle religieux et désintéressé avait réservée au vieillard infirme et sans ressource, tout est donné sans discernement à l'intrigue et à la faveur.

C'est ainsi que la dignité et l'indépendance du caractère s'affaiblissent dans une nation, que les vertus diminuent, que le patriotisme se ralentit, que l'esprit public s'efface, et que l'égoïsme et l'intérêt privé s'emparent de toutes les âmes et énervent tous les cœurs.

C'est ainsi que l'homme apprend à ramper et à s'abaisser devant l'homme, et que l'abaissement devient la posture naturelle de son âme; c'est ainsi que les hommes apprennent à se mépriser également les uns les autres, parce qu'ils ont tous les mêmes vices, et à se défier chacun de tous, parce qu'ils sont tous esclaves de l'égoïsme.

Beaucoup d'abus disparaîtraient, et le caractère des peuples s'améliorerait sensiblement, s'il y avait plus d'abnégation dans ceux qui administrent les communes, et plus de dignité et d'indépendance dans les électeurs.

Si la confiance de vos concitoyens vous a appelé dans les conseils de la commune, ne méprisez point vos fonctions : quoiqu'elles aient peu d'éclat, elles n'en sont pas moins honorables pour vous, et peu-

vent devenir utiles pour les autres, si vous savez vous oublier vous-même.

Pensez bien, voyez juste et parlez haut ; que vos opinions aient leur source dans votre conscience : exprimez-les avec franchise et courage ; ne reculez jamais devant votre devoir. Que la voix du puissant n'étouffe point la vôtre. Que son regard ne vous intimide point.

Craignez Dieu, aimez le peuple, protégez le faible et le pauvre. Que les abus trouvent en vous un adversaire implacable, et que le peuple en vous voyant passer vous montre du doigt en disant : Celui-ci nous aime et parle pour nous.

Les intérêts du peuple seraient bien mieux défendus s'il pouvait assister aux délibérations où ils sont soumis à l'examen de ses mandataires, et il connaîtrait bien mieux ceux qui sont ses amis s'il pouvait être témoin de leurs votes et entendre leurs paroles.

Mais il n'y a pas encore assez de dévouement dans ceux qui gouvernent et de justice dans ceux qui administrent, pour qu'ils puissent exposer leurs actes aux regards du public et livrer leurs paroles à son jugement.

## XXX

### AUX ÉLECTEURS.

Soyez soumis à la constitution de votre pays; acceptez comme des devoirs tous les droits qu'elle vous accorde, et comme une charge tout le pouvoir qu'elle vous attribue.

Plus vous avez de droits, moins vous vous appartenez à vous-mêmes; plus vous avez de pouvoir, plus vous devez vous humilier devant Dieu et devant les hommes.

Car le pouvoir est donné, non pour celui qui le possède, mais pour l'avantage des autres; et l'homme qui a la plus haute puissance sur la terre n'est que le serviteur des serviteurs de Dieu.

Celui qui se laisse arracher les droits que lui donne la constitution de son pays est un lâche, et celui qui néglige les devoirs qu'elle lui impose est un mauvais citoyen.

Le droit le plus élevé est celui du législateur; car ce sont les lois qui gouvernent les peuples, et le gouvernement se trouve par conséquent remis entre les mains de ceux qui font les lois.

Mais il en est peu qui comprennent la sainte mission du législateur. La vanité, l'orgueil, l'amour de la famille et la passion de l'argent pervertissent beaucoup de consciences.

Quelquefois la constitution donne à une portion plus ou moins grande du peuple le droit de nommer ses législateurs. Alors une grande responsabilité pèse sur ceux à qui ce droit est imposé.

Car Dieu les visitera pour les mauvais choix qu'ils auront faits, et la postérité les maudira pour les mauvaises lois qu'on lui aura laissées.

Si la loi vous convie à l'élection des législateurs de votre pays, répondez à son appel ; et ne privez point de votre suffrage celui que vous en croyez digne.

Et dans votre choix suivez plutôt l'inspiration de votre conscience que les suggestions de l'esprit de parti ; car tout ce qui se rattache à des intérêts particuliers rétrécit l'esprit, et offusque le jugement.

Là où les voix se comptent, plutôt qu'elles ne se pèsent, la vôtre peut faire pencher la balance, et décider de l'avenir de votre pays.

Avant de jeter votre suffrage dans l'urne, con-

sultez Dieu dans la prière et votre conscience dans la réflexion, et demandez humblement conseil aux hommes dont les lumières viennent du cœur.

Ce sont les hommes consciencieux et honnêtes qui font les bonnes lois. Ceux qui n'ont que l'esprit et le talent font souvent paraître bonnes celles qui sont mauvaises.

Ne livrez point les destinées de votre pays à un homme auquel vous ne voudriez pas confier vos propres intérêts ; mais ne craignez point de choisir pour mandataire celui à qui vous confieriez volontiers votre fortune, votre réputation, votre honneur, et tout ce que vous avez de cher au monde.

Préparez-vous à l'élection de vos législateurs comme à un acte important de la vie ; car votre suffrage, s'il est donné avec discernement, est comme un testament par lequel vous allez doter votre pays d'un trésor précieux.

Approchez de l'urne électorale avec une âme droite, un cœur simple et un corps sobre ; et qu'aucune liqueur enivrante ne mouille vos lèvres avant que le nom de l'élu soit proclamé.

Si d'autres vous disent : « Venez avec nous, et joignez votre suffrage aux nôtres ; car celui que nous voulons élire est un homme dévoué à son

pays ; » ne leur accordez pas aussitôt votre confiance ; et si vous ne voyez pas clairement quel est le meilleur parti, allez du côté où vous voyez le plus d'hommes honnêtes, religieux et indépendans.

Malheur à celui qui vend son vote pour de l'argent ! Dieu et les hommes l'ont en horreur ; il subira les mépris de sa propre conscience, et il sera puni tôt ou tard par où il aura péché.

Car celui qui aura acheté la conscience des autres pour se faire élire, ne craindra point de vendre la sienne, après qu'il sera élu ; et quand ceux qui gouvernent lui demanderont l'argent du peuple, il n'en sera pas moins prodigue qu'il ne l'a été du sien avant l'élection.

Ne donnez, qu'après des précautions infinies, votre voix à celui dont la position n'est pas indépendante ; car ses pensées et ses résolutions se tourneront comme d'elles-mêmes vers ceux de qui il dépend.

Respectez dans les autres le droit qu'ils partagent avec vous ; et ne souillez point par des rixes, des discordes et des querelles une solennité qui doit être un symbole de paix et un gage d'union.

Après que l'élection est terminée, si l'homme de

votre choix a remporté la victoire, glorifiez-vous humblement, et n'insultez point à ceux qui ont été moins heureux que vous.

Si, au contraire, vous avez succombé, soumettez-vous avec résignation ; félicitez les autres de leur victoire, et espérez qu'une autre fois Dieu bénira vos efforts et fera prospérer vos désirs.

## XXXI

### AUX LÉGISLATEURS.

Si quelqu'un ne hait pas son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, ses neveux et toute sa famille, il n'est pas digne de s'asseoir parmi les représentans de la nation.

Si quelqu'un aime l'argent et le luxe, et si sa paupière se dilate à la vue d'une pièce d'or, il n'est pas digne de donner des lois à son pays.

Celui qui regarde d'un œil de complaisance le banc où les ministres sont assis, et qui recherche avec avidité leurs sourires, ne mérite point d'être compté parmi les législateurs d'un peuple.

Que la voix du législateur est puissante, quand du haut de la tribune elle tonne contre les vices qui

corrompent le peuple ou contre les abus qui le ruinent ! Elle est semblable à la voix de l'orage que les monts se renvoient et que mille échos répètent.

Que sa parole est solennelle et sainte, quand elle part des abîmes du cœur et des profondeurs de la conscience, et que tous les bons citoyens reconnaissent en elle leurs propres pensées !

Il a dans les mains la fortune des riches, l'aisance de l'ouvrier et le denier du pauvre ; il les ouvre et les resserre selon que les besoins et les intérêts du pays l'exigent.

Il est l'aumônier du peuple ; et c'est par lui que le peuple donne et distribue ces aumônes qui paient le temps voué aux intérêts de la patrie, et les services consacrés à sa prospérité ou à sa gloire.

Sa main trace une pente et un sentier aux événemens ; il leur fait signe du doigt en leur disant : Vous irez par ici, et vous arriverez là.

Et les événemens dociles suivent la route qu'il leur indique, et courent vers le but qu'il leur montre de loin.

Car chaque loi est elle-même un événement et le principe de plusieurs autres ; c'est un germe jeté dans la vie d'un peuple, et qui ne se donnera point

de repos jusqu'à ce qu'il y ait reproduit tous les élémens qu'il contient.

Il divise à son gré les peuples, ou les unit et les réconcilie; il a dans sa droite la paix, l'abondance et la vie; et dans sa gauche la guerre, l'indigence et la mort.

Les lois d'un peuple donnent une forme à sa nationalité, et un pli à son histoire et à sa vie; et les législateurs font les nations à leur image et à leur ressemblance.

L'assemblée où s'agitent les destinées des peuples est comme une succursale du ciel; les anges assistent en silence à ses délibérations, et Dieu lui-même écoute ses conseils et accorde avec eux sa providence.

Car il respecte la volonté de l'homme et ne fait point de bien aux peuples sans leur concours; sa providence ne se hâte point, et il laisse le temps mûrir les germes que la main de l'homme lui a confiés.

Mais peu de législateurs comprennent ces choses, parce que beaucoup sont ambitieux ou aiment l'argent; et au lieu de veiller à la gloire et à la prospérité des peuples, ils cherchent leurs propres intérêts ou ceux de leurs familles.

Ils font à leurs commettans des promesses qu'ils ne tiennent point ; ils donnent leurs discours à ceux qui les envoient, et leurs votes à ceux qui les paient.

Il est étranger à ses commettans, celui qui ne regarde point leur argent comme le sien propre ; il prodigue l'obole du pauvre et le denier de la veuve, parce qu'il ne les prend ni sur son propre nécessaire ni sur son superflu.

L'indifférence et la lâcheté de ceux qui votent l'impôt ruinent le peuple, et la perversité de ceux qui l'emploient corrompt les nations.

Ne cherchez point à suivre la route de l'argent que vous portez chez le ministre du fisc, et avec lequel vous payez à l'État l'air que vous respirez, et le droit d'avoir dans votre humble demeure un lit où étendre votre corps, pour le reposer de ses fatigues.

La route de l'oiseau nocturne dans les airs est obscure et mystérieuse ; la marche du serpent qui rampe sur la terre est tortueuse et insaisissable ; le vaisseau qui glisse sur l'onde en déchirant la vague ne laisse aucune trace de son passage ; mais souvent le chemin de l'argent que le citoyen donne à l'État est plus mystérieux et plus insaisissable encore.

N'attachez point vos yeux avec trop de complaisance à la pièce d'or qui brille, et ne la gardez point avec volupté dans votre main, de peur que votre regard ne soit ébloui par son éclat ou que vos mains ne soient souillées par ses attouchemens.

Car depuis que l'homme y a imprimé son nom et l'a frappée à son image, jusqu'au jour où elle est entrée chez vous, elle a été la source de bien des vices, la cause de bien des crimes et le témoin de mille iniquités.

Souvent l'or part de la chaumière et arrive au palais ; il est le produit du travail et la récompense de l'oisiveté ; il naît dans les fatigues et l'angoisse, et va s'ensevelir dans le plaisir et la jouissance. Les vertus et l'activité du pauvre le produisent, le vice et la paresse le dévorent.

Le regard du maître qui commande ou qui menace est bien puissant ; il y a bien des séductions dans les sourires de la femme qui vous captive ; mais rien n'égale la puissance et les séductions de l'or ; rien ne flatte autant le regard, rien n'est aussi doux au toucher.

Le roi qu'environne l'éclat de la majesté est moins puissant sur son trône que sur la pièce d'or qui porte son image, et son effigie a plus d'empire,

et fait faire plus de choses que sa personne elle-même.

Les peuples de la terre sont à genoux devant l'or; les nations sont prosternées devant lui la face contre terre; les yeux demandent à voir de l'or; les oreilles aiment à entendre le son de la pièce d'or contre la pièce à laquelle elle s'ajoute, les doigts demandent à toucher de l'or.

Ceux qui gouvernent s'abaissent devant ceux qui sont gouvernés pour en obtenir de l'or; ceux qui obéissent s'abaissent devant ceux qui commandent pour avoir de l'or; les maîtres corrompent les serviteurs, les serviteurs corrompent les maîres.

Tout est incliné, tout est courbé, il n'y a plus rien qui se tienne droit; rien n'est debout dans l'âme et dans le corps de l'homme, et ses yeux n'osent plus regarder le ciel, parce que ses désirs et ses espérances ne regardent plus Dieu.

Or, l'amour de l'argent descend des lois dans la vie, et du sommet de la société jusqu'à sa base. Comment le peuple ne tendrait-il pas ses mains et ses désirs vers l'argent, lorsque tout le génie de ceux qui le gouvernent consiste à lui en tirer le plus qu'ils peuvent?

C'est donc une grande chose que l'or, puisqu'il

gouverne jusqu'aux chefs des empires, et que les flots tumultueux de leur ambition s'arrêtent humbles et dociles devant lui.

C'est lui qui élève ou renverse les ministres auxquels est confié le sort des nations; et le meilleur moyen pour un peuple d'obtenir d'eux des lois larges et justes, c'est de leur dire par la voix de ses représentans : Vous n'aurez pas notre or.

On leur criait : Vous violez la justice et les lois, ils étaient sourds : Vous opprimez le peuple et vous attirez sur votre tête ses malédictions, ils n'écoutaient pas : Vous offensez Dieu et vous outragez la religion, ils souriaient.

Mais du moment qu'on leur a dit : Vous n'aurez pas d'or, ils ont pâli, ils ont été consternés dans leurs cœurs, ils se sont regardés en se demandant : Que ferons-nous? et dans leur désespoir ils ont dit : Soyons justes afin d'avoir de l'or, car on n'est puissant et on ne gouverne que par lui.

Pourquoi donc, ô législateurs des nations! êtes-vous si prodigues de l'argent du peuple? et pourquoi ouvrez-vous votre main sans discernement à ceux qui vous le demandent?

La dignité d'une nation, dites-vous, exige que tous les services soient largement payés, et qu'un

certain éclat environne tous les dépositaires du pouvoir.

Honte à ceux qui souillent leurs lèvres par de telles paroles! car c'est eux qui pervertissent le sens des nations, et qui livrent les peuples à l'amour effréné de l'or.

La reconnaissance et l'amour du peuple ne valent donc pas son argent, et ne peuvent récompenser ceux qui lui donnent leur temps et leur cœur?

L'admiration et les hommages de la postérité ne peuvent donc payer assez quelques instans consacrés aux intérêts de la patrie et à sa gloire? et l'éclat que donne à la vie d'un bon citoyen une conscience pure et l'oubli de soi-même est donc moins digne d'envie que le faux éclat de l'or?

La gloire et la dignité d'un peuple seront diminuées parce que ceux qui le servent dans les emplois publics ne peuvent briller par le luxe de leur table et par la magnificence de leurs équipages! Et ne le seront-elles point, lorsque des milliers de pauvres écorcheront leurs pieds nus contre le pavé des rues qu'ils traversent en demandant l'aumône? lorsque les petits enfans demanderont du pain à leurs mères, et que leurs mères leur répondront en pleurant : Mon fils, je n'ai point de pain? lorsque le vieillard qui ne peut plus réchauffer son corps

par le travail n'a point de vêtemens pour adoucir la rigueur du froid qui contracte sa peau et pénètre ses os?

Une nation sera moins grande et moins glorieuse parce que ses ministres et ses fonctionnaires ne nagent pas dans l'abondance et les délices! Et elle ne le sera pas moins, lorsque l'ignorance et la misère, prenant l'homme par la main, le conduisent comme fatalement dans les sentiers du vice, au bout desquels il trouvera le désespoir.

O mon Dieu! qu'il y a de mensonge et d'impudence dans l'esprit de l'homme, quand son cœur n'a ni votre crainte ni votre amour! Qu'il y a de dureté et de cruauté dans son âme, quand l'égoïsme et la soif de l'or y ont éteint l'esprit de charité!

O peuples! ne croyez point à ces vaines paroles par lesquelles vos représentans cherchent à excuser leur prodigalité et leur indifférence pour le pauvre. N'y croyez point, car ils n'y croient point eux-mêmes; et en les disant, ils mentent à Dieu, à leur conscience et à vous.

Ils prodiguent votre argent, parce que c'est le vôtre et non le leur; ils le donnent sans précaution, parce qu'ils ne vous aiment point; ils le jettent aux pieds des ministres qui le leur demandent, parce

qu'il leur en revient une bonne part, et que souvent ils leur ont vendu d'avance leur conscience et leur vote.

Et vous, législateurs! si la dignité des nations vous touche, élevez donc l'esprit et le cœur des peuples par des institutions sages et chrétiennes; au lieu d'attirer l'or des peuples dans les palais des grands, répandez-le dans la chaumière du pauvre.

Bâtissez des écoles qui préviennent le vice et l'ignorance, à la place des prisons qui punissent l'un et l'autre. Ces vils espions qui guettent la pensée de l'homme, afin de la traîner devant la justice humaine et de la flétrir par une condamnation infamante, remplacez-les donc par ces divins espions qui épient les désirs coupables du pécheur, afin de les cacher aux yeux des hommes et de les effacer aux yeux de Dieu lui-même, par ces anges de paix qui ne jugent que pour absoudre, et dont le tribunal où le pécheur s'accuse est placé tout près de l'autel où Dieu pardonne et rachette.

Là où il n'y a point de prêtre, il faut un espion ou un gendarme; là où il n'y a point d'autel sur lequel coule le sang du Rédempteur, il faut un échafaud et un bourreau, pour y répandre le sang du coupable.

Ce qui fait la dignité d'une nation, ce qui l'élève

au-dessus des autres, ce sont les lumières et les vertus de ceux qui la gouvernent, le dévouement de ses citoyens, le courage de ceux qui la défendent, la sainteté de ses prêtres, l'humilité des grands, l'espérance et la résignation des petits, la modération des riches, la patience des pauvres, l'activité de ceux qui travaillent, la sobriété de ceux qui jouissent, l'amour de chacun pour tous, et l'ordre dans la liberté par la loi.

Ce qui fait la richesse d'un peuple, ce sont ses temples et ses autels; ces écoles où les petits enfans viennent à Jésus pour qu'il les instruise et les bénisse; ces hôtels où Dieu habite dans la personne des pauvres qui souffrent; ces asiles qui épargnent aux mères leur temps et qui préservent l'enfance des atteintes du vice; ces maisons où sont déposés les trésors des siècles passés, et qui concentrent, comme dans un puissant foyer, les lumières de tous les âges et de tous les pays; ces édifices où le cœur et la pensée des générations présentes viennent causer familièrement avec le cœur et la pensée des générations qui ne sont plus, et préparent l'avenir des générations qui ne sont pas encore; ces palais où l'imagination de l'artiste vient se rafraîchir aux sources les plus pures de l'inspiration, et où son âme s'illumine aux vives splendeurs du génie.

Diminuez le nombre des pauvres et des ignorans,

et vous diminuerez le nombre des crimes ; et la nation florira dans la justice, et elle s'élèvera par la foi, la science, la religion et la charité.

Si les fonctionnaires s'enrichissent par leurs fonctions, ils ne servent plus leur pays, mais c'est leur pays qui les sert ; et quand il leur a jeté leur salaire, il est quitte envers eux, et ne leur doit plus ni amour ni reconnaissance.

O mon Dieu ! donnez votre esprit à ceux qui font les lois et qui distribuent les aumônes du peuple ; car un peu de votre lumière et de votre charité fera plus en eux que tous les engagemens de parti, et que toutes leurs promesses envers les peuples.

## XXXII

J'ai regardé autour de moi, et j'ai vu de grandes injustices ; et j'ai dit à Dieu : Mon Dieu ! combien de temps encore en sera-t-il ainsi ?

A ma gauche était un homme, et cet homme avait les mains liées, et il était attaché à un assassin ; et ils tenaient ensemble comme deux jumeaux.

Et une grande foule de peuple l'entourait et l'ac-

cablait d'imprécations ; et la honte couvrait son front, et de gros pleurs tombaient de ses yeux.

Et j'ai demandé : Quel grand crime a donc commis cet homme? Et l'on m'a répondu : « Cet « homme était pauvre, et ses enfans lui ont de- « mandé du pain, et il n'en avait point à leur « donner, parce que personne ne voulait le faire « travailler.

« Et il est entré dans la maison du riche qui lui « avait refusé l'aumône, et il a brisé le coffre où « était le pain, et il en a pris un morceau, et il l'a « apporté à ses enfans, en leur disant : Vous ne « mourrez point ; car voici du pain.

« Et ses enfans ont béni Dieu de ce qu'il a eu « pitié de leur misère ; et ils ont béni leur père « avec larmes, parce qu'il leur a apporté assez de « pain pour les empêcher de mourir.

« Et leur père a pleuré, et il leur a dit : Ne bé- « nissez point votre père, car il n'a point gagné ce « pain ; et ne vous réjouissez pas, car ce pain est « le fruit du vol.

« Et ses enfans ont jeté de grands cris en disant : « Nous ne mangerons point ce pain, parce que « c'est un pain de malheur et de malédiction, et

« nous mourrons pour ne point être témoins de la
« honte de notre père.

« Et pendant qu'ils disaient ces mots, des soldats
« sont entrés, et ils ont pris le père, en disant :
« C'est toi qui as volé ce pain.

« Et ses enfans se sont jetés à leurs genoux en
« criant : Ayez pitié de notre père à cause de nous,
« et ne l'emmenez pas, car nous allons mourir.

« Mais les soldats n'ont point écouté ; et les juges
« ne se sont point laissé attendrir, et ils l'ont con-
« damné comme un malfaiteur. »

Et je me suis détourné, et j'ai vu à ma droite un homme richement vêtu ; et tous se pressaient sur son passage, et le saluaient en faisant de lui de grands éloges.

Et j'ai demandé : Quel bien a fait cet homme? Et on m'a répondu : Cet homme s'est enrichi par des usures : il a ruiné beaucoup de familles ; et on ne l'a point condamné, parce qu'il est riche et qu'il a beaucoup de protecteurs et d'amis.

Et en entendant ces choses, j'ai frémi en moi-même, et mon âme s'est renversée en moi, parce que la vue de l'iniquité l'a ébranlée.

Le riche pille le pauvre, et on le laisse faire

parce qu'il est riche; le fort opprime le faible, et on n'ose le condamner parce qu'il est fort.

Mais si le pauvre prend au riche un morceau de pain, il est jugé comme un voleur; et si le faible se défend contre le fort, il est condamné comme un séditieux.

Et les hommes ont appelé cela justice, et ils ont dit : Ceci est la loi; c'est l'ordre sans lequel aucune société ne peut subsister.

Mais ils ont menti, ô mon Dieu! Ce qu'ils ont appelé justice, ce n'est point la justice; car la justice est égale pour le pauvre et pour le riche, et elle ne fait point acception de personnes.

Et ce qu'ils ont appelé loi, ce n'est point la loi; car la loi est faite pour protéger le pauvre contre le riche, et le faible contre le fort.

Et ce qu'ils ont appelé ordre, ce n'est point l'ordre; car il n'y a point d'ordre là où la justice et la charité sont absentes.

Votre justice n'est point semblable à la nôtre, ô mon Dieu! car elle est sévère pour celui qui a la puissance et la force, et pleine d'indulgence pour le faible et l'indigent.

Votre loi n'est point comme nos lois, parce que

vous n'en avez qu'une, et que, nous, nous en avons plusieurs.

Et là où est l'unité, il n'y a point de contradiction; et nos lois se contredisent et sont impuissantes, parce que nous les avons multipliées.

Et l'ordre que nous avons fait ne ressemble point à celui que vous avez établi; car le vôtre, c'est le sacrifice par l'humilité et la charité.

Vous êtes descendu dans le monde, ô mon Dieu! et vous avez pris un nom humain qui veut dire Sauveur, et c'est sous ce nom que vous voulez être connu et adoré de nous.

Et vous avez allongé vos pieds sur une croix, et vous avez étendu sur elle vos bras, comme un homme qui veut embrasser le monde.

Et vous étiez entre la terre et le ciel; et le ciel s'inclinait vers vous pour se rapprocher de la terre, et la terre s'élevait vers vous pour se rapprocher du ciel, et le ciel et la terre s'embrassaient en vous.

Et vous êtes le médiateur, parce que vous avez souffert pour le monde; et vous êtes le roi des hommes, parce que vous vous êtes sacrifié pour eux; et vous êtes le maître des nations, parce que vous êtes mort pour elles.

Et votre couronne est d'épines, et votre sceptre est un roseau, et votre force est dans votre passion, et votre puissance est dans votre sacrifice, et votre vertu dans votre sang.

Voilà l'ordre, ô mon Dieu! tel que vous l'avez établi; il a son principe dans l'humilité; il se développe par le sacrifice, et il s'accomplit dans la charité.

Et là où il n'y a qu'orgueil, égoïsme et amour-propre, l'ordre n'est point, mais le désordre, la division et l'anarchie.

La justice, c'est la richesse du pauvre; la loi, c'est la force du faible, et le droit de celui qui n'a que des charges et des devoirs.

Que deviendront vos pauvres, ô mon Dieu! si la justice des hommes tourne contre eux? Que deviendra le faible, si la loi augmente encore la force de celui qui est fort?

Ouvrez les yeux, Seigneur, aux hommes qui font les lois, afin qu'elles ne pèsent point sur le faible et l'indigent; et dirigez le cœur de ceux qui les exécutent, afin que les petits ne soient point écrasés.

De peur que les hommes poussés au désespoir n'aient recours à la violence, et que les petits, sé-

duits par l'orgueil, ne veuillent devenir grands en violant la justice.

Car la violence ne fonde rien, parce que vous êtes puissance, sagesse et charité; et la force n'édifie point, parce que l'homme est votre image.

Vous avez donné la force aux animaux, parce qu'ils n'ont point l'intelligence; et la violence est leur droit, parce qu'ils ne comprennent point.

Mais vous avez donné l'intelligence à l'homme, et l'intelligence est sa force; et vous lui avez donné l'amour, et l'amour est sa puissance.

Et l'homme attend, parce qu'il espère; et il est patient, parce qu'il prévoit, et que l'avenir est à lui.

Mais ceux qui n'ont que le passé se troublent lorsqu'il leur échappe; et ceux qui n'ont que le présent font effort pour le retenir; et ils n'ont point la patience, parce qu'ils désespèrent de l'avenir.

Mais vos enfans ont confiance en vous, ô mon Dieu! parce qu'ils savent que vous protégez le faible, et que les temps sont en votre main.

## XXXIII

### AUX JUGES ET AUX JURÉS.

Dieu seul a les clefs de la vie et de la mort, et il les donne à qui il veut ; et quand il les donne, ce n'est jamais pour l'avantage de ceux à qui il les remet, mais bien pour sa gloire et pour le bien de la société.

La mort est entrée dans le monde par le péché, et c'est encore le péché qui la fait entrer tous les jours dans les lois et les institutions des peuples.

Et c'est pour cela qu'il y a dans chaque nation des soldats et des juges, afin de punir par la guerre les étrangers qui violent son territoire, et par la mort ou d'autres châtimens, les citoyens qui violent ses lois.

Et si une nation n'avait pas le droit de faire mourir le coupable qu'elle ne peut corriger, elle aurait bien moins encore celui de repousser par les armes les attaques ou les incursions de ses ennemis.

Et dans l'un comme dans l'autre cas, ce droit est le droit de légitime défense ; et Dieu n'a donné à

personne le droit d'attaquer et d'invoquer le premier la force.

Et par un étrange aveuglement, plusieurs refusent à la société le droit de punir de mort le coupable dont un crime a flétri la vie; et ils la proclament grande et glorieuse, lorsque, pour augmenter ou pour conserver son territoire, elle porte avec elle la désolation, la mort et le carnage.

Mais de quelque manière que l'homme exerce le droit de mort dont Dieu l'a investi, ce droit est un mystère profond; et l'homme ne peut sonder les abîmes de la mort, sans être pris de vertige, et sans que son cœur et sa raison soient consternés.

Et il ne faut pas s'étonner que ceux qui ne croient ni au péché, ni à la rédemption, ne croient point au droit de punir le coupable; car le péché seul explique la mort, et il n'y a que la rédemption qui explique l'expiation du péché par le sang.

Lorsque les peuples sont barbares, ils ne connaissent point clairement ce que c'est que la justice; ils ne punissent point, mais ils se vengent; et la cruauté souille toujours le châtiment, parce qu'ils ne comprennent point l'expiation.

La justice humaine doit être l'image de celle de Dieu; elle ne doit punir qu'à regret, et ne livrer au

bourreau que ceux qui, livrés à eux-mêmes, ne trouveraient dans leur âme que des habitudes de vice et le besoin de commettre de nouveaux crimes.

Mais, hélas! quoique la lumière du Christ illumine depuis dix-huit siècles le monde, la société se venge toujours sur le coupable qu'elle punit; et la pensée de la rédemption n'entre pour rien dans les châtimens qu'elle inflige.

Et sa cruauté, pour avoir changé de forme et d'objet, n'en est ni moins révoltante pour ceux qui en sont les témoins, ni moins horrible pour ceux qu'elle tourmente.

Elle n'en veut plus au corps du coupable qu'elle punit, à ce corps où l'excès même des souffrances en abrège la durée, et que la mort vient bientôt dissoudre; mais elle s'acharne sur son âme immortelle, et met dans sa conscience un ver rongeur qui la dévore sans cesse.

Pour punir l'homme de son crime, elle le voue au crime; pour le punir de l'avoir commis librement, elle lui impose la nécessité d'en commettre de nouveaux à l'avenir: l'endurcissement et le désespoir deviennent le châtiment d'une faute passagère; et le malheureux coupable perd à la fois l'espérance et les moyens d'expier son crime par le

repentir, et de satisfaire à la justice de Dieu et à celle des hommes.

N'entrez point dans le lieu où l'homme envoie les coupables qu'il condamne, de peur que votre cœur ne prenne en haine la justice humaine, et qu'il ne s'aigrisse contre la société.

Là, jamais une pensée d'espérance n'est montée de l'âme du coupable; jamais un regard de confiance ne s'est élevé vers le ciel; jamais une prière n'a été trouver le cœur de Dieu, et n'a parlé à sa miséricorde; jamais une affection sainte et pure n'a réuni deux cœurs dans un commun repentir.

Là, habitent la vengeance, la haine, le crime et le désespoir; là, est le foyer de tous les vices, l'école de tous les crimes et l'apprentissage de tous les forfaits.

Là, l'enfant qu'ont corrompu de bonne heure les mauvais exemples, est confondu avec l'homme qui a vieilli dans le crime, et livré au souffle contagieux de son âme, afin d'en apprendre tous les secrets de l'enfer et de rapporter dans le monde, après le temps de sa peine, l'expérience, l'habitude et le besoin du crime, le dégoût, la haine et le mépris du bien.

Là, il n'y a ni justice ni discernement. La fai-

blesse et la perversité, l'entraînement de la passion et l'endurcissement du cœur, l'oubli d'un moment et l'habitude du vice sont punis des mêmes peines. On traite l'homme comme s'il n'avait que des membres. On ne voit que les actions de ses mains, sans tenir compte de la volonté qui les dirige. L'injuste et aveugle égalité de la loi soumet au même niveau les crimes qui ont la même apparence et le même nom dans le code.

Là, le regard est souillé par de sales images; d'affreux désirs flétrissent le cœur, et des passions hideuses abîment le corps.

Et le mal est si grand, que le coupable qui n'a pas encore étouffé tout remords dans son cœur préfère la mort qui peut expier son crime à la prison qui doit l'aggraver, et lui en faire comme une nécessité.

C'est de là que sort chaque année, comme d'un enfer, une génération de démons, dont le cœur et la pensée vivent dans le crime, dont les mains aiment le sang, et dont la présence effraie nos villes et ôte à nos nuits leur sécurité.

La mort du coupable ne serait jamais nécessaire, si la peine que nous infligeons à son crime pouvait être pour lui une expiation et un remède; mais avec

la barbarie de nos institutions, la mort est souvent un bienfait pour lui ; car en lui ôtant la vie, elle le délivre au moins du crime et de la nécessité de le commettre.

Notre système pénitentiaire est barbare, parce que nous ne comprenons point la pénitence, et que nous n'avons point l'amour du coupable ; et il n'y a que l'intelligence de la rédemption qui puisse donner celle de la pénitence ; et il n'y a que l'amour du juste qui mourut sur la croix pour le coupable, qui puisse donner l'amour du coupable pour lequel il est mort.

Inscrivez le nom du Christ à la tête de vos codes, et vos lois s'adouciront ; attachez à la croix le criminel que vous enchaînez, et sa captivité expiera son crime : que le coupable puisse se reposer et se rafraîchir sous son ombre, et l'espérance entrera dans son cœur.

Si la loi remet en vos mains le sort de l'accusé, en vous donnant le droit de prononcer sur son crime, acceptez ce droit comme un devoir, et ne souffrez pas qu'on vous l'arrache, ou qu'on le diminue : car les droits dont l'exercice est un devoir pénible relèvent la dignité de l'homme, sans flatter son orgueil ; et en le rattachant par des liens plus étroits à son pays, ils amortissent en lui l'égoïsme.

Que le nom qui exprime la fonction qui vous est attribuée vous rappelle le caractère auguste et sacré du droit que vous exercez, et du devoir que vous accomplissez : souvenez-vous que vous êtes jurés, c'est-à-dire, liés à la vérité par un engagement solennel.

L'appréciation d'un fait va être soumise à votre jugement et à votre conscience : or, un fait ne ressort que de la vérité ; il est ou il n'est pas : et une seule parole exprime ce que vous en pensez.

Et cette parole doit être en vous l'expression d'une certitude, et cette certitude a sa base dans votre conscience : elle est morale ; car vous n'êtes pas les témoins, mais les juges du fait que vous allez apprécier.

Pesez bien cette parole avant de la prononcer; car la vie ou la mort d'un homme est suspendue à vos lèvres; et vous avez en vos mains le repos, l'honneur, la réputation et l'avenir d'une famille.

Celui qui, par paresse ou indifférence, néglige les devoirs de juré, est un mauvais citoyen : il n'est pas aimé de Dieu, parce qu'il ne s'intéresse point au coupable ; et il ne mérite point l'estime de ses concitoyens, parce qu'il rejette loin de lui les devoirs qui lui pèsent.

Le juré qui ne regarde que lui sera trop sévère : celui qui ne regarde que l'accusé sera trop indulgent ; mais celui qui ne voit que Dieu, Jésus-Christ, sa conscience et sa patrie, jugera avec sagesse et équité.

Pourquoi donc, ô peuples de la terre ! voulez-vous arracher de vos tribunaux le signe de la croix et l'image du Christ ? C'est ce signe et cette image qui font du tribunal un temple, et de la justice une religion.

Le tribunal où ce signe n'est point exposé est un lieu ordinaire et profane ; et la justice qui s'y rend est une justice purement humaine, et qui n'a rien d'auguste ni de sacré.

La croix, c'est la balance de la justice des peuples chrétiens, de cette justice qui n'exclut pas la charité, et qui invoque la miséricorde.

C'est aux deux bras de cette balance qu'ont été suspendus, d'un côté tous les péchés du monde, de l'autre les mérites du Christ ; et Dieu a soulevé la balance, et il a pesé les péchés des hommes et les mérites de son Fils ; et les mérites du Christ l'ont emporté, et le monde a été sauvé, parce que la miséricorde de Dieu a été plus forte que sa justice.

N'ôtez point le signe qui a racheté le monde du

lieu où l'homme est jugé par l'homme ; afin que le jugement du juré ne soit pas sans compassion , et que la justice du juge ne soit pas sans miséricorde.

Ne l'ôtez pas, afin que l'innocent qui est absous puisse y attacher son regard, et y suspendre une prière d'amour et de reconnaissance. Ne l'ôtez pas surtout, afin que le coupable qui est condamné trouve au moins une image douce et consolante sur laquelle son pauvre cœur puisse se reposer.

Infortuné que la justice des hommes condamne, ne crains point de te jeter dans les bras de celle de Dieu ; car la justice de Dieu , c'est le Christ qui t'a racheté ; et le signe de sa justice , c'est la croix où il est mort pour toi.

Lève avec confiance tes yeux et ton cœur vers l'image de celui qui t'a sauvé : car jamais le regard du pécheur ne rencontra celui de Jésus, sans être mouillé par les larmes du repentir ; et jamais l'âme du coupable ne rencontra celle du Christ, sans être rafraîchie par la prière et rassérénée par l'espérance.

La société des hommes te repousse de son sein : celle des anges ne dédaignera pas de t'admettre dans ses rangs. Ta patrie ne te reconnaît plus pour un de ses citoyens ; l'Église te compte toujours parmi ses enfans.

La patrie, l'État, la famille, tous les droits et tous les devoirs qui y tiennent, tout cela n'existe plus pour toi ; mais à la place de toutes ces choses, la religion va te former un monde nouveau et une nouvelle famille.

Les noms les plus chers et les plus sacrés : ceux que l'enfant prononce les premiers, tant ils sont doux et faciles aux lèvres de l'homme ; ces noms vont manquer à ta langue : car ton père ne veut plus être appelé ton père ; ta mère te refuse ses baisers ; ton frère ne t'ouvre plus ses bras, et tes amis ne tendent plus vers toi cette main que tu pressais jadis avec amour.

Mais Dieu, du haut du ciel, te crie : Je suis ton père ; l'Église te tend les bras et te dit : Viens, mon fils : le Christ t'appelle du doux nom de frère ; et le prêtre, ministre de ses miséricordes, devient l'unique ami de ta douleur et de tes infortunes.

Celui qui juge au nom des hommes t'a dit : Je te condamne ; mais celui qui juge au nom du Christ t'a dit : Je t'absous ; et à sa parole, les anges se sont penchés vers toi pour sourire à tes larmes et se réjouir de ta pénitence.

O mon Dieu ! que c'est donc une grande chose que le coupable, vu du haut de votre croix ! et que le pécheur condamné par les hommes, et mar-

chant au supplice, est une chose sainte pour celui qui comprend la rédemption de votre Fils et les mérites de son sang !

O vous, qui vous pressez sur les pas du condamné qui monte à l'échafaud, qu'êtes-vous venus voir ici? un coupable? Non certes; car Dieu l'a absous, et dans quelques instans il ne devra plus rien, ni à sa justice, ni à celle des hommes.

Qu'êtes-vous donc venus voir? un criminel endurci? Mais le pécheur impénitent n'a pas de larmes dans les yeux, de prière sur les lèvres, et de repentir dans le cœur : ce n'est pas sur le chemin qui conduit au supplice qu'on le trouve ; mais c'est sur la route qui mène aux plaisirs, aux dignités, à la fortune et au bonheur.

Qu'êtes-vous donc venus voir ici? un homme égal à vous? Oui, je vous le dis, et même supérieur à vous. Car s'il a failli comme vous, il a plus que vous l'humilité qui relève l'âme aux yeux de Dieu, la douleur qui brise la faute en brisant le cœur, la charité qui l'efface et la peine qui l'expie.

Que celui qui ne doit rien à la justice de Dieu et des hommes l'accuse et le condamne; mais que celui qui a connu le remords ne laisse point un orgueilleux dédain tomber de son regard sur le

coupable, et des paroles de colère et d'amertume s'échapper de ses lèvres.

Car condamner celui que Dieu a justifié; c'est outrager sa miséricorde et son amour; c'est disputer au Christ sa rédemption, à sa mort et à sa croix leur puissance et leur victoire, et aux mérites de son sang leur valeur infinie.

Savez-vous que Dieu aime d'un amour de préférence le coupable, parce que sa puissance et sa miséricorde trouvent plus à faire en lui, et qu'il peut déployer dans son âme les richesses et les merveilles infinies de son amour?

Malheur à l'homme qui outrage celui dont les pieds chancellent sur les degrés de l'échafaud! car il outrage la passion du Christ et blasphème son divin sacrifice.

Le crime pour lequel cet homme est condamné, Jésus-Christ l'a porté dans son corps; il l'a expié sur sa croix; il l'a effacé par son sang; le prêtre l'a pardonné; Dieu l'a oublié. Silence donc, ô hommes! ne jugez point les jugemens de Dieu; car la malédiction de l'homme ne doit point passer par où ont passé les pardons et les miséricordes du Christ.

Et vous qui calomniez le prêtre, venez le con-

templer près du coupable qu'il accompagne au supplice, et dites si la profession qui impose d'aussi austères devoirs et d'aussi pénibles sacrifices est celle d'un homme oisif et qui se recherche lui-même.

Le voyez-vous qui enveloppe la tête du coupable dans son blanc surplis, symbole de pureté et d'innocence ; qui recueille dans ses mains comme autant de trésors les larmes de son repentir ; qui essuie sur sa poitrine la sueur froide qui dégoutte de son front ; qui le cache dans ses embrassemens aux regards inquiets et curieux d'une populace avide d'émotions, et qui met sa prière et sa charité comme un rempart entre lui et les malédictions du peuple.

Le voyez-vous acharné sur le pécheur comme sur une proie, le fatiguant des étreintes de son amour, peuplant son cœur de saints désirs et de belles espérances, éveillant dans son esprit de consolantes pensées et de pieuses joies, et lui faisant oublier, à force de tendresse, qu'il est maudit des hommes et que leur justice l'a condamné.

Il lui prête son bras et monte avec lui les degrés de l'échafaud, de peur que son pied ne chancèle ; avant que le glaive le frappe, il le bénit de son dernier pardon et de son dernier baiser ; et quand

son âme détachée du corps s'en va vers le ciel, elle rencontre sa prière qui la devance et qui lui ouvre les régions éternelles.

## XXXIV

### AUX NOTAIRES.

Le notaire sans probité ni conscience est un fléau pour la société ; et l'injustice dégoutte sans cesse de ses doigts, comme le pus d'une plaie qui ne peut se fermer.

Il assiste comme témoin à tous ces crimes cachés qui bouleversent la société jusque dans ses plus profonds abîmes, et que la loi ne peut atteindre ; et son nom est attaché comme un sceau de réprobation à tous les actes qui ruinent les familles ou qui les déshonorent.

La mère qui veut enrichir ses enfans au détriment des enfans de son mari, le père qui veut tromper son fils, le mari qui veut tromper sa femme, le débiteur qui veut échapper à ses créanciers par la fraude, l'usurier qui veut donner des apparences honorables à son infâme trafic, tous ceux qui veulent quitter la route droite et large de l'équité, connaissent le chemin qui conduit à sa demeure.

Le notaire et le prêtre sont placés aux deux extrémités de la société ; celui-ci est le confident des péchés commis, celui-là des péchés qu'on veut commettre. Le premier fait descendre dans le cœur du coupable le repentir et le pardon ; le second éveille ou encourage les pensées mauvaises, et fait fleurir le remords dans la conscience qu'il a pervertie. Le prêtre cache les fautes aux yeux de Dieu en les effaçant ; le notaire les cache aux yeux des hommes, et les soustrait aux regards vigilans de la loi. Le premier fait craindre les peines qui ne finissent point ; le second donne le moyen d'échapper aux peines temporaires de la justice humaine. Le coupable sort du tribunal où siége le prêtre, absous et justifié ; il sort de l'étude du notaire plus coupable, et plus aguerri contre le remords.

Je suis entré dans la maison du notaire qui n'a point au cœur le sentiment de la justice ; et en voyant ces montagnes de papiers entassés les uns sur les autres, j'ai frémi en mon âme ; car je me suis senti comme enveloppé dans une atmosphère d'iniquité, et l'injustice se dressait partout comme un spectre devant moi.

Et je me disais : Voilà donc le gouffre où sont venus s'abîmer l'honneur et la fortune de tant de familles !

Tous ces papiers, classés avec tant d'ordre, qui se suivent comme les années auxquelles ils correspondent, forment une épouvantable tradition d'iniquités et de crimes dont chaque feuille est un chaînon ; et avec eux, il serait facile de composer l'histoire des perversités du cœur humain.

C'est ici qu'est venue s'asseoir cette femme qu'un second mariage a rendue mère de nouveaux enfans. Cédant, soit par passion, soit par faiblesse, aux instances d'un mari importun, elle a détourné injustement à leur profit une partie de la fortune que son premier époux lui avait léguée ; et ce bien qu'il avait gagné de ses sueurs et de son travail, et qu'il avait laissé à la mère de ses enfans comme un gage de son amour, et comme un dépôt qu'elle devait leur garder fidèlement, a passé dans des mains étrangères, et paie peut-être le luxe ou les plaisirs de l'homme qui l'a remplacé dans le cœur et l'amour de sa femme.

Et le notaire s'est associé à l'injustice de cette mère coupable, et il a aplani les voies devant elle; et il a prêté à son iniquité le secours de son art et de sa science, afin que le bras vengeur de la loi ne pût jamais l'atteindre; et il a rassuré les craintes de sa conscience, et il a mis ses conseils sur les doutes de cette femme, comme on met du baume sur une plaie.

Mais il n'a point étouffé le remords dans le cœur de la mère, et le remords ne s'y assoupira plus ; et la vue des enfans qu'elle a trompés sera toujours un supplice pour son âme ; et leurs baisers raviveront les angoisses de sa conscience ; et elle croira n'être plus aimée d'eux, parce qu'elle sait trop bien qu'elle n'a plus droit à leur amour ; et le sommeil fuira sa paupière, et la joie quittera son âme comme on abandonne une maison qui va tomber en ruines ; et les sourires s'envoleront de ses lèvres, comme l'hirondelle déserte nos contrées aux approches de l'hiver.

Car des tourmens affreux sont réservés aux parens qui trompent leurs enfans : leurs souvenirs sont sans charmes, leurs prévisions sans espérance, leur vie sans douceur et leur mort sans consolation ; et de leur lit de douleur ils voient le remords placé, comme un fantôme, sur les limites du temps et de l'éternité, prêt à se jeter sur leur âme comme sur une proie, afin de l'emporter dans cette région des larmes où n'a jamais fleuri l'espérance.

C'est ici que l'homme cupide, qui convoite une riche succession, est venu demander la suppression d'un testament qui frustrait ses espérances ; et le notaire, séduit par l'appât de l'or, a prêté son ministère et sa main à cette abominable perfidie,

et trompé la confiance de celui qui l'avait choisi comme dépositaire de ses dernières volontés.

Quand les notaires n'ont de règle que l'intérêt, le monde se remplit d'iniquités ; la société est ravagée par l'injustice ; la corruption pénètre dans le sanctuaire de la famille ; de larges abîmes divisent le mari et la femme ; le père ne connaît plus son fils et le fils ne connaît plus son père ; les frères oublient qu'ils sont sortis de la même souche ; des procès scandaleux amènent aux pieds des tribunaux ceux qui ne devaient se rencontrer que dans l'amour et la paix ; et la soif de l'or altère et dévore toutes les âmes. La loi devient impuissante ; l'esprit public s'affaisse ; l'autorité perd sa vigueur ; la religion elle-même n'est plus un frein contre la cupidité, et l'État est menacé d'une dissolution prochaine.

Que si, au contraire, les notaires prennent pour règle la justice et l'amour du bien, ils préservent la société de ces crimes qui la minent sourdement, et qui lui sont d'autant plus funestes, qu'elle ne peut les atteindre : ils sont comme les anges de la famille, les gardiens de tous les droits, les dépositaires de tous les secrets, les confidens des pensées les plus intimes et des volontés les plus saintes, les amis et les conseillers de ceux qui meurent et de ceux qui leur survivent, les médiateurs entre ceux

qui donnent et ceux qui reçoivent, et les discrets témoins de tous ces événemens que le monde n'aperçoit pas, parce qu'ils s'accomplissent dans les régions les plus profondes et les plus inaccessibles de la société.

Ils jettent leur devoir en présence de l'injustice, comme une barrière infranchissable, et la forcent à rebrousser chemin. Ils opposent leur conscience, comme une digue, aux flots de la cupidité et de toutes ces mauvaises passions qui s'échappent du cœur humain, dès qu'il s'ouvre à l'amour de l'or. Ils préviennent l'injustice qui allait se commettre, ou la réparent quand elle est consommée. Ils soudent par leurs bons conseils et leur pacifiante influence les unions que la discorde avait entamées, et les amitiés qui s'étaient brisées contre de vils intérêts. Ils épargnent la honte et l'opprobre à la femme qui allait abandonner son mari pour se livrer à des amours adultères. Ils préservent du remords la mère qui allait tromper ses enfans, et soulever d'indignation, au fond de leur tombeau, les os de celui qui eut les prémices de son cœur.

Leur ministère est un ministère de paix et de conciliation ; leur vie est une vie de dévouement et de charité ; leurs fonctions sont comme un sacerdoce, tant elles sont augustes et saintes ; leur cabinet est comme le tribunal du prêtre : une pente

douce et naturelle y attire tous les secrets, y amène tous les aveux; et les hommes viennent leur confesser leurs intérêts et ceux de leurs familles, comme ils vont confesser au prêtre leurs faiblesses, et s'entretenir avec lui de leurs intérêts éternels.

Ils passent en faisant le bien : les bénédictions et l'amour de leurs concitoyens les accompagnent pendant leur vie et les suivent après leur mort; et leur âme, à son départ de ce monde, rencontre sur sa route les miséricordes du Seigneur et les sourires des anges.

## XXXV

### AUX MINISTRES DES PRINCES.

Les mauvais conseils des ministres séduisent et corrompent le cœur des princes, et leur ambition appauvrit et ravage les peuples.

Dieu seul peut compter les étoiles qui brillent la nuit au firmament; lui seul aussi peut nombrer les péchés et les crimes qui se sont commis dans le cabinet d'un ministre sans foi ni conscience.

La violence habite sous le toit du brigand et de l'assassin; la cupidité et la perfidie séjournent dans

la maison du voleur; le vice établit sa demeure dans le réduit de la femme impure qui livre son corps pour de l'argent; le remords et le désespoir sont assis autour du tapis vert sur lequel se jouent le bonheur et l'avenir des familles; et le crime est assis à la table du ministre qui aime l'or.

Tous les péchés qui souillent ou abaissent le cœur se sont donné rendez-vous dans le cabinet où il tient ses conseils; et il n'y a point de lieu dans le monde qui soit aussi près de l'enfer.

C'est là que tout se pèse avec l'or, que le talent s'achète, que la conscience se vend, que le dévouement et le courage se marchandent comme des choses que l'argent peut payer.

Là se tient exactement le tarif des consciences, avec toutes les modifications de hausse et de baisse qu'elles éprouvent, selon qu'il s'en offre plus sur le marché; et le prix de l'homme diminue tous les jours, parce que tous les jours s'augmente le nombre de ceux qui se vendent.

C'est là que Judas continue de vendre le Christ pour trente deniers; et après l'avoir vendu, il le trahit par un baiser, pour le livrer plus sûrement.

C'est là que la simonie chassée de l'Église s'est

réfugiée, et qu'on achète pour de l'argent le droit d'opprimer le peuple et de vivre de ses sueurs.

Là, s'accomplissent ces hideux marchés qui, sous le nom de traités, livrent à des étrangers un sol où habita long-temps la gloire d'une nation, et vendent à un ennemi, comme un vil bétail, des peuples entiers avec leurs souvenirs, leurs espérances, leur langue, leur histoire et leur foi.

Et les peuples passent en frémissant sous le joug détesté d'une nation qu'ils ne connurent jamais que par le mal qu'elle leur fit ; semblables à ces troupeaux qui s'en vont tristement dans des champs inconnus, et dont le fouet ou l'aiguillon d'un nouveau maître presse les pas tardifs.

Et le maître à qui ils viennent d'être livrés sait qu'il ne doit attendre d'eux ni reconnaissance ni amour ; et il dit dans son cœur : Je les haïrai comme ils me haïssent, et la force achèvera ce que la force a commencé.

Et les haines de l'enfer entrent dans son âme ; l'orgueil de Satan dévore son intelligence ; et la haine invoque la haine ; et l'orgueil appelle la violence, et il n'y a plus d'autre lien que la force.

Il met leur conscience sous la pointe de ses baïonnettes, parce que leur foi le gêne ; et il met à

leur bouche le frein odieux d'une langue étrangère qui les fait écumer de rage.

Et c'est un crime pour eux de se souvenir de leur gloire passée, et ils ne peuvent pas même se rappeler qu'ils eurent jadis un nom.

Et le coupable ministre qui les a vendus dort en paix sous ses rideaux de velours, et aucun souci ne trouble la joie de ses sourires.

Les hommes l'envient de loin et l'honorent de près, mais celui qui a racheté le monde par son sang lui réserve un jugement terrible.

Le ministre corrompu sert d'entremetteur entre les vices du prince et les faiblesses du peuple ; il flatte l'orgueil du premier, et encourage le second dans ses abaissemens ; et il les perd également tous les deux.

C'est par lui que la corruption descend des hauteurs de la société jusqu'aux conditions les plus humbles, comme l'eau sale et terreuse des montagnes se répand dans la plaine couchée à leur pied.

Ses faveurs et ses grâces pleuvent sur les lâches qui ne savent point s'appartenir à eux-mêmes ; sa main communique à celui qui la prend la corruption de son âme ; son sourire dissout le courage des

cœurs les plus affermis, et sa parole abaisse les plus hautes pensées.

Son or souille celui qui le touche. Peu d'hommes sortent d'auprès de lui indépendans et courageux.

Il ne connaît les hommes que par leurs passions et leurs faiblesses; il ne les touche que par leurs vices, et ne compte que sur leur immoralité.

Il prend la nature humaine telle que le péché l'a faite; et jamais il ne porta ses regards vers la croix du Calvaire. Il croit au péché; il espère en lui, mais il ne croit point à la rédemption des hommes.

Il est l'âme de ces grands bras qui se font signe l'un à l'autre dans les airs. Et ces messagers immobiles, qui devraient porter aux peuples la pensée des peuples, et parler aux nations un langage que tous comprennent, parlent une langue obscure et hiéroglyphique dont lui seul a la clef.

Il en fait des courtisans et des flatteurs, qui annoncent avec pompe qu'un prince est arrivé dans une ville, et qu'il a daigné sourire à ses habitans; ou des courtiers de ses intérêts et de sa sordide avarice, qui lui transmettent au préjudice des autres les mystères du temple de Mammon.

Semblable à ce sale insecte qui tisse à l'angle des murs ses toiles insidieuses, il attache au coin du

foyer domestique le fil de ses intrigues et de ses perfides manœuvres.

Comme l'araignée, l'espion que paie son or guette les plus intimes épanchemens de la famille ; et la pensée ne peut voler de la bouche de l'époux au cœur de l'épouse, sans se prendre à ses filets.

Malheur à ceux qui pensent ! malheur à ceux qui aiment ! malheur à ceux qui craignent ! malheur à ceux qui espèrent ! parce que le regard hideux de l'espion est là qui les surveille.

Malheur à ceux qui parlent ! car il entendra leur voix ; malheur à ceux qui se taisent ! parce qu'il interprétera mal leur silence ; malheur à ceux qui soupirent ! car son oreille est appuyée sur leur cœur.

Que le père parle bas devant son fils ; que la mère ne se fie point à la simplicité de sa fille ; que l'ami ne s'abandonne point à son ami ; que l'époux se détourne des embrassemens de son épouse, parce que l'espionnage a tout corrompu, et que l'or a tout flétri.

L'espion est l'associé du ministre sans conscience ; il est l'ami de ses pensées, le confident de ses plus intimes projets.

Aussi ne craint-il point de se baisser trop bas

pour le ramasser ; il va le demander à la prison, où ceux qui avaient l'instinct du vice en apprennent la science, et au bagne, où la volonté s'endurcit dans le crime.

Le ministre corrompu corrompt les mandataires du peuple, et achète leur conscience et leur mandat pour de l'or ou des faveurs.

Il empoisonne leur conscience dans ses festins somptueux, et donne la couleur qui lui plaît à la boule qu'ils doivent jeter dans l'urne.

Il met un bâillon d'or à la bouche éloquente et courageuse de l'orateur qu'il craint, et attache à sa main, par des rubans qui flattent la vanité, les pensées et la plume de l'écrivain dont il redoute l'indépendance.

Il vend aux villes les édifices qu'elles réclament, aux peuples les routes qu'ils demandent, et les ponts qu'ils veulent jeter sur leurs fleuves : et toujours il a la main tendue pour donner à ceux qui le servent, ou pour recevoir de ceux qu'il sert lui-même.

Le ministre fidèle, au contraire, craint Dieu, aime les hommes, et s'oublie lui-même ; les vertus et la prospérité des peuples augmentent également sous son administration.

Il est médiateur entre le roi et le peuple ; il ne recherche la faveur ni de l'un ni de l'autre, mais il n'est esclave que de son devoir.

Quand l'indépendance du caractère s'efface ou diminue chez un peuple, et que l'intérêt personnel gouverne toutes les actions de la vie, c'est un signe infaillible que de mauvais ministres sont à la tête des affaires, et que l'or et l'espionnage sont les grands ressorts de leur gouvernement.

Un esprit public bien compact et bien prononcé, un égal attachement à ses droits et à ses devoirs, et un saint amour pour toutes les fonctions de la vie sociale, sont les signes d'une bonne administration.

## XXXVI

### AUX AMBASSADEURS.

Peuples, ouvrez les yeux, afin de n'être point trompés, et soyez attentifs aux démarches de vos ambassadeurs ; car les nations étrangères ne vous connaissent souvent que par eux.

La diplomatie, qui devrait être la conversation et l'entretien familier des peuples entre eux, est

devenue l'espionnage des cours ; et parmi les diplomates, celui-là souvent est le plus habile, qui corrompt le plus adroitement, et qui sait le mieux mentir.

Que faites-vous, envoyés des rois et des peuples, dans le poste éminent où Dieu vous a placés? Que deviennent en vos mains les hautes fonctions qui vous ont été confiées?

Tenez-vous vos doigts appuyés sur le pouls des peuples, afin de savoir ce qui le fait battre, ce qui le retarde ou ce qui l'accélère?

Allez-vous mêler vos prières à sa foi dans les temples où il se réunit?

Épiez-vous l'intelligence du savant, le cœur du poète et l'âme de l'artiste, et initiez-vous votre âme aux mystères profonds et solennels de la pensée humaine?

Suivez-vous avec attention le mouvement de l'industrie, afin d'enrichir votre pays des lumières et des expériences des pays étrangers?

Attachés par des liens invisibles à une volonté qui vous pousse et vous meut à son gré, vous parlez, et d'autres pensent et veulent pour vous. Vous

vous agitez, mais vous n'agissez pas; car le principe de vos actions n'est pas en vous.

Les ambassadeurs corrompus et pervers ont fait un pacte avec le mensonge. Ils connaissent l'art de voiler une larme sous un sourire, et de jeter sur les joies de l'âme le masque de la tristesse.

Leur regard accoutumé à l'espionnage sait merveilleusement entrer jusqu'au fond de l'âme de ceux sur qui il s'attache, tout en paraissant inattentif et inoccupé.

Leurs lèvres exercées à la duplicité se prêtent docilement aux sinuosités de leur esprit; et leur pensée peut nager long-temps invisible sous un fleuve de paroles, comme ces hardis plongeurs qui peuvent rester long-temps sous l'eau sans être aperçus.

Ils connaissent les ingénuités du mensonge, et ils savent donner à l'astuce la plus profonde l'air de la candeur et de la simplicité.

Dans les cercles brillans, théâtre de leurs exploits, la vérité n'est comptée pour rien; la conscience est sans frein, le cœur sans règle, et la parole humaine n'est qu'un jeu d'où celui qui met le plus de mensonges sur le tapis est sûr de sortir victorieux.

Là le mensonge répond au mensonge, la finesse appelle l'astuce, la ruse lutte contre la perfidie, les termes du langage humain n'ont point de sens, et l'homme ne croit plus ni à ce qu'il entend ni à ce qu'il dit lui-même.

D'autres conquêtes attendent les jeunes hommes au regard frais, aux lèvres roses et aux joues pâles; l'espionnage des boudoirs leur est confié; et on les a choisis pauvres de sentimens et de pensées, mais riches de vanités et d'attraits, pour aller attaquer la vertu des femmes et tendre des piéges à leurs sourires.

Faut-il découvrir la pensée long-temps épiée, mais jamais saisie, d'un ministre trop profond et trop dissimulé, ils chercheront à séduire la femme qu'il aime pour voir s'ils ne trouveront point sur ses lèvres ou sur son cœur quelques traces du secret qu'ils cherchent.

Le maître qui les paie leur comptera, comme autant de trophées, les cœurs qu'ils auront souillés; de même que les chefs des armées barbares paient à leurs soldats les têtes d'ennemis qu'ils ont coupées : et celui qui aura dompté la vertu de beaucoup de femmes est sûr d'un rapide avancement.

Voilà pourtant, ô mon Dieu ! les hommes à qui sont confiés les plus chers intérêts de vos peuples, qui doivent entretenir la paix et l'harmonie dans votre famille, et unir toutes les nations dans un même intérêt, comme votre Église les unit dans la même foi.

Il n'en est pas ainsi de l'ambassadeur dont le cœur est droit, les intentions pures et la conscience bien réglée ; les bénédictions du ciel et la reconnaissance des peuples l'attendent.

Il est sur la terre l'image du médiateur qui a racheté le monde, et il continue l'œuvre de la rédemption, en servant de lien entre les intérêts et les espérances des nations.

Il est chez les peuples étrangers, comme le reflet de la gloire des peuples qu'il représente. Sa conduite irréprochable et son noble caractère dissipent les préjugés défavorables à son pays que le temps avait enracinés, et dispose les étrangers à la bienveillance, à l'admiration et à l'amour.

Son ministère est un sacerdoce de conciliation et de justice ; il est comme un juge de paix entre les peuples, et l'arbitre des différends qui les divisent.

Sa parole rend inutile la voix meurtrière du canon ; et sa médiation pacifique, en prévenant la

guerre toujours désastreuse, épargne aux mères bien des larmes, et bien des malheurs à son pays.

Si deux peuples, ne pouvant s'accorder, tirent le glaive l'un contre l'autre, et remettent à la force l'arbitrage de leurs droits, il leur tend les mains, et les fait s'embrasser sur son cœur.

Il est parmi les nations comme un arc-en-ciel de paix et d'amour; et tant qu'elles le voient au milieu d'elles, elles se disent : Espérons; car le signe de la paix et de l'espérance est encore parmi nous.

Son absence attriste les sœurs et consterne les mères : car là où il n'est plus, le ciel se couvre de nuages et est gros de tempêtes.

Mais quand, après une guerre longue et désastreuse, il reparaît chez un peuple, sa présence est saluée comme les premiers rayons d'une belle aurore, et comme l'heureux présage d'un jour calme et serein.

Son nom protège ses compatriotes contre l'injustice et l'arbitraire; il abaisse les barrières qui séparent les peuples, et leur rappelle qu'ils sont frères.

L'inviolabilité de son asile couvre et protège les droits de son pays; et ses concitoyens, en entrant dans sa demeure, croient retrouver leur patrie.

Il ne se croit point l'homme d'un homme, mais l'homme d'un peuple ; et c'est ce qui donne à toutes ses démarches une aisance que l'indépendance seule peut produire.

Les étrangers l'estiment ; ses compatriotes l'honorent ; et il est aimé de tous ceux qui ont réclamé son ministère, ou invoqué sa bienveillance.

## XXXVII

### AUX PRÊTRES.

Qu'elles sont belles les mains du prêtre qui évangélise le pardon, quand il les étend sur le pécheur pénitent pour l'absoudre !

Qu'elle est auguste la voix du prêtre qui proclame la rémission, quand il dit au pécheur humilié : Je t'absous !

Qu'il est grand, quand son âme irradie la miséricorde, et que les pardons émanent de son cœur, comme les rayons de lumière de leur foyer !

Qu'il est puissant, quand, d'un signe de sa main, il fait descendre dans l'âme du pécheur Dieu et ses anges ! Qu'il est fort quand il étouffe dans le cœur

du coupable le péché et les remords déchirans et ses amertumes cuisantes, pour y faire refleurir l'innocence avec ses doux repos et ses chastes quiétudes!

Qu'il est bon, quand il bénit le pécheur, parce qu'il a péché; quand le pécheur lui dit : Mon père, et qu'il lui répond : Mon fils!

Qu'il est glorieux, quand sa charité plane sur le pécheur pardonné, comme l'aigle sur sa proie, et qu'il emporte son cœur dans l'aire éternelle où il a déposé lui-même ses désirs et ses prières!

Qu'il est triomphant, quand il réjouit Dieu, les anges et les saints par la conversion d'un pécheur, et que le ciel tout entier s'épanouit dans un sourire de joie et d'amour!

Qu'il est admirable, quand il offre son cœur pour appui à l'homme qui se sent défaillir; quand il tend la main au faible qui va tomber; quand il verse sa parole et ses prières sur l'âme qui va se flétrir!

Qu'il est riche, quand son âme s'enrichit des trésors d'iniquité que le pécheur y répand, et que, pour chaque péché qu'on lui donne, il rend une larme, un conseil, un acte d'amour et un pardon!

Gloire au prêtre, parce qu'il a le pardon! Qu'il soit béni, parce que Dieu l'a fait l'aumônier de ses miséricordes et de son amour!

## XXXVIII

Votre esprit est un esprit de douceur et de charité, ô mon Dieu! et vous l'inspirez à tous ceux à qui vous communiquez votre puissance.

Vous revêtez vos ministres de votre miséricorde, et vous imprimez votre charité dans leur âme; et c'est là le caractère auquel le monde les reconnaît.

Si quelqu'un n'aime pas le pécheur, qu'il n'entre point dans le sanctuaire. S'il s'étonne du crime ou s'impatiente contre la faiblesse, qu'il n'approche pas de l'autel.

Si sa bouche n'a point de paroles de consolation pour le coupable; si ses yeux n'ont point de larmes pour ses fautes; si ses mains n'ont point de pardon pour ses crimes, qu'il ne prenne point sur soi la puissance et la justice du Seigneur; car sa puissance est amour, et sa justice est toute miséricorde.

La sévérité du prêtre décourage et repousse le pécheur; et sa rigueur multiplie les péchés, et aliène les peuples du service de Dieu.

La dureté du prêtre brise les cœurs, et son ignorance des miséricordes de Dieu perd les âmes.

Car où ira le pécheur que repousse le ministre du pardon? Que fera-t-il, si le tribunal de Dieu est sévère comme la justice des hommes?

L'enfer est près du tribunal du prêtre sans miséricorde, et le pécheur qu'il repousse y tombe comme de soi-même.

L'orgueil endurcit le cœur du prêtre contre le pécheur; et il s'étonne des fautes de celui qui s'accuse, parce qu'il ne s'humilie point devant Dieu.

L'indulgence envers soi-même rend sévère à l'égard des autres, et les faiblesses que l'homme se pardonne plus aisément sont celles qu'il condamne avec plus de rigueur dans autrui.

La facilité des prêtres augmente les péchés, et leur sévérité diminue la foi.

Les prêtres trop faciles font les peuples corrompus, et les prêtres trop sévères font les peuples impies et irréligieux.

Ministres du Christ, ne soyez point avares de miséricorde, et ne retenez point le pardon captif dans vos mains; mais versez-le avec abondance sur le pécheur qui s'accuse.

N'humiliez point celui qui s'humilie, de peur que vous n'accusiez de mensonge votre maître, quand il a dit : Celui qui s'humilie sera exalté.

La main du médecin qui panse les plaies doit être légère, de peur qu'elles ne s'enveniment et deviennent incurables.

Quand le pécheur vous dit : Mon père, bénissez-moi, parce que j'ai péché, ne le maudissez point ; et quand il s'accuse, ne le condamnez point.

Que votre âme vive de prière et de foi, et l'âme du pécheur fondra comme de la cire sous votre parole.

Conservez tout le jour le divin parfum dont votre âme s'est imprégnée dès l'aurore, et vous en embaumerez tous ceux qui approcheront de vous.

N'engagez point vos pensées et vos espérances dans le labyrinthe des événemens humains, car les sentiers étroits et détournés du monde ne conviennent point à l'âme grande et droite du prêtre.

Le prêtre vit dans l'atmosphère du ciel, et l'air pesant de la terre lui est funeste et mortel.

Si un géant veut prendre les vêtemens d'un nain, il les déchirera, parce qu'ils sont trop étroits pour lui ; si le prêtre veut introduire son âme dans les combinaisons étroites de la politique, il s'aper-

cevra qu'elles ne lui vont point, parce qu'il est trop grand pour elles.

L'oiseau ne sait point marcher sur la terre, parce qu'il a été fait pour voler ; et le prêtre ne sait point gouverner les choses terrestres, parce que celles du ciel lui ont été confiées.

Dieu livre au vertige l'esprit du prêtre qui met la main aux choses du monde, afin que le monde voie que la vocation du prêtre est plus haute et plus sainte.

Quand le prêtre met la main sur le sceptre, et que le roi touche l'encensoir, l'Église et l'État sont en souffrance, et le monde marche à reculons.

Malheur au prêtre qui ne prie pas! C'est un loup dans le bercail, et le troupeau sera ravagé.

Les péchés du prêtre sont puissans, car ils se fortifient par le sacrilége ; et son iniquité croît outre mesure, car le sang du Christ l'arrose et le nourrit tous les jours.

Et la malédiction entre dans son âme avec le pain mystique de l'autel, et la réprobation entre dans son corps avec la divine liqueur du calice.

Et le corps du Christ garde son corps pour l'enfer, et le sang du Christ garde son âme pour la mort éternelle.

Dieu crucifie son esprit aux affreuses certitudes de sa foi. Il cloue son cœur aux terreurs de l'avenir.

Ses pensées sont des remords, ses affections des péchés, sa foi est un bourreau, sa prière un blasphème, et toute sa vie est un apprentissage de l'enfer.

Et les belles prières de l'Église sont dans sa bouche comme le verbiage du charlatan, et ses pieuses solennités sont pour lui comme les parades d'un saltimbanque.

Et le bien lui devient mal, et le sacré lui devient sacrilége, et la vie lui est mort, et il s'empoisonne avec le sang du Christ.

Et le péché l'entoure comme une atmosphère maudite, et l'iniquité est rivée dans son âme et dans son corps.

Sa vie est pleine de trouble, son passé plein de remords, son avenir plein de terreurs, son présent rempli d'iniquités, sa mort pleine d'angoisses, et son éternité pleine de désespoir.

Malheur au prêtre qui perd le sens de la lettre! parce que la prière lui est une énigme et la piété une forme morte.

Malheur au prêtre qui se fait une habitude extérieure des fonctions de son ministère ! car il s'ennuiera de Dieu, et ses actions seront sans fruit.

Le prêtre crie : Le monde! le monde! et il a le monde dans son cœur : et ceci est une grande misère et un grand aveuglement.

Le prêtre rappelle sans cesse aux temps de la primitive Église, et il ne vit pas comme les chrétiens d'alors ; et ceci est une contradiction et un mensonge.

Malheur au prêtre qui dit et ne fait pas! car il sera pour plusieurs un objet de scandale.

Malheur ! malheur à la terre à cause des péchés du prêtre! parce qu'il en entraînera plusieurs dans sa ruine.

Mais le bon prêtre sera placé avant les anges, et ceux qu'il a sauvés lui feront cortége dans le ciel.

Quand Dieu veut punir un peuple, il lui envoie des prêtres tièdes ou paresseux ; et quand il veut élever une nation, il multiplie chez elle les prêtres de foi et de prière.

## XXXIX

### AUX ÉVÊQUES.

Lorsque Jésus-Christ institua son Église, il la forma sur le modèle du ciel : il y établit des degrés, afin que l'homme puisse monter plus facilement jusqu'à lui ; et à chacun de ces degrés il plaça des hommes revêtus de sa puissance ; et plus ces degrés se rapprochent de lui, plus la puissance qu'il communique est étendue.

Et il y a sept degrés dans l'Église de Dieu ; et chaque degré est représenté par un ordre ; et il y a sept ordres sur la terre, comme il y a neuf chœurs d'anges au ciel ; et les ordres qui composent la hiérarchie de l'Église sont comme les chœurs d'anges de la terre.

Dans l'Église il y a des temples ; dans ces temples il y a un autel ; sur cet autel s'accomplissent d'ineffables mystères ; et dans le tabernacle qui le surmonte, il y a, sous la forme commune du pain que nous mangeons tous les jours, quelque chose de divin que les yeux ne peuvent voir, que la main ne peut toucher, que l'esprit ne peut comprendre,

et qui échappe à tous nos sens, afin de n'être sensible qu'à notre cœur.

Et le tabernacle de l'autel est l'asile de toutes les joies de l'âme, le foyer de toutes les lumières de l'esprit, la source de tous les saints amours du cœur, le rendez-vous de tous les pieux désirs, le but de toutes les espérances; et toutes les pensées, et tous les sentimens qui veulent voler plus haut que la terre s'arrêtent là un instant pour se reposer et prendre des forces, comme l'aigle, avant de se perdre dans les nuages, se repose dans l'aire qu'il s'est bâtie sur le sommet inaccessible d'un roc.

Là les hommes rencontrent les anges et parlent avec eux des félicités du ciel; là les plaintes de l'exil se marient aux joies de la patrie, et les joies du ciel s'unissent aux douleurs suppliantes de la terre; là les souvenirs de ceux qui ne sont plus rencontrent les espérances de ceux qui sont encore; là les amitiés s'affinent, les passions se purifient, les haines s'effacent, les pensées s'élèvent, les cœurs s'élargissent pour donner passage à l'immense charité qui y habite; là les âmes s'embrassent, les anges du ciel et les anges de la terre s'enlacent dans de saints baisers; et l'homme, enivré de délices et d'amour, s'endort dans l'extase de la prière sur le cœur de Jésus et de l'Église : là est le

lieu le plus élevé de la terre, et un pas plus haut, c'est le ciel.

Or, sept degrés conduisent à l'autel; sept ordres d'anges sont occupés autour du tabernacle; et à mesure que ces ordres en approchent de plus près, la puissance se multiplie et se concentre davantage; et arrivée à son dernier degré, elle prend de telles dimensions qu'il faut que ce degré se partage en deux pour la contenir; et c'est pour cela que dans le septième ordre sont compris les prêtres qui ont une partie du sacerdoce du Christ, et les évêques qui en ont la plénitude.

Et il n'y a point de sacerdoce là où il n'y a point de tabernacle, ni de sacrifice; et ceux qui ont nié le sacrifice ont détruit le sacerdoce; et leur temple n'est plus qu'une maison ordinaire; et leurs prêtres ne sont que des hommes; et leur cœur ne peut plus aller apprendre à l'autel le sacrifice et les saints dévouemens de la charité.

Et les évêques sont les chérubins de l'Église; ce sont eux qui, placés plus près du cœur et de l'esprit du Christ, y aspirent la lumière et l'amour, et les distribuent ensuite aux prêtres qui viennent après eux; afin que ceux-ci en nourrissent par toute la terre les âmes qui ont faim de foi et de charité.

Et les évêques s'appellent ainsi, parce que, placés à une grande hauteur, leur regard peut s'étendre au loin sur le troupeau qui leur est confié, et leur cœur peut embrasser dans sa charité l'Église de Dieu tout entière.

Et tout, dans les ornemens qu'ils portent, est symbolique, et exprime ou leur puissance ou les devoirs qu'elle leur impose. Ils portent des sandales à leurs pieds, afin de se souvenir qu'ils ne doivent point marcher sur la terre, mais que leurs voies sont plus haut. Ils ont des gants dans les mains pour se rappeler qu'ils ne doivent point toucher aux choses du siècle. Et le bâton pastoral signifie qu'ils sont pasteurs des peuples, et qu'ils doivent les nourrir de vérité et d'amour. Et l'anneau qui brille à leur doigt est un signe de leur mariage avec l'Église. Et ils sont assis sur un trône, parce qu'ils gouvernent spirituellement les peuples de la terre; et partout où ils passent, leur main s'ouvre pour bénir, parce qu'ils sont les dispensateurs des grâces et de la charité du Christ.

Et ils sont les successeurs des apôtres, et ils doivent hériter de leur vie et de leur esprit comme de leur puissance : et le monde ne croira point à leur puissance, s'ils n'en confirment la divine origine par des miracles de foi, de dévouement et d'amour; car l'homme qui ne croit pas demande, pour croire,

des miracles qui frappent son esprit ou qui exaltent son cœur, et qui le forcent à s'écrier : Dieu est là ; l'homme tout seul ne fait rien de pareil.

Et les évêques des premiers siècles faisaient revivre en eux les apôtres : et leur esprit était un foyer de lumière ; et leur cœur était un foyer d'amour ; et leur corps était un foyer de douleur, et la seule pensée du martyre faisait frémir leur âme et leur chair d'espérance et de bonheur.

Et jamais encore le monde n'avait vu une aussi grande masse de vertus, des cœurs aussi larges, des têtes aussi fortes, des caractères aussi vigoureux, des âmes aussi tendres, une vie aussi pure : jamais il n'avait vu autant d'oubli de soi-même, autant de désintéressement dans le sacrifice, autant d'expansion dans la charité ; et la vie tout entière de ces hommes était un miracle de dévouement et d'amour, terminé par un miracle de patience et de foi.

Et un seul de ces hommes aurait suffi pour illustrer un siècle et une nation ; et leur nombre était infini, et il n'est point de ville épiscopale qui n'ait été illustrée par la vie ou par la mort de quelques uns de ces évêques.

Ils étaient à tout et à tous ; leur pensée allait de la terre au ciel ; leur amour allait de Dieu aux

hommes, et retournait des hommes à Dieu ; leur cœur, toujours ouvert dans toute sa largeur, aspirait ce qui était grand, ce qui était beau, ce qui était saint et divin ; ils étaient les hommes de Dieu et des peuples ; ils avaient un bras dans le ciel et l'autre sur la terre ; ils étaient les conseillers des peuples, les dépositaires de leurs secrets, les confidens de leurs douleurs, les interprètes de leurs plaintes et de leurs prières auprès de Dieu et des rois de la terre : et les intérêts de l'Église ne leur faisaient point négliger ceux des nations dont ils étaient les pasteurs ; et ils savaient qu'aimer les hommes et se dévouer pour eux, c'est plaire à Dieu et glorifier l'Église.

Leur charité multipliait le temps ; leur esprit était à la science, leur âme à la prière, leur bras à l'action, leur corps à la souffrance, et tout leur être à Dieu : et pendant que leur esprit pensait, leur âme priait ; et pendant que leur corps était en proie à la souffrance, leur bras agissait ; et l'étude, chez eux, ne nuisait point à la prière ; et la douleur ne les empêchait pas d'agir, parce que le Christ vivait en eux.

Le pauvre trouvait chez eux des aumônes qui ne l'humiliaient point ; le faible avait dans chacun d'eux un appui, le vice un censeur, la vertu un guide et un témoin. Ils se mettaient comme un mur

entre l'oppresseur et l'opprimé ; ils prenaient dans leurs mains les droits et les libertés des peuples ; et plusieurs furent martyrs pour avoir été trop courageux et trop fermes envers les tyrans.

Les apôtres devaient prêcher l'Évangile à un monde corrompu par le luxe, perverti par l'égoïsme, énervé par la volupté, dévasté par l'abus de la science. Le Christ ne leur dit point : Pour ramener à la simplicité de la vie chrétienne les hommes perdus dans le luxe et dans l'amour du bien-être, vous vous conformerez à leurs habitudes extérieures ; et pour ne point effrayer le riche qui nage dans les délices, vous paraîtrez riche et somptueux comme lui ; mais il leur dit : Voici ma croix, prenez-la et marchez ; et le riche et le pauvre, et le savant et l'ignorant, et les rois et les esclaves seront convertis par elle ; et c'est par elle que vous vaincrez le monde, que vous détruirez le luxe, que vous émousserez la volupté, que vous étoufferez l'égoïsme et que vous abattrez l'orgueil.

Pasteurs de l'Église du Christ, ce n'est point par le luxe et l'éclat extérieur que vous devez soutenir et rendre respectable aux yeux du monde une puissance et une dignité qui ne sont pas de ce monde : et si le faste est nécessaire à ceux qui ne sont que les représentans du Christ, de quel éclat devait

donc s'environner le fils de Dieu lui-même, quand il daigna descendre parmi les hommes !

Ne craignez pas de diminuer le prix de votre présence, en la prodiguant aux fidèles. Les sourires et les tendresses de la mère sont toujours présens au cœur de ses enfans, et chaque jour leur donne de nouveaux charmes et ajoute à leur prix. Tous les jours le Christ descend sur l'autel, et l'autel ne cesse point pour cela d'être cher et précieux aux cœurs qui croient et qui aiment.

Ne laissez point l'adulation épaissir autour de vous ses nuages d'encens, de peur que vous ne puissiez plus voir votre néant, et que vous ne soyez tentés de vous croire quelque chose.

Ne permettez point à ceux qui vous sont soumis de vous témoigner leur respect et leur obéissance par des formules qui éveillent la vanité de celui qui les accepte, et qui disposent à la bassesse ou à l'hypocrisie celui qui les emploie.

Laissez aux prêtres qui gouvernent sous votre autorité assez de liberté pour qu'ils puissent être toujours francs avec vous; et vous connaîtrez mieux leurs dispositions et leur caractère : et vous jugerez mieux quel poste et quelles fonctions leur conviennent; car les évêques qui sont trop exigeans sur le respect qu'on leur doit, et qui mettent

toujours leur dignité entre leur cœur et celui de leurs prêtres, ne connaissent que rarement la vérité ; et, pendant qu'ils croient gouverner eux-mêmes, ils sont gouvernés sans le savoir par ceux qui les flattent, et ils deviennent le jouet de mille intrigues qui se nouent et se dénouent autour d'eux à leur insu.

Les évêques doivent enseigner et juger ; ils sont les gardiens de la foi et de la doctrine dans l'Église. La chaire et l'autel, voilà les deux symboles les plus élevés et les deux points culminans du christianisme. Là le Verbe de Dieu est distribué aux hommes sous la forme de la parole humaine, ici il se communique à eux sous la forme du pain qui les nourrit ; là il alimente leur esprit de vérité, ici il rassasie leur cœur d'amour. La vie d'un évêque doit se partager entre la chaire et l'autel, et tout le temps qu'il est obligé de passer ailleurs devrait être sans charme pour son âme.

Il n'y a pas long-temps encore, tous les peuples de l'Europe parlaient à Dieu le même langage, lui exposaient leurs besoins, lui exprimaient leur amour, et lui demandaient ses grâces dans les mêmes termes. Dès qu'ils entraient dans la maison du Seigneur pour le prier, toutes les différences d'origine, de langue, de pays et de climat dispa-

raissaient, et il ne restait plus au pied de l'autel que le chrétien enfant de Dieu et de l'Église.

Et l'homme du Nord versait son âme dans la même prière que l'homme du Midi; et celui qui habite les pays où naît l'aurore n'était point étranger à la prière des peuples que le soleil éclaire de ses derniers rayons; et il y avait dans ces prières un parfum de foi et de charité qui embaumait l'âme, une saveur du ciel qui les rendait plus douces que le miel aux lèvres qu'elles effleuraient; et les saints, en les entendant, reconnaissaient dans la patrie les prières qu'ils avaient priées dans l'exil et qui avaient sanctifié leur âme; et ils s'inclinaient avec plus d'amour vers ceux qui priaient; et l'Esprit saint reconnaissait les prières qu'il avait inspirées, et que les saints pontifes ou les martyrs avaient exhalées dans une extase d'espérance et d'amour; et ces prières allaient plus droit et plus vite au cœur de Dieu, parce qu'elles connaissaient depuis des siècles le chemin du ciel, et qu'elles avaient passé mille et mille fois par le cœur et la bouche des élus de Dieu.

Et il y avait une tradition dans la prière comme dans la foi dont elle est l'expression; et pour chaque prière on pouvait compter les générations qui l'avaient priée; et en remontant les siècles, on arrivait à quelque saint évêque ou à quelque grand

pape dont l'âme l'avait exhalée pour la première fois.

Mais, hélas! il n'en est plus de même aujourd'hui : et le mal est si grand dans une partie de l'Église, que le frère qui va visiter son frère ne peut unir sa prière à la sienne ; car la prière, en tombant du cœur de l'Église, s'est brisée en mille pièces comme du verre, et il est à peine possible aujourd'hui d'en réunir les fragmens dispersés.

J'ai vu encore un autre mal parmi les successeurs des apôtres : j'ai vu des évêques se faire hommes de partis, et compromettre l'Église éternelle du Christ, en voulant l'emprisonner, elle si haute et si large, dans les formes étroites et changeantes des gouvernemens de la terre, ou en l'attachant comme une captive aux affections de leur âme, et aux souvenirs et aux espérances de leur cœur.

Soyez apôtres par le cœur et par la vie, ô vous qui gouvernez l'Église de Dieu ! Gardez soigneusement le dépôt de la foi qui vous a été confié : aimez l'unité ; et que vos pensées et vos espérances s'élèvent souvent vers ce siége où est assis votre chef, et d'où viennent votre puissance et votre force. Votre soumission au successeur de Pierre disposera les prêtres et les fidèles que vous gouvernez à l'obéissance envers vous ; et vous ne pourrez vous

plaindre de leur indocilité, si vous leur en avez donné l'exemple vous-même dans votre conduite et dans vos rapports envers celui qui est votre pasteur à vous comme à eux.

Votre force est là où est votre principe et votre centre; tenez-y fortement, et vous serez inébranlables. Mais si vous laissez se relâcher les liens qui vous attachent au centre de l'unité chrétienne, votre puissance s'affaiblira, le respect pour votre autorité diminuera parmi les peuples; et, pour n'avoir pas voulu vous humilier devant celui qui possède l'autorité suprême dans l'Église, vous serez forcés de vous abaisser devant les princes de la terre, qui fouleront aux pieds tous vos droits.

Car partout où les évêques se sont séparés de leur centre, ils sont devenus esclaves du pouvoir séculier : tout ce qui s'est détaché du siége de Pierre a été absorbé par l'autorité temporelle; et nulle part la puissance épiscopale n'est aussi grande et ne s'exerce aussi librement que là où elle s'appuie davantage à la pierre sur laquelle Jésus-Christ a bâti son Église.

Regardez autour de vous, et voyez s'il est une humiliation égale à celle des Églises qui ne tiennent plus au centre de l'unité; s'il est une abjection comparable à celle où sont tombés les évêques dont

la puissance n'est plus soutenue par la suprême autorité de l'évêque de Rome.

Que sont devenues ces Églises illustrées par les vertus et le génie des Athanase, des Basile et des Chrysostôme? Ce n'est plus que des ruines dans lesquelles le despotisme et la barbarie ont établi leur nid, comme ces oiseaux lugubres qui vont chercher un asile dans les masures abandonnées; et le schisme qui a déchiré le sein de l'Église et brisé son unité menace aujourd'hui le repos de l'Europe, et s'est proclamé ouvertement l'ennemi de tous les droits et de toutes les libertés des nations.

Ne soyez point étrangers à l'histoire de votre patrie; ne soyez point indifférens à sa gloire : aspirez à pleine poitrine tout ce qu'il y a de grand dans les idées qui la gouvernent, tout ce qu'il y a de saint dans ses désirs, de divin dans ses instincts et de légitime dans ses espérances.

Que l'ordre trouve toujours en vous un appui; que tous les droits vous soient précieux; que toutes les libertés vous soient chères; que le despotisme, de quelque côté qu'il vienne, vous trouve toujours devant lui comme une barrière; que l'injustice et la violence viennent se briser contre vous, comme

les flots de la mer contre la digue qui arrête leur fureur.

Ne laissez point vos pensées se mêler dans les questions incertaines de la politique ; mais conduisez-les vous-même jusqu'au fond de ces questions qui ne dépendent ni du temps, ni des hommes, et qui sont de tous les pays et de tous les siècles, parce que partout et toujours elles intéressent la gloire de Dieu et de l'Église, le repos de la société et le bonheur des peuples.

Ne laissez point vos espérances se poser sur les hommes, et ne rendez point votre ministère complice des affections même les plus légitimes de votre cœur. Laissez passer les hommes, et tenez-vous aux choses, et ne confondez jamais les dernières avec les premiers. Que le bruit des trônes qui tombent, parce que Dieu a ôté sa main de dessous eux, n'étourdisse point votre âme ; que le fracas des révolutions ne consterne point votre cœur; et conduisez-vous de manière que votre ministère n'en souffre pas, et que les hommes de tous les partis puissent se regarder comme vos enfans, et soient sûrs de trouver en vous un père. Ne demandez point aux hommes de quel parti ils sont, mais s'ils sont de bonne foi dans celui qu'ils ont embrassé, et s'il ne les a jamais rendus injustes ou violens envers leurs adversaires.

Si l'indépendance et l'honneur de votre patrie sont menacés, que votre patriotisme s'enflamme au foyer de la religion. Mettez tous vos désirs, vos espérances et vos prières du côté de ceux qui combattent pour elle : que votre parole plane sur eux ; qu'elle couve et réchauffe leur courage, comme l'oiseau couve ses petits sous son aile. Que votre voix allume en eux la valeur et l'audace avant la bataille ; qu'elle réveille après la victoire toutes les compassions de leur cœur, ou qu'elle les porte à la résignation si le succès n'a pas couronné leurs efforts.

Faites ceci, et vous rendrez votre ministère glorieux à Dieu et à l'Église, utile aux autres et consolant pour vous-mêmes ; et les peuples vous honoreront, et ils viendront se ranger d'eux-mêmes sous votre autorité, et vous diront : Bénissez-nous, car vous êtes notre père.

Et les méchans vous craindront, les bons vous aimeront, le riche vous respectera, le pauvre vous invoquera, le pécheur ne tremblera point devant vous, le juste se sentira plus pieux en votre présence, l'ignorant lèvera les yeux vers vous afin d'avoir la lumière, le savant ne vous méprisera point, parce qu'il verra en vous quelque chose qui est plus que la science ; les trésors du riche s'inclineront vers vous et couleront de vos mains dans celles du

pauvre ; les rois vous honoreront, et tous seront disposés à croire à votre parole en voyant votre vie.

Et quand vous passerez, les mères se mettront à genoux, et elles vous présenteront leurs enfans, pour que vous les bénissiez, et elles se diront les unes aux autres : Voici l'homme de Dieu qui passe. Et tous les visages s'épanouiront, et la prière se remuera au fond de toutes les âmes, et une vertu secrète s'échappera de votre personne, et tous ceux qui vous verront croiront être plus près de Dieu.

Et votre mort sera douce, parce que votre vie aura été pleine. Les prières des fidèles ne manqueront point à votre âme, et la pousseront plus vite aux lieux où vous n'aurez plus besoin de prières, mais où vous prierez vous-même pour les autres. Et du ciel vous veillerez encore sur le troupeau que vous aurez conduit pendant votre vie : votre amour le gouvernera ; votre prière l'attirera ; et plusieurs seront sauvés par vous, et devront à votre charité le bonheur de leur vie, le calme de leur mort et les joies de leur éternité.

## XL

### AUX ÉPOUX.

Le mariage est la source de la société, et la famille est le noyau de l'État.

Le mariage produit la famille ; la famille produit la cité, et de la cité procède l'État ; et c'est là toute la généalogie de la société.

Les parens vertueux font les familles vertueuses; celles-ci font les villes sages et florissantes, et les cités où règne la crainte de Dieu forment les États durables et bien constitués.

Les parens vicieux font les familles corrompues ; de celles-ci viennent des cités sans mœurs et sans probité, et les villes où règne le libertinage forment les royaumes sans gloire et sans avenir.

Et peu de personnes comprennent ces choses ; et c'est pour cela que les mauvais mariages corrompent l'État, ravagent l'Église, et diminuent le nombre des élus.

Presque tous se recherchent eux-mêmes dans le mariage, et c'est pour cela que beaucoup s'y perdent.

Celui-ci épouse le corps de sa femme : il aime la régularité de ses traits, la couleur de son visage, le feu de son regard, ou la douceur de son sourire ; et ceci est une inconcevable folie;

Car le temps décolore le visage, déforme les traits, attiédit le regard et étouffe le sourire ; et l'homme ne trouve plus rien dans la femme qui le séduise ou l'attache.

Et il va porter ailleurs son cœur et son amour, et de grands scandales arrivent à cause de cela dans le monde.

Celui-là épouse dans sa femme la dot qu'elle lui apporte ; et il se vend comme une marchandise ; et ceci est une grande dépravation de la dignité de l'homme.

Un autre épouse dans une femme le nom qu'elle porte, et il appelle cela noblesse ; et il croirait se mésallier en choisissant une compagne qui ne serait anoblie que par le sang du Christ.

Et il faut plaindre beaucoup cette espèce d'hommes ; car ils n'ont point l'intelligence, et l'esprit du Christ n'est point en eux.

Où est l'homme, ô mon Dieu ! qui se marie pour faire votre volonté, pour enrichir sa patrie de bons

18

citoyens, pour augmenter le nombre des fidèles dans l'Église et celui des élus dans le ciel?

Ne vous étonnez point des scandales qui désolent le monde; car Dieu est absent de la pensée des hommes, quand ils se marient.

J'ai regardé autour de moi, et je n'ai vu qu'adultère et libertinage, parce que les hommes se marient comme s'ils n'étaient que chair.

Et j'ai regardé au-dessus de moi, et j'ai vu le Christ faisant par son sang un sacrement du mariage; et j'ai dit : Malheur, malheur au monde, à cause du sacrilége!

J'ai vu la chambre des époux qui ne craignent point Dieu; et à son luxe, à son élégance mondaine, j'ai compris que le plaisir y faisait sa demeure, et qu'on n'y connaissait point autre chose.

J'ai vu la chambre des époux chrétiens. Tout y était simple, modeste, grave et austère : l'image du Christ était suspendue près du lit, comme un témoin dont ils n'avaient point à craindre le regard; et j'ai jugé que le devoir habite dans cet asile.

L'orgueil, l'égoïsme et l'ambition ont détourné le mariage de sa véritable fin; et en diminuant le nombre des enfans dans les familles, ils ont dimi-

nué celui des chrétiens dans l'Église et des élus dans le ciel.

Les mauvaises passions du cœur et les instincts dépravés de la chair se sont donné la main. Ils ont fait un pacte entre eux, et ont juré de se favoriser mutuellement. Et l'homme a trouvé le moyen de satisfaire les appétits déréglés de son corps, sans déranger les calculs coupables de son ambition et de sa cupidité. Et à cause de cela le sanctuaire de la famille s'est rempli de prostitutions et de péchés.

Maris, soyez fidèles à la femme que Dieu vous a donnée; car il n'y a qu'une vérité, qu'une foi, qu'un baptême et qu'une Église.

Femmes, soyez fidèles à vos maris; car il n'y a qu'un Dieu et qu'un Christ qui est mort pour tous et qui a tout racheté.

Maris, aimez vos femmes, parce que le Christ aime son Église; et connaissez-les dans la pudeur, la modestie et la crainte de Dieu.

Souvenez-vous que l'union de l'homme et de la femme signifie l'union du Christ et de son Église, et n'allez pas lui faire représenter l'union de Satan avec l'église des pervers.

Que votre amour soit chaste et pur, et que la modestie accompagne toutes vos caresses.

Prenez garde d'ouvrir le cœur de votre femme au vice et son corps au péché; car l'homme qui profane le cœur de sa femme, et qui souille son corps, la trouvera infidèle.

Marchez en la présence de Dieu, et vous ne pécherez point; et vous garderez votre âme dans la paix et votre corps dans la chasteté.

Les époux libertins lèguent à leurs enfans un sang appauvri et une chair molle; et les enfans expient dans leurs corps les vices de leurs parens;

Tandis que les époux chastes et craignant Dieu laissent à leur postérité un sang pur et abondant, et une chair forte et saine; et la bénédiction de Dieu pénètre jusqu'aux os des enfans qui ont été conçus dans la crainte du Seigneur.

## XLI

### AUX PÈRES ET AUX MÈRES.

Que le père ne se rassure point, jusqu'à ce que la volonté de son fils soit devenue forte pour le bien; et que l'œil de la mère ne s'endorme point, jusqu'à ce que Dieu ait tiré sa fille de dessous son aile.

Que le père ne dise point : Mon fils sera comme moi ; et que la mère ne dise point : Je ferai à ma fille ce que m'a fait ma mère.

Car les temps sont changés ; et la précocité de la pensée a multiplié les dangers pour l'enfance, et les piéges pour la jeunesse.

Les parens qui entretiennent le corps de leurs enfans dans la mollesse préparent la ruine de leur âme, et les vices de l'homme ont plus d'une fois germé dans le berceau de l'enfant.

L'éducation tout entière semble une conjuration contre l'âme et le corps de l'homme ; et les parens élèvent mal leurs enfans, parce qu'ils s'aiment en eux, et qu'ils n'ont point l'esprit de Dieu.

Et la terre est désolée par le mauvais amour des parens ; et tout s'affaisse et s'amollit dans l'homme, lorsque ses premières affections se sont formées en dehors de Dieu.

Le caractère de l'homme est sans force et sans vigueur, parce qu'il a été élevé dans l'idolâtrie ; et le culte ou la crainte de l'homme pousse la nature humaine vers le mal, parce que ses premiers amours se sont détournés de leur fin.

La foi languit sur la terre, parce qu'elle n'a

point ombragé le berceau de l'enfant; et l'amour de la patrie diminue parmi les peuples, parce que la famille s'est emparée des premières affections du cœur.

Les corps sont sans force, les cœurs sans courage, et les volontés sans énergie, parce que les caresses des parens ont liquéfié l'âme des enfans et affadi leur caractère.

La mère a couvé le cœur de son fils sous les dévorantes ardeurs de son cœur; et la consistance de l'âme humaine s'est ramollie, et la nature de l'homme s'est fondue comme de la cire sous ce feu.

L'homme vient au monde libre et nu; et à peine est-il né, que nous l'emprisonnons dans des langes qui gênent ses membres, et que nous l'étouffons sous des coussins qui les amollissent.

Nous ne donnons point à son corps le bain purifiant de l'air que le souffle de Dieu agite au-dessus de nous, et nous lui refusons le bain non moins salutaire de l'eau de la source qui le lave et le fortifie.

Les fausses tendresses de la mère éveillent en lui les caprices avant la volonté, et les faiblesses du père accoutument son âme à compter plus sur la faiblesse de l'homme que sur sa force.

Son estomac est irrité de bonne heure par des mets qui l'échauffent, et il ne connaît d'autre règle que les appétits factices d'un palais blasé.

La poitrine qui ne boit que l'air empoisonné des salons se rétrécit bientôt, et le regard qui ne s'éclaire qu'à la lumière des bougies ne tarde pas à se ternir.

Le corps qui n'est point exercé au dehors se replie sur lui-même, et la mollesse et l'oisiveté des membres forcent les organes à un excès de travail et d'activité.

L'air qui dort dans les entrailles de la terre s'enflamme aisément, parce qu'il n'est point renouvelé ; et nos passions s'allument promptement dans un corps que ne renouvelle point l'exercice.

Les mères, contrariant la nature, tarissent dans leur sein les sources de vie que la main de Dieu y a fait jaillir ; et elles conduisent leurs enfans à des sources qui n'ont point été faites pour eux.

Et souvent les enfans s'empoisonnent aux mamelles d'une étrangère, et boivent avec son lait les maladies de son corps, et les vices plus dangereux encore de son âme.

Et la première culture de l'esprit est confiée à

des femmes sans culture ; et le tendre corps de l'enfant est livré au contact irréfléchi, et aux caresses sans précaution de ceux qui ne savent point respecter l'enfance.

L'aurore de l'intelligence est voilée sous les nuages épais des préjugés ; et les premières impressions de l'âme sont des désirs sans objet, des craintes sans fondement et des espérances sans but.

Malheur au père qui vomit le blasphème sur l'âme de son fils ! Malheur à la mère qui salit les yeux ou les oreilles de sa fille ! car Dieu sera vengé dans le mépris de leurs enfans.

## XLII

Dès que la raison s'est éveillée dans l'âme de l'enfant, les sollicitudes des parens ont commencé ; et leurs bras se sont allongés vers l'avenir, comme pour le saisir et l'arrêter.

Le mari a regardé sa femme avec anxiété ; la femme a regardé son mari avec angoisse ; et tous deux se sont demandé : Que ferons-nous?

Et ni le mari, ni la femme n'osait répondre ; et leur esprit allait d'une pensée à une autre pensée ;

et leur cœur allait de l'incertitude au doute ; car ils ne pouvaient se décider.

Ils regardaient à droite, et ils n'y trouvaient point de sécurité ; ils se tournaient à gauche, et de grands dangers leur apparaissaient : devant eux, ils redoutaient le vice ; derrière, ils craignaient l'ignorance.

Et ils demandaient aux autres : Que ferons-nous? Mais les autres ne voulaient point leur répondre, de peur de mettre un fardeau sur leur cœur et un poids sur leur conscience.

Et tantôt ils disaient : Nous garderons notre enfant sous notre aile, de peur que le vice ne souille son âme ; et tantôt : Nous l'éloignerons de nous, de peur que l'ignorance n'obscurcisse son esprit.

Quelquefois l'ignorance leur paraissait préférable au vice ; d'autres fois ils pensaient qu'il suffit de savoir le bien pour le faire, et de connaître le mal pour l'éviter.

Et ils se sont désespérés, parce qu'ils ne voyaient point d'issue à leurs doutes ; et le père a dit dans son cœur : Pourquoi suis-je devenu père? Et la mère s'est écriée : Pourquoi Dieu m'a-t-il rendue féconde?

L'éducation de la famille rétrécit l'esprit, resserre

le cœur et amollit le caractère : l'éducation publique enorgueillit l'esprit, corrompt le cœur et déprave les mœurs.

La corruption fermente facilement parmi les enfans, quand ils sont rassemblés en grand nombre ; et l'isolement dispose à l'égoïsme, et rend l'homme moins propre aux fonctions de la vie sociale.

Mille dangers assiégent l'enfance ; mais les plus grands sont sans doute dans les maisons d'éducation où la pudeur s'est éteinte, et où l'esprit de Dieu n'existe plus.

Et le mal est si grand, que personne n'ose le dénoncer, de peur de n'être pas cru ; et la corruption est si profonde, qu'on craint même de paraître la soupçonner.

Mais je parlerai, parce que Dieu me le commande ; et je ne repousserai point au fond de mon cœur les paroles que ma conscience pousse sur mes lèvres.

Et personne ne m'accusera de mensonge, parce que mes yeux ne m'ont point trompé ; et que j'ai approché mon oreille du cœur de plusieurs, et reçu dans mon âme de nombreuses plaintes et de tristes aveux.

Malheur à l'enfant qui met le pied sur le seuil

d'une maison d'éducation corrompue! car le vice y a établi sa demeure et les maladies s'y sont choisi un asile.

C'est là que les nerfs, fatigués par les efforts d'un libertinage précoce, se flétrissent; et que le corps du jeune homme, hâté dans son développement par des jouissances prématurées, saute d'un bond de l'enfance à la vieillesse.

C'est là que la poitrine de la jeune fille, rétrécie par des plaisirs qui révoltent la nature, se remplit d'ulcères et d'infection, et que les vices de son âme courbent sa taille et déforment son corps.

Malheur à l'enfant qui porte dans ses traits l'empreinte de la beauté divine! Malheur à la jeune vierge dont les lèvres chastes s'épanouissent gracieusement dans le sourire de l'innocence!

Car la beauté des traits est un danger pour celui à qui Dieu l'a donnée, et un piége pour ceux qui les contemplent; et la candeur de l'âme excite de criminels désirs dans ceux que le vice flétrit.

Et vos enfans les plus chers s'empoisonnent avec vos dons, ô mon Dieu! et ils tournent contre vous les bienfaits de votre amour.

Et l'enfant n'est pas en sûreté avec les autres en-

fans de son âge, et la solitude lui devient aussi dangereuse que la société.

La nature outragée a vengé Dieu, en se vengeant elle-même ; elle prend en haine l'âme et le corps, et les ravage tous les deux à la fois.

Elle appesantit l'esprit, décolore la pensée, affaisse la mémoire, flétrit le cœur, assombrit l'imagination et énerve la volonté.

L'esprit peut à peine soulever le poids du péché qui l'opprime, et la pensée sort avec plus de peine de ses profondeurs que le souffle ne s'exhale d'une poitrine malade et rétrécie.

La mémoire paralysée ne peut se retourner vers le passé, et les souvenirs les plus proches lui apparaissent comme dans un lointain obscur et nuageux.

Le cœur se dépouille de ses fraîches affections et de ses vertes espérances ; et l'amour ne peut plus fleurir en lui, parce qu'il n'a plus de sève.

Les belles et riantes images se sont enfuies de l'imagination, et tous les objets ne lui apparaissent plus que sous des couleurs ternes et sombres.

La volonté a perdu ses nobles audaces et ses courageuses témérités ; et, semblable à l'oiseau dont

on a coupé les ailes, elle marche péniblement sur la terre, et ne se ressouvient plus de ses vols rapides et sublimes.

Le vice sillonne le front du jeune homme des rides de la vieillesse ; et chacun, en le voyant, s'écrie : Le vice a passé par là.

Il ôte aux joues de la jeune fille leur incarnat ; il étreint le sourire sur ses lèvres, et il incline son corps vers la terre, comme pour le rapprocher du tombeau.

Les mains qui ont beaucoup péché tremblent de bonne heure ; et les pieds qui ont marché dès l'enfance dans les voies de l'iniquité chancellent, et ne peuvent plus supporter le corps.

Et tout ceci est peu de chose encore ; et les plus grands maux sont ceux que Dieu seul voit ; car ceux-là sautent par-dessus la tombe, et accompagnent l'homme jusque dans son éternité.

La foi s'éteint dans l'âme, et la laisse en proie à des doutes sans issue, et à des incertitudes qui l'épuisent.

L'espérance ne chante plus au fond du cœur ses doux et saints cantiques ; et l'aile sublime de la charité ne va plus, dans son vol infini, de la terre au ciel, de l'homme aux anges, et des anges à Dieu.

Les anges ne causent plus avec l'âme dans la prière, et l'Église ne l'enveloppe plus de sa foi puissante et de son immense amour.

Le remords s'empare du cœur comme le bourreau de sa victime, et il l'étend sur le souvenir de ses fautes comme sur une roue.

Sa vie est sans jouissance, ses veilles sans fruit, ses sommeils sans repos, sa mort sans consolation; et Dieu seul sait ce qu'est son éternité.

## XLIII

### AUX INSTITUTEURS.

Bienheureux celui dont l'enfance a été remise en des mains pures, et dont le cœur n'a point été souillé de bonne heure par la contagion des mauvais exemples!

Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui conduisent la jeunesse dans les voies de la piété! Qu'elles sont saintes les mains de ceux qui portent l'enfance dans les sentiers du bien!

Qu'elle est noble la vocation de ceux à qui Dieu a confié le soin d'élever les âmes et de former les

cœurs! car c'est dans leurs mains que sont les germes de l'avenir et les espérances de la société.

Bénie soit la maison qui sert d'asile à l'innocence, et où les parens peuvent conduire sans crainte les enfans que Dieu leur a confiés!

Où la science et la piété marchent d'un pas égal en se donnant la main, et où les lumières de l'esprit ajoutent encore à la chaleur du cœur!

Que votre œil veille toujours, ô vous qui nourrissez l'enfant de vérité! Que votre paupière ne s'abaisse point, ô vous qui portez son cœur dans vos mains!

Rendez la vérité aimable en la rafraîchissant aux sources de l'amour; et n'oubliez point que le cœur a sa science, et l'amour sa lumière.

Accoutumez la volonté de l'enfant au joug du devoir; donnez un œil à ses affections, et une lumière à son obéissance.

Ne cherchez point à enchaîner sa volonté par les liens de la force; car la force contraint; mais la raison commande, et l'on n'obéit qu'à l'amour.

La force n'est point un remède, mais une punition; l'amour doit en diriger l'emploi, et la prudence en déterminer la mesure.

N'attaquez point l'orgueil de l'enfant avec votre propre orgueil, et n'intéressez point votre vanité dans les réprimandes que vous lui ferez.

Car l'orgueil ne guérit point l'orgueil dans les autres, et la vanité de celui qu'on corrige s'aheurte à l'amour-propre de celui qui inflige la correction.

Que l'enfant ne doive rien à ses défauts, et n'obtienne jamais rien de votre faiblesse; car un défaut devient cher dès qu'il est utile, et d'injustes condescendances engendrent le mépris.

Respectez la droiture et le bon sens naturel de l'enfant; défiez-vous de la souplesse de son caractère, et craignez son aptitude à saisir les ridicules de l'esprit et les faiblesses du cœur.

Appliquez-vous plutôt à développer en lui les qualités qu'il possède qu'à produire celles qu'il n'a pas encore; car sa nature doit être la base de tout ce que vous voulez édifier, et il n'y aura de bien pour lui que ce qui sera conforme aux dispositions de son caractère.

Déracinez en lui l'orgueil qui élève l'esprit et enfle le cœur, mais n'oubliez pas que l'orgueil ne se déracine dans les autres qu'à force d'humilité et d'amour.

Que la foi donne une base à ses pensées et un

fondement à ses espérances, et que la croix du Christ soit le pivot de ses actions et de sa vie.

Qu'un directeur charitable et prudent ait la clef de ses vertus et de ses fautes, afin qu'il ne s'enorgueillisse point des premières, et que les secondes ne le découragent point.

Que le temple où Dieu habite ne lui soit point étranger, et que l'autel où il dispense ses grâces le voie souvent agenouillé sur sa pierre.

Que le besoin soit la règle et la mesure de ses repas ; que la frugalité en fasse les apprêts, et la gaieté tous les charmes.

Que la lecture des romans n'affadisse point son imagination ; mais que la mémoire des hautes actions et des nobles dévouemens enflamme ses désirs, et exalte son cœur.

Enchaînez les souvenirs des enfans au passé glorieux de la patrie : attachez leurs espérances à son avenir ; associez leurs sympathies à ses intérêts, leurs craintes à ses dangers, et toutes leurs affections à sa gloire.

Qu'un exercice fréquent assouplisse leurs membres et fortifie leurs corps, afin que leur volonté soit servie par des organes dociles et bien constitués.

Que le jeune homme aime à plonger au fond des fleuves, ou à lutter corps à corps avec la vague de l'Océan, afin que la vue du danger ne consterne point son âme et n'abatte point son courage.

Que sa main aime à caresser la crinière du cheval, et à flatter l'orgueil de son col ; que ses pieds pressent ses flancs robustes et dociles à l'éperon.

Que sa main n'aille point voler à l'oiseau les œufs qu'a couvés son aile, afin que la nuit ne soit point veuve de ses chants, et que son silence n'attriste point l'aurore.

Qu'une mâle et sainte amitié réjouisse ses os, afin que les affections du cœur le disposent au sacrifice de la volonté.

Que sa tête ne se trouble point dans les vertiges de la valse, et que ses pieds ne chancellent point comme ceux d'un homme ivre dans les tournoiemens de la danse.

Détournez sa pensée des hasards tourmentans du jeu, et ses pieds des maisons où l'homme oisif va chercher la liqueur qui enivre et les ennuis qui tuent.

Que sa voix puisse se marier à celles de ses frères, pour chanter les louanges de Dieu et les gloires de la patrie ; et que sa bouche ou ses doigts puissent

prêter une voix à la nature pour l'aider à bénir son auteur.

Car la musique porte l'âme en haut, et détourne l'esprit des pensées mauvaises ; et l'harmonie calme et gouverne les passions du cœur.

Que ses larmes appartiennent aux malheurs de ses frères, ses sourires à leurs joies, son indignation et ses colères à leurs vices, et sa compassion à leurs faiblesses.

Que les doigts de la jeune fille s'appliquent aux travaux qui sont utiles plutôt qu'à ceux qui plaisent ; et qu'après avoir erré sur les touches d'un piano ou sur le canevas soyeux d'un métier, ils ne dédaignent ni l'aiguille, ni le fuseau.

Accoutumez ses yeux au spectacle de la misère ; car une femme doit avoir le courage de la douleur, et sa vocation sur la terre est de compatir au malheur d'autrui.

Qu'elle ne craigne point de monter dans le réduit du pauvre qui souffre, et que ses mains ne dédaignent point de retourner le malade dans son lit.

Que ses pieds ne s'empressent point aux lieux où la folie des hommes se réunit et s'agite, et que son âme ne hennisse point après le plaisir qui amollit les sens et dissipe le cœur.

Ne permettez point à un inconnu de mettre son bras autour de sa taille dans la danse ; et que l'haleine impure du libertin n'approche jamais de ses lèvres, de peur qu'il n'en chasse les modestes sourires.

Que les aveux équivoques d'un étranger ne caressent point son oreille, et que de trompeuses confidences ne séduisent point son cœur.

Ne la conduisez point aux lieux où les passions qui amollissent sont représentées, de peur qu'elle n'y trouve le secret de ses vagues désirs et de ses mystérieux instincts.

Faites ceci; et croyez que, si vous avez gagné une âme à Dieu, un cœur aux malheureux, une intelligence à la foi, un bras à la patrie, vous avez assez vécu, et que les bénédictions de Dieu vous attendent.

## XLIV

### AUX JEUNES GENS.

Heureux celui qui n'a point livré sa jeunesse au vice, et dont le cœur n'a point été flétri de bonne heure par la volupté !

Car lorsque le temps d'aimer sera venu pour lui, il apportera à la femme que son cœur aura choisie des os encore verts, des désirs jeunes et chastes, de fraîches espérances et des amours non encore attiédis.

Son âme s'épanouira sous le regard de sa bien-aimée, comme la fleur sous l'œil de feu de l'aurore ; et toutes les affections de son cœur, et toutes les pensées de sa tête, exhaleront un parfum d'innocence et de paix.

Et leurs yeux pourront s'aimer sans faire rougir leurs fronts ; et leurs âmes pourront se comprendre sans pécher ; et le remords ne se glissera point dans leur cœur, après que les premiers aveux se seront échappés de leurs lèvres.

Mais leurs amours et leurs pensées reposeront

en paix au fond de leur âme, et leurs chastes désirs tressailleront sous l'aile des anges.

La sainte tendresse de la vierge bénit et purifie l'homme, et l'amour de l'homme chaste contient et appuie le cœur de la femme.

Pose ton âme sous l'aile de Dieu, jeune homme dont le cœur se lève pour aimer; et approche tes désirs de sa sainte lumière, de peur qu'ils ne s'égarent dans les ténèbres, ou ne se perdent dans le vague.

Rafraîchis ton amour dans la prière et la foi; et mets les résolutions de ta volonté autour des affections de ton cœur, afin qu'elles ne se dissipent point, comme une eau sans rivages.

Pense et prie avant de choisir; choisis avant d'aimer, et ne confie à tes lèvres le secret de ton cœur qu'après en avoir causé long-temps avec Dieu et avec ceux qui t'aiment.

Et si Dieu et ceux qui t'aiment approuvent ton amour, noue-le par le lien de la promesse au cœur de ta fiancée, de peur qu'il ne tombe de ta main, comme les choses qui ne tiennent point.

Et quand tu lui auras donné ta foi, et que tu auras reçu la sienne; que ton âme ne craigne point de se réchauffer à la douce lumière de son regard,

et de se délecter dans les chastes suavités de son sourire.

Ne ferme point tes lèvres aux pensées de ton cœur, et laisse ta fiancée appuyer sa vie sur ton bras et ses espérances sur ton amour.

Que Dieu soit toujours présent dans vos entretiens et dans votre amour, et que vos cœurs ne se rencontrent jamais hors de sa pensée.

Adorez-le ensemble, afin que vous reposiez dans la même prière, comme deux colombes reposent dans le même nid ; et parlez souvent ensemble le langage que parlent les anges.

Et Dieu descendra au milieu de vous, et il viendra, comme aux premiers jours, se promener dans le paradis de votre amour, et il causera familièrement avec les pensées et les désirs de vos âmes.

Et le ciel où l'on aime sans fin ni mesure s'inclinera vers vous, et les anges prendront vos cœurs dans leurs mains, et les aideront à s'aimer.

Malheur à l'homme qui souille la virginité du front de sa fiancée par un baiser sans chasteté, et qui inquiète les timides pudeurs de son regard par un regard trop hardi !

Jeune homme, n'effeuille point les chastes grâces qui fleurissent sur les traits de ta bien-aimée par

des parolés indiscrètes, et ne fais point défleurir les saintes beautés de son sourire par d'équivoques plaisanteries.

Choisis ton serviteur entre cent, ton ami entre mille, ta femme entre dix mille ; car vous serez attachés toute votre vie au même joug.

Aime-la, non à cause de la beauté passagère et fragile de son corps, mais à cause des précieuses vertus de son cœur et de la douce piété de son âme ; car son corps ne te sera pas toujours présent, mais son âme t'accompagnera partout.

Détourne-toi de la femme qui n'a point de simplicité ; car elle pèsera comme un fardeau sur ta vie : ses paroles seront sans charmes pour toi, et tous les mouvemens de son corps impatienteront ton âme.

Ne donne point ton cœur à celle qui aime le luxe et la parure ; car le culte du corps diminue l'âme, et la femme qui aime plus son corps que son âme marche sur des abîmes.

Si ton épouse est esclave de la mode, tu seras esclave de ses caprices ; et l'inconstante multiplicité de ses désirs multipliera tes soucis et appauvrira tes enfans.

Les hommes oisifs et corrompus entourent la

femme qui aime la toilette et le plaisir, comme les mouches s'abattent sur un cadavre ; et les pensées de son mari ne reposeront point en paix.

La femme qui ne quitte point son père et sa mère au jour de son mariage ne rendra pas son époux heureux, et la maison dont le gouvernement est partagé entre la femme et la mère ne prospèrera point.

Si tu as trouvé une femme selon le cœur de Dieu et le tien, ne cesse point de bénir la Providence ; car elle a tiré pour toi de ses trésors le trésor le plus précieux.

Aime son âme de toutes les forces de la tienne ; respecte son corps ; car le corps de la femme est plus près de l'âme que celui de l'homme, et le voile qui enveloppe l'esprit est chez elle d'un tissu plus délicat et plus fin.

Garde-lui la foi que tu lui as jurée : et si tu veux préserver tes sens et les siens du dégoût et de l'inconstance qui le suit, tiens-les enchaînés au devoir, et qu'aucun excès ne les en détache.

N'exige point de ta femme de coupables complaisances ; car sa faiblesse la dispose à l'adultère, et te prépare le déshonneur.

Qu'il est coupable l'homme qui méconnait la

dignité de la femme, et qui souille le corps qu'elle a confié à sa garde, à son respect et à son amour !

La femme n'a point été créée pour le plaisir de l'homme ; elle doit en faire le bonheur, en élevant son cœur par l'amour, et en contenant dans les limites du devoir les passions de son corps.

Ce n'est point dans la prospérité que la femme est nécessaire à l'homme ; car il trouvera toujours quelqu'un qui consente à partager son bonheur, et à entrer de moitié dans ses jouissances.

Mais c'est surtout dans le malheur et la peine qu'il sent le besoin d'une compagne pour sa vie ; car Dieu a remis entre les mains de la femme les douleurs du genre humain, et il lui a confié le soin de les porter ou de les guérir.

Il a attendri son âme, afin que la douleur puisse y pénétrer plus avant ; et il a fait son cœur plus large, afin qu'il y tienne plus de larmes.

Il lui a donné un corps plus faible et plus flexible aux impressions de l'âme, afin que, comme le roseau, il se courbe sous les coups du malheur, et que le souffle de la douleur l'assouplisse et le ploie.

Et les grandes douleurs qui brisent et renversent le corps de l'homme, parce que sa volonté

se dresse contre elles, semblent nourrir celui de la femme, et donner plus de grâce à ses mouvemens.

Et les larmes semblent rafraîchir sa vie, et font refleurir la vigueur de son âme; et semblable au roseau qui ne s'agite que lorsque le vent de la tempête l'incline, elle ne paraît forte et active que quand l'orage de la douleur fléchit son âme.

Et la femme a plus d'amour, parce qu'elle sait souffrir davantage; et c'est parce qu'elle sait souffrir que Dieu lui a confié les pénibles honneurs de la maternité.

L'intelligence et la volonté de la femme sont dans son cœur : malheur à l'homme qui lui met le cœur dans les sens! car ses déréglemens seront sans mesure, parce que son cœur est sans fond.

Mais l'homme corrompu ne comprend point ces choses : il détourne la nature de la femme de sa véritable fin; et au lieu de demander des consolations à son âme et de l'amour à son cœur, il demande du plaisir à son corps et des jouissances à ses sens.

Il éteint la vigueur de son âme dans l'ivresse de la volupté; et plus tard, il la trouve sans force

pour compatir à ses maux, et pour porter ses douleurs.

Il ouvre tous ses sens; et par eux s'exhale le parfum d'innocence et de vertu dont Dieu avait embaumé son cœur, et bientôt son corps porte l'empreinte des flétrissures de son âme.

Ses pieds deviennent impatiens et ennemis du repos, et sa démarche est vague et incertaine comme les désirs de son cœur.

Ses doigts s'amollissent et s'effilent dans l'oisiveté; et le sang, qui aime l'action et le travail, s'engourdit sous la peau de ses mains désœuvrées.

Le voile de pudeur que la nature a abaissé sur son œil se soulève, et découvre aux étrangers les mystères de sa pensée et les nudités de son regard.

La bouche, cette porte du cœur, que la modestie n'entr'ouvrait que pour y laisser passer de douces paroles et de chastes sourires, se dilate; et les paroles accourent et tournoient sous sa langue, comme les eaux appauvries d'un ruisseau peu profond sous la roue du moulin qui les bat.

Les traits de son visage, les attitudes et les mouvemens de son corps semblent demander et chercher quelque chose qui lui manque; et tout en

elle, et hors d'elle, annonce une grande indigence de cœur et une immense pénurie de pensées.

Elle se répand au dehors, parce que son cœur, rétréci par l'amour-propre, ne peut plus contenir les pensées de son esprit et les désirs de sa volonté ; et son âme, si riche autrefois, ne vit plus que de misérables aumônes qui ne la remplissent jamais.

Et elle finit par prendre en haine l'homme qui a vidé son cœur des trésors d'amour et de compassion que la main de Dieu y avait amassés, et qui a humilié le chaste orgueil de son corps en en faisant l'esclave de ses passions déréglées.

## XLV

Dès que les pluies de l'automne ont amolli la terre, le laboureur conduit le long des champs le soc aigu de la charrue, et sa main répand sur les sillons qu'il a tracés le grain qui doit lui fournir plus tard des moissons abondantes.

Le temps des semailles, c'est la saison de l'espérance et des désirs. Une pluie qui attendrit le sol, un rayon de soleil qui le réchauffe, une nuit qui le rafraîchit, quelques flocons de neige qui le cou-

vrent d'un léger voile blanc, c'en est assez pour éveiller la confiance dans l'âme du laboureur.

Il est aussi dans la vie une saison où l'homme jette les germes que le temps doit mûrir, et d'où sortiront plus tard des épis pleins de grain. A cet âge tout est joie, confiance et désir dans l'âme. Tel on voit, par une belle matinée de printemps, l'oiseau dont l'aile a frémi sous le premier rayon de l'aurore, s'agiter sur la branche, et répandre sous le feuillage ses amours et ses chants; tel on voit le jeune homme avide d'espérance, s'agiter jusqu'à ce qu'il ait trouvé un objet où poser ses désirs inquiets, et jouir par avance de tout le bonheur que lui promet l'avenir.

La vie flotte vague et légère, comme un nuage doré au-dessus de sa tête; et son âme, tout occupée à espérer, n'aperçoit pas sous ce nuage la foudre qu'il cache, et les orages qu'il recèle.

Oh! qui me rendra les jours de mon adolescence? alors que j'avais tout ce qui enrichit la vie: un long avenir devant moi, de fraîches illusions, des affections calmes et pures, de gracieuses espérances qui jouaient avec mon cœur; et par-dessus tout cela les tendresses de ma mère qui pleuvaient sur moi chaque matin comme une rosée, et les

conseils fortifians d'un père qui se fatiguait pour me donner un peu d'aisance et de repos?

Qui me rendra les jours que j'ai perdus, les germes que j'ai étouffés, les fleurs que j'ai flétries, les fruits que j'ai dévorés avant qu'ils fussent mûrs, les espérances que j'ai trompées, tous les trésors que j'ai dissipés?

O vous qui êtes encore riches de jeunesse et d'avenir, écoutez la voix d'un homme qui fut jeune comme vous, et ne préparez pas à votre âme d'inutiles regrets pour un âge plus avancé.

A votre âge, jeunes gens, on peut tout, parce qu'on peut tout vouloir : on est fort, parce qu'on peut tout espérer ; on est riche, parce qu'on peut tout tenter, tout apprendre. Vous avez tout ce que vous croyez avoir. A votre âge, travailler c'est acquérir ; agir, c'est gagner ; penser, c'est s'enrichir; désirer, c'est tendre vers le but ; vouloir, c'est l'atteindre.

Ne dites pas que vous êtes faibles, pauvres et impuissans. Vous serez faibles, quand votre cœur se sera fatigué à lutter contre les passions, ou aura été subjugué par elles. Vous serez pauvres, quand vous aurez donné à de faux amis, ou à des femmes sans pudeur toute la substance de votre âme. Vous se-

rez impuissans, quand votre intelligence aura perdu sa vigueur et sa force dans le commerce factice du monde, et que l'espérance ne pourra plus trouver en votre cœur un lieu où se poser.

Mais maintenant vous êtes riches, car vous avez l'avenir. Vous êtes forts, car vous n'avez pas encore été vaincus. Vous êtes puissans, car vous pouvez espérer. Poussez vers un but noble et saint ces désirs que vous dépensez inutilement, et qui vous appauvrissent; et vous verrez bientôt tout ce qu'un cœur de jeune homme renferme de trésors.

Si Dieu vous a donné l'intelligence, livrez-vous à la recherche du vrai, ou à la contemplation du beau. Le domaine de la science est infini; et la plus noble profession est celle de l'homme qui distribue la vérité à ses semblables, et qui les rapproche de Dieu, en les élevant.

Si vous sentez votre cœur s'élargir pour embrasser de grandes choses, ou s'attendrir à la vue de l'infortune et du malheur, marchez, marchez dans le sens de votre nature. Une voie infinie est ouverte devant vous. Partout et toujours vous trouverez des pauvres à secourir, des malheureux à consoler, des faibles à fortifier, des blessures à guérir. Une belle récompense vous attend ici-bas, car rien n'est doux comme de faire le bien; et les bénédic-

tions de ceux que vous aurez consolés vous porteront au ciel comme d'elles-mêmes.

Si vous êtes riches, vous avez des frères qui n'ont ni pain pour se nourrir, ni vêtemens pour se couvrir, ni toit pour s'abriter, ni feu pour se réchauffer. Il y a des enfans qui n'ont point de père, des femmes qui n'ont plus de mari dont le travail puisse leur fournir les choses nécessaires à la vie, des vieillards qui n'ont point d'enfans, des familles sans soutien, sans espérance.

Oh ! qu'il est doux d'être riche quand le pauvre vous tend la main, quand la mère vient implorer votre compassion pour son enfant malade, quand l'orphelin vient vous prier de lui servir de père ! Comparez les ineffables jouissances de la charité avec ces plaisirs trompeurs qui vous distraient un moment, et ne vous laissent ensuite que le remords et l'ennui.

Si vous n'avez d'autre richesse que le temps, ne vous découragez pas ; car avec le temps et la patience, on peut tout faire et tout acquérir. Soyez avares de l'unique trésor que vous possédez, et ne le dépensez point dans les inutilités d'une vie frivole et mondaine.

N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le

monde; car les misères dont il est plein appauvrissent le cœur, et en flétrissent tous les sentimens. Rien n'est aussi dangereux que le monde à votre âge, parce que le mal qu'il cause est insensible et caché, et qu'il attaque de préférence les germes du bien que Dieu a déposés en vous. Il conserve l'apparence du bien, et en ronge la substance; ne laissant au cœur qu'il a vidé que les déceptions de la vanité et les illusions de l'orgueil.

Le monde ce n'est, ni ceci, ni cela en particulier; mais c'est tout ce qui vous amuse, tout ce qui vous distrait. C'est ce qui amollit en vous le caractère, ce qui affaiblit la volonté, ce qui émousse l'intelligence, ce qui vous arrête ou vous retarde dans la poursuite du bien ou dans la recherche du vrai, ce qui vous rend le bien plus difficile et l'action plus pénible.

Lorsque, rentrant chez vous le soir, vous trouvez votre imagination toute peuplée d'images amollissantes ou d'inutiles souvenirs; lorsque votre cœur laisse errer sur vos lèvres les paroles de la prière, sans chercher à en savourer le sens; lorsque votre esprit est incapable de s'élever à une pensée grave et sérieuse; lorsque les bons désirs de votre âme sont attiédis, et que vous ne sentez plus en vous ces élancemens vers le bien, cette audace de volonté, cette témérité d'espérance

qu'on éprouve à votre âge : c'est que le monde était aux lieux d'où vous sortez ; et vous l'avez emporté avec vous.

Le monde, ce sont ces lieux où s'agitent toutes les petites passions qui diminuent le caractère et flétrissent le cœur : ces lieux où l'on réussit, non par ce qu'on est, mais par ce qu'on paraît ; où l'on plaît, non par le bien, mais par le mal qui est en nous ; par la vanité, par le mensonge, par l'intrigue et la dissimulation. Ce sont ces lieux où tout ce qui est grand doit se rapetisser ; où ce qui est noble et généreux doit s'effacer et se dissimuler, afin que la médiocrité tienne en paix le sceptre qu'elle y a usurpé. Ce sont ces lieux où l'on ne regarde et où l'on n'admire que ce qui est extérieur dans l'homme : la fortune, la noblesse, le luxe et la magnificence des habits, la perfection des manières ; et où presque toujours l'impudence est un titre de considération.

Là vous trouverez ces femmes dont la jeunesse s'est fanée de bonne heure ; et qui, n'ayant plus assez d'attraits pour séduire les hommes accoutumés au plaisir, comptent sur l'inexpérience des jeunes gens, et savent les attirer à elles par tous les moyens que la vanité et le désir de plaire mettent à leur disposition.

C'est là, jeunes gens, que sont pour vous les grands dangers. Fuyez, fuyez ces lieux, si vous voulez conserver le goût du bien et du vrai, et l'amour des grandes choses. Craignez moins les fautes qui exaltent le caractère que celles qui le diminuent. Celles qui renversent la volonté d'un seul coup, et qui humilient le cœur par la grandeur même de leur dérèglement, sont moins funestes que ces fautes plus légères en apparence qui la minent et la détruisent sourdement. Car après les premières, elle est consternée et étourdie un instant; mais reprenant bientôt sa première vigueur, elle se redresse, et trouve dans l'humiliation qui les suit un préservatif contre de nouvelles chutes : tandis que les secondes, ne laissant ni confusion, ni remords après elles, deviennent presque nécessairement des habitudes, et entrent jusque dans le fond même de la nature de l'homme.

L'ouragan qui renverse le toit d'un édifice fait moins de mal que l'eau qui, s'infiltrant dans ses murs, en dissout le ciment, en disjoint les pierres et lui prépare une ruine entière. La foudre qui frappe le sommet d'un arbre, et le dépouille de son verdoyant feuillage, fait moins de ravages que ces insectes qui se logent sous son écorce et en détruisent la sève. Et quand le cœur n'a plus de sève, quand le caractère n'a plus de vigueur, l'homme

n'a plus aucun prix ; et il y a quelque chose de si fade et de si repoussant dans les tiédeurs de son âme, qu'elles vont jusqu'à provoquer les dégoûts de Dieu.

## XLVI

### AUX FEMMES.

Le cœur de la femme est un abîme d'amour ; son âme et son corps ont été livrés à l'amour comme une proie, et elle semble n'avoir été créée que pour vivre et mourir d'amour.

Les mystères de la pensée ont été confiés à l'homme, et Dieu a attaché l'action comme un bracelet à son bras ; les mystères de l'amour ont été confiés à la femme, et Dieu a attaché toutes les affections comme un collier sur son cœur.

C'est un grand fardeau pour l'homme qu'une femme qui s'aime et se recherche ; et toutes les combinaisons de son esprit seront impuissantes contre elle ; car la femme qui se cherche se trouve toujours ; et elle manque rarement d'arriver à son but, parce qu'elle y court avec son cœur.

Mais aussi, c'est un précieux trésor pour l'homme

qu'une femme qui l'aime. Il n'y a point de cœur d'où l'amour tombe de plus haut, et à flots plus larges et plus pressés, que du cœur de la femme. La tendresse n'a point de source plus profonde, le dévouement n'a point d'abandons plus sublimes, le sacrifice n'a point d'actes plus saints et plus complets que chez elle.

La placidité de son regard apaise les tempêtes qui bouleversent le cœur de l'homme, et l'éclair qui jaillit de ses yeux fait descendre une lueur d'espérance dans les sombres abîmes de la douleur.

Le chaste baiser de la femme éclaircit le front obscurci par la colère; il rafraîchit les ardeurs cuisantes de l'angoisse, et attire les saintes pensées comme l'aimant attire le fer.

Le souffle de sa bouche réchauffe l'âme que l'égoïsme des hommes a glacée, et en mûrit les saintes espérances; et sa main est pour celui qui, abandonné de tous, allait tomber dans l'abîme, ce qu'une branche d'arbre est pour l'homme qui se noie.

Les vertus de son âme empêchent l'homme de douter du bien : sa foi fait croire à Dieu; son espérance fait croire à l'autre vie; les inépuisables trésors de sa charité font croire au ciel et en donnent

un avant-goût, et sa prière s'étend comme un ombrage protecteur sur toutes les vertus de la famille.

Malheur à l'homme qui méprise la femme! car il n'y a plus de sève ni de jeunesse dans son cœur, et le vice dévore son âme comme une plaie.

Malheur à l'homme qui souille le cœur de la femme et qui lui enlève le précieux trésor de l'innocence! l'infamie l'enveloppera comme un vêtement; et, aux yeux de Dieu, le forçat qui traîne le boulet pour avoir volé quelques pièces d'or, sera moins coupable que lui.

J'ai vu le libertin planer au-dessus de l'innocence de la jeune fille, comme l'épervier sur sa proie, et couver sa chaste beauté de ses infâmes désirs; je l'ai vu guetter sa victime comme un assassin, et tendre des piéges à sa faiblesse, et j'ai dit dans mon cœur : Maudit soit cet homme, car son nom seul est un opprobre, et il n'y a point dans le cœur humain assez de mépris pour lui.

Maudit soit l'homme qui de propos délibéré marque d'un sceau d'ignominie le front d'une femme, et livre peut-être pour toujours son corps au vice, son âme au remords, et son cœur au désespoir.

Car l'homme qui a perdu son innocence peut la

recouvrer aux yeux de Dieu et des hommes par le repentir ; mais bien souvent les repentirs de la femme n'ont que Dieu pour témoin, et les hommes ne lui pardonnent point la faute que les douleurs de son âme ont expiée.

Et les hommes sont sévères pour la femme, parce que sa mission est grande et sublime; et ils exigent beaucoup d'elle, parce que les fonctions de son cœur sont d'une importance infinie.

C'est que Dieu veut faire de grandes choses par elle ; c'est par son cœur qu'il veut faire passer la moitié des biens qu'il accorde aux hommes, et qui doivent sanctifier le monde.

L'homme est chaste, la femme seule est vierge ; et Dieu a imprimé la virginité jusque dans son corps : et il a voulu qu'il y ait comme quelque chose d'irréparable dans les faiblesses de son cœur; afin qu'elle comprenne jusqu'à quel point elle doit veiller sur elle-même, pour conserver le précieux trésor dont Dieu a enrichi son âme et son corps.

Deux choses forment les peuples et constituent les nations : ce sont les mœurs et les lois. Les mœurs viennent du cœur et croissent dans la famille; les lois descendent de la tête, et prennent naissance dans l'état. Aux femmes, Dieu a confié

la sainte mission de former les mœurs ; aux hommes, il a abandonné celle de faire les lois.

Lorsque la tête de l'homme est haute, et que le cœur de la femme est large, la société repose dans une admirable harmonie, et est riche de gloire et de prospérité. La famille verse de bonnes mœurs dans l'état, l'état enrichit la famille de bonnes lois. Les mœurs appuient les lois, et les lois soutiennent les mœurs ; et la société se développe de tous les côtés, et dans toutes ses parties.

Quand les mœurs sont corrompues, les lois sont impuissantes : l'état souffre et languit quand la famille est dépravée ; et l'esprit de l'homme s'élève dans l'orgueil, à mesure que le cœur de la femme s'abaisse dans la volupté ; et la loi la meilleure ne saurait jamais réparer le mal que l'adultère produit dans la société.

O femmes! reconnaissez votre dignité et votre mission ; elle est empreinte dans toutes les facultés de votre âme, et jusque dans les formes de votre corps.

Dieu a placé au-dessus de vous une femme qui doit être votre modèle ; et cette femme est bénie entre toutes les femmes ; et son nom est Marie, et le nom de son fils est Jésus.

Et sa vie doit être l'exemplaire de la vôtre ; et sa pureté immaculée doit se réfléchir dans votre chasteté ; et votre douceur doit fleurir de la sienne, et votre charité doit être un jet de l'immense charité de son cœur.

Quand le Verbe a voulu se revêtir de chair pour sauver les hommes, il a passé par le sein de Marie, comme le rayon de lumière passe à travers le cristal sans en ternir l'éclat.

Marie est devenue mère; Marie est restée vierge : celui qui est sorti de son sein n'a pas voulu qu'elle perdît rien en devenant sa mère, et qu'elle achetât au prix de sa virginité les honneurs de la maternité divine.

Et vous aussi, en devenant mères, vous ne devez point cesser d'être chastes. Les saints désirs et les pieuses espérances doivent se réfugier dans les hauteurs de l'âme, pour y chercher un abri contre l'inondation des sens, comme on voit les habitans d'une maison que menacent les flots chercher sur les toits un asile contre leur fureur.

C'est dans la prière que Marie conçut. C'est à la voix d'un ange que Jésus s'épanouit de la fleur de son sang. Que le grand mystère de la maternité n'interrompe point la prière de votre âme; et, pen-

dant qu'il s'opère, possédez assez votre cœur, pour ne point cesser d'entendre la voix de votre ange.

Marie conçut dans son sein, abrita sous son cœur, nourrit de son lait le Verbe fait chair qui devait racheter les hommes; et long-temps Jésus resta caché et comme enveloppé dans les saintes tendresses de Marie.

L'avenir de la société se prépare dans la famille; et souvent l'idée qui doit sauver un peuple n'a de témoin que le cœur de la femme, de chaleur que sa prière, et de rosée que ses pleurs.

Toute pensée qui n'a pas pris racine dans la famille, ou qui n'a pas été entée sur elle, croîtra difficilement dans un peuple; et l'idée que la femme n'a point mûrie sous le souffle de son âme, ne donnera que des fruits verts et sans saveur.

Jésus abandonné des hommes qu'il venait sauver, ne fut point abandonné de Marie. Dans ses désolations, son cœur n'avait que le cœur de Marie sur lequel il pût se poser; et lorsqu'il fut élevé sur la croix, il n'avait à ses pieds que Marie et Jean. Or, Marie était sa mère, et Jean son ami; et c'est depuis ce temps que l'amour maternel et l'amitié sont les deux sentimens les plus saints et les plus profonds du cœur humain.

Et la femme doit se trouver au pied de toutes les croix ; sa compassion doit assister à tous les sacrifices, afin qu'ils ne soient pas sans consolation ; et il n'est point de douleur qui ne doive rencontrer la sienne et être adoucie par elle.

L'homme souffre, et la femme compatit; l'homme travaille, et la femme prie ; l'homme pleure, et la femme espère ; et le cœur de la femme s'abat de soi-même sur toutes les douleurs, et se prend à toutes les infortunes, comme l'oiseau se prend aux piéges qu'on lui tend.

Ce furent des femmes qui ensevelirent le corps du Christ et veillèrent près de son tombeau ; et ces mêmes femmes furent les premiers témoins, et les premiers messagers de sa résurrection. Bien des fois, les saintes pensées qui doivent sauver la société, poursuivies par le monde, étouffées et comme mises à mort par les lois impies des nations, sont ensevelies par les saintes femmes dans le tombeau de la famille, embaumées dans les divins parfums de leurs prières et de leurs espérances ; et quand elles ressuscitent des ombres de la mort, pour apparaître glorifiées et plus pures au milieu des peuples, elles sont saluées, à leur réveil, par la joie et les sourires de celles qui veillèrent dans la prière et la confiance près de leur tombeau.

Qu'elles sont admirables ces armées de femmes enrôlées sous une pensée commune de charité, dont le mot d'ordre est *amour et prière!* Qu'elles sont fortes et puissantes ces troupes de vierges marchant avec une intrépidité de héros à la conquête des maladies du corps humain, et liguées par un vœu solennel contre toutes les douleurs de l'homme !

Que leur regard est radieux quand il apporte au cœur contristé un rayon d'espérance ! Que leurs mains sont belles quand elles retournent le malade dans son lit, et qu'elles l'enveloppent de leurs soins et de leur compassion, comme on enveloppe un enfant dans des langes !

Que leurs pieds sont légers quand elles se hâtent vers la demeure du pauvre, pour consoler sa misère ou adoucir ses douleurs ! Que leur bouche est divine quand les paroles de foi et d'amour coulent comme du miel de leurs lèvres purifiées le matin par les saints baisers de l'hostie !

Que leur bras est fort quand il soutient l'homme qui écume et se débat dans les convulsions de l'épilepsie, ou quand il appuie comme un bâton le bras du vieillard qui ne peut marcher seul !

Qu'elles sont fécondes dans leur pieuse chasteté lorsque chaque jour, sans cesser d'être vierges,

elles deviennent mères de ces pauvres enfans que leurs mères abandonnent! Qu'elles sont touchantes quand elles bercent leur sommeil sur leurs genoux, et qu'à force de soins et d'amour elles leur font croire qu'elles sont leurs mères!

Et les hommes ingrats reprochent à ces femmes le vœu qui en fait des anges! Et ils ne comprennent pas que la charité ne s'emparerait point ainsi de leur cœur, si elles livraient leur corps aux jouissances permises du mariage! Ils ne comprennent pas que le mariage emprisonnerait leurs affections dans le cercle de la famille, et les empêcherait de verser sur le monde les flots de leur charité infinie.

Le soldat qui marche au combat ne prend rien avec lui, pour être plus prompt dans l'attaque et plus agile dans la défense; il laisse tout ce qu'il possède, et ne prend dans sa main que l'arme avec laquelle il espère vaincre. Ainsi, la vierge qui veut assiéger la douleur et la mort dans le corps de l'homme, où elles se retranchent comme dans une forteresse, ne doit point embarrasser son âme des soins de la famille. Pour être plus libre et plus légère, elle quitte tout volontairement: elle renonce aux biens extérieurs, afin de n'être riche que d'espérance et de foi; elle se dépouille de son corps, comme d'un vêtement incommode qui gênerait sa

charité dans son vol ; elle renonce même à sa volonté, afin de marcher plus vite, portée dans la volonté des autres ; et ne prenant avec elle que sa prière et son amour, elle s'avance, le cœur plein d'audace, aux combats réservés à son zèle. Avec son amour, qu'alimente incessamment sa foi, elle attaque la douleur partout où elle la trouve ; et avec sa prière, elle se défend elle-même contre les séductions qui pourraient amollir son courage et attiédir son ardeur.

Elle s'enferme volontairement dans ces modestes casernes, où une discipline sévère soumet perpétuellement au joug son âme et son corps, et les fortifie l'un et l'autre par un exercice continuel. C'est là qu'elle apprend la sublime tactique de la charité, les évolutions si nombreuses et si variées du zèle et du dévouement, et les admirables résignations du sacrifice.

Insensés que nous sommes ! nous entretenons à grands frais des armées destinées souvent à nous opprimer ; et nous contrarions par nos mœurs et par nos lois le zèle et la piété de ces paisibles armées de vierges dont la fonction est de panser nos plaies, de guérir nos douleurs et de nous arracher à la mort.

En vérité, en vérité ! le monde est pris de ver-

tige ; et il ne comprend pas même ce qui est utile ou glorieux pour la nature humaine. Gloire à Dieu ! à cause de la pureté de la femme. Honneur aux hommes ! à cause de sa charité. Que les malades espèrent, à cause de ses sublimes dévouemens ; que les orphelins se consolent, à cause de sa virginité ; que les pauvres aient confiance, à cause des richesses de son âme ; que les hommes, les anges et Dieu se réjouissent, à cause des profondes abnégations de son cœur.

## XLVII

### AUX AMIS.

Rapprochez-vous les uns des autres, ô vous dont l'âme habite la même pensée ! car il fait froid autour de vous ; et laissez l'amitié presser et réchauffer vos cœurs, afin que l'égoïsme ne les glace point.

Tenez-vous par ce que vous avez de commun, et ne vous laissez point désunir par les choses qui vous distinguent ; car la variété ajoute de nouveaux charmes à l'unité, et nulle part la lumière ne réjouit autant la vue que dans l'arc-en-ciel, où toutes ses variétés se produisent à la fois.

L'œil se tourne de lui-même vers la lumière; l'aimant attire le fer par une force irrésistible; l'esprit cherche l'esprit; et le cœur s'incline naturellement vers le cœur pour y verser son amour et sa confiance.

Mais souvent, hélas! un seul défaut sépare deux hommes que cent bonnes qualités de l'esprit et du cœur rapprochent. Et pourtant, ce qui unit a plus de force et de puissance que ce qui divise ; et dans le corps, les parties les plus fortes sont celles qui servent à joindre les autres entre elles pour en faire un tout harmonieux et complet.

Quand le cœur est simple et la volonté droite, les défauts et les imperfections du caractère inclinent quelquefois plus fortement l'homme vers ses frères que ses bonnes qualités, parce qu'il sent qu'il peut trouver en eux un appui pour sa faiblesse.

Il est doux pour des amis de se porter mutuellement, et de pouvoir se dire : Donne-moi ce qui me manque ; et ce qui te manque, je te le donnerai ; quand je serai faible, tu me tendras la main ; et si je te vois près de tomber, je te tendrai la mienne.

C'est l'insuffisance de l'homme qui rend l'amitié possible ; c'est sa faiblesse qui le porte à s'appuyer

sur un autre : le sentiment de sa force le rend orgueilleux et le concentre en lui-même, parce qu'il croit pouvoir se passer d'autrui.

Mais, trop souvent l'homme se recherche dans ceux qu'il aime ; et tout ce qui en eux n'est pas lui le choque et le repousse.

Aimez, ô vous qui êtes faibles ! et l'amitié vous donnera des forces ; aimez, ô vous qui êtes forts ! elle vous préservera de l'orgueil ; aimez, ô vous qui êtes heureux ! et l'amitié doublera vos jouissances ; aimez, ô vous que poursuit l'infortune ! et l'amitié diminuera vos douleurs ; aimez, ô vous qui êtes jeunes ! et l'amitié mûrira vos années ; aimez, ô vous qui avez vieilli dans la peine et le travail ! et elle fera reverdir votre âme et rajeunira votre vie ; aimez, ô vous qui êtes riches ! et elle vous apprendra à faire un bon usage de vos richesses ; aimez, ô vous qui êtes pauvres ! et elle enrichira votre cœur.

Il n'est point d'âge ni de condition dans la vie où l'amitié ne soit toujours douce, souvent utile et quelquefois nécessaire.

L'amitié peut quelquefois remplacer l'amour ; mais il n'est aucun sentiment de l'âme, ni aucune passion du cœur qui puisse la remplacer elle-même.

Il est facile de distinguer parmi les hommes ceux qui ont senti l'amitié, et ceux qui n'ont connu que l'amour : les premiers sont tendres et généreux dans leurs affections ; et leur cœur conserve longtemps cette fraîcheur et cette simplicité qui embellissent le premier matin de la vie.

L'amitié pousse vers l'amour des hommes et aide la charité ; souvent, au contraire, l'amour éloigne l'homme de ses semblables, et lui rend plus difficiles le dévouement et le sacrifice.

Et c'est pour cela que Dieu a interdit l'amour au prêtre ; afin que son cœur puisse embrasser tous les hommes, et que l'expansion de sa charité soit infinie : et l'Église, qui connaît le fond de la nature humaine, interdit l'amour à ceux dont la vie doit être une vie de dévouement et de sacrifice ; parce qu'elle sait que trop souvent l'amour se recherche soi-même, et retarde la charité dans son vol.

Et le Christ, qui est descendu sur la terre pour accomplir l'auguste sacrifice de la croix, n'a point laissé l'amour pénétrer dans son cœur; mais il y a donné accès à l'amitié : et l'amitié, en passant par son cœur, s'y est empreinte de je ne sais quoi de divin qui lui donne le premier rang parmi les affections de l'homme.

Et l'amitié, en effet, ne procède ni de la volonté

du sang, ni de la volonté de la chair, mais de la volonté de l'esprit et du cœur.

Et Jésus est le modèle éternel des vrais amis ; et sa divine amitié est devenue l'exemplaire de toutes les amitiés humaines ; et nous devons aimer nos amis comme Jésus aimait Jean, et comme Jean aimait Jésus.

Et Jésus aimait Jean d'un amour de préférence, et il aimait à l'avoir avec lui ; et il le laissait reposer sa tête sur sa poitrine ; et pendant ce saint repos, il communiquait aux chastes tendresses de l'amitié une vertu purifiante, et comme un goût du ciel qu'elles ont toujours conservé depuis ce temps.

Et nous devons aussi préférer nos amis à tous les hommes ; et leur présence doit nous être chère, et leur regard doit être pour nous ce que la lumière est pour nos yeux.

Et Jésus aimait à confier à Jean les secrets de son cœur ; et lorsque les disciples inquiets voulaient savoir qui allait trahir leur maître, ils disaient à Jean de le demander à Jésus ; et Jésus le disait à Jean, parce qu'il n'avait rien de caché pour lui.

Et nos pensées doivent aimer à se poser sur le cœur de nos amis, comme l'oiseau fatigué se pose

sur la branche qui lui prête à la fois un appui et un ombrage ; et nos secrets doivent courir vers son âme comme les fleuves vers la mer ; et la pente de notre vie doit aller du côté de la sienne ; car l'amitié vit de confiance et d'épanchemens.

Mais quoique Jésus préférât Jean à tous les autres disciples, il ne le choisit point pour leur chef. Et l'amitié du cœur ne doit point obscurcir le regard de l'esprit ; et quand il s'agit des autres et de leurs intérêts, nous ne devons point nous laisser conseiller par les sentimens de notre cœur.

Et Jean fut aussi fidèle à Jésus : et lorsque Jésus était sur la croix, Jean était près de lui : et dans ce moment solennel, le sentiment de l'amitié se retrempait à sa source ; il s'enlaçait autour de la croix du Christ, comme le lierre autour du chêne ; il puisait dans les douleurs du Christ l'amour du sacrifice et la passion du dévouement ; il s'abreuvait de ses larmes, se nourrissait de ses angoisses et s'engraissait de son sang.

Heureux l'homme sur le bras de qui plusieurs se sont appuyés, et qui a soutenu sur son cœur les abattemens et les défaillances de plusieurs !

Heureux celui dont le cœur s'est enrichi d'aveux, et dans l'âme de qui plusieurs ont déposé les trésors de leur âme comme dans un lieu sûr !

Mais bien plus heureux encore est celui qui a tiré de l'âme de son ami l'épine acérée du remords, et qui a délivré sa vie des flétrissures du vice et des tourmens du désespoir.

Alors l'amitié devient un sacerdoce; elle est le sacrement des miséricordes de Dieu, et le signe sensible de sa grâce et de son amour.

Et celui qui sauve, et celui qui est sauvé sont unis par des liens si intimes, qu'il n'en est point de plus étroits sur la terre : et leurs âmes ne font plus qu'une âme, et leurs pensées ne font plus qu'une pensée, et leur vie ne fait plus qu'une vie; et celui qui arrive le premier au terme y marque près de lui une place pour l'autre qu'il attend; et la même auréole les couronne, et leur amitié ne finit point après cette vie, mais elle recommence au contraire sous de nouvelles formes et avec de nouveaux élans; et c'est une fleur qui fleurit toujours et qui ne se flétrit jamais; c'est un fruit qui toujours mûrit et jamais ne tombe de l'arbre qui le porte : c'est quelque chose qui commence toujours et ne finit jamais, qui croît sans cesse sans jamais perdre sa fraîcheur et sa jeunesse.

Malheur à celui qui trahit la confiance de son ami! car il profane ce qu'il y a de plus intime dans le cœur de l'homme et de plus sacré dans l'amitié.

Malheur à celui qui abandonne son ami dans le besoin, et qui ne partage pas avec lui le morceau de pain que Dieu lui donne chaque jour! car Dieu ne l'aime pas, et les hommes le méprisent.

J'ai vu des hommes inconstans et volages passer d'une amitié à une autre, et dépouiller leur cœur de ses affections, comme on dépouille son corps d'un vêtement usé; et j'ai dit: Ce sont des hommes dont l'âme est sans haleine, et dont la volonté ne peut faire deux pas sans être essoufflée.

J'en ai vu d'autres qui avaient aimé chaudement leurs amis, mais qui, rebutés par leur âpre franchise et leur courageuse liberté, se sont livrés à ceux qui les flattaient et qui répandaient à grands flots sur eux les parfums enivrans de la louange; et j'ai dit: Ce ne sont pas des hommes, mais des enfans qu'il faut emmaillotter dans les langes de l'adulation, et bercer dans les chants endormans de la flatterie.

J'ai vu des hommes qui s'étaient reposés dans l'amitié, mais qui, plus tard, amollis par la volupté, ont oublié le cœur de leur ami aux pieds d'une femme; et j'ai détourné mon âme de ce spectacle, afin de ne pas la provoquer au dégoût.

J'en ai vu d'autres qui, trompés par une fausse piété, croyaient plaire à Dieu en se détachant de

leur ami, et en l'abandonnant aux angoisses de son âme; et j'ai dit : Ils ne comprennent point votre esprit, ô mon Dieu, et les saintes paroles de votre Évangile ont passé sous leurs yeux sans entrer dans leur cœur.

Attachez-vous à un ami, ô vous qui voulez vous tenir sur la pente rapide et glissante de la vie ! car si la main d'un autre ne vous soutient, vous tomberez, et les trésors que vous portez dans votre âme se briseront comme du verre.

Choisissez un ami, ô vous qui voulez savoir la vérité tout entière! car ceux qui vous craignent la cacheront à vos regards de peur de s'attirer votre ressentiment, et ceux qui sont aigris contre vous la défigureront et vous la jetteront comme une injure; et vous ne les croirez point, parce que vous savez qu'ils sont vos ennemis.

Mais votre ami appliquera la vérité sur votre cœur, comme on applique un baume salutaire sur une plaie; et elle ne vous blessera point, parce que la main de votre ami sera légère et attentive; et vous serez bientôt soulagés, parce qu'il n'y a rien qui fasse autant de bien au cœur de l'homme que la vérité.

Si tous les hommes se connaissaient parfaitement eux-mêmes, le monde serait meilleur; et les hom-

mes se connaîtraient mieux, si chacun avait un ami auquel il donnât le droit de tout dire, et qui regardât lui-même comme un devoir de ne jamais rien cacher.

Mais, hélas! les réunions frivoles du monde ont rendu moins nécessaire l'union des cœurs, et les plaisirs ennuyans du salon ont dégoûté des joies si douces de l'intimité.

L'amitié a été remplacée par la politesse; et la flatterie, avec son langage mielleux et perfide, a supplanté la courageuse franchise de l'amitié. L'homme n'a plus besoin de savoir ce qu'il est, parce qu'il lui importe peu d'être quelque chose; il ne veut que paraître, parce qu'il cherche les regards des hommes et leurs applaudissemens, et non le regard de Dieu et le témoignage de sa conscience.

Ayez un ami qui puisse conseiller vos désirs, et mûrir sous le souffle de son cœur les projets qui germent dans votre tête. Car, dans toutes les entreprises qui vous intéressent personnellement, il y aura toujours bien des choses qui vous échapperont; et vous vous laisserez emporter outre mesure par des espérances sans fondement, ou retarder par des craintes imaginaires.

L'homme ne peut voir que son image. C'est en lui retraçant son image que le miroir apprend à son

esprit quels sont les traits de sa figure. L'homme ne retrouve son image que dans l'homme : le cœur ne se réfléchit bien que dans le cœur ; et le miroir le plus fidèle et le plus sincère pour l'âme, c'est l'âme d'un ami.

Aimez votre ami de toutes les forces de votre âme, ô vous jeunes gens qui voulez rester chastes dans le monde, et échapper à la corruption qui le ravage! car le cœur qui jeûne d'amour est faible et sans défense contre la volupté ; et quand il est vide, il se remplit aisément de coupables affections.

L'amitié a sa racine dans l'estime et sa fleur dans le sacrifice. Elle commence ordinairement par un acte de l'esprit ; et à ce premier degré, elle n'est encore qu'un jugement sur la convenance et l'harmonie des caractères. Puis elle passe dans le cœur qu'elle incline doucement vers le cœur de l'ami, et dès lors elle devient sentiment et instinct. Plus tard, elle entre dans la volonté qu'elle lie à la volonté de l'ami par des liens si forts, que chacune des deux se briserait plutôt que de vouloir quelque chose contre l'autre ; à ce degré, l'amitié est une passion et comme un besoin de l'âme. Enfin elle monte dans l'intelligence, et produit dans les deux êtres qu'elle associe, une unité ou plutôt une identité de pensées et d'affections telle, que tous deux s'entendent sans se parler, se rencontrent sans se

chercher. Ce que l'un croit, l'autre le croit ; ce que l'un aime, l'autre l'aime comme lui. Tous deux se réfléchissent l'un dans l'autre ; ce sont deux âmes jumelles formées sur le même modèle, deux fleurs qui se sont épanouies d'une même tige, deux rayons qui émanent d'un même foyer de lumière. A cet état, l'amitié, c'est l'extase ; mais elle est si près du ciel, que peu de personnes peuvent y atteindre. Dans le ciel, c'est ainsi que l'on s'aime, parce que le cœur y est abîmé et perdu dans l'unité.

Ayez pour amis tous ceux dont l'esprit peut vous donner de la lumière, dont l'âme peut vous donner de la chaleur, et dont le caractère peut se marier avec le vôtre ; car l'amitié n'est point un sentiment exclusif : elle dilate le cœur comme la charité dont elle est l'image ; et il suffit d'avoir un ami, pour désirer d'en avoir plusieurs. Mais parmi tous vos amis, qu'il y en ait un qui soit supérieur aux autres, et qui retienne dans l'unité les pensées de votre esprit et les affections de votre cœur ; autrement, votre âme partagée et obéissant à des impulsions diverses, se disperserait et perdrait sa vigueur.

Un ami fidèle est une chose si précieuse et si rare, que la moitié de la vie serait utilement employée à le chercher, si on pouvait le trouver et en

jouir l'autre moitié. Si donc vous en possédez un, gardez-le avec soin ; car c'est un présent dont la main de Dieu est avare, et rarement un ami perdu peut être remplacé.

La malédiction de Dieu repose sur ceux qui ont été infidèles à leurs amis ; il les punit en les condamnant aux supplices de l'égoïsme, et en ne permettant pas qu'ils soient jamais aimés pour eux-mêmes. Il les livre entre les mains de flatteurs qui les perdent, ou de femmes qui les corrompent ; il met un mur entre leur cœur et la vérité, et la vérité n'arrive plus jamais à leur cœur ; et ils s'ignorent eux-mêmes, parce qu'ils ne peuvent plus se voir dans l'âme d'un homme qui les aime ; et ils marchent à tâtons dans la vie, parce qu'ils n'ont plus de regard ami qui puisse leur servir de lumière ; et ils tombent à chaque pas, parce qu'aucun bras ne les soutient ; et le plus grand malheur, c'est qu'ils n'aperçoivent point leur déplorable condition. Ils croient être aimés par ceux qui les flattent ; et la vanité, ne trouvant plus de digue qui l'arrête, entre à grands flots dans leur cœur, et en submerge les qualités les plus précieuses et les plus belles vertus.

La tendresse et la fidélité dans l'amitié annoncent un homme supérieur par le cœur ou par le caractère ; l'inconstance, au contraire, et la mo-

bilité dans les affections, sont les signes d'une âme commune et de peu de valeur.

Celui qui n'a point d'ami dans le sein duquel il puisse épancher son âme, est indiscret et irréfléchi ; son cœur est sur sa langue, et se dévoile sans pudeur devant tous ceux qu'il rencontre, comme ces enfans qui ne craignent point d'exposer aux regards les nudités de leur corps.

Il trahira la confiance de plusieurs, et se trahira souvent lui-même : car le cœur seul peut mettre un frein à la bouche ; et le secret est un oiseau volage que l'amitié seule peut apprivoiser. Malheur à celui qui le laisse échapper ! car il volera d'une bouche à l'autre, et il ne sera plus possible de le ressaisir.

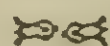
Soyez prudent et attentif dans le choix de votre ami ; mais une fois que vous l'avez choisi, fermez les yeux, et tenez-vous à sa main jusqu'au tombeau. Car l'amitié s'appuie sur l'estime pendant qu'elle se forme ; mais dès qu'elle a pris possession d'un cœur, elle ne repose plus que sur elle-même. Les défauts du caractère, les faiblesses du cœur, les vices ou même les crimes de la volonté, ne la détruisent point ; elle ne peut être ébranlée ou renversée que par les fautes qui l'attaquent directement, et qui vont droit au cœur.

Heureux celui qui, après avoir trouvé un ami, peut vivre toujours la main dans la sienne, toujours s'illuminer de son regard, toujours se réchauffer à son cœur, toujours s'appuyer sur son bras, toujours se désaltérer de sa pensée, toujours se nourrir de sa parole et de ses conseils, toujours se fortifier de sa force ! Heureux celui qui, sur son lit de mort, voit son ami à genoux près de lui, et qui s'endort doucement, bercé par les tendres prières de l'amitié !

## XLVIII

### A CEUX QUI PLEURENT QUELQUE DÉFUNT.

Heureux l'homme à l'œil de qui Dieu n'a point encore demandé de larmes pour le tombeau d'une mère ! Heureux celui dont la main n'a point eu à fermer la paupière d'un ami ! Heureux celui dont les pieds n'ont point dû suivre à sa dernière demeure le corps inanimé d'un frère !



Ne donnez point de repos à votre foi ni à votre prière, ô vous qui ne pouvez plus vous appuyer sur la tige d'où vous avez fleuri ! et que le nom de votre mère revienne sans cesse sur vos lèvres dans vos entretiens avec Dieu, puisque vous ne pouvez

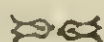
plus causer d'elle qu'avec lui, puisque vous ne pouvez plus la trouver qu'en la cherchant au ciel.

Après votre nom, ô mon Dieu! et celui de la Vierge qui vous a enfanté, il n'est point pour l'homme de nom plus doux que celui de mère: rien ne ressemble plus à votre grâce que son amour; et il n'est point de lumière qui puisse remplacer le feu sacré de son regard.

Son amour afflue vers nous de toutes les parties de son être: sa pensée, son regard, sa main, sa chair et son sang, tout nous chérit et nous aime, et l'amour que son corps nous donne est aussi pur et aussi saint que celui qui nous arrive de son cœur.

Le dernier baiser d'une mère pieuse doit laisser pour toujours l'empreinte de la piété et de la vertu sur le front d'un fils, et le parfum de sainteté qui s'exhale de ses dernières paroles doit embaumer de grâce et de foi le cœur des enfans qu'elle laisse après elle.

L'angoisse a rétréci toutes les joies de mon âme, et la douleur a dévasté ma vie, parce que je n'ai plus ma mère; et le sourire s'est fané sur mes lèvres, depuis qu'elles ne sont plus rafraîchies par la douce rosée de ses baisers.



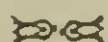
Heureux l'homme à l'œil de qui Dieu n'a point

demandé de larmes pour le tombeau d'une mère ! Heureux celui dont la main n'a point eu à fermer la paupière d'un ami ! Heureux celui dont les pieds n'ont point dû suivre à sa dernière demeure le corps inanimé d'un frère !

Que le souvenir de votre père ne s'éteigne point dans votre cœur, ô vous qui ne pouvez plus marcher à la lumière de sa pensée, ni enrichir votre âme des trésors de son expérience et de ses conseils ! et que sa tombe soit encore pour vous après sa mort comme un jalon planté sur la route de votre vie, pour vous montrer le chemin que vous devez suivre et le but auquel vous devez arriver.

L'amour d'un père fortifie le cœur et corrobore la volonté de ses enfans : son travail les enrichit; et il se fatigue pendant sa vie, pour leur laisser après sa mort le repos dont il n'a pas voulu jouir lui-même.

Gardez avec soin dans votre cœur la dernière bénédiction de votre père, et ne contristez point son âme qui vous regarde d'en haut, par des actions qui vous ôtent l'amour de Dieu ou l'estime des hommes.



Heureux l'homme à l'œil de qui Dieu n'a point encore demandé de larmes pour le tombeau d'une mère ! Heureux celui dont la main n'a point eu à

fermer la paupière d'un ami ! Heureux celui dont les pieds n'ont point dû accompagner à sa dernière demeure le corps inanimé d'un frère !

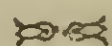
Revêtez votre âme de deuil, ô vous qui n'avez plus sur la terre que la moitié de vous-même ! et que l'amour et la prière vous attirent sans cesse vers le ciel pour vous rejoindre à la moitié que Dieu vous a prise, et qui est là comme un messager venu de votre part pour annoncer votre prochaine arrivée.

Le salut d'un époux déjà rendu au ciel est comme un gage de salut pour celui qui est resté sur la terre : car le premier venu parle sans cesse à Dieu et aux anges de celui qu'il attend : et quand celui-ci arrive, il n'est point inconnu ; mais les anges vont au-devant de lui et le saluent comme un frère qu'ils connaissent et qu'ils aiment depuis long-temps.

Souvenez-vous qu'être veuf, c'est être vide : vide de joies, de plaisirs frivoles, d'espérances terrestres ; et n'allez pas mentir à votre nom et à votre état, en remplissant votre cœur de vanités et de misères.

Aimez l'époux que vous avez perdu dans les enfans qu'il vous a laissés et qui sont son image, et que leur vue rafraîchisse sans cesse en vous le souvenir de son amour et l'espérance de vous réunir

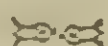
bientôt à lui, là où le cœur peut se dilater et se mettre au large, dans l'éternité.



Heureux l'homme à l'œil de qui Dieu n'a point encore demandé de larmes pour le tombeau d'une mère! Heureux celui dont la main n'a point eu à fermer la paupière d'un ami! Heureux celui dont les pieds n'ont point dû accompagner à sa dernière demeure le corps inanimé d'un frère!

Ne laissez point vos désirs s'égarer et se perdre dans le tumulte des plaisirs qui flattent les sens, ô vous qui avez vu tomber sous vos yeux le frère qui s'est nourri avec vous de la même tendresse, ou la sœur avec qui vous avez partagé les sourires de votre mère! et ne troublez point la tristesse de votre père par la dissipation de votre vie.

Car un frère ou une sœur de moins dans une famille, c'est une fleur de moins sur une branche, c'est un fruit de moins sur un arbre, une espérance de moins pour l'avenir, un souvenir de plus pour le passé, une larme de plus pour ce calice que Dieu tient ouvert sous l'œil de chacun de nous, et que nos douleurs doivent remplir jusqu'aux bords.



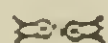
Heureux l'homme à l'œil de qui Dieu n'a point encore demandé de larmes pour le tombeau d'une

mère ! Heureux celui dont la main n'a point eu à fermer la paupière d'un ami ! Heureux celui dont les pieds n'ont point dû accompagner à sa dernière demeure le corps inanimé d'un frère !.

Conservez précieusement le parfum de tristesse dont Dieu a imprégné votre vie, ô vous dont l'âme est veuve d'un ami ! et que les traces de son dernier soupir ne s'effacent jamais de vos lèvres. Séparez-vous du plaisir, comme on se sépare d'un traître ; et que la joie n'entre plus dans votre cœur qu'enveloppée dans le voile du souvenir comme dans un vêtement de deuil.

Tendez votre main vers le passé et demandez-lui souvent qu'il vous parle de l'ami qui n'est plus ; et allongez vos espérances au-delà de cette vie, afin qu'elles puissent entrevoir dans l'autre celui qui vous appelle, et dont la prière vous fait signe de venir.

Pour qui n'a plus d'ami, la vie est sans charmes, le plaisir sans bonheur, le jour sans lumière, la nature sans beauté ; parce qu'il n'a plus avec lui le cœur par lequel il voyait tout, par lequel toutes les joies et toutes les espérances arrivaient à son âme.



Heureux l'homme à qui Dieu n'a point encore demandé de larmes pour le tombeau d'une mère !

Heureux celui dont la main n'a point eu à fermer la paupière d'un ami ! Heureux celui dont les pieds n'ont point dû accompagner à sa dernière demeure le corps inanimé d'un frère !

## XLIX

### AUX RICHES.

Tout ce qui vient de Dieu participe en quelque façon à sa nature ; et il y a dans ses dons une puissance qui leur est propre, et qui fait qu'ils cherchent nécessairement à se développer et à se multiplier par l'usage. Et quand l'homme, au lieu d'en user, les laisse dormir ou en abuse, ils se tournent contre lui : et quand ils ne périssent pas par la violence qu'on leur fait subir, ils s'irritent et s'exaspèrent ; et dès lors ils font le tourment de celui qui les possède et les retient ainsi contre l'effort de leur nature. Et plus leur puissance d'expansion est grande, plus la réaction qu'ils exercent est impérieuse et gênante pour celui en qui elle s'opère.

C'est ainsi que le temps se tourne contre l'homme oisif qui le dissipe; que la science réagit contre l'intelligence qui en abuse ; que la lumière dessèche et consume l'esprit qui veut la renfermer en soi ; que les richesses font le malheur ou l'ennui de ceux qui

ne les communiquent point aux autres par la miséricorde et la charité, mais qui sont uniquement occupés à en jouir eux-mêmes.

Dieu ne nous a rien donné pour nous; mais quand il nous donne quelque chose, c'est toujours pour lui, ou pour les autres. Car Dieu est charité; et tout ce qu'il fait ou donne est charité comme lui : charité dans son principe, et charité dans son but. Et la charité, c'est l'amour dans le sacrifice. Et comme Dieu ne pouvait se sacrifier, puisqu'il rapporte au contraire tout à lui, il s'est fait homme : et en entrant dans l'humanité, il est entré jusque dans le fond le plus intime du sacrifice; puisqu'il ne s'est pas même arrêté devant la mort qu'il a voulu subir pour nous racheter et nous rendre la vie.

La charité, c'est l'amour d'un objet cher; et un objet cher est celui qui coûte beaucoup. Et si nous sommes si chers à Dieu, c'est que nous lui avons coûté de la douleur, des larmes, du sang, des angoisses, et des sacrifices et la mort. L'enfant est cher à la mère qui l'a mis au monde, parce qu'il lui a coûté de grandes douleurs et beaucoup de soins. Il y a douceur, plaisir et suavité dans l'amour; sacrifice et oubli de soi-même dans la charité.

Et l'homme ne doit point garder pour lui les

dons qu'il a reçus de Dieu ; mais il doit les faire fructifier par le sacrifice, et les communiquer par la charité. Malheur aux avares et aux prodigues ! car ils tournent les dons de Dieu contre lui, contre leurs frères et contre eux-mêmes : et ils se perdent par les choses qu'il leur avait données pour leur salut.

Toutes les dépenses que l'homme fait doivent être productives, parce qu'elles doivent avoir la charité pour principe et pour but, et pour moyen le sacrifice. Et toutes celles qui se font en dehors du sacrifice et de la charité, toutes celles qui partent de l'égoïsme, et qui ont pour fin la vanité, la jouissance et le plaisir, sont inutiles, ou dangereuses, ou mauvaises. Et celui qui les fait s'appelle prodigue, et le prodigue est aussi coupable et plus dangereux peut-être que l'avare ; parce que le mépris qui s'attache à l'avarice est un préservatif pour plusieurs ; tandis que celui dont le vil égoïsme est tourné du côté de la prodigalité est impunément amoureux de soi-même, dur et inhumain envers les pauvres.

Ne vous abusez point, ô vous qui êtes riches ! sur l'emploi de vos richesses ; car c'est la chose dont il vous sera demandé le compte le plus sévère. Il importe peu que vous ayez beaucoup dépensé ; ce qui importe, c'est l'usage que vous aurez

fait de vos richesses, et le but auquel vous les aurez consacrées. Car vous seriez moins coupables envers Dieu et envers la société, si vous gardiez votre argent renfermé dans vos coffres que si vous le dissipez dans de folles dépenses qui pervertissent le peuple, en lui donnant le goût du luxe, et en détruisant en lui l'esprit de la simplicité et de l'humilité chrétienne. L'oisiveté de l'argent est moins funeste à un état que cette activité coupable et immodérée à laquelle le condamne celui qui s'en sert pour faire le mal.

Il y a des dépenses qui sont nécessaires, soit pour l'entretien de la vie, soit pour satisfaire aux exigences d'une position où vous pouvez être utiles aux autres. Et celles-là ne laissent jamais de remords après elles, et sont toujours productives; puisqu'elles conservent ou augmentent les moyens que vous avez de faire le bien. Tout ce que vous donnez pour accroître la richesse publique, soit en fondant ou en favorisant des institutions qui forment des citoyens utiles et vertueux par une instruction solide et religieuse; soit en élevant des hospices où la douleur et les infirmités puissent trouver un asile; soit en augmentant par des améliorations sages et éclairées la valeur du sol et des produits qu'il fournit; soit en doublant le prix du travail de l'homme, en le perfectionnant par des

méthodes habiles et judicieuses : tout ce que vous donnez pour un but saint et utile est noblement dépensé; et celui-là mérite bien mieux de son pays qui l'enrichit en s'enrichissant lui-même, que le prodigue qui s'appauvrit en corrompant ses frères.

Un acte de vertu, de dévouement et d'humilité, un sacrifice que vous accomplissez, un bon exemple que vous donnez, un crime ou un péché que vous prévenez en vous ou dans les autres, une bonne parole que vous dites, une action généreuse que vous inspirez, un homme égaré que vous ramenez, un ignorant que vous instruisez, un pas que vous faites faire à la science, une lumière que vous jetez dans le monde, un trait de beauté que vous ajoutez dans l'art à ceux que le génie a produits, une aumône que vous faites, un pauvre que vous arrachez à la misère, un champ que vous rendez plus fertile, un torrent dont vous arrêtez les ravages, un fleuve que vous retenez dans son lit, une route que vous percez et qui, en rapprochant les distances, épargne le temps et la fatigue du pauvre, un instrument de travail que vous inventez ou perfectionnez, une amélioration introduite, soit sur le sol que vous cultivez, soit dans la nature des animaux que vous élevez; ce sont autant d'élémens que vous ajoutez à la richesse de

votre pays, et dont tous vos concitoyens, les pauvres surtout, profitent.

Mais il est des dépenses qui n'ajoutent rien à la richesse publique, et qui ne font que déplacer l'argent, en le faisant passer des mains de celui qui achète dans les mains de celui qui vend. Ces dépenses, quand elles sont nécessaires ou utiles, ont cela de bon et d'avantageux, qu'en activant la consommation, elles augmentent la production et la somme du travail. Mais une fois qu'elles dépassent les bornes d'une sage modération, elles deviennent dangereuses et funestes; parce qu'elles créent des besoins factices, au lieu de satisfaire ceux qui sont justes et réels. Elles excitent dans le cœur de l'homme la vanité, la cupidité, la soif immodérée de l'or, l'amour du luxe; et toutes ces mauvaises passions qui ruinent et pervertissent à la fois, et l'état qui les souffre ou les encourage, et ceux qui leur ont donné accès. Le mal qu'elles produisent est d'autant plus grand, qu'il est plus facile de se faire illusion sur leurs funestes résultats. Au premier abord, elles excitent dans les états une sorte d'activité fébrile qui trompe et qui séduit : et les meilleurs esprits se laissent souvent surprendre par cette agitation factice; et se persuadent que tout marche et avance, parce que tout se remue. Mais tout mouvement n'est pas progrès; et l'homme,

avec toute son activité, n'avance pas, quand il se replie et retourne perpétuellement sur soi-même.

Et pourtant c'est là que nous sommes arrivés. Le commerce et l'industrie qui, sous l'influence d'une pensée chrétienne, devraient tourner à l'avantage du pauvre, à la gloire de Dieu, et au progrès moral de la société, sont au service de l'égoïsme, de la cupidité, de la vanité et de l'amour du plaisir. Et partout où ils apparaissent sous cette forme, le nombre des vices augmente, et celui des pauvres s'accroît en proportion. Et si Dieu, dans sa miséricorde, n'apporte un prompt remède au mal qui ronge la société, on verra le nombre des pauvres s'accroître à mesure que la richesse augmentera; et nous en serons réduits à voir nos frères mourir de faim au milieu des trésors qu'ils auront sous les yeux, pendant que les riches, embarrassés de leurs richesses, ne sauront plus qu'en faire.

## L

Lorsque le Christ est descendu sur la terre, il a voulu, quoique descendant des rois, naître dans la famille d'un artisan, et vivre pendant trente années dans un atelier. Cachant sous le voile de son humanité sa divine origine, et sous une vie humble

et pauvre l'illustration de sa naissance selon la chair, il n'a laissé paraître qu'une chose, son infinie charité et ses sacrifices infinis.

Il a parlé aux pauvres et aux petits ; il a parlé aux grands et aux riches ; aux premiers il a dit : Vous êtes heureux ; il a dit aux seconds : Malheur à vous ! car le salut vous est difficile.

Quand il a voulu choisir les apôtres qui devaient prêcher sa doctrine, il y avait des riches autour de lui ; il les a laissés : il y avait des petits et des pauvres ; c'est eux qu'il a pris.

Et les premiers fidèles apportaient leurs trésors aux pieds des apôtres ; et tous leurs biens étaient communs, parce qu'ils ne faisaient tous qu'un cœur et qu'une âme : et les païens étonnés des merveilles de leur charité, s'écriaient : Voyez comme ils s'aiment !

Mais l'esprit du christianisme s'affaiblit bientôt dans le monde : à l'humilité chrétienne succéda l'orgueil et le luxe qu'il enfante ; et comme si ce n'était pas assez de violer les préceptes du Christ, on voulut encore en atténuer la force, et les interpréter dans un sens favorable aux passions qu'ils devaient réprimer.

Cette société chrétienne qui ne faisait au com-

mencement qu'un cœur et qu'une âme, on l'a partagée en classes. On a dit aux uns : Vous pouvez jouir pendant que les autres souffrent ; on a dit aux autres : Vous devez souffrir pendant que vos frères jouissent. On a fait entendre aux premiers que le devoir de la charité ne commence pour eux qu'au moment où leur âme et leur corps, rassasiés de jouissance, n'ont plus rien à désirer, et où la miséricorde, détachée du sacrifice qui le rend méritoire, n'est qu'une jouissance de plus dans une vie tout occupée à jouir, et une sorte de diversion aux ennuis qu'amène nécessairement la recherche continuelle de soi-même.

Jouir en ne se refusant rien ; jouir en accordant aux autres ce qui lui reste, après qu'il s'est donné tout ce qu'il convoitait : c'est là le sort du riche. Souffrir sans se plaindre, quand il n'a rien ; accepter avec reconnaissance ce qu'on lui donne, quand on ne sait plus que faire de ce qu'on a, c'est la condition du pauvre telle qu'on a essayé de la lui faire.

Le superflu que le riche donne, on l'a appelé aumône ; et le don qu'il en fait, on l'a appelé miséricorde et charité ! Cette charité, qui a pris sa source dans le cœur du Christ, et qui a coulé de son corps sur la croix en pluie de larmes et de sang ; cette charité plus haute que le ciel, plus

large que la terre, qui s'accomplit dans la douleur, le sacrifice et la mort, on l'a rapetissée jusqu'aux étroites proportions de l'amour de soi-même.

O Dieu! vous n'avez pas voulu renfermer dans des limites déterminées le devoir infini de la charité. Vous qui avez dit tant de choses, et révélé tant de mystères à votre Église, vous n'avez pas voulu lui dire à quel point ce devoir commence, à quel point il finit. Vous avez dit aux hommes : Aimez Dieu par-dessus tout, et vos frères comme vous-mêmes : ce précepte vous suffit ; et si vous le comprenez, vous saurez ce que vous devez donner à vos frères quand ils sont dans le besoin.

Vous n'avez pas voulu définir ce qui doit être infini, limiter ce qui doit être sans bornes. Et pour exciter la miséricorde dans le cœur de vos enfans, vous avez voulu habiter dans les pauvres, et vous avez dit aux riches : Quand vous voyez un pauvre, c'est moi que vous voyez. Et comme s'il n'y avait point d'autre précepte dans votre Évangile que celui de la miséricorde et de la charité, vous ne nous demandez qu'une chose au jour du jugement. Si nous avons donné à manger quand vous aviez faim, à boire quand vous aviez soif ; si nous vous avons vêtu quand vous étiez nu, visité quand vous étiez captif, le ciel est à nous, et nous entrons dans votre gloire. Mais pour ceux qui n'auront pas fait

ces choses, les ténèbres extérieures, le ver qui ne meurt point, les pleurs et les grincemens de dents.

Et votre immanence dans les pauvres est un si grand mystère, que vos élus eux-mêmes ne le comprendront pas, et qu'ils vous demanderont avec étonnement : Quand est-ce que nous vous avons fait ces choses? Tant les merveilles de votre charité sont infinies!

Qu'aucun riche ne se rassure, et dise : Je donnerai ceci, et je garderai cela. Car aucun ne sait ce qu'il doit donner, et ce qu'il peut garder. Mais que tous tremblent, dans la crainte que ce qu'ils gardent n'appartienne aux pauvres, et que Dieu ne leur en demande compte un jour. C'est de là que vient cette incertitude du salut terrible pour tout le monde, mais cent fois plus terrible pour le riche, parce que la limite qui détermine ses obligations est inappréciable.

Je ne sais pas, Seigneur, et personne ne peut me dire ce que je dois donner à vos pauvres. Mais ce que je sais, c'est que dans le précepte de la charité est renfermée toute la loi ; c'est que, si j'étais indigent, si je n'avais pas un morceau de pain à donner à mes enfans mourant de faim, j'implorerais en leur faveur le ciel et la terre, et je fatiguerais les riches de mes plaintes et de mes supplications.

Craignez, tremblez, contristez-vous, ô vous qui êtes riches! car s'il y a des nécessités communes qui n'exigent pas de vous de grandes aumônes, il est aussi des nécessités extrêmes où aucun sacrifice ne vous doit coûter, et où vous devez au pauvre tout ce qui ne vous est pas indispensable.

J'ai vu des hommes gorgés de richesses s'asseoir joyeux à un splendide festin. Pendant que les vins les plus précieux pétillaient dans les coupes de cristal, et qu'on leur servait sur des plats d'argent les mets les plus recherchés, un pauvre mourait de faim à leur porte, et accompagnait du triste râlement de la mort leurs cris tumultueux et leurs chants libertins; et je n'ai point été étonné en voyant plus tard la colère de Dieu s'allumer dans le ciel et frapper de ses coups ceux qui avaient ainsi violé la charité.

N'allez pas leur reprocher, à ces riches sans entrailles, la dureté de leur âme; car ils se sont fait des doctrines qu'ils ont mises comme des coussins sous leur cœur, et sur lesquels leur égoïsme s'endort. Ils se sont imaginé, les malheureux, que leur luxe est un avantage pour le pauvre, et que leurs folles dépenses tournent au profit des indigens. Ils ont ainsi trouvé le moyen de rassurer leur conscience et d'en concilier les devoirs avec la satisfaction de leurs plaisirs.

Ils veulent bien donner un morceau à vos pauvres, ô mon Dieu! mais c'est à condition qu'ils plongeront leur âme et leur corps dans les honteuses voluptés des festins. Ils veulent bien tirer de leurs trésors quelques pièces d'or, mais c'est pour se couvrir de vêtemens magnifiques sous lesquels ils cherchent à cacher le vide immense de leur cœur. Ils veulent bien consoler ceux qui pleurent, mais c'est en laissant errer leurs pensées et leurs désirs dans les mouvemens rapides d'une danse voluptueuse.

Pourquoi pleures-tu, pauvre mère? parce que ton enfant, la fleur de ton âme, se flétrit sur ton sein. N'entends-tu pas le bruit des instrumens qui convient à la danse les riches dont tu envies le sort? Cette jeune mère rayonnante de beauté, ornée d'une parure étincelante, ne va-t-elle pas s'amuser pour toi?

Pourquoi te désoler, jeune et chaste vierge dont la misère expose l'innocence, et qui doutes si tu ne dois pas, pour arracher ton vieux père à la mort, céder aux instances du libertin qui te poursuit? Rassure-toi; car en ce moment même un bal pour les pauvres l'appelle et l'invite au plaisir; et, pour te sauver, plusieurs femmes vont aller s'y perdre, et se prendre peut-être à ses filets.

Consolez-vous, je vous le dis! consolez-vous, ô pauvres qui ne savez pas quelles nouvelles peines vous apportera le lendemain! car aujourd'hui les riches sont heureux et s'amusent pour vous. On leur a dit que vous souffrez, et ils ont dit: Jouissons donc pour ceux qui souffrent. On leur a dit que vous n'avez point de vêtemens, et ils ont répondu: Prenons nos habits de fête. On leur a dit que vous n'avez point de pain, et ils se sont écriés: Enivrons-nous! On leur a dit que vous pleurez, et ils ont dit: Rions et chantons; car si nos chants ne secourent pas les pauvres, ils nous empêcheront du moins d'entendre leurs gémissemens et leurs plaintes.

Pour justifier leur vie et leur indifférence envers le pauvre, les riches se sont persuadé, ou ont fait semblant de croire que le luxe lui est utile, en lui donnant l'occasion de travailler; qu'il encourage le commerce et développe l'industrie: et ils ne tarissent point dans l'énumération des avantages qu'il procure aux peuples et aux états.

Mensonge! déception! hypocrisie! Je ne sais pas jusqu'à quel point le luxe développé dans une certaine direction peut être utile au bien-être matériel d'une nation. Ce que je sais, ce dont je suis certain; c'est que la religion du Christ le condamne, avec toutes les vanités et les pompes du monde. Ce que je sais; c'est qu'un peuple ne saurait jamais s'é-

lever par ce qui viole la loi de Dieu, et que jamais le péché ne pourra lui donner ni bonheur ni gloire.

Ce que je sais : ce que l'expérience des siècles m'apprend ; c'est que toutes les nations dont la puissance s'est abîmée sont tombées par le luxe, qui, après en avoir affaibli la vigueur, les a corrompues, ruinées et anéanties. Ce que je sais : ce que je vois avec mes yeux ; c'est qu'un malaise indéfinissable travaille aujourd'hui tous les peuples dont le luxe a corrompu les mœurs et suscité l'orgueil ; c'est que nulle part le nombre des pauvres n'est aussi grand, ni leur misère aussi lamentable ; tandis que je vois prospérer ceux qui se distinguent par la simplicité de leurs mœurs et de leur vie.

## LI

### AUX RICHES, AFIN QU'ILS PENSENT AUX PAUVRES DANS LEURS TESTAMENS.

C'est une grande chose qu'un testament ; je veux dire dans une société où l'orgueil n'a pas desséché la foi, et où la cupidité n'a pas flétri l'espérance.

Un testament, c'est le témoignage éternel d'un homme qui ne vit plus dans le temps ; c'est le der-

nier rayon de sa pensée, qui arrive du ciel à ceux qu'il a aimés ici-bas ; semblable à ces belles traces de lumière que le soleil laisse sur ses pas, comme un gage de son retour prochain, quand il va prêter ses clartés et sa chaleur à d'autres contrées.

C'est une dernière étincelle de chaleur que le cœur envoie à ceux qu'il a chéris sur cette terre, afin qu'ils puissent y réchauffer leurs regrets et leurs souvenirs ; c'est une voix amie qui part d'un tombeau, et qui vous dit : Pense à moi, je t'aime toujours ; c'est un parfum de l'autre vie qui s'échappe d'une âme que vous avez aimée dans celle-ci, et qui embaume les tristesses de votre cœur ; c'est un frère dont l'âme, du haut du ciel, regarde la vôtre ; c'est un ami qui vous tend la main à travers les abîmes de la mort qui le séparent de vous ; c'est un lien entre le temps et l'éternité ; c'est un reflet de la vie qui ne finit point sur la vie qui passe et qui s'enfuit.

C'est une volonté si forte que la mort ne peut la briser. C'est une lumière du cœur si vive que les ténèbres du tombeau ne peuvent l'obscurcir. Celui qui laisse un testament ne meurt point ; car il laisse après lui sa pensée, et sa volonté continue d'être présente à ceux qu'il a aimés pendant sa vie.

Quiconque a un cœur et une volonté ne doit

point mourir sans testament, afin de ne point laisser sans un gage de sa tendresse ceux qu'il a chéris ici-bas.

Le testament qui ne fait pas mention du pauvre déplaît à Dieu, mais l'homme qui fait l'aumône après sa mort sème de prières la route par laquelle son âme doit passer.

Si vous avez peu, et si vous laissez des enfans après vous, donnez peu aux pauvres; mais donnez-leur quelque chose, afin que le monde voie que votre cœur a été plus large que le cercle de la famille, et afin que les pauvres viennent prier pour vous dans l'église autour de votre cercueil.

J'ai vu des hommes mourir dans l'opulence, et laisser tous leurs biens à des parens éloignés dont ils connaissaient à peine le nom, sans penser à l'orphelin ni au pauvre, et j'ai dit : Pourquoi l'homme abuse-t-il ainsi de vos dons, ô mon Dieu !

Les orphelins ne sont-ils pas les enfans de celui qui meurt sans postérité ? Les pauvres ne sont-ils pas la famille de celui qui n'en a point? Et que deviendront le pauvre et l'orphelin, si le riche qui ne leur a rien donné pendant sa vie, ne leur laisse rien après sa mort ?

Donnez peu, mais donnez quelque chose aux

pauvres, si vous avez des enfans; donnez-leur davantage si vous n'avez que des frères ; donnez-leur plus encore si vous ne laissez après vous que les fils de vos frères; mais abandonnez-leur la plus grande partie de votre fortune, si vous ne laissez point de parens après vous.

Il n'y aurait bientôt plus de pauvres sur la terre, si tous ceux à qui Dieu a donné les biens de ce monde pensaient à ceux qu'il en a privés, avant de quitter cette vie pour aller paraître devant lui ; et si, au moment où la mort leur arrache des mains leurs trésors, ils en abandonnaient une partie à ceux qui n'ont rien.

Bientôt chaque commune aurait un asile et une école pour l'enfance, un lieu de refuge pour l'orphelin qui ne sait où porter ses pas, ni où reposer son cœur; un hôpital pour le pauvre qui souffre et qui ne peut réclamer l'assistance de ceux qu'il aime, parce que leur travail les fait vivre, et le fait vivre lui-même avec eux ; un hospice pour le vieillard infirme, dont la fatigue a courbé le corps vers la terre, et qui peut à peine se traîner à la porte du riche pour y mendier son pain.

Mais l'amour de la famille rétrécit le cœur et l'endurcit, parce que la charité n'y entre point comme motif, et que l'esprit de Dieu ne l'anime

point. Le cœur est devenu chair et sang ; et ses affections ne peuvent soulever le poids de chair qui pèse sur elles, et atteindre le vol sublime de la charité, qui aime l'homme pour lui-même et pour Dieu ; et non pour soi, comme l'amour de la famille qui n'est souvent que l'égoïsme de la chair et du sang.

Dans les temps où la foi gouvernait les affections de l'homme, les riches donnaient souvent aux pauvres une partie de leur fortune, quelquefois même tous leurs biens ; et c'est ainsi que se formèrent ces monastères riches et puissans, où l'étranger était toujours sûr de trouver une hospitalité bienveillante, et d'où le pauvre ne sortait jamais le cœur triste ni les mains vides.

Car alors le bien des monastères était le bien des pauvres ; c'était au couvent que le pauvre allait chercher du travail pendant qu'il avait des bras et de la jeunesse ; et quand la vieillesse ou les infirmités lui avaient rendu le travail impossible, c'était encore là qu'il trouvait du pain pour se nourrir et du vin pour rétablir ses forces épuisées. Aussi, celui qui donnait aux monastères faisait ce que font aujourd'hui ceux qui donnent leurs biens à une commune, afin que les pauvres en jouissent et que leur misère en soit soulagée. La commune des pauvres, c'était le monastère, et les moines

qui l'habitaient n'étaient que les administrateurs de leurs biens.

Et même, lorsque le relâchement et l'esprit du monde eurent affaibli la vigueur de la règle, le reproche qu'on leur faisait, c'était encore de favoriser la paresse par des aumônes trop abondantes et faites sans discernement.

Et quand les peuples mirent la main sur les biens des monastères, au lieu de les employer d'une manière conforme aux intentions de ceux qui les avaient donnés, ils laissèrent la cupidité s'en engraisser ; et ces biens qui auraient pu enrichir les communes et détruire partout l'ignorance et la misère, tournèrent au détriment et à la ruine du peuple en augmentant le luxe et la puissance de ceux qui l'opprimaient.

N'oubliez pas les pauvres, ô vous qui voulez laisser après votre mort un témoignage de votre volonté ! et que la famille qui tient à votre chair et à votre sang ne vous fasse point négliger celle que Dieu a attachée à votre esprit et à votre cœur par les liens plus étroits de la foi et de la charité.

Souvenez-vous que le Christ aime les petits et les pauvres d'un amour de préférence ; et ceux qui sont à lui, il les anime de son esprit, et verse dans

leur cœur les mêmes amours et les mêmes pensées qui étaient dans le sien.

## LII

### AUX CLASSES MOYENNES.

Il n'y avait autrefois parmi les nations de l'Europe que deux classes, celle des riches et celle des pauvres : et un abîme immense les séparait ; et aucun élan, si puissant qu'il fût, ne pouvait le franchir ; et les riches avaient la puissance et la force, et la faiblesse était le partage du pauvre.

Mais le riche et le pauvre, séparés partout ailleurs, s'assemblaient dans le même temple, s'agenouillaient au même autel, s'asseyaient à la même table pour y manger la même chair et y boire le même sang, vivaient de la même foi, s'épanouissaient dans la même espérance, exhalaient la même prière et obéissaient au même pasteur. Ils embrassaient la même croix, et sur cette croix ils s'embrassaient dans un commun amour.

Et la religion joignait et collait ensemble ces deux moitiés qui tendaient sans cesse à se disjoindre, et l'unité dans la foi préparait et rendait pos-

sible l'unité sociale et politique qui devait se développer plus tard.

Et le désir de jouir de leurs richesses créa chez ceux qui les possédaient de nouveaux besoins ; et pour les satisfaire, l'agriculture qui ne fournit que les choses nécessaires à la vie ne suffisait plus ; et de nouvelles professions surgirent dans la société ; et entre le laboureur attaché à la glèbe et le seigneur attaché à son épée s'éleva une autre classe d'hommes, dont l'occupation était de travailler et de perfectionner les produits du sol, et d'en augmenter la valeur, en ajoutant à leur utilité les agrémens qui plaisent, et en les rendant à la fois plus beaux et plus commodes.

Et l'industrie naquit ; et elle produisit le commerce, et le commerce à son tour perfectionna l'industrie ; et les peuples se rencontrèrent dans les villes qui servaient d'entrepôts à leurs produits; et ils se tendirent la main dans les transactions commerciales par lesquelles ils les échangeaient mutuellement, et ils se reconnurent pour frères ; et ils comprirent qu'ils partaient du même point, qu'ils allaient au même but, et qu'il fallait s'unir et marcher ensemble pour y arriver plus tôt.

Et l'industrie rapprochait les hommes, parce qu'il fallait bien que ceux qui devaient travailler

ensemble habitassent le même lieu ; et les villages devenaient des bourgs, et les bourgs devenaient des villes, et les villes devenaient des cités florissantes, et les cités devenaient des états libres et indépendans : et le commerce, fils de l'industrie, traçait des routes, creusait des canaux, adoucissait la pente des fleuves ou leur construisait un lit plus sûr et plus profond ; afin que les produits d'un peuple pussent aller trouver plus commodément et plus vite les peuples qui les demandaient.

Et partout où le commerce et l'industrie fleurirent, le peuple fut affranchi, la servitude disparut peu à peu ; la commune, ce nid de toutes les libertés et de tous les droits, se forma ; des constitutions mûries par le temps et développées par l'histoire garantirent à la fois l'ordre et la liberté, et répartirent plus équitablement les droits et les devoirs ; les sciences et les arts prirent un rapide esssor, et le travail devint la source la plus féconde de la richesse et du pouvoir.

Et partout au contraire où le travail resta fixé sur le sol, l'histoire resta immobile ; et les siècles qui passaient trouvaient les mêmes choses sur leur route ; et chaque année le soleil, en recommençant son ouvrage, revoyait les mêmes abus qu'il avait vus en l'achevant ; et celui qui travaillait était esclave ; et celui qui jouissait était libre ; et pour être

quelque chose, il fallait avoir du sang sur son épée et des hommes à ses pieds.

Et le Christ appela autour de son tombeau tous les peuples chrétiens ; il leur fit signe de la main, et ceux qui répondirent à son appel furent affranchis, et ceux qui n'entendirent point sa voix restèrent ou devinrent plus tard opprimés et malheureux ; et la croix délivra encore une fois les nations ; et sur les lieux que le Christ avait arrosés de son sang, se forma l'unité des peuples de l'Europe, et le germe de leur gloire et de leur grandeur future.

Considérez et voyez : partout où vous trouvez en Europe un peuple libre, puissant et glorieux, vous pouvez dire : Les pieds de ce peuple ont marché sur la terre sainte, et le front de ses enfans a touché la pierre du saint tombeau.

Partout, au contraire, où vous voyez un peuple gémir sous l'oppression ou poser tristement ses souvenirs sur sa gloire passée, dites hardiment : Les anges qui gardent le sépulcre du Christ n'ont point rencontré ce peuple à ses pieds ; et la croix du rédempteur n'a point brillé en couleurs de sang sur les épaules de ses enfans.

Et les croisades achevèrent ce que le commerce et l'industrie avaient commencé ; et chez les peuples qui ne se sont pas croisés, il n'y a point de

classe intermédiaire entre le riche et le pauvre ; et il n'y a point de degrés pour monter de l'abîme où languit le pauvre aux sommets élevés que le riche occupe.

Et la classe moyenne était riche et puissante, parce que, placée entre le seigneur qui jouissait sans travailler et le serf qui travaillait sans jouir, elle touchait d'un côté à tous les droits, et de l'autre à tous les devoirs ; et les devoirs qu'elle avait à remplir fortifiaient les droits qu'elle possédait ; et les droits qu'elle avait acquis déterminaient ses devoirs et la garantissaient contre l'oppression ; tandis que les droits des seigneurs s'émoussaient dans leurs mains, parce qu'ils n'étaient point aiguisés par le devoir, et que les devoirs s'affaissaient parmi les serfs, parce qu'ils n'étaient point appuyés sur des droits et déterminés par eux.

Et la classe moyenne était riche et forte de droits et de devoirs à la fois ; et tout venait à elle, et elle recevait de tous les côtés ; et l'or des seigneurs descendait vers elle, parce qu'elle seule pouvait leur procurer les objets de leurs jouissances ; et le travail des serfs montait vers elle, parce qu'elle seule pouvait le perfectionner ; et elle s'enrichissait à la fois et de l'or du riche et du travail du pauvre ; et elle attirait à elle peu à peu la puissance que donnent l'or et la richesse dont le travail est la source.

Et elle se fortifiait tous les jours, parce qu'elle avait les lumières qui rendent l'homme puissant par l'intelligence, et les vertus qui le rendent puissant par le cœur ; et tandis que les seigneurs s'appuyaient sur leur épée et sur la force que donne le glaive, les bourgeois recueillaient avec un saint empressement les idées que Dieu semait avec profusion dans le monde, et que le temps faisait germer et mûrir parmi les peuples.

Enfin les grands s'aperçurent que leurs droits leur étaient tombés des mains, et que les bourgeois se préparaient à les ramasser ; ils voulurent les reprendre, mais il était trop tard, une lutte terrible s'engagea ; et chez plusieurs peuples elle dure encore, et Dieu seul sait quelle en sera la fin.

Et là où la classe moyenne a vaincu et s'est emparée de la puissance, de nouveaux compétiteurs se sont présentés et ont commencé une nouvelle lutte ; et les droits qui autrefois étaient tous attachés au sol, semblent vouloir aujourd'hui se détacher de tout ce qui est matériel, et prendre leur point d'appui dans l'esprit et le cœur de l'homme.

Car les uns demandent que les lumières de l'intelligence soient le principe et la règle des droits : les autres veulent que les droits soient mesurés d'après le nombre et l'importance des devoirs, et

que chaque devoir soit accompagné d'un droit qui lui fasse équilibre ; parce que toute obligation envers les hommes est mutuelle, et que l'homme n'a de devoirs absolus qu'envers Dieu.

Et la lumière, en pénétrant dans le peuple par l'instruction, y développe l'amour de la puissance et le désir d'acquérir les droits qu'il n'a pas encore et d'augmenter ceux qu'il a déjà : et le germe de tous les événemens que les siècles futurs doivent mûrir est dans le peuple : et ceux qui ne voient pas cela sont des aveugles ; et ceux qui, le voyant, ne préparent ni leur esprit ni leur cœur, sont des insensés.

O vous qui avez conquis la puissance ! retournez votre esprit du côté du passé, et prévoyez l'avenir ; car ce qui est arrivé arrivera encore, si l'avenir est gouverné par les mêmes influences qui ont régi le passé. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets : les événemens ressemblent toujours aux hommes qui en ont été le principe ou l'instrument ; et l'histoire prend toujours la forme des idées qui dominent l'époque où elle s'accomplit.

Ceux qui vous ont précédés sont tombés, parce qu'ils ont laissé passer, sans les accueillir, les idées qui venaient visiter le monde, et qu'ils se sont ren-

fermés dans leurs droits, comme dans une forteresse imprenable, pour empêcher le peuple de les partager avec eux. L'ignorance et l'égoïsme les ont perdus, le dévouement et les lumières les eussent sauvés.

Si vous voulez prévenir la lutte qui ne manquerait pas d'éclater tôt ou tard, et dans laquelle vous succomberiez infailliblement, faites ce qu'ils n'ont pas fait : connaissez votre époque, ses besoins, ses instincts, son but et ses espérances; et que vos pas ne s'écartent jamais des traces de lumière que l'histoire laisse après elle.

Si quelque idée germe et surgit sous vos yeux, ne la négligez pas ; car elle se tournerait plus tard contre vous : mais soignez-la comme une plante dont la fleur doit un jour vous donner ses parfums, et dont le fruit vous donnera plus tard sa saveur : que vos espérances la rafraîchissent comme une rosée : que votre amour la réchauffe et en développe la maturité.

Si quelque fait conçu depuis long-temps et long-temps porté dans les entrailles de l'histoire, naît au milieu de vous, donnez-lui asile dans votre cœur : car, si vous le repoussez, il trouvera refuge dans l'étable du pauvre ; et quand il sera devenu grand et fort, il se tournera contre vous.

Les idées engendrent les faits, et les faits à leur tour protègent et défendent les idées ; les idées, c'est l'œil des nations ; les faits, c'est leur bras ; et avec des idées et des faits, elles sont invincibles, parce qu'elles ont à la fois la force et la lumière.

Ne refermez point sur vous les droits dans lesquels vous êtes entrés ; mais élargissez-en plutôt la porte, afin que toutes les lumières et toutes les vertus puissent vous arriver, et que vos forces s'augmentent de toutes les forces nouvelles qui surgissent autour de vous.

Souvenez-vous que vous êtes sortis du peuple, que votre racine est dans le peuple, et que là est votre sève, votre force et votre vie. Si vous vous séparez du peuple, vous périrez comme un arbre qui n'a point de racines, et vers lequel la sève ne peut plus monter.

Ne vous reposez point dans la jouissance de vos droits ; car tout marche si vite aujourd'hui, que l'homme qui s'arrête un seul instant pour se regarder et pour jouir, court risque de rester en chemin. Dieu marque d'un signe de réprobation toutes les choses humaines qui ne marchent pas. Car pour elles, vivre, c'est marcher ; s'arrêter, c'est mourir. L'Église seule n'a pas besoin de marcher pour vivre, parce que son origine et sa fin sont dans l'éter-

nité, et que d'un seul pas elle va de Jésus-Christ à Dieu.

Deux choses gouvernent le monde aujourd'hui, la lumière et la liberté. La lumière montre aux peuples la route qu'ils doivent suivre ; la liberté les y pousse : et quiconque a peur de la lumière et craint la liberté, est déjà jugé : il périra par elles ; car en elles est la vie et la mort, la vie pour ceux qui les aiment, la mort pour ceux qui les redoutent. Ne les craignez donc point, de peur qu'elles ne se tournent contre vous, et ne vous ôtent tout ce que vous avez gagné par elles.

Aimez le peuple, comme le fleuve aime la source d'où il descend, comme la fleur aime la tige qui la supporte, comme l'enfant aime le sein qui le nourrit : que ses intérêts vous soient chers, que ses droits vous soient précieux : aidez-le à conserver ceux qu'il a déjà, et à gagner ceux qu'il n'a pas encore : ne craignez point de partager avec lui ceux que vous avez acquis ; car tout ce qui est lumière se communique sans se diviser, et ceux qui prennent ne font rien perdre à ceux qui donnent.

Lorsque Dieu pose un enfant sur le cœur d'une mère, ceux qui ont déjà fleuri sur son sein perdent-ils quelque chose de ses soins et de son amour? Ainsi, quand la patrie ouvre son sein à de nou-

veaux enfans, en leur accordant des droits qu'ils n'avaient pas encore, elle n'ôte rien à ceux qui les possédaient déjà ; mais elle ajoute au contraire à leur force, en augmentant leur nombre ; car les droits, comme les devoirs, se garantissent mutuellement. Plus un homme a de droits, plus il a intérêt à respecter ceux des autres : et les hommes les plus dangereux pour la société sont ceux qui n'en ont aucun; parce que, n'ayant rien à perdre, et ayant au contraire tout à gagner dans un changement, ils menacent sans cesse le repos et la sécurité de l'État.

Déjà plusieurs d'entre vous, surpris par ce vertige qui s'empare des hommes faibles d'intelligence et pauvres de cœur, quand ils se trouvent portés tout-à-coup sur les hauts sommets de la société, ont rougi de leur origine : ils n'ont plus voulu incliner leurs regards vers le peuple, de peur de se souvenir qu'ils furent peuple eux-mêmes ; et ils semblent vouloir se venger par leur insolence et leur mépris envers les pauvres du malheur qu'ils ont eu d'avoir été pauvres comme eux.

Mais Dieu et les hommes ont en abomination ceux qui méprisent le pauvre, après avoir été pauvres eux-mêmes; car c'est eux qui provoquent la colère des peuples, et qui leur mettent la haine dans le cœur, et la vengeance dans les mains.

Traitez le pauvre avec respect, ô vous qui vous êtes élevé par votre travail! Ne restez point assis comme un maître, pendant qu'il se tient debout devant vous. Que votre tête ne soit point couverte, lorsque le vieillard découvre ses cheveux blancs pour vous exposer sa misère. Que l'orgueil et l'arrogance n'enflent point votre voix, lorsque l'orphelin vient vous dire en pleurant : Ayez pitié de moi, car je n'ai point de père.

Associez volontiers à votre gain celui que vous associez à vos travaux; car l'association dans le travail et dans ses résultats est une des idées qui ont jeté les plus profondes racines dans la société, et que doivent mûrir les siècles qui viendront. Que votre vie soit une lumière pour l'ignorant, que votre cœur soit un appui pour le faible, et que le malheureux, rien qu'à vous voir, se sente consolé.

Que votre foi et votre charité inspirent au peuple l'amour de Dieu et le respect pour la religion; car le peuple qui s'élève en dehors de la religion s'élève par l'orgueil, et c'est l'orgueil des peuples qui dévaste la terre.

## LII

### AUX NOBLES.

Tous les hommes ont la même origine, parce que le corps de tous les hommes provient de la même semence, et que toutes les âmes ont été rachetées du même sang.

Tous les corps remontent à Adam, toutes les âmes remontent au Christ; et devant Adam et le Christ, il n'y a point d'inégalité d'origine parmi les hommes.

Cependant tous les hommes n'ont pas les mêmes dons; et cette variété produit l'harmonie, en rendant l'ordre et la subordination possibles.

Il y a des degrés partout, jusque parmi les anges : tout ce qui se compte se distingue; et le nombre rend l'égalité parfaite impossible.

Ceux qui ont plus de lumières doivent éclairer ceux qui en ont moins; ceux qui ont plus de grâces doivent aimer et sanctifier les autres; ceux qui sont plus riches doivent donner à ceux qui le sont moins; car l'homme ne reçoit davantage que pour

communiquer aux autres ; ses dons ne sont ni des droits ni des priviléges, mais des obligations et des devoirs.

La noblesse, c'est la gloire : la gloire, c'est Dieu qui la donne ; et c'est l'histoire qui la proclame.

Le titre d'un livre ne dit point ce qu'il contient, mais vous invite seulement à le lire ; ainsi le titre d'un homme ne vous dit point ce qu'il est, mais ce qu'il doit être.

Aucun titre ne peut conférer la noblesse à l'homme ; car l'homme est libre d'être bon ou méchant, et il peut user ou abuser des dons qu'il a reçus de Dieu.

Les lumières du génie, les grandeurs de la vertu, les gloires de la pensée, l'héroïsme du dévouement et de la charité, d'augustes sacrifices, voilà les véritables titres de noblesse ; et personne ne les contestera.

Si quelqu'un dote son pays d'une haute pensée ou d'une découverte utile pour la science, pour les arts ou pour l'industrie, il est noble ; et son titre de noblesse ne sera point usé par le temps.

Si l'histoire prononce avec amour le nom d'un homme, si la postérité le bénit et l'honore, cet

homme est noble ; et son titre, c'est la page de l'histoire où est inscrit son nom.

Celui qui a enrichi son pays des trésors de sa charité, et ouvert à l'ignorance, à la douleur ou à la misère un refuge et un asile possède dans les bénédictions du pauvre et dans la reconnaissance de la postérité le plus beau titre de noblesse.

Celui qui a défendu sa patrie, ou qui en a reculé les limites est noble de par son épée; et son blason est inscrit dans les glorieuses cicatrices qui couvrent son corps.

Si l'Église élève un nom sur ses autels, ou l'inscrit au frontispice de ses temples, il est noble; car son nom est invoqué par les peuples, et les prières des nations montent vers lui.

Ne vous enorgueillissez point, ô vous à qui Dieu a imposé le poids d'un grand nom ! et ne dédaignez point le pauvre, ô vous qui possédez les biens de la terre, et qui nagez dans les délices !

Car vos titres sont de grands devoirs, et l'Agneau de Dieu n'a trouvé dans son cœur que des imprécations contre vos richesses.

Dieu ne vous a élevés que pour vous incliner vers les petits ; et il a établi, entre le palais du

riche et la cabane du pauvre, une pente douce et facile, afin que l'argent y descende comme de lui-même.

Ne craignez point de mêler votre sang avec celui du pauvre que le sang du Christ a racheté ; car le sang le plus noble est celui qui fait battre le cœur le plus généreux, et que la honte d'une mauvaise action n'a jamais fait monter au visage.

Il n'y a de mésalliance qu'entre la vertu et le vice, et la noblesse qui vient du cœur ne fut jamais indigne de celle du sang.

Souvenez-vous que le pauvre a été régénéré par le même baptême que vous, et que vous vous asseyez à la même table que lui pour vous y nourrir du même Dieu.

Ayez souvent les yeux sur la croix, et elle vous apprendra de grandes choses ; regardez celui qui est mort sur son bois, et sa charité et son humilité entreront dans votre cœur.

Retournez-vous vers le passé, et que les leçons de l'histoire ne soient point perdues pour vous ; car ce que Dieu a fait déjà, il le ferait encore, parce qu'il abat l'orgueil partout où il le rencontre.

Si vous vous élevez, il vous humiliera ; et il exal-

tera le petit que vous avez humilié, et le pauvre que vous avez méprisé.

Regardez autour de vous : votre orgueil a couvert le monde de ruines ; et d'épouvantables révolutions ont ébranlé la terre, parce que vous n'avez point vu Jésus-Christ dans les pauvres.

Car c'est la charité et l'humilité qui sauvent le monde ; et quand elles disparaissent, il se forme à leur place des abîmes.

Attachés au passé par votre position, et par les souvenirs de vos familles, vous devez le faire aimer de ceux qui le jugent mal, ou qui sont injustes envers lui ; en manifestant dans votre personne et dans votre vie tout ce qu'il avait de bon, de glorieux et d'utile.

C'est une chose grande et auguste qu'une noblesse qui a ses titres dans les annales d'un peuple, et qu'un nom que l'histoire nomme avec complaisance. Il est beau d'être issu d'un sang qui a coulé pour la patrie, ou d'être le fils d'un homme qui l'a glorifiée par ses vertus ou par son génie.

Si vous portez un tel nom, il vous est permis de vous en glorifier ; non à cause de vous, mais à cause de votre patrie à qui il appartient ; non pour réclamer des droits, mais pour invoquer des de-

voirs. Car la noblesse se conserve par les mêmes moyens qui l'ont produite ; par le sacrifice, les vertus et le dévouement.

Dès que vous l'invoquez comme un privilége ; ou dès que vous vous en servez comme d'un moyen de vous élever orgueilleusement au-dessus des autres, et de les humilier, vous en faites un abus : vous la leur rendez odieuse et insupportable.

Ceux qui vous ont légué le nom dont vous vous glorifiez n'ont réclamé qu'un privilége, celui du sacrifice : c'est le seul qu'ils vous aient transmis ; c'est le seul dont vous puissiez vous enorgueillir.

La noblesse est un service. La noblesse est une fonction. Dès qu'elle cesse d'être cela, elle n'est plus qu'une étiquette appliquée à un nom, et à laquelle ceux qui le portent tiennent d'autant plus qu'il a moins de valeur aux yeux des autres.

Car c'est le propre de l'homme de se tenir davantage aux choses dont il est le moins sûr, et de chercher à constater par tous les moyens ce qu'on lui conteste. Il semble qu'il se persuade à lui-même ce qu'il persuade au monde. Celui qui fait le bien n'a pas besoin de le dire aux autres, pour qu'ils le sachent. Celui-là seul éprouve le désir de le leur faire remarquer qui sait que sans cela ils ne l'a-

percevraient pas, parce que le bien dont il se vante est si peu de chose et si incertain qu'il échapperait à leurs regards.

Ainsi des nobles. Il y a des noms qui portent leur gloire avec eux, et qui jettent un tel éclat que tous les reconnaissent, rien qu'à les entendre. Il en est d'autres, au contraire, dont l'origine est incertaine, ou quelquefois même humiliante; et personne ne les remarquerait, si ceux qui les portent ne les faisaient sonner avec fracas.

C'est souvent aussi parmi ces derniers que l'on trouve cet orgueil et cette arrogance de manières qui blessent ou irritent ceux qui ont à traiter avec eux; tandis que la simplicité, l'humilité, l'esprit de sacrifice, et toutes ces vertus antiques, qui ont répandu sur l'histoire des peuples chrétiens un si beau reflet, se sont mieux conservées dans le sanctuaire de ces nobles et antiques familles, dont un bon citoyen ne voudrait pas nier ou contester la gloire, parce qu'elle est comme identifiée à celle de la patrie qu'il aime de toutes les forces de son âme.

Parmi les nobles, il en est qui ne peuvent se mêler à ceux qui ne le sont pas, sans qu'on les confonde aussitôt avec eux; et qui ne peuvent être distingués des autres qu'en s'en séparant. Il en est

d'autres que l'on remarque d'autant plus qu'ils s'inclinent et s'humilient davantage, parce que leur grandeur paraît d'autant plus qu'ils se mettent plus près des petits.

Combien peu entre vous, ô nobles! comprennent ces choses. Vous avez encore beaucoup des vertus qui élèvent le cœur, qui agrandissent l'âme, qui donnent au caractère une trempe plus forte et plus généreuse ; mais on trouve rarement chez vous celles qui inclinent vers les petits et les pauvres par l'humilité et la charité chrétienne. Et l'absence de ces vertus a donné par votre faute à la noblesse quelque chose de fatal qui la fait ressembler aux antiques institutions des peuples païens. On s'est accoutumé à voir en vous, non des familles vouées à la gloire et aux intérêts de la patrie, mais une classe ayant des intérêts séparés des siens ; une race glorieuse de sa propre gloire ; une nation dans la nation, et tenant à celle-ci non par le devoir et le sacrifice, mais par les droits et les priviléges qu'elle possédait ou qu'elle possède encore.

Une belle mission vous reste. Aujourd'hui que les peuples, emportés par je ne sais quel vertige, renient leur gloire passée, et semblent vouloir arracher violemment leur histoire de sa base ; ramassez et concentrez en votre âme comme en un

foyer tout ce que vos ancêtres ont donné de gloire à Dieu, d'amour à l'Église, et de sacrifices à la patrie.

Lisez et relisez les annales de votre pays ; cherchez-y les titres de votre famille ; car c'est là qu'ils doivent être ; admirez les actes d'héroïsme et de courage qui les lui ont mérités, et dites-vous à vous-mêmes : Je ne veux être ce qu'étaient mes pères qu'à condition de faire ce qu'ils ont fait.

S'il faut à la patrie des bras pour la défendre, montrez-vous. Si elle demande des sacrifices, de l'abnégation, du dévouement et du courage, paraissez, accourez, empressez-vous ! Mais, lorsqu'elle vous convie à ses faveurs, à ses honneurs et à ses priviléges, cachez-vous, et laissez se jeter sur l'argent, dont elle paie les services qu'on lui rend, tous ces hommes avides qui encombrent aujourd'hui les palais de ceux qui ont en main le pouvoir et les places. Gardez pour vous celles qui ne sont payées que par l'estime, la reconnaissance et l'amour de vos concitoyens.

Tenez au passé, non pour y rester cloués et immobiles, mais pour poser le pied plus sûrement dans l'avenir. Que la liberté et l'égalité, qui découlent du christianisme, ou qui sont inspirées par lui, n'aient point d'amis plus ardens que vous. Allez de

préférence à celui qui est plus petit et plus pauvre. Devinez-le comme par un secret instinct; et que jamais il ne puisse s'apercevoir de la distance qui le sépare de vous. Si un riche et un pauvre vous demandent, laissez attendre celui-là, car le temps lui coûte moins cher; et ne faites point venir deux fois celui dont le temps est toute la richesse.

Vous ne pouvez plus être les seigneurs des populations qui entourent le château de vos aïeux; mais vous pouvez encore être leurs protecteurs, leurs amis et leurs maîtres dans l'art de vivre chrétiennement et de glorifier Dieu, l'Église et leur patrie. Au lieu de venir étaler un luxe insolent au milieu des grandes villes, restez à la place où Dieu a attaché la gloire de vos familles; et continuez-y le bien que vos pères y ont commencé, afin d'y faire bénir votre nom.

Partout où il y a une église, un hôpital et une école, il y a une commune chrétienne; car ces trois choses n'en font qu'une. Visitez donc souvent Dieu dans ces trois temples, où il se montre à vous caché, ici sous le voile du pain, là sous le voile de la douleur, ou sous le voile plus gracieux de l'innocence et de la candeur des enfans qu'a sanctifiés le baptême.

Qu'on vous voie accepter avec empressement ou

même rechercher toutes les fonctions de la vie sociale qui ne donnent que des devoirs et le pouvoir d'être utile aux autres. Ne refusez point de prendre part aux élections où vous pouvez donner votre voix à un homme qui le mérite, dans quelque genre, et à quelque degré qu'elles se fassent. Si le choix de vos concitoyens se porte sur vous, acceptez avec reconnaissance le témoignage de confiance qu'ils vous donnent, et remplissez avec zèle tous les devoirs qu'il vous impose.

Que votre maison soit comme un sanctuaire de justice et de charité. Que jamais le pauvre et le malheureux n'en sortent sans emporter avec eux un secours ou un bon conseil.

Faites revivre en vous les vertus et la sagesse de vos pères ; et vous verrez comme eux les familles divisées venir vous chercher pour arbitre de leurs différends, les faibles accourir pour vous demander votre protection ; et les bénédictions de tous ceux à qui vous aurez fait du bien donneront à votre âme des jouissances plus douces que celles que vous cherchez dans le luxe qui vous ruine, et dans les plaisirs qui vous corrompent.

## LIII

### AUX BONS.

Dieu fait les hommes, les hommes font les lois, les lois font la société, et la société fait les mœurs et les coutumes. Et chaque chose réagit sur son principe et refait à son image ce qui l'a faite elle-même. Ainsi les mœurs font les sociétés : celles-ci font les lois ; les lois font les hommes ; et, dans ce flux et reflux d'action, Dieu seul reste immobile, toujours le même, faisant et donnant tout, et n'acceptant rien.

Dieu donne aux peuples la foi ; et la foi leur donne la gloire, en détachant leurs pensées de la terre, et en attirant leurs espérances vers un but noble et saint. Les peuples qui ne croient point à Dieu, croient à l'or et au plaisir. Ceux qui n'élèvent point leurs désirs vers le ciel rampent sur la terre. Ceux qui ne s'humilient point devant l'autorité de l'Église s'abaissent devant les hommes. Et ceux qui ne veulent pas obéir à la loi de Dieu, et se laisser gouverner par sa Providence, sont livrés à eux-mêmes, et subissent en frémissant le joug de la force.

Voyez et jugez. Les peuples qui ont laissé la foi s'affaiblir en leurs âmes, que sont-ils? que font-ils? Ils sont perdus dans la recherche des biens qui passent, et toute leur gloire consiste à jouir. Et la gloire ne trouvant pas un lieu où se poser, dans ce monde inondé par l'égoïsme et l'amour des jouissances, s'en revient vers Dieu comme la colombe revint à Noé au temps du déluge, parce que les eaux couvraient la face de la terre.

Quand la charité s'éteint dans le cœur de l'homme, l'égoïsme s'y allume, comme on voit s'enflammer dans les entrailles de la terre les cadavres que la mort a décomposés. Et les peuples prennent pour la lumière ces feux volages qui n'apparaissent que la nuit; et ils se crient les uns aux autres : Marchons, et ne craignons rien ; car il luit, et cette lueur qui nous invite guidera nos pas.

Une grande désolation désole la terre, parce que les méchans s'agitent, se concertent, s'unissent et se dévouent pour le mal ; tandis que les bons s'endorment dans une coupable insouciance, et abandonnent sans combat le terrain à leurs ennemis.

Malheur à ceux qui ayant le vrai, ne le manifestent pas dans leur vie! Malheur à ceux qui ayant le principe du bien, n'en tirent pas tout ce qu'il peut produire pour eux et pour les autres! Car partout

où les institutions donnent à chaque homme un certain degré de puissance, où les hommes se comptent, où le nombre fait la force, où la majorité gouverne ; un compte terrible sera demandé à ceux qui, par leur négligence, auront laissé l'autorité, la puissance et la force entre les mains des méchans.

Le mal qui nous ronge, qui dévore la substance du bien, et qui altère jusqu'aux derniers germes de notre gloire, ce n'est pas l'activité, le zèle et l'ardeur des méchans : il y a eu toujours des méchans, et toujours ils ont agi ; mais c'est l'inaction, la paresse et la torpeur des bons. Si Dieu ne réveille ceux-ci de leur coupable sommeil par quelque grand coup de sa colère qui les avertisse à temps, un avenir affreux et lamentable nous est réservé.

Car Dieu ne peut souffrir qu'on lui lie les mains, et qu'on le réduise à l'impuissance. Voilà pourtant ce que vous faites, ô vous à qui il communique ses biens, et en qui il habite par sa grâce! Il est en vous, et vous l'y cachez comme une chose honteuse! Il est en vous, puisque vous êtes bons, et que vous ne pouvez l'être que par lui ; il est en vous avec sa puissance infinie, avec son irrésistible action, avec son indomptable force ; mais vous l'emprisonnez dans votre cœur ; vous l'y gardez comme on garde un enfant qui ne peut marcher,

et qu'on n'ose laisser sortir, de peur qu'il ne tombe. Vous l'y retenez comme si vous étiez jaloux de lui, et comme si vous craigniez de perdre son amour en le faisant aimer des autres. Vous avez donc plus de foi dans le mal que dans le bien? Vous croyez donc Satan plus fort que Dieu, et le péché plus puissant et plus efficace que la rédemption?

O mon Dieu! le mal c'est que ceux qui vous aiment s'aiment eux-mêmes en vous. Peu leur importe que les autres se perdent, pourvu qu'ils se sauvent. Ce n'est pas votre gloire qu'ils cherchent, mais leur repos et leur bonheur. Ils ont défiguré la piété; ils se sont imaginé que pour être à vous il faut se séparer de ses frères, abandonner le monde à sa corruption, et laisser les méchans établir le règne du péché sur la terre.

Lorsque la puissance d'être utile et de faire advenir le règne de Dieu dans le monde était le privilége de quelques hommes seulement, et que les institutions ne laissaient en partage au plus grand nombre que la faiblesse ou l'impuissance, on pouvait être pieux en se retirant de la société, parce qu'en y restant on n'aurait pu rien y faire. Mais maintenant que tous peuvent quelque chose, ce n'est plus ainsi qu'il faut être pieux et bon.

Aujourd'hui prier c'est agir, prier c'est com-

battre, prier c'est aimer ses frères, se sacrifier et mourir pour eux s'il le faut. Être pieux, c'est servir Dieu partout, c'est le glorifier et sanctifier son nom partout ; c'est faire pour lui et rapporter à sa gloire tout ce qu'on peut ou doit faire, soit en soi-même, soit dans la famille, soit dans la cité, soit dans l'État, soit dans l'Église.

Si vous aimez Dieu, faites-le aimer par ceux qui ne l'aiment pas. Si vous avez la puissance, agissez. Si vous êtes riches, donnez. Si vous avez des droits, faites-les valoir ; non par orgueil ou par une vaine complaisance en vous-mêmes, mais à cause de Dieu qui vous les a donnés et de sa gloire.

Qu'on vous voie partout où vous avez le droit de paraître. Dans des temps comme les nôtres, chaque droit est un devoir pour celui qui craint Dieu. Faut-il nommer ceux qui administrent votre pays, arrivez les premiers, arrivez tous, concertez-vous ; agissez, parlez, priez, afin que la nation soit sagement administrée, et que l'injustice ni la corruption ne puissent s'y établir.

Faut-il choisir ceux qui doivent donner des lois à la nation et voter l'impôt, empressez-vous au lieu de l'élection. Si votre voix ne peut assurer le triomphe à celui que vous jugez digne de votre confiance, vous aurez du moins rempli un devoir ;

vous aurez proclamé le nom d'un bon citoyen, et attiré peut-être sur lui les regards ; vous aurez protesté contre un mauvais choix, et prouvé aux méchans que vous êtes bien résolus à ne point laisser prescrire un droit qui vous impose d'aussi grands devoirs.

Faut-il aller prononcer dans le sanctuaire de la justice sur le sort d'un accusé, hâtez-vous ! car il a plus encore le droit d'être jugé par vous que vous n'avez celui d'être son juge. Le droit est à lui, le devoir est à vous. Vous lui devez votre voix, s'il est innocent ; vous la devez à la société, s'il est coupable : qu'il soit coupable ou innocent, vous la devez à Dieu.

Si la loi vous confie le glaive de la force et se remet à votre garde, ne négligez point les devoirs que ce droit emporte avec lui. Ce qu'ils ont de pénible ne doit point vous effrayer. Les véritables droits, ceux dont l'homme peut être fier, ceux qu'il doit tenir à conserver, sont en même temps des charges, des obligations, des fonctions et des sacrifices. Voilà ceux qui doivent flatter les bons citoyens, les hommes de cœur dévoués à leur patrie, les chrétiens qu'enflamme la charité du Christ et l'amour de leurs frères ; car ils n'exaltent point l'orgueil, ni ne caressent la vanité. Si c'était des

priviléges, vous pourriez y renoncer ; mais ce sont des devoirs, gardez-les avec soin.

Si vous vous renfermez dans votre insouciance et votre égoïsme, voici ce qui arrivera. L'autorité, la puissance et la force échapperont aux bons, et passeront aux méchans. Ceux-ci administreront le pays, gouverneront la nation, lui donneront des lois, et lui imposeront plus de charges qu'elle n'en pourra porter. Ils feront des lois contre Dieu, contre l'Église, contre les bons, contre les pauvres. Les lois corrompront les mœurs, les mœurs corrompront les familles, la famille corrompra les hommes. L'injustice, la violence, l'iniquité, la cupidité, l'orgueil et l'égoïsme établiront leur règne dans la nation. Les pauvres, opprimés et pressurés, se soulèveront contre les riches, les petits contre les grands. Les révolutions se déchaîneront, le vent de la colère divine soufflera, le tonnerre de sa vengeance éclatera, une pluie de sang inondera la terre ; et les premières victimes de ces épouvantables calamités, ce sera vous, hommes lâches et pusillanimes, qui avez voulu le bien, et laissé faire le mal ; qui avez aimé Dieu, et l'avez laissé outrager par les autres ; qui l'avez glorifié en vous, et l'avez laissé offenser dans les lois, dans les institutions, dans l'administration et le gouvernement de votre pays.

Votre voix de moins dans une élection, c'est peut-être un bon législateur de moins dans les conseils de la nation, c'est peut-être un déplacement de majorité et de gouvernement, c'est peut-être une bonne loi de moins, ou une mauvaise de plus; c'est peut-être un nouveau germe de corruption que vous déposez dans la société, un abîme que vous creusez, une révolution que vous provoquez, ou dont vous hâtez le cours. Mais quoi qu'il arrive, c'est sûrement une bonne action de moins, et une lâcheté de plus dans votre vie. C'est une offense envers Dieu, envers votre patrie, envers vos frères; c'est un remords pour l'avenir, et une question de plus à subir au tribunal de Dieu.

Voulez-vous savoir ce que vous devez faire? Regardez ce que font les méchans, et faites de même. Ils agissent, agissez; ils écrivent, écrivez; ils s'associent, associez-vous; ils feignent d'aimer le peuple, aimez-le; ils prennent ses intérêts et défendent sa cause pour le flatter et s'en servir, prenez ses intérêts et défendez-le à cause de lui, pour l'élever et le soulager; ils parlent, parlez; ils crient, criez; ils veillent, veillez.

Si vous vous endormez, ils profiteront de votre sommeil pour vous enlever le peu de puissance qui vous reste; car voici comme les droits s'affaiblissent et se perdent. Ceux qui les ont veulent s'en

prévaloir comme d'un privilége. Ils séparent ce que Dieu a uni. Ils laissent le devoir, et gardent le droit, et trouvent ainsi le moyen de ménager à la fois leur paresse et leur orgueil. Le droit, n'étant plus soutenu par le devoir, glisse peu à peu, et leur échappe des mains. Mais les droits ne tombent jamais en vain. Il y a là des hommes qui épient le moment où ils pourront s'en emparer. Ils prennent d'abord les devoirs qu'on leur abandonne par paresse. Puis, forts de ce qu'ils ont, ils exigent ce qui leur manque, et l'arrachent par la force. Si on refuse de le leur donner, ils réclament les droits au non des devoirs. L'orgueil lutte contre l'orgueil. La force est invoquée, la force décide, une révolution s'accomplit; et il faut ensuite de longues années pour réparer des maux et des désastres que la vigilance aurait prévenus.

## LIV

### A CEUX QUI SONT SERVIS.

Parmi les hommes, il en est qui servent, et il y en a d'autres qui sont servis : et ceux-ci ne doivent point s'enorgueillir d'être servis, et traiter avec arrogance ceux qui les servent; et ceux-là ne doivent point être humiliés, parce qu'ils servent; mais

tous, et ceux qui servent, et ceux qui sont servis, doivent se rappeler qu'ils sont frères, et que la société repose sur un échange mutuel de services et d'amour.

Et si personne ne voulait servir, la société serait impossible; et ceux qui servent sont aussi nécessaires que ceux qui sont servis; et ceux qui sont servis ne sont pas plus que ceux qui servent; et ceux-là méritent le plus et enrichissent la société qui servent le plus, et qui lui donnent une plus grande quantité de leur travail.

Et la parole humaine exprime admirablement cette vérité; car elle désigne sous le même mot, et ceux qui donnent aux autres leur travail, et ceux qui sont utiles; et le service comprend à la fois, et les actes utiles ou bienveillans du cœur, et le travail utile des bras. Et chez d'autres peuples, le mot qui exprime le service, et celui qui exprime le mérite ont la même racine, parce que les deux idées qu'ils rendent sensibles fleurissent sur la même tige.

Et c'est ainsi que la pauvreté des langues dans lesquelles nous versons nos idées les force à travailler pour s'enrichir; et il y a un immense travail dans les langues pauvres; et celles qui ont peu de

mots sont riches d'idées, de logique, de comparaisons, de rapports et de philosophie.

Il n'est point d'homme sur la terre qui ne serve; et celui-là est le plus bas qui ne sert que lui-même; et l'homme qui est avant tous les autres, et qui touche de plus près à Dieu, s'appelle le serviteur des serviteurs de Dieu : et lorsque Dieu descendit sur la terre, il vint, non pour être servi, mais pour servir les autres et se dévouer à eux.

Lorsque ceux qui sont servis pèsent sur ceux qui servent, et que ceux-ci se soulèvent contre les premiers, la société souffre d'incroyables douleurs. La charité n'adoucissant plus par son onction les rapports qui lient les hommes, ceux-ci ne se touchent plus que pour se froisser; comme les rouages d'une machine dont l'huile s'est desséchée crient, et se brisent en tournant les uns sur les autres.

C'est l'orgueil qui perd à la fois et ceux qui sont servis et ceux qui servent : les premiers, parce qu'ils s'appellent maîtres, s'attribuent toute puissance sur ceux qui les servent; et ceux-ci, parce qu'ils s'appellent serviteurs, se regardent comme des esclaves, et rougissent de leur condition et de leur nom.

Maîtres, ayez soin de vos serviteurs, et veillez

sur eux comme une mère veille sur ses enfans ; car il est écrit : *Celui qui n'a pas soin de ses domestiques est pire qu'un infidèle.*

Et il y a dans ce nom de domestique un parfum de christianisme et d'amour qui doit le rendre précieux ; il désigne ceux qui habitent sous le même toit, ceux qui sont assis au même foyer, ceux qui vivent ensemble comme membres d'une même famille.

Maîtres, soyez surtout justes envers vos serviteurs, car le sentiment de la justice est profondément empreint dans le cœur du peuple. Ceux qui vous servent sauront bien mieux apprécier votre équité que votre bienveillance. La justice les élève à leurs propres yeux, et ils prennent avec une sorte de fierté qui les rend heureux ce que vous leur donnez, quand ils savent l'avoir mérité ; tandis que la faveur les humilie, et diminue dans leur cœur le sentiment de la dignité humaine : sentiment si précieux pour ceux qui servent, et qui les prémunit contre tant de bassesses.

Le serviteur qui reçoit plus qu'il ne mérite se défie de son maître, parce qu'il lui suppose des intentions cachées ; ou il le méprise, parce qu'il ne reconnaît en lui ni jugement ni intelligence. Toutes les fois que ceux qui servent l'homme sont plus

payés que ceux qui servent la société, la corruption s'infiltre peu à peu jusque dans les dernières veines du peuple. Le service de l'homme est préféré au service de la société. Le goût de la servitude se propage et s'étend partout : le pauvre se livre au riche ; et lui vend, avec le service de ses bras, la dignité de son âme et l'indépendance de son caractère.

Quand le laboureur et l'artisan sont pauvres, pendant que le serviteur ne manque de rien, c'est un signe que la société est désorganisée ; et celui qui observe dit en voyant ces choses : Ici l'homme est tout, et la société n'est rien.

Car il n'y a point de société sans esprit public, et il n'y a point d'esprit public sans une masse d'hommes homogène et bien unie, qui en est comme le dépositaire et le véhicule ; et c'est ce qu'on nomme le public. Mais le public, ce n'est rien autre chose que la société elle-même ; et là où il existe un public, celui qui le sert est au-dessus de celui qui sert l'homme, et sa condition est à la fois plus honorable et plus heureuse.

Malheur à ces familles qui font de l'homme un objet de luxe, et qui prostituent à leur vanité la dignité humaine ! Le Christ ne les aimera pas, car tout outrage fait à l'homme retombe sur lui.

Malheur à ces familles égoïstes dont les bienfaits ne passent jamais le seuil de leur maison! à ces âmes tièdes qui n'ont de lumière et de chaleur que pour ceux qui sont près d'elles et qui les servent! Dieu a en horreur leur bienfaisance, parce que la charité n'y est pour rien, et qu'elle sert de voile à leur égoïsme et à leur orgueil.

Malédiction sur les antichambres des riches et des grands! sur ces repaires de corruption où les petits et les pauvres viennent oublier qu'ils sont hommes, où le peuple vient prendre le goût de la bassesse et l'amour du vice, où les mains durcies par le travail s'amollissent dans une coupable oisiveté, où la hauteur du caractère s'abaisse, où l'âme se rapetisse et se racornit, où le cœur le plus généreux s'étiole comme une fleur qui n'a point de lumière, et se flétrit dans l'atmosphère impure du vice!

C'est là que l'obscénité, le blasphême et la calomnie souillent à chaque instant la langue et les oreilles : c'est là que la valeur de l'homme baisse jusqu'à sa dernière limite; c'est là qu'habitent les basses intrigues, et ces vices grossiers qui, à cause de leur nature lourde et pesante, descendent toujours plus bas dans le cœur, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé le fond de la nature humaine.

Le serviteur de l'artisan et de l'homme qui cultive le sol reçoit un modique salaire; le travail est toujours attaché à ses bras : la fatigue ne quitte point son corps; mais un abîme profond ne le sépare point du maître qu'il sert. Après avoir partagé avec lui les travaux de la journée, il s'assied à la même table, et partage avec lui le morceau de pain noir et les simples mets qui nourrissent le pauvre, et conservent en lui le précieux trésor de la santé. Il est moins le serviteur que l'ami de son maître, il l'aide plutôt qu'il ne le sert. Aussi le service ne flétrit et ne rapetisse point son âme; il sort de la famille dont il a fait partie, le cœur aussi haut et aussi large, le caractère aussi fier et aussi indépendant que le jour où il est entré : et il ne consentirait jamais à échanger sa condition contre celle du laquais qui s'enorgueillit de la livrée de son maître.

O vous qui aimez le peuple, et qui honorez la dignité de l'homme, à cause du Christ, n'ayez que peu de serviteurs, afin que l'oisiveté ne puisse leur apprendre les vices dont elle a le secret. Que la nécessité, et non le luxe, en détermine le nombre. Ne les laissez point languir inoccupés dans vos antichambres. Veillez sur leur repas, de peur que leur chair engraissée par des viandes trop abondantes, ou fouettée par le vin, ne se révolte contre leur

esprit. La table et l'antichambre, voilà les deux sources où s'empoisonne l'âme de ceux qui servent.

Ne couvrez point de votre livrée ceux que le Christ a rachetés, et ne marquez point de vos armes le corps de vos serviteurs, comme on marque un troupeau, afin de le reconnaître ; car souvent la livrée de l'homme cache et fait disparaître la livrée du Christ ; et toujours elle diminue dans celui qui la porte le sentiment de la dignité humaine, et le dispose à la bassesse.

Que votre bonté envers eux soit toujours grave, et ne dégénère jamais en familiarité. N'exigez rien d'eux qui puisse les écarter de leur devoir ; car la conscience, une fois entamée, se remet difficilement : et les hommes n'ont point de respect pour ceux qui ne les ont point respectés dans leur conscience.

Donnez-leur l'exemple de la piété et de toutes les vertus ; mais prenez garde de les pousser à l'hypocrisie ; car de tous les vices qui peuvent flétrir l'âme d'un serviteur, c'est celui qui exerce les plus affreux ravages.

Le serviteur qui vole son maître, celui qui le calomnie, et celui qui divulgue au dehors les secrets de la famille doivent être traités sans miséricorde.

Que le soleil ne se couche point entre le moment où vous aurez connu sa faute, et le moment où vous le chassez de votre maison ; car son âme répand une haleine infecte autour de lui, et la contagion de son cœur gagnera tous ceux qui l'approchent.

Le serviteur méchant et corrompu est comme un levain de corruption et de péché dans la famille ; et les serviteurs les plus pieux et les plus fidèles se gâteront auprès de lui ; et il se formera dans votre maison comme un noyau d'hypocrisie et de bassesse, et comme une tradition de vices qui se perpétuera sans que vous puissiez la détruire.

Le serviteur et le maître qui ne reconnaissent que l'or comme prix des services que l'un donne et que l'autre reçoit, sont également insensés ; tous les deux sont punis également l'un par l'autre.

O vous qui avez trouvé un serviteur fidèle, gardez-le bien, car vous possédez un trésor précieux : regardez-le comme un des membres de votre famille : qu'il soit compté au nombre de vos amis : respectez-le afin qu'il ne cesse jamais de se respecter lui-même : que les services qui viennent de son cœur arrivent toujours au vôtre : que l'orgueil n'enfle point votre voix quand vous lui parlez : que la colère n'enflamme point votre regard quand il a commis quelque faute ; mais que son repentir ren-

contre toujours votre pardon ; et que son âme trouve toujours votre âme quand elle la cherche avec sincérité.

N'exigez point de lui un service trop fatigant, de peur qu'il ne vous croie sans pitié : s'il est malade, ne dédaignez point de visiter sa douleur et de le servir de vos mains sur son lit de souffrance ; car l'homme qui pâtit est supérieur aux autres hommes; et les attouchemens d'un corps malade purifient l'âme, et font du bien au cœur.

Si la mort vous enlève votre serviteur, ne retenez point vos larmes dans le vase d'où elles veulent s'échapper : demandez pour lui à l'Église ses prières et ses bénédictions ; et que sur sa tombe s'élève, comme une fleur d'espérance, une modeste croix à laquelle vous puissiez attacher en passant un regard, un souvenir et une prière.

Pensez sur votre lit de mort au serviteur dont l'amour et les soins ont accompagné votre vie ; et n'oubliez point dans votre testament celui qui vous a assisté dans votre maladie, et qui doit vous fermer les yeux.

## LV

### AUX ÉCRIVAINS.

La parole gouverne le monde aujourd'hui ; et ceux qui sont dépositaires de la parole sont les véritables rois du monde : penser, c'est régner ; parler ou écrire, c'est gouverner ; et l'empire de l'écrivain n'a point de bornes, parce qu'aujourd'hui le jet de la pensée est plus rapide que l'éclair, et que sa voix est plus forte que celle du tonnerre.

Et sa voix puissante court et bondit d'un peuple à un autre peuple ; et les nations, ces échos vivans de la pensée, la redisent aux autres nations ; et les montagnes, qui contiennent les flots agités des peuples dans leur lit, n'arrêtent point son essor ; et les fleuves qui séparent les habitans de la terre ne ralentissent point sa course.

Et les vents terribles des révolutions s'échappent de leurs abîmes, et ils déracinent les trônes comme des arbres pourris, et ils chassent devant eux les peuples comme la poussière, et ils font tomber les empires les uns sur les autres comme de vieux palais qui s'écroulent ; et les hommes ne voient plus rien, et les peuples ne savent plus ce qu'ils font ni où ils vont, ni d'où ils viennent ; et quand la voix

a passé, il n'y a plus que ruines sur la terre; et vous voyez mêlés ensemble dans une épouvantable confusion, des trônes réduits en poudre, des sceptres brisés, des débris de nations et d'empires et des lambeaux de gloire.

Malheur au monde! lorsque ceux qui lui distribuent la pensée n'ont point l'amour de la vérité. Malheur aux nations! lorsque ceux qui les gouvernent par la parole, au lieu de rasséréner pour eux la vie par des pensées saintes et bienfaisantes, accumulent le mensonge au-dessus de leurs têtes comme des nuages épais; car ces nuages sont gros de tempêtes, et ils écraseront ceux sur qui ils crèveront un jour.

Autrefois la pensée habitait dans le silence du cloître et dans l'asile du sanctuaire. La science et la foi s'épanouissaient ensemble des lèvres du prêtre. Et le monde ingrat dans ses souvenirs a tourné sa fureur contre ces édifices sacrés, où des hommes pleins d'amour pour Dieu et pour leurs frères avaient amassé, avec une patience que la piété seule peut inspirer, les trésors échappés au naufrage des révolutions et à l'inondation des barbares.

La science, fille de la foi, long-temps bercée par l'Église comme un enfant chéri dans les saints repos du cloître, a déchiré de ses mains le sein qui

l'avait nourrie, et brisé le berceau où s'était écoulée son enfance; et pour la punir de son ingratitude, Dieu l'a abandonnée pour quelque temps à elle-même et l'a laissée s'égarer dans ses voies.

Le sacerdoce, à qui Dieu a remis pour toujours le dépôt sacré de la foi, n'est plus le dépositaire exclusif de la science; mais la véritable science, celle qui élève les nations et rend les peuples bons et vertueux, se souvient toujours de sa céleste origine; elle aime à rafraîchir sa vigueur aux sources qui ont nourri son enfance, et à baigner ses larges ailes dans les eaux purifiantes de la foi.

Le vrai savant se souvient toujours qu'autrefois le savant était prêtre; et le véritable prêtre n'oublie point que jadis le prêtre était savant; et le savant aime à approcher son cœur des douces chaleurs de la foi; et le prêtre aime à poser son esprit près des claires lumières de la science; et la science et la foi sont comme les deux bras avec lesquels Dieu embrasse le monde.

Mais quand la pensée tombe dans un cœur corrompu ou dans une conscience pervertie, elle éblouit au lieu d'éclairer; elle brûle au lieu d'échauffer; elle se vend comme une vile marchandise; elle se livre comme une prostituée, et elle souille le monde de ses abominations.

J'ai vu des hommes sur le front desquels Dieu avait posé la couronne du génie travailler pour de l'argent ; porter au marché les nobles pensées de leur intelligence, comme on y porte les fruits qui sont tombés de l'arbre dans un jardin.

Ils se sont dit à eux-mêmes : « J'écrirai afin de m'enrichir ; et quand je serai riche, je donnerai des jouissances à mon corps, et j'étendrai mollement ma vie dans les délices ; et le monde enviera ma prospérité, et les hommes me proclameront heureux. »

J'en ai vu d'autres, honteusement sollicités par ces hommes infâmes dont le métier est de corrompre l'innocence de la pensée et d'acheter les consciences, céder à leurs offres, et aller peupler ces maisons de prostitution, où l'intelligence livre tous les jours ses pensées à celui qui les paie, où l'esprit se fatigue à étreindre des objets qu'il n'aime point, où l'imagination s'épuise à caresser des sentimens auxquels le cœur ne croit pas.

J'ai vu des choses plus épouvantables encore : j'ai vu ceux qui gouvernent les nations spéculer honteusement sur la corruption du cœur humain, et se réjouir en voyant la soif de l'or dévorer l'âme de l'écrivain. Je les ai vus tressaillir d'espérance en

s'écriant : Cet homme sera bientôt à nous, car il aime l'argent.

Je les ai vus aller mendier des consciences : ils sont entrés dans le cabinet de l'homme qu'ils voulaient séduire, et ils lui ont dit : « Donne-nous tes « pensées, et nous agirons pour toi ; vends-nous « ton âme pour de l'argent : nous ferons affluer les « délices vers ta vie : nous rassasierons tous les « désirs de ton cœur : nous te mettrons de l'or « dans la main, des rubans sur la poitrine, à con- « dition que nous serons pour toi la vérité et la « justice. »

Et le peuple, en voyant ces choses, a frémi d'horreur : il a enveloppé dans sa haine, et celui qui a vendu sa conscience, et ceux qui l'ont achetée : il a tiré de son âme tout ce qu'il a pu y trouver de mépris ; et il l'a jeté comme de la boue sur la vie de celui qui a trafiqué honteusement de sa pensée. Il a flétri son nom, en le marquant d'un signe d'infamie ; et tous, en le voyant passer, s'écrient : Voilà celui qui s'est vendu !

Honte et malédiction à ceux qui vendent leur conscience ! Opprobre et infamie à ceux qui l'achètent ! car ils scandalisent grandement le peuple, et confondent dans son esprit et dans son cœur toutes les idées morales, et tous les sentimens de

justice qui font la force des nations et la puissance des gouvernemens.

Que l'homme qui croit s'être trompé ne se laisse point arrêter par un vain respect humain ; qu'il revienne simplement sur ses pas, et qu'il recommence ingénument sa vie au point où il croit avoir laissé la vérité. Mais qu'il n'accepte aucune faveur de ceux dont il devient l'allié, de peur que les âmes simples n'aient des doutes sur la sincérité de ses motifs, et qu'il ne soit accusé d'aimer l'argent.

J'ai encore aperçu un grand mal parmi les hommes qui enseignent les nations. L'esprit de parti les aveugle à la fois, et sur les défauts de leurs alliés, et sur les qualités de leurs adversaires : il rétrécit leur esprit et leur cœur ; fausse leur jugement, et les rend injustes et préoccupés.

Ne vous étonnez point qu'il y ait si peu de probité sur la terre, puisqu'elle est si rare parmi ceux mêmes qui gouvernent le monde, et qui doivent former la conscience des nations.

Ils n'ont ni foi ni conviction, mais seulement des opinions mobiles au gré de leurs intérêts ou de leurs caprices. Là, vous trouvez tout un monde de fausseté, de mensonge et de tromperie. Là, l'éloge et le blâme sont inspirés, non par une conviction sincère et profonde, mais par des considérations

de parti ou d'intérêt. Là les réputations se font et se défont comme ces châteaux de cartes qui amusent les loisirs des enfans.

C'est là que la société est réduite aux étroites proportions d'une coterie, que les questions sociales les plus élevées et les plus larges sont amincies et ramenées à des questions de circonstances et de partis. C'est là que règne le mensonge, et que l'homme ment impunément au monde entier et à lui-même.

Monde de corruption, d'intrigues, de passions, d'argent et de bassesses! Et c'est de là pourtant que la pensée jaillit pour se verser sur le monde. Mais son jet est peu élevé, parce qu'elle ne sort point des profondeurs de la conscience : et les choses en sont venues à un tel point, que ce qu'il y a de plus saint dans l'homme, la parole, est devenu un amusement et un jeu ; et que l'homme ne cherche plus dans la parole de l'homme de la lumière pour son esprit et de la chaleur pour son âme, mais une diversion à son oisiveté et à ses longs ennuis.

Encore un peu de temps, et la parole humaine n'aura plus de sens, et le parfum de vérité que Dieu a déposé dans les mots comme dans des vases sera évaporé. Encore un peu de temps, et la no-

ble profession de l'écrivain sera confondue avec le métier de jongleur et de saltimbanque.

Vous seul, ô mon Dieu! pouvez préserver le monde d'un tel malheur, et rendre à la parole humaine sa valeur et sa gloire, en faisant refleurir la foi dans les âmes, et en détruisant dans le cœur de l'homme l'amour de l'argent.

Attachez, ô mon Dieu! la volonté de l'homme à votre loi, afin qu'il conserve son cœur dans l'indépendance, et qu'il ait en horreur le joug de l'homme.

Car, que deviendra le monde, ô mon Dieu! si la pensée de l'homme ne peut plus jaillir du côté du ciel? et que feront les peuples, si la parole humaine s'altère, et devient une monnaie de mauvais aloi qui n'a plus de cours parmi les hommes?

Que deviendra la société, si le lien qui doit associer vos enfans perd la force de cohésion que la vérité lui donne; et si les intelligences que le besoin du vrai tourmente se rencontrent dans le mensonge et le faux par la parole?

Que deviendra votre vérité, si le mensonge coule à grands flots de la tête et du cœur des hommes que vous avez placés au sommet de la société, et en inonde perpétuellement les étages inférieurs?

Reconnaissez donc votre dignité, ô vous qui êtes les anges de la pensée, et ne prostituez point au service de l'homme ou à l'amour de l'argent des intelligences que Dieu a placées plus près de son Verbe.

Que la pensée ceigne votre front comme un diadème : que l'amour du beau et du vrai soit attaché sur votre cœur comme un collier : que la vérité étincelle comme un diamant à vos doigts ; et que la plume avec laquelle vous rendez votre pensée visible au monde, soit en votre main comme un glaive redoutable au méchant.

Soyez l'ami du pauvre, la force du faible, l'avocat de ceux qui sont opprimés, le père de l'orphelin, le soutien du malheureux, la lumière de l'ignorant, le conseil de celui qui n'a point d'expérience, l'écho sincère de toutes les plaintes légitimes, de tous les vœux et de toutes les espérances.

Soyez les amans de votre patrie : amassez toutes ses gloires dans votre cœur, comme dans un foyer ; et que de là elles se reflètent dans votre parole et dans votre vie. Que votre nom devienne lui-même une gloire pour elle, et qu'elle n'ait jamais à rougir de vous devant les autres nations.

Vos fonctions sont sublimes. Vous assistez aux conseils de Dieu et aux entretiens de sa provi-

dence. Vous êtes les échos de son Verbe, les poètes du passé, les anges du présent et les prophètes de l'avenir. Vous êtes les chefs des peuples, les pasteurs des nations; et votre pensée marche devant les rois comme une étoile mystérieuse qui les conduit au berceau où reposent les destinées du monde.

Que si, au contraire, vous mentez à votre conscience; si vous vendez votre âme et vos pensées pour de l'or; si vous cherchez moins à enseigner qu'à plaire; si vous flattez les passions au lieu de les diriger, oh! vous n'êtes point les pasteurs des peuples, ni les anges des nations; mais vous n'en êtes que les valets et les esclaves.

## LVI

### AUX ARTISTES.

Dieu a soumis la nature à l'esprit et au bras de l'homme, et c'est pour cela que l'homme est artiste.

La nature est sortie belle et radieuse des mains du Créateur : mais l'homme en est sorti bien plus radieux encore; car Dieu a répandu sur sa face un

rayon de sa beauté ; il a versé sa lumière sur son esprit et son divin amour sur son cœur, et il a communiqué à sa parole quelques unes des saintes harmonies de son Verbe.

Il a dit à l'homme : Crois, aime et parle ; et dans la parole humaine, l'esprit et la nature s'embrassent, comme deux frères qui se retrouvent après une longue absence.

Dieu donne à l'homme l'idée ; la nature lui donne l'image, et l'homme exprime et l'image et l'idée dans l'unité de sa parole.

Il ajoute à l'éclat de la nature les fraîches couleurs de la parole vivante, et il tempère les splendeurs trop vives de l'idée par les ombres légères et gracieuses de l'image.

Dieu a créé l'art en même temps que l'homme, et c'est dans l'âme de celui-ci que l'art a pris naissance.

Et l'art, ce n'est autre chose que le travail glorifié par la pensée ; et quiconque a un cœur et une langue ou un bras est artiste.

Et le bras tout seul n'est qu'un artisan ; et la langue toute seule n'est qu'un écho, et le cœur tout seul n'est qu'effort et désir.

Mais parmi tous les hommes, il en est un qui est le premier, et dont tous les autres relèvent, comme de leur maître et leur chef.

Et cet homme a deux noms ; son nom éternel est : Verbe, et son nom dans les temps est : Jésus, qui veut dire Sauveur.

Et dès l'éternité, il portait en lui les types de toutes les pensées et les exemplaires de toutes les formes.

Et il n'est pas un rayon de lumière pour l'esprit dont le foyer ne soit en lui, et il n'est pas une fleur de grâce et de beauté pour le cœur ou pour les yeux dont il ne soit la racine.

Et tout ce que nous voyons avec les yeux ou avec l'esprit n'est qu'un reflet de sa lumière, ou un écho de sa voix, ou une image de sa pensée, ou un rayon de sa beauté, ou un jet de son amour.

Et tout nom saint le nomme ; et toute bonne parole le loue ; et tout amour pur l'honore, et toute action juste le réjouit.

Il est la pensée de Dieu, son fils, son image, son verbe, sa parole, son langage, son art et son bras ; car c'est par lui qu'il pense et fait toutes choses.

C'est par lui qu'il a fait l'homme ; et après que l'homme s'est défait en péchant, c'est par lui qu'il l'a refait en le rachetant.

Et la rédemption est l'art par excellence, l'art de Dieu et de l'homme ; c'est l'art de sauver les hommes , l'art de les aimer, de se dévouer à eux , et de leur sacrifier sa vie s'il le faut.

Et l'œuvre de la charité est le chef-d'œuvre de Dieu et de l'homme ; et Dieu ne peut rien faire de plus pour l'homme que de l'aimer, et l'homme ne peut rien faire de plus pour Dieu que de lui donner son cœur et son amour.

Et la croix est devenue comme la forme du monde, comme le modèle de la vie : et il n'y aura de repos et de gloire pour le monde , que quand la société sera construite sur le plan de la croix ; et que chaque action publique ou particulière sera marquée de son signe divin.

## LVII

L'homme sortit des mains du Créateur parfait dans son âme et dans son corps ; et la nature dont il était le roi, et qu'il devait rapporter à Dieu, participait aux perfections de l'homme. Elle était belle comme son corps et sainte comme son âme ; et l'homme pouvait se complaire en elle, comme Dieu se glorifiait dans l'homme.

Mais le péché détruisit l'ordre et l'harmonie sans lesquels il ne peut y avoir de beauté ; et dès lors, l'homme et la nature cessèrent d'être parfaits ; et le laid, qui est le désordre de la forme, parut dans le monde avec le mal, qui est le désordre de l'esprit.

Et ces deux désordres se donnèrent la main pour effacer ou diminuer, dans l'homme et dans la nature, la divine empreinte qu'y avait laissée la main du Créateur.

Mais la rédemption, en rétablissant l'ordre et l'harmonie dans le monde, rendit à l'homme et à la nature une partie de leur beauté primitive ; et en délivrant l'esprit du mal qui le souille, elle délivra la forme du laid qui le dénature.

Et l'homme doit, par un travail continuel, en s'unissant aux mérites du Christ, rétablir dans son âme l'éclat d'innocence et de sainteté qui l'embellissait au commencement, et rendre à son corps et à la nature leur harmonie et leur beauté primitives.

Et c'est pour cela que Dieu a établi deux fonctions, deux ministères dans la société, le sacerdoce et l'art : et il a confié ces deux ministères à deux classes d'hommes distinctes, aux prêtres et aux artistes : et les prêtres sont les artistes de l'âme, et les artistes sont les prêtres de la forme; et le prêtre et l'artiste sont, chacun dans son ministère, les successeurs du Christ, qui est à la fois le premier prêtre et le premier artiste de Dieu ; et l'art et le sacerdoce sont, chacun dans son genre, la continuation de la rédemption ; et la vie de l'artiste et celle du prêtre doivent être une prolongation de la vie du Christ et comme un reflet de ses actions.

Et l'art est religieux par sa nature, puisque son but est de régénérer la forme; afin de la mettre en harmonie avec l'esprit régénéré par la religion : et l'art est à la religion ce que la forme de l'homme est à l'homme, et il a sa racine dans la foi et sa fleur dans la charité; et celui qui a de hautes pensées

dans l'esprit et de larges amours dans le cœur est artiste.

La rédemption a été une œuvre de charité : le Christ a racheté les hommes parce qu'il les aimait ; et pour réformer l'esprit et le cœur de l'homme, le prêtre doit aimer l'un et l'autre ; et pour réformer la nature dans l'homme ou hors de lui, l'artiste doit aimer la nature, et avoir bien avant dans le cœur le sentiment de la forme.

De même que l'abeille cherche dans le calice des fleurs le suc dont elle compose son miel, ainsi l'âme de l'artiste doit aller chercher le beau partout où il fleurit. Tout est à lui, Dieu et l'ange, l'homme et la nature, l'esprit et la forme, le ciel et la terre, tout jusqu'à ces profonds abîmes où la douleur ne connaît plus l'espérance.

Car il y a de la beauté dans la peinture énergique et fidèle du crime et des remords qu'il engendre, du vice et des douleurs auxquelles il condamne ; c'est être artiste que de représenter ce qui est laid, horrible ou difforme, afin d'en inspirer l'horreur ou le mépris. Toutes les fois que la vérité est présentée de manière à frapper quelque noble faculté de l'âme, l'homme a le sentiment du beau ; car le beau, c'est le vrai en relief.

Et le vrai s'empare de l'homme de trois manières : quelquefois il illumine son intelligence sans passer par les sens ; d'autres fois, il accourt à lui porté sur un rayon de lumière, ou sur une voix de l'homme ou de la nature.

Et il en est ainsi du beau ; car tantôt il fond avec impétuosité sur l'intelligence comme sur une proie; tantôt il arrive ceint d'une auréole de lumière ; et, après s'être reposé un instant sur nos yeux, pour s'y empreindre des vives couleurs qui ajoutent à son éclat, il entre comme un vainqueur dans notre âme, environné d'un nombreux cortége d'images belles et gracieuses ; et toutes les facultés de l'âme se lèvent pour saluer son entrée, et se prosternent subjuguées et comme éblouies par ses splendeurs. Tantôt il est porté sur des voix attelées à la même harmonie comme à un char ; et, après avoir parcouru les portiques voûtés de l'oreille, qui est comme le vestibule de l'âme, il arrive précédé de sons si doux et de mélodies si suaves, que le cœur sent tressaillir au-dedans de soi tous ses amours et toutes ses espérances.

Et c'est là l'origine de la poésie, de la plastique et de la musique. Et la poésie est l'art de l'intelligence, et la plastique est l'art des yeux, et la musique est l'art de l'oreille : et la poésie relève par le rhythme les formes de la parole ; et la plastique

embellit par le jeu des lignes ou des couleurs les formes du corps humain et de la nature, et la musique ennoblit par l'harmonie les charmes de la voix

Et la plastique reproduit ou des lignes dont l'harmonie caresse la vue, ou la disposition et l'attitude des objets qu'elle veut rendre sensibles, ou leur expression ; car la nature aussi a son expression : elle s'exprime par les couleurs, de même que l'homme s'exprime par la physionomie.

Et c'est ainsi que l'architecture, la sculpture et la peinture sont trois branches d'une même tige, trois rayons d'une même lumière, et trois formes d'un même art.

Et l'histoire de l'architecture, c'est l'histoire de la ligne, et de son ascension progressive vers le ciel.

La ligne plane d'abord droite et horizontale au-dessus de l'homme, comme si elle voulait l'écraser ou comprimer les sublimes élans de sa prière et de son amour ; et c'est sous cette forme que nous apparaissent les plus anciens temples de la Grèce.

Puis la ligne, après avoir été long-temps rebelle et immobile, se ploie et se courbe ; elle commence à s'élever un peu vers le ciel comme si elle voulait

prier : c'est le plein cintre qui se produit dans les derniers siècles du paganisme, et qui est adopté comme forme générale de l'architecture aux premiers temps de l'art chrétien.

Mais levez les yeux, et tenez-les le plus haut que vous pourrez, si vous voulez suivre la ligne dans son vol audacieux : elle ne monte plus seulement ; elle court, elle s'élance, elle s'étend, elle s'allonge comme pour saisir le ciel. Auparavant, l'arc formé par la courbure de la ligne était comme débandé ; mais dans l'ogive, l'arc est tendu, et semble faire effort pour décocher vers le ciel les prières que l'homme répand dans le temple du Seigneur.

Et la ligne architecturale a trouvé sa perfection dans l'ogive ; et l'ogive, c'est le triangle ; et le triangle, c'est le symbole de Dieu ; et un monde d'idées et de symboles se cache sous ce monde de pierres qui s'élève du sol ; et ces pierres sont vivantes, parce qu'en elles est une idée dont elles sont le symbole; et ceux qui les travaillent sont des maîtres de pierres vives.

Sous le ciseau de ces maîtres dont le génie étincelait de foi, la pierre semble perdre sa nature grossière et matérielle pour s'animer de la vie et de la pensée de l'homme : l'homme la crée à son image et à sa ressemblance ; il inspire en elle un souffle de

vie, et il la forme en âme vivante. Ainsi vivifiée, la pierre monte en tiges légères et gracieuses ; elle s'épanouit en délicieux feuillages ou en belles et larges fleurs.

Ces montagnes de pierres vives, où la masse et la solidité n'ôtent rien à la grâce, semblent comme une aspiration de la terre vers le ciel. En entrant sous ces voûtes qui planent comme un firmament au-dessus de sa tête, l'homme retrouve l'image de l'infini ; il se sent comme enveloppé par la grandeur et la majesté de Dieu, et il tombe à genoux malgré lui en s'écriant : O mon Dieu ! que vous êtes grand ! et que je suis peu de chose !

L'infini l'environne, l'infini l'attire : il n'a qu'à ouvrir son âme, et la prière s'en échappe comme d'elle-même ; car elle vole à l'aise dans ces espaces infinis où rien n'arrête ni ne comprime son élan, et où la pierre elle-même semble prier avec elle.

La sculpture et la peinture ne restent pas en arrière, et reproduisent la beauté du corps et du visage de l'homme, avec ses variétés infinies. Et si, chez les païens, l'art s'était surtout appliqué à représenter des attitudes, et avait négligé l'expression ; l'art chrétien s'étudie, au contraire, à rendre tout ce qu'il y a de grâce et de beauté dans l'ex-

pression, et ne tient pas toujours assez compte des attitudes.

Le corps humain, emprisonné d'abord, et resserré dans des vêtemens étroits, comme dans des langes, se dégage peu à peu; et le vêtement qui le couvre s'ajuste si bien à ses formes; il ondoie si harmonieusement autour de lui, et retombe en plis si gracieux, qu'il semble comme une prolongation du corps, et comme un second voile jeté sur l'âme pour en mieux protéger les mystères.

Mais parmi les figures que le ciseau et le pinceau des artistes chrétiens aimaient à reproduire, il en est une surtout qui attirait hors de leur âme tous les trésors de foi et de génie qu'elle renfermait; et quand ils la travaillaient, leur cœur semblait être dans leurs doigts. Et l'un d'eux, qui voit maintenant dans la patrie ce qu'il a cru dans l'exil, ne peignait cette figure qu'à genoux.

Et cette figure, c'est la vôtre, ô douce vierge Marie! vous dont le nom est si doux aux lèvres, vous dont le regard est si doux au cœur! et jamais rien n'égalera la candeur des joies qu'ils mettaient dans votre regard, la suavité des sourires qu'ils posaient sur vos lèvres, et l'inexprimable grâce des attitudes dont ils enrichissaient votre corps.

Que vous êtes chastement belle! ô reine des

anges ! lorsque debout à la porte des temples qui vous sont consacrés, vous portez sur votre bras le rédempteur du monde. Les traits de votre visage semblent se dissoudre dans un sourire de vierge ; et votre corps, doucement ployé sous le poids du divin fardeau que porte votre bras, semble s'épanouir lui-même dans la joie et les triomphes d'une mère.

Et votre céleste beauté a rejailli sur toutes les femmes entre lesquelles vous êtes bénie ; et jamais le visage de la femme n'exprima plus de grâces, et ne refléta plus de candeur et de pureté, que dans ces jours de foi et de poésie où vous étiez comme l'étoile de l'art et la reine des artistes.

Et la musique, quoique plus lente dans son développement, prêtait aussi ses douces mélodies aux amours et aux espérances du cœur ; et jamais la voix humaine ne chanta rien d'aussi simplement beau que ces admirables proses qui peignent les douleurs de la Vierge au pied de la croix, ou les terreurs de l'homme au jour du jugement.

Et la peinture atteignit sa perfection par la découverte du clair-obscur et de la perspective ; et la musique se perfectionna dans l'harmonie ; et l'harmonie est comme la perspective des sons; et la perspective est comme l'harmonie des couleurs ; et

l'harmonie nous découvrit comme de vagues lointains dans la voix, et la perspective offrit à nos yeux comme de vagues harmonies dans les couleurs. Et l'huile, en fournissant au pinceau une matière plus onctueuse, donna plus de velouté et de fraîcheur aux teintes et plus de solidité au coloris. Et le violon, en donnant à l'artiste des cordes plus frémissantes et plus sonores, ouvrit à l'harmonie des espaces infinis, et permit au son de s'étendre jusqu'à son extrême limite, de monter à une hauteur que l'homme n'avait pas connue, et de s'exhaler en soupirs si doux et si tendres que vous croiriez entendre des anges prier.

Mais bientôt la foi et la charité se ralentirent. L'homme, en protestant contre l'unité, protesta contre le principe du beau, de l'ordre et de l'harmonie. Tout s'affaissa, tout se rétrécit, tout se flétrit; et l'homme, épris d'un honteux amour pour lui-même, se retira dans son propre cœur, ensevelit son intelligence dans le doute comme dans un linceul, et brisa contre son orgueil, comme contre une pierre, les plus saintes affections de son âme.

Dès ce moment l'élan sublime de la ligne architecturale s'arrêta, l'arc se détendit, et sa courbure s'abaissa. Dieu et l'infini avaient été comme le modèle de tous les plans; l'homme remplaça Dieu; et les temples eux-mêmes furent construits pour

l'homme et d'après lui ; car on prit pour modèles les maisons qui servent à le loger, ou les édifices consacrés à ses plaisirs.

La sculpture se durcit d'abord et s'enfla outre mesure ; et le noble corps de l'homme fut exposé nu aux regards, tout hérissé de muscles, comme si l'homme n'avait que la force, et non la puissance ; comme s'il n'avait que des bras, et point de cœur ; comme s'il n'était fait que pour combattre et détruire, et non pour aimer et créer ; et comme si son but était de s'incliner vers la ressemblance de l'animal, au lieu de s'élever à l'image de Dieu.

Et plus tard, quand les passions et la recherche de soi-même eurent amolli la vie de l'homme, la sculpture s'amollit à son tour, et le marbre fondit dans la main du sculpteur ; et le corps humain s'assouplit dans ses contours; et à la place des muscles, symbole de la force, on ne vit plus que des veines ondoyant sous la peau et à peine voilées par elle.

Et la passion du nu s'empara de l'esprit des artistes, parce que leur génie incomplet et mutilé ne savait plus reproduire les charmes de la candeur et de la modestie ; et pour autoriser leurs préjugés, ils dirent que la beauté du corps humain ne paraît que lorsqu'il est nu, et que les anciens ne l'avaient point représenté autrement. Mais ils mentaient ;

car les plus belles figures des plus beaux temps de la Grèce ne sont point nues; et les vêtemens qui voilent leur corps n'ôtent rien à sa beauté, mais y ajoutent au contraire les grâces de la modestie.

Et la peinture se mit au service des mauvaises passions et des désirs libertins du cœur; et les peintres s'éprirent d'amour pour la chair, et tous crièrent : La chair! la chair! et ils étouffèrent l'âme sous la chair, et ils la noyèrent dans le sang; et l'homme, en voyant ces chairs palpiter sous ses yeux, sent la sienne se révolter contre son âme et son sang faire irruption dans son cœur.

Ils vous ont ôté votre divin fils, ô douce mère du Christ! et avec lui vos chastes sourires et vos ineffables joies : car, comment pourriez-vous sourire, lorsque vous n'avez plus Jésus sur votre cœur, et que vous ne savez plus comment poser vos bras vides de leur fardeau accoutumé?

Et vous seul, ô mon Dieu! pouvez préserver l'art d'une dissolution complète, en redonnant au cœur un peu de foi et de charité, et en détournant de la terre le regard de l'artiste pour l'attirer vers le ciel, où est la source éternelle et infinie de toute beauté et de toute perfection.

Mais la vanité et l'amour de la louange ont séduit les artistes, et la passion des richesses et du

bien-être a rétréci leur cœur et décoloré leur imagination.

Depuis que leurs yeux se sont laissé éblouir par le faux éclat de l'or, ils n'apportent plus à leur cœur que des impressions sans force et des images sans beauté.

Et le goût se déprave à mesure que la foi diminue ; car l'art vit de foi et d'amour ; et l'art ne crée plus, mais il imite ; et l'art est absorbé par la science et se dissout en elle ; et les ouvrages des artistes ne sont plus des œuvres d'art, mais des œuvres de science.

Ils ont étudié le corps de l'homme, mais ils ne connaissent point son âme immortelle ; ils ont compté les muscles et les veines de son corps, mais ils n'ont point compté les nobles passions et les généreux instincts de son cœur. Le ciseau du sculpteur est devenu un scalpel d'une remarquable précision ; le pinceau du peintre disserte et raisonne, et leurs œuvres sentent le travail, la fatigue et la peine.

Aimez Dieu, ô vous à qui son esprit a confié les mystères de l'art ! et ne souillez point votre âme, ô vous dont la pensée vit dans l'atmosphère du beau ! et les belles images viendront se poser d'elles-mêmes sur votre esprit, et les saintes impressions ac-

courront vers votre cœur, et les doux ressouvenirs rafraîchiront votre imagination, et le corps de l'homme ne sera plus comme un mur entre votre âme et la sienne, mais il sera comme un voile transparent qui ne vous en cachera point les mystères ; et la nature se parera pour vous de toutes ses grâces, comme une fiancée ; car l'amour de l'artiste la bénit, et sa pensée la glorifie ; et votre âme sera comme un foyer de lumière et de chaleur ; et il n'y aura pas un rayon de beauté au ciel et sur la terre qui ne se réfléchisse en elle ; et vos œuvres porteront à Dieu, et elles exciteront la foi dans les âmes, et elles éveilleront l'amour du beau dans les cœurs ; et les hommes deviendront meilleurs en les contemplant ; et les peuples s'exalteront à leur vue ; et l'Église les bénira et les placera dans ses temples ; et Dieu y reconnaîtra les types primitifs qu'il porte éternellement dans son Verbe et l'image de ce qu'auraient été l'homme et la nature si le péché n'en avait point altéré la beauté première ; et les anges du ciel viendront les regarder ; et le temps les respectera ; et les générations se les légueront l'une à l'autre comme un précieux trésor ; et les siècles diront aux siècles votre nom, et votre mémoire ne périra jamais.

## LVIII

### AUX PHILOSOPHES.

La providence de Dieu gouverne l'histoire ; sa gloire en est le but, sa volonté en est le principe, et les hommes ne sont que ses instrumens ; instrumens libres dans leur action, mais qui produisent toujours, même sans le savoir, l'effet que Dieu a voulu : car si l'homme peut dévier de la route que Dieu lui a tracée, Dieu l'attend au but, et malgré qu'il en ait, il faudra bien qu'il y arrive, et que la volonté divine s'accomplisse.

Dieu a partagé le monde en diverses nations, et à chacune d'elles il a imposé sa tâche et sa part dans le grand travail de l'histoire et dans les fruits qu'il doit produire : sur chacune des routes qui aboutissent à sa gloire, il a placé un peuple qui doit arriver à lui par ce chemin ; car la pensée de Dieu est infinie, et ce n'est pas trop de tous les peuples de la terre pour la reproduire et la manifester. Et c'est pour cela que les hommes qui tuent les nations ou qui les asservissent sont si coupables aux yeux de Dieu ; car ils se mettent entre les peuples

et sa gloire, et ils ferment une des issues par lesquelles le monde devait venir à lui.

Et les nations doivent conserver précieusement l'idée que Dieu a posée sur leur cœur et confiée à leurs soins ; car celles qui n'accomplissent pas leur mission sont abandonnées de Dieu, et livrées à leurs ennemis. Et quand un peuple s'étend outre mesure, la main de Dieu le brise comme du verre ; et chacun de ses fragmens forme une nation distincte, marchant dans ses voies au but que Dieu lui montre de loin. Et quand l'histoire d'un peuple, enflée par les événemens ou par les passions de ceux qui la dirigent, coule par-dessus ses bords et cherche à dépasser ses limites, Dieu sait bien la faire rentrer dans son lit, et rendre aux contrées qu'elle vient d'inonder leur fertilité première.

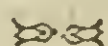
Et c'est ainsi que l'empire romain, qui s'était formé de toutes pièces, parce que Dieu voulait que son Fils trouvât le monde uni sous une même loi, se décomposa dès que Dieu abandonna chacun de ses élémens à son instinct naturel ; et Rome païenne enfanta tous les peuples modernes que Rome chrétienne devait embrasser dans son unité plus large et plus durable.

Et trois branches principales se sont détachées en Europe de ce grand arbre dont le tronc était à

Rome, mais dont les rameaux s'étendaient jusqu'aux confins du monde connu alors. Et chacune de ces trois branches se partage elle-même en plusieurs rameaux plus ou moins nombreux, selon que chacune d'elles a plus de force et de vigueur; et chacune de ces branches se distingue des autres par des caractères qui lui sont propres : car Dieu forme les nations sur le modèle des idées qu'il veut manifester par elles; et il construit leur histoire sur le plan des lieux qu'elles habitent, comme on voit un fleuve prendre dans son cours tous les détours et tous les plis du lit qui le contient. Le ciel par en haut, la terre par en bas, arrangent et modifient la vie des peuples d'une manière plus ou moins sensible, selon que leur caractère a plus ou moins de force pour réagir contre les influences naturelles qui les envahissent de toutes parts.

Et parmi ces trois branches, la première est celle qui tenait autrefois de plus près à Rome, et qui en a reçu une plus grande quantité de cette sève de force et de gloire qui se répandait jusque dans les dernières veines de l'empire romain. Et les nations qui sont provenues de cette branche ont hérité de Rome ce sens profond de la loi et de l'unité qui était si profondément empreint dans toute l'histoire du peuple-roi. Et le caractère de ces peuples est plus complet, parce qu'ils ont reçu plus tôt que les au-

tres les influences salutaires du Christianisme, et que d'ailleurs Dieu les a mêlés à diverses reprises avec les nations que sa Providence tenait en réserve pour rafraîchir et régénérer l'histoire des autres peuples, lorsque le temps ou les événemens l'avaient épuisée. Et c'est toujours un grand avantage pour une nation de s'allier avec d'autres et d'en recevoir un nouveau sang; car plus les élémens qui s'unissent sont éloignés par leur nature, plus leur union est forte et féconde : et il y a pour les peuples, comme pour les familles, des degrés de parenté qui devraient rendre à jamais leur alliance impossible, parce que ces mariages entre des nations de même origine sont ordinairement frappés de stérilité; et l'une des deux nations qui s'unissent ainsi contre les lois de la nature finit presque toujours par se perdre dans l'autre, de manière qu'on n'en retrouve plus jamais aucune trace.



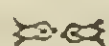
Et les fils aînés de Rome, ce sont les peuples que la main de Dieu a versés des deux côtés des Apennins, afin qu'ayant toujours au-dessus de leurs têtes un ciel pur et serein, et sous leurs yeux deux mers toujours calmes et belles, ils puissent aspirer le beau par tous les sens, et en rassasier le reste de l'Europe. Recueillir le beau dans la nature, puis l'exprimer dans l'art; telle était la mission des peuples

de l'Italie : c'était la plus glorieuse, mais c'était en même temps la plus pénible et celle qui devait donner le moins de bonheur. Tout, chez ce noble peuple, a été sacrifié à cette grande mission ; et l'on sent au fond de l'âme une tristesse mêlée d'admiration, lorsqu'en lisant son histoire, on voit avec quelle fidélité il l'a remplie. S'oubliant lui-même, et ne voyant que le but qui lui était marqué, il s'est dévoué avec une sublime résignation à la tâche que Dieu lui avait imposée ; et pendant que les autres nations de l'Europe se préparaient du repos et du bonheur pour l'avenir, lui ne voyait et ne cherchait que la gloire, et il en a ramassé de quoi rassasier le monde pendant de longs siècles.

Le beau se produit sous mille formes, et chacune de ces formes ne peut être parfaitement saisie et exprimée que par des hommes ou des peuples dont le caractère s'accorde avec elle. Pour que l'Italie pût accomplir sa mission, il fallait donc qu'une variété infinie dans les formes diversifiât le caractère, la vie, les habitudes, la constitution et l'histoire de ses peuples, afin qu'il n'y eût pas une seule forme du beau qui ne pût trouver son expression dans leur esprit ou dans leur cœur. Aussi Dieu fit signe de la main à tous les peuples de l'Europe ; et tous semblaient s'être donné rendez-vous dans les plaines de l'Italie. Il en venait de l'Orient et de l'Oc-

cident, du Nord et du Midi : chacun apportait avec soi son caractère et ses mœurs : mais ces plantes étrangères, soumises à l'action des chauds rayons du soleil d'Italie, sentaient bientôt couler dans leurs veines une sève de feu ; et Dieu seul sait combien de nations se sont fondues et liquéfiées sous ce climat brûlant, et de combien d'élémens divers se compose la nationalité des peuples de l'Italie.

Ne leur reprochons donc point la division dont ils ont été les premières victimes : leur mission n'était point de représenter l'unité sociale et politique ; elle était plus haute, et ils s'y sont dévoués. Dieu n'a cessé de remuer et d'agiter leur histoire ; afin de faire passer sous leurs yeux toutes les formes et toutes les nuances de la vie humaine : il leur dit : Regardez, et exprimez ce que vous avez vu : ils l'ont fait, qu'avons-nous à leur dire? Qui a plus profité que nous-mêmes de leurs sacrifices et des fatigues de leur histoire ?



Entre les gorges des Pyrénées, en face des plaines brûlantes de l'Afrique, Dieu a semé des peuples qui devaient reproduire dans leur histoire et dans leur vie cet élément si puissant de l'unité que nous appelons éternité en Dieu, perpétuité dans les masses, et dans l'homme, constance. Sur les nations

les plus dures et les plus fermes du monde ancien, Dieu a enté les nations les plus dures du monde moderne : et de tout cela il est résulté une nature si solide et si persistante, que le temps et les événemens ont passé dessus sans l'entamer ; et que la force matérielle aussi bien que celle des idées s'est toujours usée contre elle. Tenir à ce qui est, s'enfoncer jusqu'à la tête dans le passé, être toujours armé contre l'avenir ; tel a été jusqu'ici le caractère des peuples qui habitent l'ancienne Ibérie. Il y a dans leur histoire et dans leur vie quelque chose d'âpre et d'arrêté comme leurs montagnes, quelque chose d'étroit comme les gorges qu'elles forment dans leurs plis, quelque chose d'uniforme comme le climat sous lequel elle s'est accomplie. Le malheur de ces peuples, c'est d'avoir été plus forts que le temps, et plus puissans que les événemens. Et quand ils ont voulu se tirer du passé et faire quelques pas dans l'avenir, ils ont senti un poids si lourd à leurs pieds, qu'il leur était impossible de se mouvoir ; et le monde assiste aujourd'hui à la lutte terrible qui s'est engagée chez eux entre le passé et l'avenir, et tous attendent avec anxiété quelle en sera l'issue. Mais, hélas! toute lutte est longue et terrible dans un pays où l'on ne tient point compte du temps, et où la force de résistance est de beaucoup supérieure à la force d'action.

La France devait manifester un autre côté de l'unité ; l'unité dans la loi incessamment développée et agrandie par les événemens, et toujours ouverte dans toute sa largeur aux temps et aux idées qu'il apporte, afin qu'il puisse y entrer commodément et en élargir sans cesse les proportions. Il n'est point sous le ciel de meilleur terrain pour les idées et pour les choses : les hommes n'y sont presque rien ; tout s'y fait sans eux ou malgré eux, et comme de soi-même. Toute son histoire est empreinte de ce caractère. Dans le temps que partout ailleurs les hommes faisaient tout, et que, chez les autres peuples, on voyait surgir à chaque instant de ces grandes figures qui dominent leur siècle et qui lui impriment leur image ; les hommes qui dirigeaient notre histoire passaient sur le trône presque inaperçus : mais ils y trouvaient une idée qui était plus grande et plus forte qu'eux, et qui les entraînait dans sa marche. La personnalité s'effaçait dans ce grand mouvement des idées et des choses ; et personne, excepté Dieu, ne pouvait dire : Voilà ce que j'ai fait, et voici ce que je veux faire.

Mais aussi tout favorisait cette disposition du caractère national. Un climat régulier sans uniformité, un sol admirablement déterminé, offrant partout des points d'appui pour une circonscrip-

tion claire et précise, et si bien lié malgré cela dans toutes ses parties, qu'aucune ne peut en être détachée sans qu'on lui fasse violence ; des fleuves qui distinguent, sans les séparer, les populations au milieu desquelles ils coulent ; des montagnes qui s'ouvrent de toutes parts, comme pour donner un libre passage aux hommes et aux idées, et qui ne cherchent point, comme en d'autres pays, à retenir dans leurs défilés et les uns et les autres ; ce sont autant d'avantages que nous a donnés la Providence, afin de nous rendre plus facile la mission qu'elle nous a confiée.

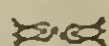
Attirer à soi tout ce qui est près d'elle, afin de se l'assimiler, s'étendre vers ce qui est éloigné, afin de le pénétrer de sa puissante influence, telle est la vocation de la France. Dieu semble avoir aplani le sol devant elle, afin que les idées qu'elle ne cesse de produire puissent s'écouler facilement et se verser sur les autres nations. La mer et les montagnes l'embrassent presque de toutes parts, et lui présentent sur chacune de ses limites l'image de l'infini ; et le Rhin se penche invinciblement de son côté, et se rapproche d'elle à chaque détour qu'il fait, comme pour l'avertir qu'il l'attend sur ses rives. La France est le seul pays aujourd'hui qui s'étende au-delà de ses limites, car il n'est pas une seule nation en Europe où vous ne trouviez un

parti français. Sa mission est grande et sublime, car elle ne peut rien faire que le monde entier ne s'en ressente. Le repos de l'Europe tient à elle, elle a dans ses mains la vie et la mort. Malheur au monde! si elle lâche la dernière.

L'unité dans la loi, c'est l'égalité; mais l'égalité, ce n'est pas l'uniformité. Trop souvent un principe poussé à l'extrême et tendu outre mesure s'épuise par ses propres excès : et c'est un écueil contre lequel notre histoire s'est déjà brisée plus d'une fois, en ne tenant pas assez compte de ce qu'il y a d'individuel dans la nature humaine; et en voulant absorber et détruire toutes les différences, au lieu de les ramener au même but, et de les faire concourir à l'unité de l'ensemble.

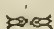
En France, les principes ont une bien plus grande portée qu'ailleurs, parce que l'esprit pratique qui distingue le caractère français tire de chaque principe jusqu'à ses dernières conséquences, et le presse jusqu'à ce qu'il lui ait ôté toute sa substance. Il y a dans les évenemens de notre histoire une liaison, une logique qu'on ne retrouve nulle part ailleurs; ils naissent les uns des autres avec une rigueur et une précision qui ressemblent presque à de la fatalité, tant les choses sont chez nous supérieures aux hommes. Mais quand un peuple pose légèrement les principes, c'est sou-

vent une triste qualité pour lui de savoir en déduire jusqu'aux moindres conséquences. Combien de fois, hélas ! n'avons-nous pas semé comme en riant, et sans en prévoir les résultats, des germes qui plus tard nous ont donné des moissons abondantes de crimes et de malheurs !



Au milieu des nations de l'Europe, Dieu a placé celle qui, par sa nature souple et élastique, pouvait se raccourcir ou s'étendre sans gêner les autres dans leurs mouvemens, et qui pouvait le plus facilement aussi se combiner avec tous les peuples qu'il lui avait donnés pour voisins. S'assimiler, s'identifier à tout ce qui l'attire, s'introduire partout, partout fondre comme de la neige sous le soleil, se dilater et s'épandre sans cesse, s'écouler comme de l'eau vers toutes les pentes qu'il rencontre, remplir tous les vides et combler tous les abîmes, tel est le caractère de l'élément germain. Unité d'origine, unité de langue, unité de climat, unité de mœurs et d'habitudes, rien n'a manqué aux peuples germains pour former une nationalité forte et compacte ; mais leur caractère s'est toujours opposé à la concentration de leurs forces : et le protestantisme, cette forme religieuse si germaine dans son essence et dans son principe, est venu donner la dernière sanction au caractère national,

et rendre à jamais impossible en Allemagne l'unité sociale et politique. La mission des peuples germains était de faire prévaloir dans leur histoire l'esprit d'individualité et de famille; et ils ont été si loin dans la carrière que Dieu leur avait ouverte, qu'ils ont dépassé le but, et ont tout morcelé et dispersé, tout, jusqu'à la foi qu'ils ont réduite aux étroites proportions d'une opinion individuelle. Habile et supérieur dans toutes les choses qui déploient l'âme et qui la dilatent, le Germain est impuissant dans tout ce qui la concentre et la ramasse en elle-même. Tout ce qu'il touche, soit dans le domaine de l'intelligence, soit dans le domaine de la vie, s'étend outre mesure sous ses doigts. L'histoire, la science, toutes les institutions, toutes les habitudes des peuples germains sont empreintes de ce caractère. Aucun peuple n'a eu un plus grand nombre d'hommes éminens, aucun n'a touché à plus de choses : leur pensée a tout vu, leur cœur a tout aimé, leur imagination a tout pressenti; mais ils n'ont jamais su réunir en faisceau les innombrables épis que leur main a glanés dans les vastes champs de l'histoire et de la science.



Assise au milieu des flots et des tempêtes, resserrée dans un espace étroit, l'Angleterre devait demander à l'Océan des routes pour ses navires.

Sa mission était de développer l'industrie, et de préparer par le commerce et par l'établissement de nombreuses colonies l'unité sociale de tous les peuples de la terre. Composée de deux élémens précieux, dont l'un lui avait été donné par les peuples germains, et dont l'autre lui fut donné plus tard par la France, elle était appelée à les combiner dans une heureuse alliance, et à montrer quelle force chacun d'eux tire de l'autre. L'esprit d'individualité et de famille qu'elle avait reçu des Germains n'a point arrêté chez elle l'essor de cet esprit public et national qu'elle avait pris à la France; et sa constitution s'est admirablement développée dans un temps où tous les peuples de l'Europe ne faisaient encore qu'ébaucher la leur, et en jeter les premiers traits. Nulle part les libertés qui rendent les peuples forts et puissans n'ont jeté d'aussi profondes racines; et il ne lui manquerait rien aujourd'hui, si elle avait développé plus largement le principe d'unité qu'elle avait emprunté de nous, et si elle ne l'avait laissé se perdre dans un abîme confus d'institutions étrangères les unes aux autres, et dans lesquelles il est presque impossible à l'esprit de se retrouver. Un énorme passé pèse aujourd'hui sur elle : jeune dans ses espérances et ses instincts, vieille et décrépite dans ses souvenirs et dans ses institutions, elle voudrait s'élancer dans l'avenir et se sent comme clouée au

passé ; et personne ne sait comment elle sortira de cette fausse position, car Dieu a un compte terrible à régler avec elle. Le sang d'un peuple chrétien souille ses mains depuis bien des siècles, et il faudra que Dieu tire bien des larmes de ses yeux pour laver cette tache.



Aux confins de l'Europe, là où la lumière du Christ jette ses dernières lueurs, Dieu avait placé comme une sentinelle à la porte de son Église et de la civilisation un peuple qui devait en défendre l'entrée, et avoir sans cesse l'arme au bras contre le schisme d'un côté, et de l'autre contre le paganisme, qui menaçaient également la civilisation et les libertés de l'Europe. La vie de ce peuple devait être une croisade perpétuelle. Sans frontières, ouvert de tous les côtés aux incursions de ses voisins, il n'avait de barrière contre eux que sa foi : et tant qu'il la conserva pure et intacte, il fut invincible ; et dès qu'il la laissa s'altérer, rien ne le défendit plus contre ses ennemis, et il succomba. Nulle part les influences du climat ne se sont plus fidèlement reproduites dans l'histoire et dans la vie d'un peuple. Là les âmes sont larges, et aucune limite ne contient les sentimens et les passions qu'elles répandent ; de sorte qu'il s'en perd presque toujours une grande partie. Là les résolutions de la volonté

sont pures comme la neige qui couvre les champs; mais légères comme la neige, elles fondent comme elle sous le premier rayon de chaleur que la moindre passion du cœur fait tomber sur elles. Là les caractères sont naturellement simples et droits, et l'on ne peut concevoir par quel côté la finesse et la ruse ont pu se glisser dans ces âmes larges et spacieuses. La nature y est molle, souple, et peut soutenir long-temps une forte pression, et préparer de longue main une réaction violente et terrible. Ce n'est point, comme ailleurs, de ces natures de pierre qu'on ne peut comprimer, mais qu'on brise en morceaux du premier coup; c'est quelque chose de flexible qui se laisse incliner comme le roseau par le moindre souffle, mais qui supporte les coups de la tempête; pendant que le chêne, qui ne plie point, tombe brisé par la violence de l'ouragan.

Et plusieurs disent que ce peuple n'existe plus: ils se trompent; et la preuve qu'il existe, c'est qu'il souffre, se plaint et espère. La justice de Dieu est engagée dans sa cause. Qui osera dire qu'elle est perdue? Et ce peuple est le plus illustre et le plus glorieux des peuples slaves. Et il en est un autre qui met aujourd'hui la main dans l'histoire; mais ceux qui le gouvernent se sont tournés contre Dieu, et Dieu sera plus fort qu'eux: et personne

excepté lui ne sait quelle est la vocation de ce peuple, et si la mission qui lui est confiée est une mission de destruction et de mort, ou une mission de salut et de vie.

Et quoi qu'il arrive, ce qui arrivera sera toujours pour la gloire de Dieu ; mais Dieu se glorifie, tantôt en répandant son amour et ses bienfaits sur la terre, tantôt en laissant agir sa justice.

Et l'histoire se compose de faits qui se suivent ou s'accompagnent dans l'espace et dans le temps : et ces faits sont produits par des causes naturelles, ou spirituelles et morales, ou par ces trois causes à la fois; et ils sont le symbole et l'expression d'une idée qui demeure et vit en eux comme la sève dans l'arbre; et ils concourent tous ensemble à un but commun qui les attire invinciblement, et dont ils ne semblent s'éloigner quelquefois pour un instant que pour se précipiter ensuite vers lui avec plus de force et d'impétuosité.

Et tantôt l'homme arrête ses regards sur les événemens et en étudie la genèse, la liaison et la suite dans le temps ou dans l'espace, ou dans les deux à la fois; les prenant tels qu'ils se présentent, et constatant en quelque sorte leur origine et leur généalogie ; et à ce premier degré, il est historien; il connaît et sait l'histoire.

Tantôt, poussant plus avant, il cherche à pénétrer les causes qui les ont produits ; il va de la nature à Dieu, de Dieu à l'homme ; il interroge les pensées éternelles de la Providence, et les pensées mobiles et inconstantes de l'esprit humain ; il sonde à la fois les deux plus profonds abîmes qu'il y ait au monde, celui de la volonté divine et celui de la volonté de l'homme ; il assigne à chacune d'elles la part qui lui revient dans les événemens ; il cherche en eux le reflet du climat sous lequel ils se sont passés et l'image du sol auquel ils ont été attachés; il considère leur moralité ou leur rapport avec la conscience humaine et avec la loi divine ; et à ce point, il n'est plus seulement historien, mais il est philosophe : il connaît la métaphysique de l'histoire, sa logique, sa physique et sa morale. Car il y a de tout cela dans l'histoire et dans chacun des faits dont elle se compose, puisqu'il n'en est pas un seul qui n'ait une cause spirituelle dans la pensée de Dieu et dans celle de l'homme, une cause naturelle dans les influences du monde extérieur, une cause morale dans la volonté et la conscience humaine, et une cause logique dans un fait antérieur d'où il sort, comme une conclusion s'échappe des prémisses qui la renfermaient.

Tantôt, portant plus haut sa pensée, il touche aux limites de l'infini, et s'élance avec une sainte

audace dans le monde des idées : dans ce monde invisible et spirituel suspendu au-dessus du monde des faits, comme le ciel au-dessus de la terre, et vers lequel montent sans cesse, pour se résoudre en idées, tous les faits qui s'accomplissent sous nos yeux ; de même que les eaux de la terre montent sans cesse vers le firmament pour s'y résoudre en nuages qui forment plus tard la pluie et la rosée d'où nos champs tirent leur vie et leur fertilité. A ce troisième degré, l'esprit connaît la mystique de l'histoire : et cette science consiste à extraire l'idée du fait qui lui sert de symbole, et quelquefois même de mythe ; et à traduire les faits dans ce langage sublime et magique des idées, qui n'est compréhensible que pour ceux dont la pensée cause souvent avec celle de Dieu.

Ce n'est pas tout encore : l'homme peut monter un degré plus haut, et entrevoir tout près du Verbe de Dieu le but et la fin de l'histoire ; et ce but, Paul l'a exprimé plusieurs fois dans ses divines épîtres avec cette effrayante précision qui donne à sa parole la soudaineté éblouissante de l'éclair. *Tout pour les élus,* voilà le but de l'histoire ; *la construction du corps du Christ,* voilà sa forme ; *l'augmentation de Dieu*, voilà son développement ; sa chronologie est renfermée dans ces autres paroles du même apôtre : *Par la foi nous comprenons que les*

*siècles ont été adaptés au Verbe de Dieu, afin qu'ils devinssent visibles d'invisibles qu'ils étaient :* paroles qu'il explique ailleurs, quand il dit que c'est *par le Christ que Dieu a fait les siècles.* Et c'est là la théologie de l'histoire ; mais il y a là un si vaste foyer de lumière, que l'intelligence qui voudrait y dilater son regard dans toute sa largeur serait bientôt éblouie : et l'homme doit contempler ces mystères, l'esprit dans la foi, l'âme dans la prière et le cœur dans l'amour.

Et la nature a aussi son histoire, sa philosophie, sa mystique et sa théologie ; selon qu'on étudie en elle sa genèse ; c'est-à-dire, la succession des états par où elle a passé, et qui en ont modifié la constitution ou les formes ; ou bien selon qu'on attache sa pensée à la considération des causes physiques ou spirituelles qui ont déterminé ces changemens ; ou bien encore selon que l'esprit cherche en elle l'idée dont elle est le symbole et l'enveloppe, ou le but surnaturel et divin qui l'attire avec une force irrésistible.

Car la nature n'est point ce que se la sont imaginée les philosophes ; et entre l'homme et Dieu il y a un monde de choses et d'idées qu'ils ne soupçonnent même pas. Et quand l'esprit humain aura étudié la mystique et la théologie de la nature, il y a bien des mystères qui disparaîtront, bien des

voiles qui tomberont, bien des énigmes dont il aura la clef, bien des symboles dont il aura le sens; et il comprend peu de chose aujourd'hui dans la nature, parce qu'il n'en étudie que les formes, sans chercher à en connaître l'idée et le but. Et plusieurs philosophes, au lieu de la regarder comme le symbole de l'esprit, ont cru qu'il n'y avait de réalité qu'en elle, et que les faits les plus élevés de l'humanité n'étaient que des mythes dont elle seule pouvait donner la signification; tandis qu'elle n'est au contraire que le reflet de l'esprit, et que toute son importance lui vient de l'idée qu'elle recouvre comme un voile, et du but vers lequel elle tend.

Et c'est pour cela qu'il y a une si grande analogie entre les faits de la nature et ceux de l'esprit: car le symbole prend toujours la forme de l'idée qui vit en lui; et la nature, vue par un certain côté, paraît quelquefois plus grande que l'esprit dont elle est le reflet; de même que l'ombre d'un corps prend souvent des dimensions bien supérieures au corps lui-même. Mais l'homme qui voit son ombre s'étendre outre mesure à ses pieds ne se croit point pour cela moins qu'elle. Pourquoi donc l'esprit subjugué par les vastes dimensions des phénomènes de la nature se désiste-t-il en sa faveur de la supériorité que Dieu lui a donnée sur elle? Pourquoi se met-il à genoux devant elle afin

de l'adorer, au lieu de la tenir docile et soumise sous ses pieds ?

Dans le monde de l'esprit il y a deux choses : la vérité et le bien, la connaissance et l'amour ; et dans le monde de la nature il y a deux élémens principaux : la lumière et la chaleur ; et la chaleur n'est peut-être qu'une forme de la lumière, de même que le bien n'est que le vrai tourné du côté du cœur ; et les phénomènes de la lumière qui éclaire l'intelligence se reproduisent dans ceux de la lumière qui éclaire nos yeux. Et l'esprit sur qui tombent les rayons de la vérité ne la garde jamais tout entière pour lui ; mais après s'en être éclairé, il en éclaire les autres intelligences, soit en laissant passer les rayons qui ne lui sont point nécessaires, soit en les réfléchissant sur celles qui se sont posées devant lui. Et plus son âme est blanche, éclatante et pure aux yeux de Dieu, plus elle réfléchit de rayons de lumière sur les autres ; et plus, au contraire, le péché, l'orgueil et l'égoïsme l'ont noircie et défigurée, plus elle absorbe de lumière, retenant en soi la vérité captive et la rendant inutile aux autres.

Et quand l'amour et le bien pénètrent l'âme de leur douce chaleur, elle n'en garde que ce qu'il lui en faut pour se réchauffer, et cède aux autres tout ce qui ne lui est pas nécessaire. Et il y a une admi-

rable loi d'équilibre pour le bien et pour la charité, qui fait que la grâce ne peut entrer dans le cœur sans rayonner aussitôt sur tout ce qui l'entoure, jusqu'à ce qu'elle lui ait communiqué une température égale à celle du cœur d'où elle émane. Et la communion des saints, ce dogme si profond et si consolant du christianisme; et la doctrine des indulgences, qui en est le reflet et le complément, ne sont rien autre chose que la grande loi de l'équilibre de la grâce et de l'amour. Et plus les âmes sont pures, belles et polies, plus elles communiquent de chaleur aux autres; plus, au contraire, leurs aspérités sont nombreuses, plus elles sont avares de dévouement et de charité. Et toutes les lois qui règlent les phénomènes de la lumière et de la chaleur dans la nature ne sont que l'expression et le symbole de ces deux grandes lois de l'intelligence.

Et un phénomène nouveau a été découvert et étudié dans ces derniers temps, et l'homme ne sait pas encore bien ce qu'il est; et depuis cette découverte, la nature a encore grandi à ses yeux, et jamais elle ne lui avait paru aussi puissante. Et ce phénomène avait en soi quelque chose de si extraordinaire, que l'homme ne savait quel nom lui donner; et il l'a appelé magnétisme animal. Mais ce mot n'en exprime ni la nature, ni la forme, ni

le but : c'est un mot tout de convention ; car l'esprit ne peut nommer avec exactitude que ce qu'il conçoit avec clarté ; et les noms qu'il donne aux choses sont pour ainsi dire l'ombre que sa pensée projette sur elles. Et quand ce phénomène sera mieux compris, peut-être l'esprit aura-t-il moins de peine à concevoir comment les objets de la nature consacrés par la prière de l'Église peuvent produire dans un cœur bien disposé des effets surnaturels, puisque le contact et la volonté de l'homme peuvent communiquer à certains objets une force merveilleuse et secrète à laquelle l'esprit lui-même ne peut résister. Peut-être concevra-t-on que ces phénomènes que l'on a compris sous le nom de magnétisme ne sont que le reflet et le symbole de ce magnétisme spirituel et divin dont les phénomènes surnaturels s'accomplissent dans les sacremens par le contact des objets naturels, ou par la parole de l'homme.

Et la théologie de la nature est renfermée dans la science des sacremens ; et c'est encore Paul qui a le mieux exprimé le but divin de la nature et les incroyables efforts qu'elle fait pour y parvenir, quand il dit : *La nature attend la manifestation des enfans de Dieu : car elle a été soumise malgré elle à la vanité ; mais c'est à cause de celui qui l'a soumise, en lui donnant l'espérance qu'elle sera déli-*

*vrée elle-même de la servitude et de la corruption, pour passer à la liberté de la gloire des enfans de Dieu. Et nous savons que toute la nature gémit et enfante jusqu'à présent.* Et il n'a rien été écrit de plus profond et de plus exact sur la nature ; et quand les philosophes comprendront bien le sens de ces paroles, la nature aura bien moins de voiles pour leurs regards et de mystères pour leur intelligence. Et ils ne diront plus que la nature et l'histoire sont le développement de l'Être divin sous la double forme de la matière et de l'esprit ; mais ils reconnaîtront dans l'une et dans l'autre la manifestation des pensées de Dieu et des décrets éternels de sa Providence, qui gouverne à la fois l'homme et la nature ; la nature par l'homme, quand l'homme est docile, et l'homme par la nature, quand il se révolte contre Dieu.

## LIX

La philosophie semble s'être acharnée contre Dieu ; et à force de vouloir en comprendre l'incompréhensible nature, elle l'a défigurée jusqu'au point de la rendre méconnaissable à la foi et à l'amour de ceux qui ont le cœur simple et droit.

Parmi les philosophes, les uns ont nié Dieu,

parce qu'ils ne pouvaient le voir avec leurs yeux, ni le toucher avec leurs mains; et ces hommes, le monde les appelle athées. Les autres, tout en conservant le nom de Dieu, ont détruit l'idée que ce saint nom exprime; et ils se sont appelés panthéistes, parce que Dieu est pour eux la substance de toutes les formes et la réalité de toutes les apparences.

Et le panthéisme n'est qu'une forme de l'athéisme adoptée par les philosophes comme une manière plus honnête de se débarrasser de Dieu; car ils voient Dieu partout, et ne l'adorent nulle part; et ils n'enseignent qu'il est la substance de tous les êtres, que pour avoir le droit d'en conclure qu'il n'a de puissance ni de droits sur aucun. Pour eux, comme pour les peuples idolâtres de l'antiquité, tout est Dieu, excepté Dieu lui-même.

Et vous avez voulu montrer, ô mon Dieu! par les aberrations de la science, ce que c'est que l'esprit humain abandonné à ses propres lumières; puisque les penseurs les plus profonds n'ont pu parvenir, avec le secours du raisonnement, à se former de vous une notion aussi claire et aussi juste que celle que la foi donne aux âmes simples qui croient en vous et qui vous aiment.

Et le panthéisme, de même que toutes les er-

reurs, s'est partagé en une infinité de sectes dont chacune rejette tout ce qu'admettent les autres, et qui partent toutes de principes opposés. Car c'est une loi que votre justice a imposée à l'esprit humain, pour punir son orgueil, que celui qui a une fois lâché le principe de l'unité ne peut plus la retenir, lors même qu'il le voudrait : elle lui échappe par toutes les pensées de son esprit et par tous les sentimens de son cœur : plus son esprit ramasse de choses, plus il a de peine à les contenir dans un principe commun : plus son intelligence s'étend, plus elle se disperse ; et il finit par ne plus savoir d'où il est parti, où il est et où il va.

Et le panthéisme a pris mille formes diverses, selon la nature de l'objet qui lui servait de point de départ ; car c'est encore une loi de l'esprit humain, qu'il est comme forcé d'appeler Dieu l'objet que sa pensée a entrevu le premier, et qui a été la base de tous ses raisonnemens.

C'est pour cela qu'il est si important pour l'homme de bien commencer dans l'ordre de la pensée ; car le premier pas dans l'erreur peut mener à des abîmes, et son esprit une fois dévoyé ne sait plus comment se retrouver. Son intelligence se moule en quelque sorte sur l'objet qui s'empare d'elle le premier : aussi quand il commence par la foi, sa pensée est distincte et précise, son jugement net et

droit ; et son esprit prend un caractère de justesse et de lucidité qui ne l'abandonne plus jamais.

L'homme avide de nouveauté a pris successivement pour point de départ tout ce qui peut le frapper et lui offrir une base un peu large. Tantôt, commençant par soi-même, il a fait éclore Dieu des abîmes de sa propre conscience ; et Dieu n'a été pour lui que la réalité des formes de sa pensée.

Dans l'extravagance de son orgueil, il s'est écrié : Tout ce que je pense existe, parce que je le pense ; et il s'est mis aussitôt en train de créer par sa pensée tout un monde ; et à chaque objet qu'il pensait, il disait : Ceci est ; et, après qu'il a eu fini son œuvre, il s'est reposé ; et il a trouvé que ce qu'il avait fait était bien ; et il s'est imaginé que les formes de sa pensée étaient des manifestations de Dieu, et que Dieu se développait à mesure que sa pensée avançait d'un pas.

Tantôt, prenant pour point de départ son cœur, et ses affections plus mobiles que les vagues de la mer, il a dit : La vérité, c'est ce que je sens, ce que j'aime, ce qui a un goût agréable pour mon cœur ; et sur cette base sans consistance il a élevé tout un édifice de sentimens transformés en vérités et en dogmes. Mais l'édifice a bientôt croulé, et la

moindre attaque a suffi pour le renverser de fond en comble.

Tantôt, attachant à la nature le premier fil de sa pensée, il en a tiré et comme dévidé la notion de Dieu. Il a prononcé que tous les objets sont identiques ; et cette identité, il l'a appelée dans son langage mystérieux : indifférence ; et il a dit que nous ne voyons que les formes d'une même substance, dont l'unité se manifeste dans l'infinie variété des phénomènes qui frappent nos regards.

Il a vu Dieu naissant en quelque sorte dans les élémens dont la combinaison forme les objets qui affectent nos sens : il l'a vu se composant et se décomposant dans les produits chimiques que les entrailles de la terre ne cessent jamais d'enfanter ; puis il l'a vu germer dans la plante, croître dans la tige, s'épanouir dans la fleur, mûrir dans le fruit ; et poussant plus avant, il l'a vu sentir et se mouvoir dans l'animal ; jusqu'à ce que, fatigué d'une si longue route et d'un aussi grand nombre de transformations successives, Dieu soit enfin parvenu à se retrouver lui-même, et à ressaisir dans l'homme l'unité que tant de métamorphoses lui avaient fait perdre.

L'homme à ses yeux c'est le sommet de Dieu ; c'est son Verbe : c'est dans la conscience humaine

que Dieu se connaît et se comprend. Jusque là il était divisé, morcelé, dispersé dans l'infinie variété des choses ; mais arrivé à l'homme, il se repose enfin, et célèbre en lui son sabbat. C'est de là que, se retournant vers le chemin qu'il vient de parcourir, il s'applaudit de son travail, et se réjouit d'avoir touché le but, et d'avoir repris possession de lui-même.

Conservant tous les termes dans lesquels l'Église a formulé les dogmes chrétiens sur la nature et la personnalité divine, le panthéiste en a perverti le sens ; et les notions qui ont servi de base à la foi et à la science de tous les siècles n'ont plus été pour lui que des mythes ou des symboles dont il a cherché à dégager l'idée. Au lieu de ne voir dans l'homme que l'image de Dieu, il n'a vu en Dieu que l'image de l'homme, et il n'a pas craint de lui en attribuer toutes les imperfections.

Ainsi, parce que l'homme, pour engendrer un fils et se retrouver dans une image complète de lui-même, est obligé de disperser son âme dans ses sens, et de se perdre dans le délire de la volupté, il a cru que Dieu ne pouvait arriver au même but que par les mêmes moyens ; et il nous l'a représenté se perdant dans la multiplicité des formes de la nature, et ne retrouvant son unité que dans l'homme, qui est comme le complément et l'abrégé substantiel

de toutes les transformations qu'il a subies antérieurement. C'est alors que Dieu, une fois en possession de son image, de son Verbe, de son Fils, ramène à lui par l'amour toutes les formes par lesquelles il a passé. Se disperser, se décomposer en quelque sorte jusqu'à ses élémens les plus subtils, afin d'avoir une connaissance parfaite de son être; puis se ramasser et se recomposer par l'amour; telle est l'occupation perpétuelle de Dieu; tel est le labeur auquel une sorte de fatalité enchaîne sa vie: se connaître par l'analyse, s'aimer par la synthèse; telles sont les deux opérations éternelles de la divinité.

Mais l'esprit humain, tourmenté par le prurit des vaines spéculations, a été plus loin: ce n'était pas encore assez pour lui de l'erreur: il fallait que le blasphème vînt s'ajouter à la déraison et à la folie; il fallait qu'il fît sortir du sein de Dieu le péché et l'enfer lui-même, afin qu'il n'y eût rien dans le monde qui ne fût Dieu.

Il a donc enseigné que Dieu, en se décomposant, s'est perdu, que sa nature lui a échappé, qu'elle lui est tombée des mains; et c'est cette chute de Dieu hors de lui-même qu'il a nommée le péché originel: et, pour qu'il n'y eût pas un dogme chrétien qui ne fût défiguré, il a nommé rédemption l'acte par lequel Dieu reprend possession de soi-même, et se

réconcilie en quelque sorte avec soi-même dans l'homme.

Et accumulant le blasphême jusqu'au comble, il a prétendu qu'il y a en Dieu quelque chose qui s'est tourné contre lui, et qu'il n'a pu absorber dans son unité infinie ; quelque chose qui lutte sans cesse contre sa puissance, qui tend sans cesse à envahir son être, et qu'il repousse sans cesse de tous ses efforts : et ce je ne sais quoi qui s'est échappé de Dieu et qui ne peut y rentrer, cette substance, cette nature indocile qui est comme un résidu de la divinité, semblable à ces matières grossières qui se précipitent au fond du vase dans les combinaisons chimiques, les panthéistes l'ont appelé chaos, enfer, et de je ne sais quels autres noms.

Ils ont même voulu trouver en Dieu l'origine des sexes ; ils lui ont donné pour compagne éternelle quelque chose qu'ils appellent Sophie, dont Dieu s'éprend, et par laquelle il produit tous les êtres qui forment l'ensemble de la nature ; et pour rendre plus sensibles toutes ces opérations de la divinité, ils les ont expliquées par des comparaisons et des images prises si bas qu'aucune plume chrétienne ne peut les ramasser.

D'autres, pour mieux démontrer l'indifférence ou l'identité parfaite de tous les objets, les ont fait

sortir tous du néant, et ils ont pris pour fondement de leurs spéculations cet axiome qu'ils ont traduit dans une formule algébrique : zéro plus zéro est égal à zéro ; et de cette formule ils ont tiré, par un tour de force incroyable, toutes les autres formules dont se compose leur système.

Enfin un homme est venu, qui a ramassé tous les systèmes panthéistes inventés avant lui, et qui les a tous combinés dans un système plus vaste, qui semble avoir donné à cette erreur sa dernière forme et son expression la plus complète.

Les philosophes qui l'avaient précédé avaient montré Dieu se manifestant dans les faits de la conscience humaine, ou dans les faits du corps humain, ou dans les faits de la nature. Lui, nous l'a montré se manifestant successivement sous toutes ces formes, et atteignant sa perfection dans les faits de l'humanité et dans la constitution de l'État.

Il nous l'a représenté débrouillant en quelque sorte sa pensée, en la faisant passer par tous les degrés, depuis l'image obscure que les objets produisent dans l'animal, jusqu'à l'idée claire et lumineuse qui resplendit dans la conscience humaine ; la versant dans les formes de la logique afin de la rendre plus précise et plus distincte, de sorte que

la logique est le premier degré des manifestations divines.

Puis, une fois que Dieu s'est formé par la logique une idée claire de lui-même, il nous le montre réalisant et manifestant cette idée dans tous les domaines de la nature et de la vie humaine, depuis l'Église, qui n'apparaît là que comme la forme la plus imparfaite de la société, jusqu'à l'État qui en est représenté comme l'apogée ; et enfin, c'est dans le souverain qui tient le sceptre et gouverne les peuples par sa volonté suprême que Dieu se manifeste comme puissance absolue, comme souveraine sagesse et comme amour infini.

L'esprit s'étonne et peut à peine comprendre comment l'homme a eu assez de patience et de courage pour user sa pensée sur de telles erreurs. Quelle dépense de talent et de génie a-t-il fallu, ô mon Dieu! à ces pauvres intelligences, pour rendre dangereux et séduisans tous ces vains systèmes qui fuient si loin de la vérité, et qui errent dans le domaine de la pensée, comme ces astres dévoyés qui ne peuvent plus retrouver leur voie!

En voyant ces immenses édifices élevés à l'erreur et vides de vérité, le cœur s'attriste et croit voir ces vastes palais, construits à grands frais par l'orgueil des princes, et qui restent vides après leur

mort comme des monumens de leur vanité et de leur folie.

Et tous ces systèmes ne sont que les formes diverses d'une même pensée et d'une même erreur ; et il est étonnant combien l'intelligence humaine est pauvre quand elle s'écarte de la vérité, et avec quelle triste uniformité elle parcourt toujours le même cercle d'erreurs : vainement elle cherche à leur donner l'attrait de la nouveauté en les revêtant de formes plus jeunes qu'elle emprunte à l'époque où elle veut les produire ; l'esprit s'aperçoit bientôt qu'on ne lui donne que de vieux systèmes déjà servis cent fois à l'avide curiosité des hommes, et que les philosophes les plus modernes n'ont fait que répéter en d'autres termes les fables de l'antique philosophie grecque, qui les avait prises elle-même à l'Égypte ou à l'Inde.

Vous êtes un, ô mon Dieu ! et votre nature infinie se distingue, sans se partager, en trois personnes ; et chacune de ces trois personnes a une personnalité distincte ; mais toutes trois ont la même nature et la même essence, car c'est toujours le même être qui peut, qui sait et qui aime. Mais votre puissance n'est pas votre science, et votre science n'est pas votre amour ; et quand vous dites : Je puis, vous êtes père ; et quand vous dites :

Je sais, vous engendrez votre Fils; et quand vous dites : J'aime, vous produisez votre esprit.

Et tous ceux qui ont voulu comprendre l'unité de votre essence sans la distinction des personnes dans lesquelles elle se verse sont tombés dans l'abîme : car vainement l'homme cherche-t-il à renfermer votre substance infinie dans une seule forme; il n'y en a point d'assez large pour la contenir; et quelque grande qu'on la conçoive, vous la débordez de toutes parts et vous la brisez; et c'est alors que l'homme voyant votre essence lui échapper, fait effort pour la ressaisir, et la redemande à tout ce qu'il voit et à tout ce qu'il touche.

Le nombre est en vous, ô mon Dieu! car, s'il n'y était pas, nous ne pourrions rien compter, et tout serait identique. Le nombre est en vous, parce qu'en vous est l'ordre, l'harmonie et l'amour. Vous êtes un, parce que vous êtes trois; car qui pourrait dire un, s'il n'y avait rien au-delà? Et tous ceux qui ne veulent pas vous nombrer au dedans de vous sont obligés de vous nombrer au dehors de vous : et ceux qui ne veulent pas compter trois en vous sont forcés de compter comme autant de parties de votre substance tous les êtres que vous avez créés hors de vous : et tous ceux qui ne veulent pas distinguer votre nature en trois personnes, sont forcés de la diviser en autant de fragmens

qu'il y a d'objets perceptibles à l'esprit ou aux sens; et au pied du trône où vous êtes assis dans votre gloire, est l'abîme du panthéisme, inévitable pour tous ceux qui refusent de confesser votre trinité.

Et le panthéisme enfante le fatalisme ; et le fatalisme produit la corruption dans les mœurs, la lâcheté dans le caractère, l'impuissance dans la volonté, le despotisme et la barbarie dans l'État ; et il est bon que les hommes soient prévenus contre les piéges que leur tend la science, afin que leur simplicité ne soit point surprise, et qu'ils ne se laissent point abuser par des mots vides de sens.

Car toutes les erreurs semblent vouloir se fondre aujourd'hui dans le panthéisme qui est la plus large de toutes ; et si cette erreur prévalait, c'en serait fait de tout ce qu'il y a de grand, de saint et de vrai dans le monde ; c'en serait fait de tous les dogmes chrétiens, sans lesquels il n'y a point de fondement solide pour l'intelligence ; c'en serait fait de la société, qui ne peut exister sans l'idée d'un Dieu personnel, distinct de l'homme et du monde, gouvernant l'un et l'autre par des lois conformes à la nature de chacun d'eux, et les rapportant également à sa gloire.

## LX

### POUR L'HOMME DE GÉNIE DONT L'ÉGLISE PLEURE AUJOURD'HUI LA PERTE.

Ayez pitié de votre serviteur, ô mon Dieu! et ne laissez point votre lumière s'éteindre dans son cœur.

Vous ne l'abandonnerez point, Seigneur, parce que vous avez habité long-temps dans sa pensée; et vous vous souviendrez de lui avec amour, parce que votre esprit a séjourné dans sa parole.

Vous lui pardonnerez, parce que beaucoup ont été injustes envers lui; et vous lui serez indulgent, parce que plusieurs lui ont été ingrats.

Et l'injustice a révolté son âme, parce qu'elle était droite; et l'ingratitude a aigri son cœur, parce qu'il sentait profondément.

Vous le ramènerez à vous, parce qu'il vous en a ramené plusieurs; et vous le rendrez à votre Église, parce qu'il l'a défendue.

Et vous vous souviendrez des combats qu'il a livrés pour elle; et vous ne laisserez point ses pensées se disperser, parce qu'il aime l'unité.

Vous l'aimerez, ô mon Dieu! parce qu'il vous a fait aimer de plusieurs; et vous lui pardonnerez, parce que sa faute a été de s'emporter outre mesure contre le mal et l'injustice.

La vérité reviendra le chercher, parce qu'il l'a aimée; et elle lui dira : Reconnais-moi; je suis ta fiancée.

Et il la reconnaîtra; et il lui tendra la main, et ils marcheront ensemble, comme il était autrefois.

Et votre Verbe s'épanouira sur lui avec complaisance; et vos anges viendront jouer avec ses pensées, parce qu'ils reconnaîtront leur frère.

Et l'Église ouvrira son sein dans toute sa largeur pour le recevoir, et elle se réjouira en pensant à la gloire qu'il lui a donnée.

Éveillez pour lui, Seigneur, les prières de ceux qui vous aiment; et tenez toujours allumées devant vous la prière et la charité de l'Église pour son âme!

## LXII

### POUR O'CONNEL.

Conservez, Seigneur, au peuple qui souffre pour vous, l'homme dont la pensée veille sur lui, dont l'amour le protège, et dont la parole le défend; afin que la cause des opprimés triomphe, et que la justice soit enfin vengée.

Vous avez voulu montrer au monde, Seigneur, jusqu'à quel point la charité s'altère dans les peuples qui ont perdu la foi, en donnant la puissance et la gloire à une nation perdue dans les voies de l'erreur, et ennemie de votre Église.

Et le monde a vu avec horreur durer pendant trois siècles la plus épouvantable iniquité. Il a vu un peuple mettre ses pieds sur le cœur d'un autre peuple, comme pour l'empêcher de respirer, et s'abreuver avec délices de ses larmes et de son sang.

Mais vous avez enfin regardé dans votre miséricorde l'Irlande humiliée et presque morte; et vous avez tiré de vos trésors le don le plus précieux que vous puissiez faire à une nation : celui d'un homme

qui sache en comprendre les besoins, en aspirer la vie, et en gouverner les sentimens et les passions.

Et le premier d'entre tous les rois qui gouvernent le monde aujourd'hui, c'est O'Connell. Car son trône, c'est le cœur du peuple dont il est le chef : son sceptre, c'est la justice de la cause qu'il défend ; sa force, c'est le droit ; son épée, c'est sa parole ; sa puissance, c'est sa présence et son regard.

A sa voix, les hommes dont la rapacité s'est jetée sur les biens de votre Église, et dévore la substance des pauvres, ont frémi et ont été consternés ; comme on voit les bêtes féroces trembler dans leurs tanières au son du cor qui annonce l'approche du chasseur.

Et cet homme est l'avocat d'un peuple ; et il ne se taira point, jusqu'à ce qu'il ait gagné sa cause et la vôtre, ô mon Dieu ! et tout le secret de sa puissance est dans sa foi, simple et naïve comme celle d'un enfant.

A sa parole, les vertes collines de l'Irlande ont tressailli, l'espérance a reparu sous le toit enfumé du pauvre ; ce long et douloureux gémissement qui s'exhalait depuis trois siècles de la poitrine d'une nation entière s'est arrêté ; et elle s'est re-

posée un instant, comme pour essuyer les larmes et le sang qui la souillaient.

Son regard apaise les passions du peuple qu'il gouverne, parce que l'éclair de la foi et de la charité jaillit de dessous sa paupière; et le sourire qui fleurit sur ses lèvres a un tel parfum de candeur et d'innocence qu'on ne croirait jamais, si on ne l'entendait, que c'est de là que tombent ces paroles qui ébranlent et sapent dans ses fondemens un édifice assis depuis trois siècles sur l'injustice et la violence.

Augmentez en lui, Seigneur, la foi qui le rend si puissant et si fort, afin qu'il le devienne tous les jours davantage; et multipliez en lui la charité, afin que jamais aucun sentiment de haine ni de vengeance ne pénètre dans son âme, et ne rende moins belle à vos yeux la cause sublime qu'il défend.

Faites, Seigneur, que lui et le peuple qu'il gouverne opposent toujours la patience à l'oppression, l'humilité à l'orgueil, l'amour à la haine, la paix à la guerre, la douceur à la colère, le droit à la force et la justice à l'iniquité; afin que le monde voie que votre esprit est un esprit de douceur et de charité, et que vos enfans triomphent de leurs ennemis, non par la violence et l'or-

gueil, mais comme vous, ô mon Dieu! par la patience et la croix.

## LXI

### POUR LES ÉVÊQUES DE COLOGNE, DE POSEN ET DE CRACOVIE.

Soyez béni, Seigneur, de ce que vous avez trouvé parmi les successeurs de vos apôtres des hommes dignes de souffrir pour vous et pour votre Église, et de ce que vous avez élevé de nouveau parmi nous votre croix comme un signe de grâce et de salut.

Consolez-vous, sainte épouse du Christ; consolez-vous, vénérable vicaire de Jésus, car l'instrument de la passion qui nous a rachetés et sauvés reparaît parmi les nations. Jésus-Christ souffre dans ceux qui le représentent sur la terre. Sa passion recommence, le salut n'est pas loin. Quand il meurt, ce n'est que pour trois jours; après quoi il ressuscite, et monte glorieux au ciel.

O Dieu! qu'il est doux et glorieux pour l'homme aujourd'hui de s'appeler catholique! Il y a dans le monde la force, l'oppression et l'orgueil d'un côté; de l'autre l'humilité, la charité, la douceur et la

patience. Et par un effet de votre grâce, les ennemis de votre Église sont là où est la force et l'oppression ; et partout où il y a des opprimés, je trouve votre Église, avec sa majestueuse patience, sa noble et calme résignation et le souvenir glorieux de ses antiques douleurs.

Qu'il est auguste et solennel ! le sacrifice de ces pieux confesseurs de la foi, se retirant seuls avec Dieu dans leur muette douleur, enveloppant les gloires de leur martyre sous les voiles de l'humilité, cachant aux autres et à eux-mêmes leurs souffrances, de peur d'en affaiblir le mérite en s'y complaisant, si humbles, si paisibles que le monde ne sait rien d'eux, sinon qu'ils souffrent, et prient pour ceux qui les font souffrir.

Ce n'est pas ainsi que souffrent ceux qui n'ont point votre esprit, ô mon Dieu ! A la force ils répondent par la violence, à l'iniquité par la vengeance et la haine, à l'oppression par la colère. Ils se vengent ; mais vos enfans ne songent qu'à vous venger, et à procurer votre gloire.

Donnez, Seigneur, donnez la douceur, la patience et la charité à ces hommes apostoliques que vous avez fait entrer en partage de vos douleurs et de votre croix ; afin qu'ils apprennent à vos enfans comment il faut souffrir, et que la vertu de leurs

prières mérite à ceux qui les persécutent la grâce et le pardon.

Que toutes les passions humaines, que toutes les colères de la terre s'arrêtent avec respect devant leur sacrifice. Fils de l'Église et du Christ, honorez par votre patience et votre charité la passion de vos glorieux évêques et de vos saints confesseurs. Point de haine, ni de vengeance; point de murmures, ni de plaintes ; mais du pardon, de la charité et des prières à grands flots. Souffrez, priez et aimez comme eux, et Dieu vous vengera, soit en tournant vers le bien la puissance de ceux qui vous humilient, soit en leur opposant la sienne ; et quelque puissans que soient les hommes, il est toujours plus fort qu'eux.

Sanctifiez, Seigneur, ceux qui souffrent pour vous ; afin que leur sacrifice s'étende comme l'ombre de votre croix sur les peuples confiés à leur amour, et que leurs prières plus fortes que votre justice vous arrachent le glaive dont s'est armée votre colère.

# ÉPILOGUE.

Abaissez vos regards vers la terre, ô Seigneur! et donnez aux nations votre esprit, afin qu'elles marchent dans les voies que vous leur avez tracées, et qu'elles arrivent au but que votre Providence leur a marqué.

Vous nous faites bien voir tout le peu que nous sommes par la manière dont vous conduisez les événemens, et vous tenez si peu compte de nos prévisions et de nos efforts, qu'il est facile d'apercevoir que vous voulez tout faire vous seul, et ne nous laissez que le sentiment de notre faiblesse, afin que nous comprenions une bonne fois que la sagesse et la puissance ne sont qu'en vous.

Nous semons la paix et nous recueillons la guerre; nous regardons à droite, afin de n'être point surpris par les événemens, et voilà qu'ils arrivent à gauche et déconcertent tous nos calculs; ce que nous pouvons, nous ne le voulons pas, et nous voulons avec passion ce que les circonstances rendent impossible.

Vous avez laissé l'homme s'élever dans toute sa hauteur, vous l'avez laissé se déployer dans toute sa largeur, et s'étendre dans toutes ses dimensions, afin que le monde voie et comprenne ce que c'est que la grandeur de l'homme et quel fonds on peut faire sur elle.

Le génie, la gloire, la force, l'habileté ont tour à tour gouverné le monde. Votre Verbe s'est ouvert comme s'il eût voulu répandre toute sa lumière sur la terre; et la science a dilaté ses abîmes, afin que le regard de l'homme puisse en entrevoir le fond. Nous savons tout, hormis profiter de ce que nous savons; tous les instrumens sont dans nos mains, et nous ne savons pas nous en servir; nous voyons tout et nous ne faisons rien, et il y a plusieurs siècles de distance entre l'action de l'homme et sa pensée.

Vous avez versé dans un homme tout ce que l'homme peut contenir de gloire; vous l'y avez je-

tée comme dans un moule, afin qu'elle prît sa forme ; vous avez attaché le génie à son front et la force à son bras, afin que sa main pût aller aussi loin que sa pensée ; vous lui avez donné le monde pour qu'il en fît ce qu'il voulait : jamais homme n'avait laissé de traces plus profondes dans l'histoire, et nous chercherions vainement aujourd'hui sur la terre les vestiges de ses pas.

Tout ce qu'il avait élevé est tombé ; ce qu'il avait abattu s'est relevé ; tout ce qu'il avait fait s'est défait, ce qu'il avait défait s'est rétabli. Telles qu'on voit les branches d'un arbre vigoureux se redresser tout d'un coup vers le ciel et reprendre leur position accoutumée, après que la force qui les tenait inclinées vers la terre a cessé, telles on vit les nations revenir à leurs anciennes coutumes et se retourner vers leur passé, après que le bras puissant qui les avait tenues allongées vers l'avenir les eut lâchées.

Et aujourd'hui le monde vit, comme par miracle, dans un état qui n'est ni la paix ni la guerre, ni la gloire ni l'opprobre, ni la prospérité ni le malheur, ni la force ni la faiblesse, ni la liberté ni le despotisme, placé à une égale distance de tous les biens et de tous les maux, arraché du passé, incertain du présent et n'osant se lancer dans l'avenir, suspendu à un fil au-dessus d'un abîme où il

peut tomber à chaque instant. Mais ce fil, c'est votre Providence, ô mon Dieu! et vous laissez les choses en cet état, afin qu'elles se fassent d'elles-mêmes, sans que l'homme s'en mêle.

Vous avez donné aux événemens une force qui leur est propre et qu'ils ne tirent point de l'homme, et ils sont devenus plus forts que lui. Vainement essaie-t-il de les diriger par sa pensée, ou de les enchaîner à sa volonté ; il est entraîné par eux sans pouvoir lutter contre leur puissance. Telle qu'on voit une machine attirer et broyer entre ses rouages l'ouvrier dont la main l'a imprudemment touchée, tels les événemens que Dieu fait mouvoir ici-bas écrasent et brisent tous ceux qui y mettent la main.

Tous les appuis humains nous ont manqué ; tous les partis nous ont déçus. Les hommes, avant d'arriver au pouvoir, ont fait des promesses qui nous ont séduits : et, une fois qu'ils ont été mêlés aux affaires, ils n'ont plus tenu compte de leurs promesses ; soit qu'ils nous aient trompés, soit qu'ils aient été trompés eux-mêmes par les événemens dont ils n'avaient pas prévu la force.

De toutes ces déceptions, il est résulté une langueur d'âme, une apathie de volonté, une impuis-

sance d'action que tous déplorent, mais dont personne ne cherche à connaître la cause.

L'homme sent qu'il est plus petit et moins fort que les événemens, qu'il ne peut rien contre eux, et que le seul parti qu'il ait à prendre, c'est de courber la tête et de se soumettre à eux.

Au-dessus et autour de nous s'est formé un destin qui nous enveloppe et qui nous domine, et les nations chrétiennes de l'Europe semblent enchaînées à la même fatalité qu'adoraient en frémissant les peuples qui n'avaient pas encore vu la croix du Rédempteur.

C'est toujours vous, Seigneur, qui gouvernez le monde; mais vous le gouvernez tantôt avec votre amour, tantôt avec votre justice. Quand c'est votre amour qui le gouverne, les hommes reconnaissent et adorent votre Providence; mais quand c'est votre justice, ils se croient sous l'empire d'une irrésistible fatalité : et ce qu'ils appellent destin n'est autre chose que votre Providence, moins l'amour.

Encore un peu de temps, et ce mot de Providence, si consolant et si doux pour la pensée, disparaîtra du langage humain. Déjà les hommes qui cherchent et étudient les causes ne parlent plus que de nécessité : c'est elle qu'ils donnent pour base à l'histoire et pour fondement à la morale : c'est elle

qu'ils reconnaissent comme principe de tous les droits et comme sanction de tous les devoirs ; ils ne disent plus : L'homme doit, mais ils disent : Il faut, et c'est par un verbe qui exclut l'idée de personnalité qu'ils expriment l'acte le plus profond de la conscience humaine.

A des devoirs qui ont pour principe la nécessité, il faut pour sanction la force. Aussi, c'est la force que l'homme invoque, quand il veut imposer aux autres une obligation ; et c'est encore la force qu'il invoque, quand il veut briser un lien qui le gêne. Ceux qui commandent savent qu'ils ne peuvent plus descendre dans le cœur de ceux qui obéissent, et ils ne parlent qu'à leurs bras.

Nul ne veut ce qui est, et ce qui est reste ; personne n'ose avancer, de peur de rencontrer pire, et le monde avance toujours ; et par-dessus les hommes, il y a le travail des idées ; et par-dessous eux, il y a le travail des faits ; et malgré qu'ils en aient, ils sont pris et par en bas et par en haut, et comme emboîtés dans la nécessité.

Une puissance occulte, une sorte de police secrète semble gouverner le monde et se complaire à déjouer tous nos projets ; et l'homme voyant qu'il ne peut maîtriser le présent, ni diriger l'avenir, cherche à jouir de ce qui est sans s'occuper de ce

qui sera : il s'enveloppe dans la jouissance, comme on s'enveloppe dans un lit, et rapporte tout, hommes et choses, à lui seul.

Il s'est épris de passion pour l'or, parce que c'est avec de l'or qu'on achète la jouissance : une effroyable corruption est entrée dans son cœur; une volupté toute nouvelle, celle de l'égoïsme, s'est emparée de son âme. Pour cette volupté, il n'est pas besoin d'avoir un sang vif et chaud, des organes frais et vigoureux, des sens faciles à s'enflammer. Le vieillard dont l'âge a glacé le sang dans les veines, l'homme que les excès ont usé et flétri peut jouir de lui-même avec autant d'entraînement que le jeune homme dont les lèvres n'ont fait encore qu'effleurer la coupe emmiellée des illusions et des espérances dont la jeunesse aime à se rassasier. Cette volupté est une volupté de tous les âges, de tous les instans; car l'homme peut toujours se trouver et jouir de lui-même.

L'or, voilà ce qui flétrit nos cœurs, ce qui souille nos regards et nos mains. L'homme regarde l'or comme le libertin regarde une femme. Il jouit rien qu'à le toucher. L'amour effréné de l'or, c'est la concupiscence et la fornication de notre époque. Pour en gagner, l'homme est capable de tous les sacrifices, et il semble n'avoir plus de force et d'énergie que pour cela.

Pour toute autre chose, la volonté de l'homme est émoussée ; son cœur est impuissant. Nos désirs se fatiguent et s'épuisent dès qu'ils commencent à voler au-dessus de la terre ; nos efforts tombent de lassitude avant d'arriver au but ; et vous avez tellement accoutumé nos espérances à la trahison, ô mon Dieu, que toutes ne nous sourient un instant que pour nous tourner le dos ensuite et nous laisser le vide et le désespoir dans le cœur.

Regardez-nous donc avec votre miséricorde, ô Seigneur, afin que vos dons ne périssent pas dans nos mains, et que nous ne succombions pas d'inanition au milieu des biens que vous avez accumulés autour de nous.

Que l'homme veuille ce qu'il peut, et qu'il sache ce qu'il veut ; qu'il aime ce qu'il doit, et qu'il croie à ce qu'il aime ; qu'il fasse ce qu'il croit, et qu'il ne regarde jamais comme fini ce qu'il a fait ; car la fin de tout est en vous, ô mon Dieu, et c'est vous qui mettez la dernière main à toutes les choses bonnes que l'homme a commencées.

Voyez comme partout les peuples s'épanouissent sous les rayons de votre lumière, comme partout vos enfans cherchent à se rapprocher et se tendent la main : faites donc qu'ils se rapprochent aussi de vous, et qu'ils tendent vers vous leurs mains sup-

pliantes ; car le seul moyen pour eux de se retrouver et de s'unir, c'est d'aller ensemble vers le même but et de marcher dans la même espérance.

Mettez votre main sous notre puissance, afin qu'elle ne défaille point ; donnez à notre science le saint arôme de la foi, afin qu'elle ne se corrompe point ; que la lumière de votre charité marche devant notre cœur, de peur que ses amours ne s'égarent dans des voies qui ne mènent point à vous : soyez vous-même le but de tout ce grand mouvement qui se manifeste parmi les nations ; car tout mouvement qui ne conduit pas à vous n'est qu'agitation, fatigue et travail : soyez le lien de cette immense fraternité qui rapproche et unit tous les peuples ; car sans vous le contact des hommes entre eux n'est qu'un choc plus ou moins violent ; et il n'y a que votre charité qui, en s'interposant doucement entre les parties fragiles de leurs natures, les empêche de se heurter et de se briser comme du verre.

Attirez en haut le cœur et le regard de l'homme, afin qu'il ne se souille point par l'amour de l'or et des biens que l'or procure. Attachez nos intérêts à des idées, afin que nous ne soyons point fixés sur la terre comme des plantes ; et attachez les idées à la foi, de peur qu'elles ne se détournent de vous, et ne nous entraînent dans les voies de l'orgueil.

Délivrez nos cœurs de l'esclavage des vils intérêts et des mauvaises passions, afin que la liberté extérieure dont tous les peuples sont si avides aujourd'hui ne soit qu'un reflet de cette liberté intérieure, sans laquelle la première n'est que désordre, licence et confusion. Car c'est un grand honneur pour la liberté de n'être un bien que pour les nations éclairées et vertueuses, et de devenir un obstacle ou un piége pour les peuples corrompus ou barbares. C'est donc une grande et sainte chose que la liberté, puisqu'elle ne peut marcher qu'environnée de lumières et de vertus, et que le vice et les ténèbres sont incompatibles avec elle.

Soyez vous-même la vie des nations, afin qu'elles vivent de foi et d'amour; et ne laissez pas l'homme se dévorer lui-même dans l'égoïsme, et se nourrir de sa propre substance, semblable à ces animaux qui vivent de la graisse qui s'est accumulée sous leur peau, dès que le froid de l'hiver a engourdi leurs membres dans une léthargie profonde.

Donnez votre main aux désirs et aux espérances des peuples, afin qu'ils ne dévient ni à droite ni à gauche, et que la longueur ou les difficultés de la route ne les fatiguent point; ne laissez point les nations chrétiennes s'attarder dans les vains amusemens du plaisir ou dans les misères plus vaines encore de l'orgueil et de l'esprit de parti. Plantez

votre croix au milieu du monde, afin qu'elle serve de pivot à l'histoire, et que les nations puissent se développer dans le bien sans avoir recours à la force ; car c'est un grand malheur pour la société que les révolutions soient aux yeux des peuples le seul moyen et l'unique condition du progrès.

Donnez à ceux qui commandent l'amour de la liberté, et l'amour de l'ordre à ceux qui obéissent ; donnez aux premiers le respect pour tous les droits, et aux seconds l'amour de tous les devoirs ; faites disparaître la force de dessus la terre, pour que nous puissions enfin nous regarder comme des hommes, et élever, sans rougir, nos yeux vers la croix où est mort l'homme-Dieu ; car le spectacle continuel de la force abaisse l'homme, et l'accoutume à se croire plus proche de l'animal qui doit le servir, que de vous dont il est l'image et qu'il doit glorifier par sa vie.

Que tout ce qui vient de vous retourne à vous ; et que le résultat de tous nos efforts et de toute notre vie soit votre gloire, à vous qui êtes dans les cieux, et la paix pour les hommes de bonne volonté sur la terre.

FIN.



# TABLE DES MATIÈRES.



FIN DE LA TABLE.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

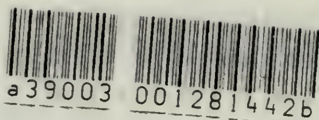
The Library
University of Ottawa
Date Due

06 AVR. 1995
20 MARS 1995
10 FEV. 1996
MAR 16 1996
14 MARS 1996

JUN JUIN 14 2001

MAY MAI 6 2004
APR AVR 23 2004
APR AVR 23 2004

CE




BX 2350 .S2 1839
SAINTE-FOI, CHARLES.
LIVRE DES PEUPLES ET D

CE BX 2350
.S2 1839
C00 SAINTE-FOI, LIVRE DES PE
ACC# 1048159


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 06 05 06 18 2